D’où nous venons



Laurent et Fabian, Saint-Étienne, 1981. Photographie restaurée.

FRONTISPICE

FABIAN REGAIRAZ

D’où nous venons

Les lieux, les visages et les histoires d’une famille

racontés à la veillée, pour ceux qui viendront



ÉDITION PATRIMONIALE ILLUSTRÉE

Édition révisée · 20 octobre 2026

Fabian Regairaz · D'où nous venons
Édition patrimoniale illustrée, révisée le 20 octobre 2026. Cette édition réunit le livre transmis, les dossiers familiaux, les récits et l'album photographique. Les filiations, identités et repères du récit suivent l'arbre rectifié de Fabian Regairaz, fruit de quinze années de recherches et transmis pour cette révision. Les anciennes mentions de branches non raccordées ont été actualisées. Les souvenirs familiaux gardent leur voix et leur provenance. Aucun dialogue d'archive ni aucune scène privée n'ont été inventés. Les images de lieux et les blasons territoriaux accompagnent les vies racontées sans être attribués à des personnes qu'ils ne représentent pas.

Photographies restaurées sans reconstruction des visages ; les restaurations antérieures par IA restent signalées dans les légendes. Le chapitre à part consacré à Louis Vargues, dit Loulou, s'appuie sur le fascicule de Robert Vargues, Louis et Gabrielle (2002), et sur les recherches bibliographiques d'octobre 2026. Les crédits et licences des reproductions sont conservés. Édition destinée à la transmission familiale, non commerciale.

Format fini : 16 × 24 cm ; fonds perdus : 3 mm. Caractères EB Garamond, Cormorant Garamond et Cinzel.



À Alix, Sixtine, Hippolyte et Sacha.

Pour que les noms deviennent des personnes,
et les lieux, des souvenirs à partager.



Table des matières

Ouvrir les portes 11
Quatre grands-parents, quatre portes 13

Livre I · Les deux frères 17
01 · Deux frères devant l'objectif 20
02 · Deux maisons, un tournant 23
03 · Le bateau porte le nom d'une poupée 26
04 · Manou, Ménard, Jean et Huguette 32

Livre II · Le nom et les départs 39
05 · Avant le nom Regairaz 43
06 · L'or de Manosque 45
07 · Des armes, des terres et des comptes 48
08 · Le verre et la plume 50
09 · La terre après l'or 53
10 · La vache qu'Anne se réserve 54
11 · Le port avant Célestine 57
12 · Claudine, entre deux registres 60
13 · Un filet pour les thons 62
14 · La date qui arrête un arbre 65
15 · Le menuisier et les noms de Rognes 68
16 · Cent soixante-dix-neuf livres 71
17 · Salomon devient Jean 75
18 · Une porte d'Aix, une autre famille 78
19 · Épicaris et les hommes de l'arsenal 82
20 · Deux frères sur une vieille carte 85
21 · Ce que Sophie transmet 88
22 · Dix heures, à Toulon 91
23 · Marguerite vient du Nord 93

Livre III · La roue, la terre et les alliances 97

24 · Dans la famille de Bertrand du Guesclin 101
25 · Un homme dans plusieurs guerres 103
26 · La charge et le tombeau 105
27 · Des du Guesclin aux Quenecan, puis aux Rolland 108
28 · Marie et le nom de terre 111
29 · Allineuc, Saint-Thélo : les Rolland au XVIIe siècle 112
30 · Le nom de Françoise 114
31 · Les terres de Jacques de Lancé 116
32 · Un frère au moulin de Perrien 118
33 · Les cousins autour du mariage 121
34 · Des Le Bihan aux Toulelan 122
35 · De la Creuse aux portes de l'hospice 125
36 · Ceux qui font tourner le moulin 128
37 · La Bourgogne de Perrette 131
38 · À Chatou, les deux lignes se rejoignent 133

Livre IV · Des mains qui savent faire 135
39 · Le mariage où manque un père 139
40 · Les mains du chirurgien 141
41 · Sept heures chez Arthur 143
42 · Marthe, entre deux maisons 146
43 · Les deux frères d'Ugine 149
44 · Quatre ans sous le même toit 152
45 · La femme qui signait Despland 155
46 · Deux baptêmes, puis douze jours 159
47 · Le luthiste et la rue des Halles 166
48 · Les cordes et les boutiques 170
49 · La maison de la Sirène 173
50 · Au-dessus de la Seine, les orfèvres 177
51 · La boucherie et la chambre de justice 182
52 · Un homme agenouillé à Joigny 186
53 · L'autre moitié de la page 193
54 · Bourgeois et sergent 196
55 · Les deux Jean du Quesnoy 200
56 · La fille de La Billarderie 203
57 · Le nom traverse la France 205
58 · Une autre boutique de drap 209

59 · La tour que l'on ne voit plus 213
60 · Celles par qui le livre revient 217
61 · Le cousin qui ouvre une porte 220
62 · Cinq chaises aux Gobelins 222
63 · Du métier à tisser au moulin 226
64 · L'Empereur et les instituteurs 228
65 · Un tailleur quitte le Quercy 230
66 · Le quai et les étés de Beautour 235
67 · Gabrielle, avant les treize pièces 238
68 · Louis et Gabrielle, à Rennes 242
69 · Les Rigolettes 245
70 · Treize pièces à Rennes 247
71 · Six voyageurs, dix-neuf colis 253

Chapitre à part · Loulou, l'enfant des deux livres 259
I · « Mais, Maman, je suis là » 262
II · « Je voudrais avoir quinze ans » 267
III · Le petit saint de la famille 270

Livre IV · suite 277
72 · La boutique de l'autre rive 277

Livre V · Les images et l'autre rive 283
73 · Huguette devant le peintre 287
74 · Une porte avant Pâques 290
75 · À Tours, rendre les noms aux personnes 293
76 · Un nom de sa main 295
77 · Des livres et les clés d'une ville 297
78 · Le chirurgien et le cordonnier 299
79 · Marie avant le ministre 300
80 · Cinq cents livres pour Julie 303
81 · Une moitié de barque 304
Le petit Giuseppe 305
82 · Le ministre regarde vers la Chine 307
83 · L'armurier et l'instituteur 309
84 · Le moulin, puis la prison 312
85 · Moudre, ensevelir, broder 315

86 · Le jardinier du Salem 318
87 · Abel entre dans l'image 320
88 · Le cri de Louise 322
89 · Abel et Louise fondent leur famille 324
90 · Une journée dehors 326
91 · Nous avions déjà rencontré Jacques au rayon biscuits 328
92 · Abel, du grand papier au petit timbre 330
93 · Anna, sans correction 334

Livre VI · Ce que nous transmettons 337
94 · Les lignes se rejoignent 340
La roue des ancêtres · huit générations 341
95 · Laurent, Chicandier et les noms que nous choisissons 342
96 · Lettre à mes enfants 343

Annexes · Retrouver, vérifier, transmettre 347
La chronologie familiale 349
Les chemins de parenté 353
Les mots des actes 364
Les familles du Nord 367
Les chemins du Nord 369
Transmettre les recherches 371
Sources et notes du récit 375
Table et crédits des illustrations 390
Index des personnes 409
Index des lieux 412
Le carnet des anecdotes 414
À ceux qui continueront 416

AVANT-PROPOS

Ouvrir les portes

C'EST une histoire vraie. Elle commence par une photographie, et cette photographie, je vous demande de la regarder avec moi. Il y a deux garçons. Celui de gauche s'appelle Laurent. Celui de droite, c'est moi. Nous sommes à Saint-Étienne, en 1981. À ceux qui nous connaissent aujourd'hui, il faut parfois un instant — un tout petit instant — pour rendre les adultes à ces visages d'enfants. Eh bien, c'est par là que je veux commencer. Pas par une date du XVIe siècle, pas par un blason, pas par une liste de noms à apprendre : par deux personnes, et par une image que l'on peut tenir ensemble entre les mains. Derrière nous, il y a Christian et Hélène, nos parents. Derrière eux, Jean et Manou, Ménard et Huguette. Ceux-là, nous allons d'abord les rencontrer chez eux : dans leurs maisons, dans leurs voyages, dans les photographies de l'album. Et ensuite seulement — ensuite — les chemins vont s'allonger. Ils vont nous mener vers les Bauges et la Provence, vers le Cambrésis et la Beauce, vers la Bretagne, le Maine, le Quercy, le Périgord, et jusqu'aux rives de la Méditerranée. Ce livre réunit deux mémoires qui ne se ressemblent pas. Il y a celle des recherches, patiente, obstinée, qui retrouve un nom au bas d'un acte. Et il y a celle des souvenirs, qui rend une voix à ce nom. Les photographies d'enfance ouvrent la marche. Plus loin, les dossiers Despland et La Humière nous ramèneront, par deux chemins différents, au même couple — vous verrez, c'est saisissant. L'enquête provençale, elle, nous apprendra une chose plus difficile : savoir laisser certaines portes entrouvertes. Et tout au long du parcours, les souvenirs de Robert Vargues et les archives anciennes se répondront, comme deux voix dans une même pièce. Une vache choisie par une veuve. Un enfant dans la boutique d'un horloger. Une traversée avec dix-neuf colis. Retenez ces trois images : elles reviendront. Car les détails, voyez-vous, sont souvent plus fidèles que les grandes phrases. Ce sont eux qui nous font comprendre ce qui se jouait, vraiment, pour quelqu'un. Je vous dois une promesse, et je la tiendrai jusqu'à la der-

nière page. Ce livre est raconté — raconté comme on raconte le soir, à voix haute, pour tenir l'auditoire en haleine. Mais rien n'y est inventé. Lorsque la pièce manque, je vous le dirai. Lorsque la question demeure, elle restera visible. Les sources, les degrés de parenté et les vérifications à poursuivre vous attendent à la fin du livre, rangées comme des pièces à conviction. Alix, Sixtine, Hippolyte, Sacha — et vous qui lirez bien après nous : vous n'avez aucun nom à savoir avant d'ouvrir ces pages. Suivez les personnes. À chaque changement de branche, un repère vous dira par qui nous passons. Et si un jour vous vous sentez perdus au fond d'un siècle, revenez à la photographie des deux garçons. Toutes ces histoires, sans exception, aboutissent un instant à eux.

Note sur la manière de raconter

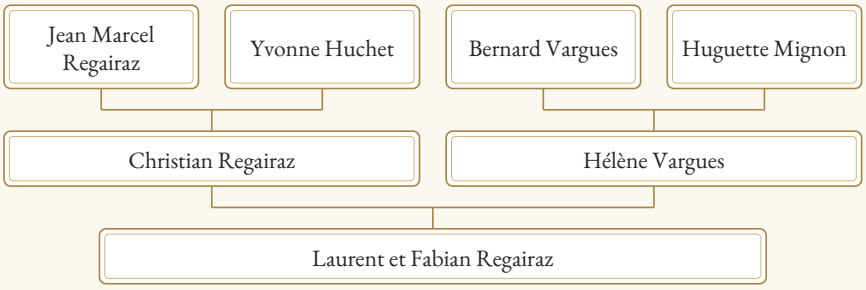
Ce livre emprunte sa voix aux grands conteurs de l'histoire vraie : le goût du suspens de ceux qui racontaient au micro, le soir, les destins extraordinaires de gens ordinaires ; la passion de l'historien qui interpelle son lecteur, s'indigne, s'émerveille et ne lâche jamais la pièce d'archive. La voix a changé. Les faits, eux, n'ont pas bougé d'une ligne. Aucun dialogue n'a été prêté aux ancêtres ; les phrases entre guillemets viennent des actes, des lettres ou des souvenirs écrits. Lorsque le récit imagine, il le dit. Lorsqu'un lien reste à prouver, il le dit aussi.

LES QUATRE PORTES

Quatre grands-parents, quatre portes

JE m'appelle Fabian. Mes parents sont Christian Regairaz et Hélène Vargues. Et leurs parents à eux — mes quatre grands-parents — vont nous servir de portes. Quatre portes, quatre entrées dans ce livre. Gardez ce petit arbre près de vous : avec lui, vous ne vous perdrez jamais.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Les traits descendent des parents vers l'enfant. Du côté de mon père : Jean Marcel et Yvonne, puis Christian. Du côté de ma mère : Bernard et Huguette, puis Hélène.

Les huit arrière-grands-parents

Jean Marcel Regairaz	Marcel Baptistin Alexandre Regairaz et Marguerite Marie Louise Mercier
Yvonne Marguerite Huchet	Lucien Huchet et Marguerite Toulelan
Bernard Christian Albert	Louis Albert Henri Vargues et Gabrielle Henriette Marie
Vargues	Cadet
Huguette Louise Mignon	Marcel Mignon et Anna Nathalie Galano

Lire sans se perdre

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Au début de chaque chapitre, un repère rappelle le grand-parent auquel nous nous rattachons. Les petits arbres ne montrent que les générations utiles ; les chemins complets sont rassemblés dans les annexes.

CE QUE NOUS SAVONS

Un acte reproduit, une référence d'archive, une étude familiale et un souvenir n'apportent pas la même certitude. Le récit nomme toujours leur provenance. Les notes conservent les écarts et les questions qui demandent une vérification.

LES LIEUX ONT AUSSI UNE HISTOIRE

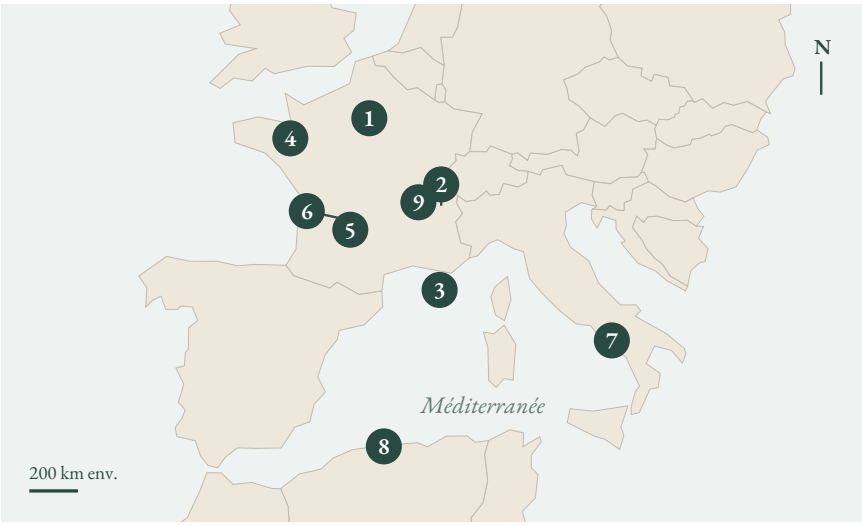
Une photographie récente situe un territoire. Une maison n'est attribuée à la famille que si un document le permet. Une charge exercée dans un château ne fait pas de son titulaire le propriétaire des murs.

L'ANECDOTE

Dans les marges du récit, des encadrés ornés relèvent les scènes les plus singulières que les archives nous ont laissées : ce sont les histoires à raconter à table.

CARTE · LIEUX DU RÉCIT

Les lieux qui nous relient



1 · Paris	XXe siècle
2 · Les Déserts	XVIIIe–XIXe
3 · Toulon	XVIIIe–XIXe
4 · Rennes	XIXe–XXe
5 · Gourdon	XIXe
6 · Eyliac	XVIIIe
7 · Cetara	XVIIIe–XIXe
8 · Alger	XIXe–XXe
9 · Lyon	1972

Les points situent des lieux cités ; aucune route n'est reconstituée. Le contour des pays est contemporain. Nord en haut. Sources : GeoNames (CC BY 4.0), Natural Earth (domaine public).

LIVRE I · L'ALBUM OUVERT

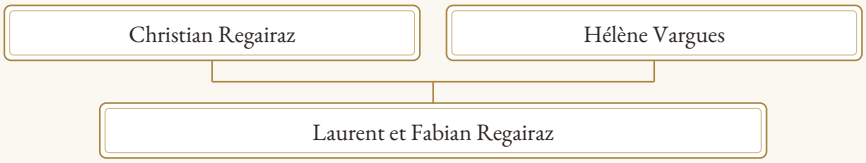
I

Les deux frères

Saint-Étienne · Saint-Just-sur-Loire · Port-Grimaud

Avant les dates anciennes, une photographie. Puis une maison, un bateau, des parents, des grands-parents. Nous partons des visages les plus proches, pour donner aux quatre grandes branches des personnes auxquelles revenir.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Les deux côtés de la famille se rencontrent à Lyon, en 1972.

PLANCHE I

Laurent et Fabian · Saint-Étienne, 1981



FIG. 1 Laurent à gauche, Fabian à droite. Saint-Étienne, 1981. Les deux frères qui ouvrent le récit. Collection Fabian Regairaz ; album familial, p. 1. Photographie restaurée pour cette édition.

01

SAINT-ÉTIENNE · 1981

Deux frères devant l'objectif

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Laurent et Fabian, fils de Christian Regairaz et d'Hélène Vargues.

REGARDEZ bien. Un enfant fixe l'objectif ; l'autre se tient tout près de lui. Laurent est à gauche, je suis à droite. Saint-Étienne, 1981. Celui que vous connaissez peut-être sous le nom de Chicandier n'est encore, ce jour-là, que mon frère — rien que mon frère. Et le notaire n'a pas le moindre dossier. Nous avons devant nous des vies entières dont nous ignorons à peu près tout. Et pourtant, un détail a traversé les années avec une précision stupéfiante. Un vêtement. Dans l'album, j'ai noté le sweat Capitaine Flam que je voulais porter. Attention : la photographie ne raconte ni la scène ni les paroles de ce jour-là. Le souvenir vient de ma légende, de rien d'autre. Mais il suffit à rendre à l'enfance l'une de ses préoccupations les plus graves, les plus sérieuses qui soient : avoir le bon pull. Les générations suivantes en riront peut-être. Qu'elles ne se moquent pas trop vite : elles auront, elles aussi, leurs vêtements inoubliables. Sur une autre image, prise à l'école maternelle d'Écully en 1977, me voici à gauche, avec un tambour et un pull frappé du chiffre « 78 ». Le vêtement avait un an d'avance sur le calendrier. Deux ans plus tôt, à Sainte-Maxime, je n'étais encore qu'un bébé sur la plage. Ces images nous rappellent une évidence que les arbres généalogiques, avec leurs colonnes sévères, nous font parfois oublier : les grandes personnes ont toutes commencé par être de toutes petites personnes. Toutes. Le chevalier comme le meunier. Laurent et moi partageons nos deux parents, et donc les quatre branches que nous allons suivre. Le nom de scène de mon frère ne change rien à cette ascendance commune. Une précision, par loyauté : ce livre est écrit par Fabian, et il ne prête à Laurent aucune participation à sa rédaction. Notre point de départ est simplement celui-ci — deux frères, dans le même album.

ANECDOTE

Le pull qui avait un an d'avance

En 1977, à l'école maternelle d'Écully, le petit Fabian pose avec un tambour… et un pull marqué « 78 ». L'album ne dit pas si quelqu'un s'en est aperçu ce jour-là. La photographie, elle, n'a rien oublié.



FIG. 2 *Fabian bébé à Sainte-Maxime, 1975. Collection familiale ; album, p. 39. Photographie restaurée.*



FIG. 3 *Fabian à gauche, avec le tambour et le pull « 78 ». École maternelle d'Écully, 1977. Les autres enfants ne sont pas identifiés. Collection familiale ; album, p. 37. Couleurs restaurées.*

02

SAINT-JUST-SUR-LOIRE · SAINT-ÉTIENNE · 1981–1986

Deux maisons, un tournant

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Les maisons d'enfance de Laurent et Fabian, au temps de Christian et d'Hélène.

LA maison de Saint-Just-sur-Loire est là, dans l'album. Comprenez-moi bien : ce n'est pas une jolie demeure choisie pour illustrer une enfance heureuse. C'est celle que la famille reconnaît, celle où nous avons vécu de 1981 à 1986. La photographie garde les volumes du bâtiment, le jardin. Elle nous offre un lieu précis — et croyez-moi, quand nous serons au fond des siècles, nous regretterons ce luxe d'une adresse certaine. Cinq années. Cinq années, cela prend une place immense dans une vie d'enfant. Nul besoin de leur inventer un dimanche exemplaire, un repas de fête, une lumière dorée. La maison suffit. Elle accueille ce que chacun en a gardé : une pièce, un passage, un bruit, un trajet. Les lecteurs de demain pourront regarder le bâtiment ; quant aux souvenirs des habitants, ils devront toujours rester attribués à ceux qui les racontent. Et puis vient 1986. Après la séparation de nos parents, Laurent et moi revenons au 2, rue de la République, à SaintÉtienne. Une adresse très courte — mais qui dit, en quelques mots, un tournant considérable. L'album conserve cette succession des lieux. La photographie de l'immeuble, prise en 2023, permet de retrouver la façade. Elle ne montre pas, je le précise, l'appartement de 1986. Une maison ancienne donne toujours envie de tout reconstituer. Résistons. Gardons côte à côte les deux images et leurs deux dates : la maison familiale des années 1980, et la vue récente de la rue de la République. Leur différence est précieuse. L'une vient du souvenir vécu ; l'autre aide celui qui cherche aujourd'hui à reconnaître un endroit.

LA MAISON ET SES HABITANTS

Saint-Just-sur-Loire : résidence familiale attestée par l'album, 1981–1986. Saint-Étienne : adresse du retour en 1986 ; la façade reproduite a été photographiée en 2023. Aucun plan intérieur n'est reconstitué.



FIG. 4 *Maison familiale de Saint-Just-sur-Loire. Résidence de Christian, Hélène et des enfants de 1981 à 1986, selon la légende de Fabian ; date de prise de vue non précisée. Collection familiale ; album, p. 13.*

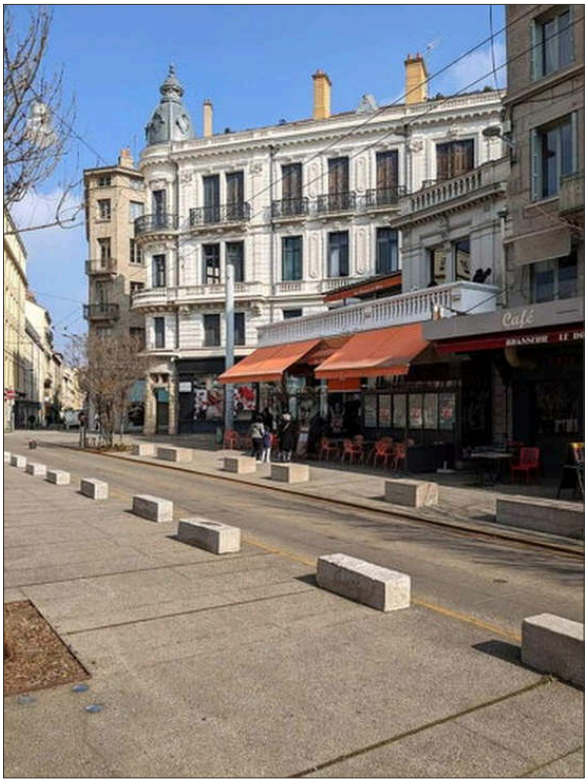


FIG. 5 *2, rue de la République, Saint-Étienne, 3 mars 2023. Adresse du retour de Laurent et Fabian en 1986, selon l'album ; vue récente de la façade. Romainbehar, Wikimedia Commons, CC0 ; album, p. 12.*

03

PORT-GRIMAUD · VENISE · VAL-D'ISÈRE · 1978–1981

Le bateau porte le nom d'une poupée

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Christian et Hélène sont nos parents. Les photographies les montrent avec Fabian ou séparément.

Le nom semble fait pour un voilier : Pénélope. La fidèle Pénélope, qui attend Ulysse en tissant sa toile… Eh bien non. Pas du tout. Le nom vient d'une poupée. « Mes parents avaient appelé le voilier ainsi à cause de ma poupée Pénélope », ai-je noté dans l'album. Le bateau y est même appelé Pou-Pénélope. Un jouet d'enfant a baptisé un objet beaucoup plus grand que lui — et les photographies en ont gardé la trace. En 1981, à Port-Grimaud, c'est moi qui tiens la barre. Une autre image, de 1980, nous montre, Hélène et moi, au bord de la Giscle. Ce sont les lieux des vacances familiales. Retenez ce bateau : plus loin dans ce livre, de l'autre côté de la mer, nous rencontrerons le Ker Armor des Vargues, à Alger. Deux bateaux, deux générations, deux séries de souvenirs. La ressemblance est troublante ; elle donne envie de tourner les pages. À Venise, en 1981, Christian et Hélène posent avec moi. Christian est chirurgien ; Hélène, ophtalmologiste — médecin des yeux. Ils se sont mariés à Lyon le 29 avril 1972. Lui est né à Chatou, elle à Alger. Notez ces deux lieux de naissance. Car il suffit de revenir à eux pour voir s'ouvrir toute la carte que les photographies de vacances avaient laissée hors du cadre. Vers 1978, les voici à Val-d'Isère, chacun à son tour devant l'appareil. Ces deux portraits leur rendent une chose que les enfants oublient volontiers : leur propre jeunesse. Ils ne sont pas seulement les parents qui expliquent notre présence sur la terre. Ils ont eu leurs études, un métier à apprendre, leurs journées, leurs choix. Les photographies de groupe de leur formation médicale à Lyon, conservées

dans l'album, prolongent ce regard. Et c'est maintenant par eux que nous allons entrer dans les quatre histoires. Les parents de Christian s'appellent Jean et Yvonne ; ceux d'Hélène, Bernard et Huguette. Quatre personnes, quatre portes. Ces prénoms vont vous devenir familiers bien avant que je vous demande de retenir le moindre nom du XVIe siècle.

ANECDOTE

Pénélope, ou la poupée qui baptisa un voilier

Les parents de Fabian cherchaient un nom pour leur bateau. Ils ont pris celui de la poupée de leur fils : Pénélope. Dans l'album, le voilier devient même le « Pou-Pénélope ». Rares sont les navires qui doivent leur nom à un jouet.



FIG. 6 *Fabian à la barre du Pou-Pénélope, Port-Grimaud, 1981. Le nom du voilier vient de sa poupée, d'après sa légende. Collection familiale ; album, p. 20. Couleurs restaurées.*



FIG. 7 *Hélène et Fabian près de la Gisclе, Port-Grimaud, 1980. La mère et son fils pendant les vacances familiales. Collection familiale ; album, p. 25.*



FIG. 8 *Fabian avec Christian et Hélène, ses parents. Venise, 1981. Collection Fabian Regairaz ; album, p. 18.*

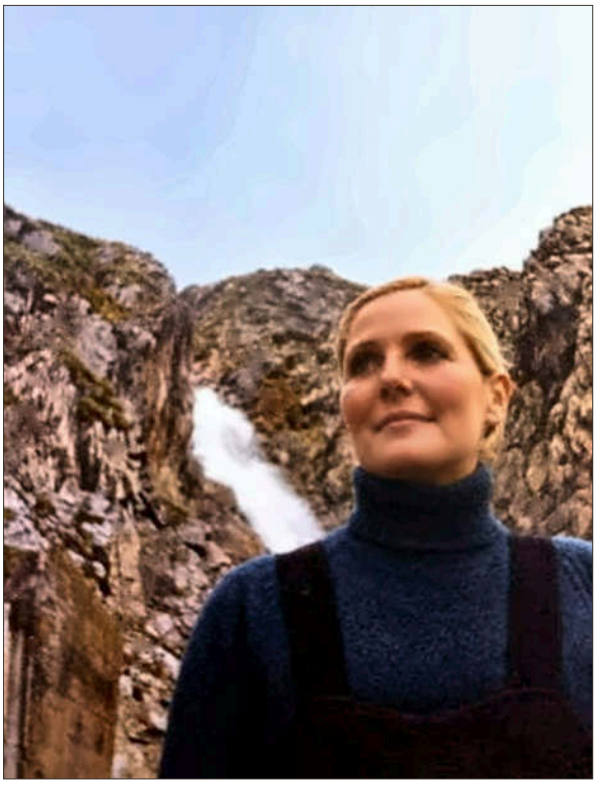


FIG. 9 *Hélène Vargues, mère de Laurent et Fabian, à Val-d'Isère, vers 1978. Collection familiale ; album, p. 34. Restauration par IA antérieure : les détails reconstruits ne valent pas preuve.*



FIG. 10 *Christian Regairaz, père de Laurent et Fabian, à Val-d'Isère, vers 1978. Collection familiale ; album, p. 34.*

04

LES QUATRE GRANDS-PARENTS · 1921–1979

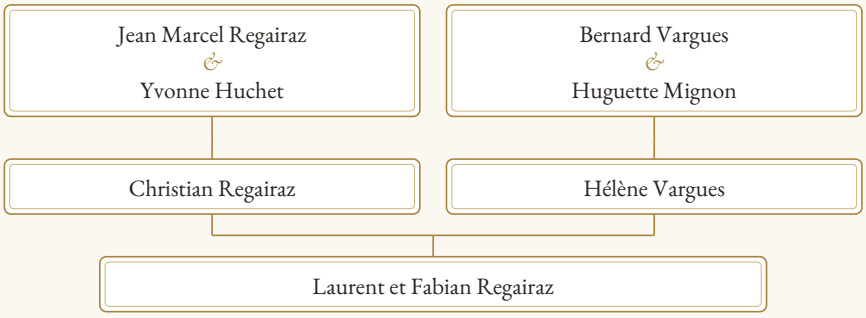
Manou, Ménard, Jean et Huguette

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Les parents de Christian : Jean et Yvonne. Les parents d'Hélène : Bernard et Huguette.

NOËL 1979. Trois personnes posent ensemble : Jean à gauche, Huguette au centre, Manou à droite. Une quatrième photographie, le portrait de Ménard en 1971, vient compléter notre petit cercle. Il nous fallait quatre visages. Les voici. Avant les quatre branches, les quatre personnes.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Du parent vers l'enfant ; les générations utiles à cet épisode.

Jean Marcel Regairaz est né à Paris en 1923. C'est le père de Christian. Sa femme, Yvonne Huchet, est née à Chatou en 1926 : c'est elle que nous appelons Manou. Derrière Jean se tiennent les Regairaz, les Michel et les Mercier. Derrière Manou, les Huchet, les Toulelan et les Pernot. Ce sont nos grands-parents paternels. Bernard Vargues — notre Ménard — est né à Rennes en 1921. Huguette Mignon est née à Paris en 1927. Tous deux deviennent chirurgiens-dentistes, et ils se

marient à Alger en 1949. Hélène, leur fille, naît l'année suivante. Ce sont nos grands-parents maternels. Et maintenant, une petite précaution, car la génération d'avant nous tend déjà un piège. Il y a deux Marcel : Marcel Regairaz, père de Jean, et Marcel Mignon, père d'Huguette. Il y a deux Marguerite : Marguerite Mercier, épouse du premier Marcel, et Marguerite Toulelan, épouse de Lucien Huchet. Ne vous affolez pas. Les conjoints et les enfants nous serviront de repères, et personne n'a besoin d'apprendre la liste par cœur. Ceux qui ouvriront ce livre dans cent ans n'auront peut-être jamais entendu prononcer les mots Manou et Ménard. Ils retrouveront pourtant les mêmes personnes, sous leurs noms complets, dans les actes. Le surnom appartient à la maison ; le nom civil permet de retrouver les papiers. Nous gardons les deux. Les deux sont vrais.

ANECDOTE

Deux Marcel, deux Marguerite

À la génération des arrière-grands-parents, la famille s'offre un double jeu de prénoms : Marcel Regairaz et Marcel Mignon, Marguerite Mercier et Marguerite Toulelan. Le moyen de ne jamais les confondre : regarder qui ils ont épousé.

PORTRAITS DE FAMILLE

La galerie des visages



Jean Regairaz, Huguette et Manou
Noël 1979



Bernard Vargues, dit Ménard
1971



Marcel Mignon



Gabrielle Cadet et Louis Vargues



FIG. 15 *Jean Regairaz à gauche, Huguette au centre, Yvonne Huchet dite Manou à droite. Noël 1979. Trois des quatre grands-parents des deux frères. Collection familiale ; album, p. 31. Restauration par IA antérieure à cette édition, reprise ici.*

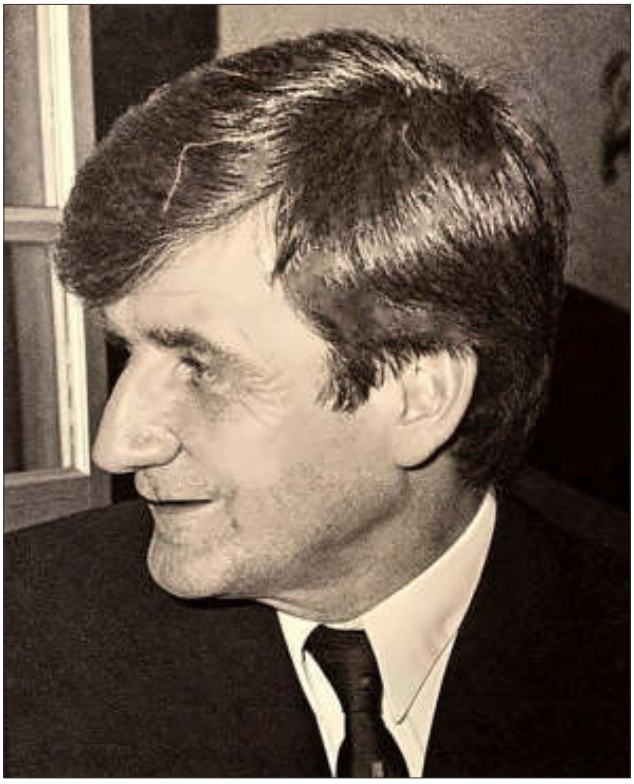


FIG. 16 *Bernard Vargues, dit Ménard, père d'Hélène et grand-père des deux frères. Portrait de 1971, lieu non précisé. Collection familiale ; album, p. 41. Restauration par IA antérieure.*



FIG. 17 *Marcel Mignon, père d'Huguette et fils du graveur Abel, en 1913. Il est distinct de Marcel Regairaz, père de Jean. Collection familiale ; album, p. 111.*



FIG. 18 *Gabrielle Cadet et Louis Vargues, parents de Bernard. Alger, 1946, selon la légende. Collection familiale ; album, p. 48.*

LIVRE II · REGAIRAZ

II

Le nom et les départs

Provence · Bauges · Cambrésis · Toulon · Paris

Jean Marcel Regairaz est mon grand-père paternel, le père de Christian. Derrière son nom savoyard, deux histoires se rencontrent : celle de Marcel Regairaz, né à Toulon, et celle de Marguerite Mercier, venue du Cambrésis. Le père de Marcel, François, avait quitté les Bauges ; sa femme, Célestine Michel, apportait plusieurs générations provençales. Le voyage commence très loin de Jean Marcel, dans les familles anciennes de Célestine, et il reviendra jusqu'à sa naissance à Paris, en 1923. Gardez simplement quatre prénoms à portée de main : François et Célestine, Marcel et Marguerite.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Les parents du grand-parent qui nous guide dans ce livre.



Savoie *Provence* *Toulon*

Armes des pays traversés par ce livre — armoiries territoriales, et non familiales : aucune famille de cette branche n'a d'armes établies par un acte.

PLANCHE II

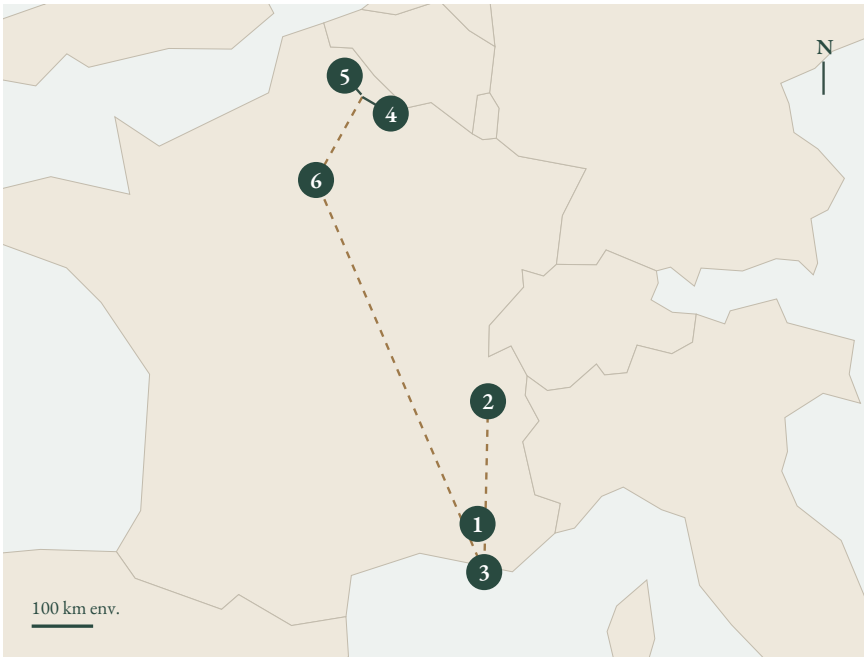
Le pavillon d'Herblay · une porte vers les Regairaz



FIG. 19 Fabian, en pull beige, et Laurent devant le pavillon d'Herblay de Marcel Regairaz et Marguerite Mercier, leurs arrière-grands-parents. Photographie d'enfance non datée précisément. Collection familiale ; album, p. 121.

CARTE · LIEUX DU RÉCIT

Des Bauges à la mer, du Nord à Paris



1 · Manosque	1554
2 · Les Déserts	1857–1885
3 · Toulon	1885–1886
4 · Walincourt	1704
5 · Esnes	XVIe–XVIIe
6 · Paris	1923

Les pointillés relient des lieux successifs cités dans le récit ; ils ne décrivent pas une route précise. Le contour des pays est contemporain. Nord en haut. Sources : GeoNames (CC BY 4.0), Natural Earth (domaine public).

05

1455–1554

Avant le nom Regairaz

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Jean Marcel Regairaz, mon grand-père paternel. Côté Célestine Michel · branche provençale.

NOTRE premier détour nous emmène en Provence. Le nom Regairaz vient des Bauges, c'est entendu. Mais derrière Célestine Michel, la grand-mère de Jean Marcel, se tiennent des familles d'Aix et de Manosque. L'une de ces femmes porte un nom qui sonne comme une promesse : Amédée d'Estienne. Pour comprendre sa place, laissons un instant notre patronyme au vestiaire et suivons ceux qui nous ont précédés sous d'autres noms. Amédée est la fille de Guillaume, seigneur de Venelles, de Mimet et d'une partie de Lambesc. Son grand-père, Bérenguier d'Estienne, est viguier d'Arles en 1455. Nous voici dans la Provence des charges, des terres et des alliances. Pour nous, le chemin passe par Amédée : c'est elle qui relie ces hommes à la suite de la famille. Le viguier représente une autorité. Le nom de terre situe des droits ; il ne décrit ni le confort d'une demeure ni la vie quotidienne de celle qui l'habite. Amédée risquerait de disparaître entre deux titres masculins. Pourtant, c'est par elle et par les femmes de ces branches que la Provence ancienne entre dans notre histoire. Une autre branche nous conduit aux Boysson et au monde des juristes provençaux. L'étude de Noël Coulet sur l'université d'Aix raconte l'itinéraire de Jacques Boysson : issu d'un milieu de paysans aisés de Roquebrune, il étudie à Aix, puis à Avignon, devient juge, puis entre au conseil du roi. Imaginez le chemin parcouru, du champ au conseil du souverain ! Cette trajectoire éclaire ce que pouvait signifier, alors, partir pour étudier et exercer ailleurs. Une mise en garde, déjà : laissons Claudine Boisson, que nous rencontrerons en Savoie, en dehors de cette réunion de patronymes. Une ressemblance d'orthographe ne fait pas voyager une famille d'un versant des Alpes à l'autre. Les

noms se ressemblent parfois bien davantage que les personnes. Notre point de départ est donc modeste : quelques lignes anciennes, des femmes qu'il faut suivre, et une géographie qui déborde déjà la montagne. À mesure que les documents se rapprochent de nous, ils nous laisseront entrer dans des métiers, puis dans des maisons. Et la première porte nettement dessinée est celle… d'un orfèvre.

06

1554

L'or de Manosque

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Jean Marcel Regairaz. Côté Célestine Michel · les Chabran de Manosque.

De l'or. Voilà de quoi faire briller les yeux de n'importe quel lecteur. Et pourtant, je vous préviens tout de suite : dans ce dossier, ce n'est pas l'or qui nous fait avancer. C'est un mariage. Manosque, 1554. Nicolas Chabran, orfèvre, épouse Melchionne Bleyn, fille d'une famille de marchands. Le relevé spécialisé nous donne cette union, et rien de plus. Il ne nous a pas conservé la devanture de l'atelier. Mais il nous laisse entrer dans un monde où l'on connaît, au grain près, le poids des matières et la valeur des engagements. Un orfèvre ! Comme notre imagination s'emballe ! Nous lui préparons aussitôt une belle boutique, une clientèle choisie, quelques coffrets doublés de velours… Arrêtons-nous là. Les pièces que nous tenons ne nous donnent rien de tout cela. Rien. Elles donnent un métier exigeant, des noms et des lieux : Manosque, Valensole, Forcalquier. C'est peu ? C'est assez pour commencer à regarder. Moi, voyez-vous, je pense surtout aux comptes. Une matière précieuse engage celui qui la reçoit : elle se pèse, elle se transforme, elle se restitue sous une autre forme. Le geste de l'artiste et l'exactitude du comptable ne vivent pas dans deux quartiers séparés de la ville. Un descendant notaire peut avoir — je l'avoue — une tendresse toute particulière pour cette alliance du beau et du vérifiable. Et Melchionne ? Ne la regardez pas comme la simple fille de marchands venue épouser le fabricant. Son nom est l'un des repères qui permettent de distinguer un ménage d'un autre. Dans ces familles où les Nicolas et les André reviennent sans cesse, les femmes font souvent bien mieux que nos titres de chapitre pour remettre les hommes à leur place. Les Chabran ne resteront pas tous à l'établi. Nous retrouverons bientôt Augustin Chabrand et sa fille Marie. Les métiers changent au fil des générations ; les femmes, elles, nous aideront à

suivre le fil sous les noms nouveaux.

COMPRENDRE CE MÉTIER

L'orfèvre façonne les métaux précieux. La qualification de Nicolas est donnée par le relevé familial ; elle ne localise pas son atelier et ne permet d'attribuer à sa main aucun objet conservé aujourd'hui.

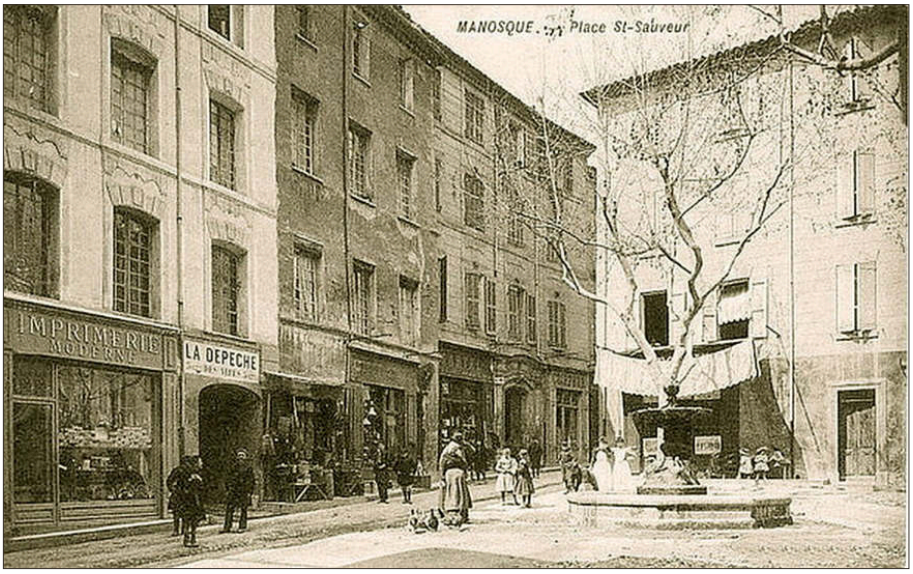


FIG. 20 *Manosque, place Saint-Sauveur, carte postale du début du XXe siècle. Vue bien postérieure aux orfèvres Chabran.*

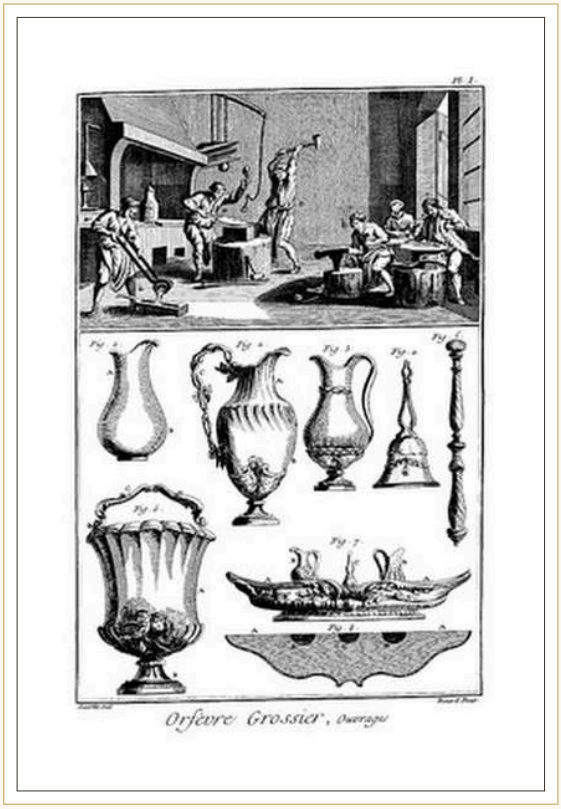


FIG. 21 *Encyclopédie, planches, 1765, « Orfèvre grossier » : l'atelier et les ouvrages de vaisselle d'argent. Wikimedia Commons, domaine public. Planche de contexte : aucun objet Chabran n'est représenté.*

07

1560–1633

Des armes, des terres et des comptes

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Jean Marcel Regairaz. Côté Marguerite Mercier · le Cambrésis.

Un capitaine. Un laboureur. Un collecteur de revenus. Un bailli. Vous croyez que quatre hommes viennent d'entrer dans la pièce ? Détrompez-vous. Il n'y en a qu'un. Le dossier les réunit tous sous un seul nom : Olivier Farez, que l'on situe entre 1560 et 1633. C'est par le Cambrésis de Marguerite Mercier, la mère de Jean Marcel, qu'il entre dans notre histoire. À Esnes, un château offre un décor à ses fonctions. Reste à comprendre ce que ces fonctions disent réellement de sa vie. Une biographie moderne exigerait qu'il choisisse : un métier, un seul, bien rangé dans une case. Les actes anciens n'ont pas ce souci de cohérence. Ils enregistrent une fonction quand elle sert à reconnaître l'homme. Et ils laissent apparaître, de pièce en pièce, toute une gerbe de responsabilités — qui n'ont pas nécessairement été exercées le même jour. Le laboureur exploite. Le censier tient une exploitation dans un cadre de droits et de redevances. Le dîmeur intervient dans leur perception. Ces mots ont leurs variations d'un pays à l'autre ; ils invitent à regarder les baux et les comptes avant de rêver à une fortune. Quant au bailli — j'insiste —, sa fonction dans la seigneurie ne fait pas de lui le propriétaire du château. Je préfère le préciser maintenant, avant que l'un d'entre vous ne me demande les clefs. Le bâtiment d'Esnes rend le territoire visible. Il ne prouve pas qu'Olivier y ait dormi, encore moins dans quelle chambre. Les charges nous renseignent sur un rapport à l'autorité, aux revenus, aux personnes. Le château en est le cadre matériel — pas une maison de famille récupérée par la photographie. Sa fille Jeanne est le repère que l'arbre conserve pour poursuivre le chemin. Qu'on la

laisse auprès du capitaine ! L'histoire militaire retient les hommes qui commandent ; la filiation, elle, suit aussi les femmes par lesquelles leurs noms nous arrivent. Dans ce livre, les deux lectures tiendront sur la même page. Ce détour par le Nord ne déplace pas notre montagne : il prépare une rencontre future. Nous allons revenir aux Bauges, où deux autres métiers se rejoignent. Cette fois, personne ne commande la cavalerie. On y fabrique du verre — et des actes.

ANECDOTE

Quatre métiers pour un seul homme

Capitaine, laboureur, censier, bailli : Olivier Farez cumule les titres au fil des actes. Ce n'est pas une imposture, c'est la manière ancienne de nommer les gens : par la fonction qui sert, ce jour-là, à les reconnaître.

LA MAISON ET SES HABITANTS

Esnes : cadre d'une fonction de bailli. La présence d'Olivier Farez dans la seigneurie n'établit ni la propriété du château ni une résidence dans ses murs.



FIG. 22 *Château d'Esnes. Un repère dans la seigneurie administrée par Olivier Farez. Photographie d'AnnabelleHtn, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.*

08

XVIIE SIÈCLE · 1649

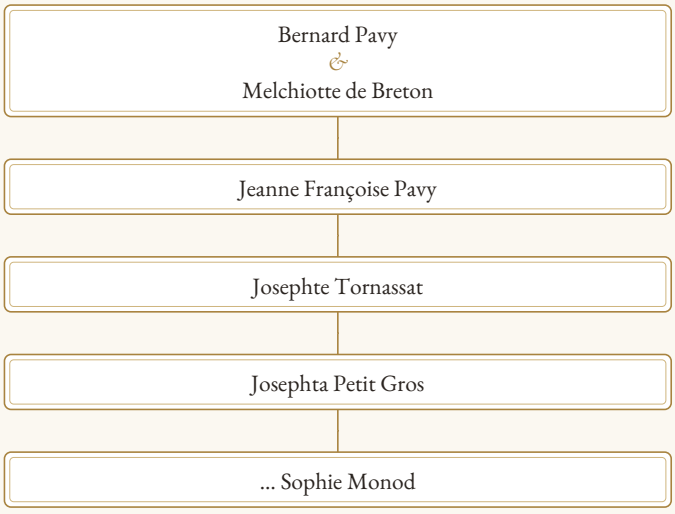
Le verre et la plume

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Jean Marcel Regairaz. Côté François Regairaz · Pavy et Monod, ascendance de Sophie.

D'UN côté de cette alliance, il y a du verre. De l'autre, des actes. Nous sommes dans les Bauges. Bernard Pavy est notaire, comme son père César avant lui. Il épouse Melchiotte de Breton, dite du Praz, fille d'un maître-verrier, Jacques de Breton. La généalogie situe la naissance de Melchiotte à Allèves, en 1649. Ces gens-là rejoignent notre branche par les ancêtres de Sophie Monod, la mère de François Regairaz. Nous sommes toujours, je vous le rappelle, du côté de Jean Marcel.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



La descendance rejoint Sophie Monod. Chaîne complète dans les tableaux de parenté.

Je n'ai pas l'inventaire de l'atelier de Jacques, ni la liste des pièces sorties de son four. Il serait si facile — si tentant ! — de poser sur la table du notaire une belle coupe soufflée par son beau-père. Mais ce serait ajouter un objet à notre patrimoine sans l'avoir retrouvé. L'alliance est le lien documenté. Et elle suffit, croyez-moi, à faire se rencontrer deux façons de dompter la matière : transformer une substance par le feu et le souffle ; transformer un accord en acte par l'écriture. Dans les deux cas, il faut un apprentissage, une attention de chaque instant. Le rapprochement a ses limites, bien sûr : un verre et un contrat ne se brisent pas de la même façon. Il n'empêche. Certains métiers produisent des objets dont les effets durent bien après le geste. Une pièce de verre circule ; une clause organise des vies. Et leur auteur ne contrôle jamais tout ce qui leur arrivera ensuite. Par Jeanne Françoise Pavy, puis par les Tornassat, les Petit Gros, les Renaud et les Monod, le chemin rejoint Sophie Monod et François Regairaz. Une fois encore, ce sont les femmes qui assurent la plus grande part du trajet entre le métier ancien et le nom d'aujourd'hui. Un arbre qui ne suivrait que les noms des pères nous laisserait devant une maison presque vide. César, puis Bernard : les actes sont à la fois leur métier et ce qui nous permet de les retrouver. Cette répétition me touche — vous imaginez bien pourquoi —, mais elle ne m'autorise pas à parler de vocation transmise.

Les métiers sont aussi faits de circonstances, d'études, de décisions, d'occasions. J'y vois plutôt une conversation, par-dessus les siècles, entre des hommes qui ont eu à écouter les volontés des autres, à leur donner une forme, à prendre au sérieux les conséquences d'une phrase. Vous l'aurez peut-être remarqué déjà : les actes les plus vivants de ce livre sont souvent ceux qui préparent une difficulté. La mort d'un parent. L'entretien d'un enfant. Une nouvelle union. La vieillesse d'une mère. L'écriture se place exactement au point où la vie risque de désunir ce que les gens voudraient maintenir. Elle ne fait pas de miracles. Elle peut laisser un chemin praticable. Melchiotte apporte le verre à ce chapitre, Bernard la plume, et leurs descendants le passage jusqu'à nous. Leurs outils ont disparu. Leur alliance, elle, reste lisible.



FIG. 23 *Allèves, le bourg, le 14 juillet 2013. Melchiotte de Breton est née dans cette commune ; la photographie ne localise pas la maison familiale. Torsade de Pointes, Wikimedia Commons, CC0.*

09

1665–1697

La terre après l'or

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Jean Marcel Regairaz. Côté Célestine Michel · Marie Chabrand et les Michel.

APRÈS l'orfèvre, un homme de la terre. Le relevé nous donne Augustin Chabrand, né à Manosque en 1665, puis sa fille Marie, en 1697. Le métier a changé ; le nom demeure reconnaissable. Et ce simple écart pose une question vertigineuse : que s'est-il passé entre l'atelier précieux et la terre à travailler ? Une ruine ? Un drame ? Un choix ? Les pièces ne nous offrent aucune scène de rupture. Aucune. Elles permettent seulement de suivre les personnes, avec les réserves qui pèsent toujours sur les générations anciennes. Le passage d'un métier à l'autre se lit dans les qualifications des actes, et il n'a pas besoin d'une tragédie pour exister. Gardons-nous de prêter à ces gens le sentiment d'avoir quitté un âge d'or. C'est nous, et nous seuls, qui accordons au métal une valeur romanesque. Marie rejoint les Michel. Par elle, le chemin mène vers Célestine, puis vers le mariage toulonnais de 1885. Le nom Chabrand cesse d'être le grand panneau indicateur, mais la personne ne quitte pas l'histoire. Prenons cette habitude dès maintenant : lorsque le nom disparaît, continuons à regarder qui se marie, qui naît, qui transmet. Et surtout — surtout — il serait injuste de lire dans le travail de la terre une déchéance automatique. Nous ne connaissons ni la valeur des biens ni les raisons de ces changements. L'éclat d'un matériau ne classe pas la valeur d'un travail. Nos archives ne décernent pas de médaille aux métiers qui se photographient le mieux. Au début du XVIIIe siècle, le livre va quitter ces questions d'origine pour un contrat d'une précision redoutable. On y verra des terres, des charges, la place d'une mère dans la maison. Et un animal — oui, un animal — dont le choix est soigneusement réservé.

10

5 AOÛT 1704

La vache qu'Anne se réserve

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Jean Marcel Regairaz. Côté Marguerite Mercier · Anne Gilliard et les Parent.

ANNE gardera une vache. Et c'est elle qui choisira laquelle. Retenez bien cette phrase : c'est peut-être la plus belle de tout ce livre. Nous sommes le 5 août 1704, à Walincourt, dans le Cambrésis, et cette décision entre noir sur blanc dans le contrat de mariage de sa fille. Anne Gilliard est veuve d'Adrien Parent. La future épouse s'appelle Anne Parent ; le futur mari, Nicolas Tellier. La mère transmet, la fille s'établit. Et entre les deux, le notaire doit organiser une chose bien plus délicate qu'une cérémonie : vivre ensemble sans retirer à la plus âgée tout moyen de vivre autrement. La mère dispose d'une exploitation importante, tenue à bail, avec des terres relevant notamment du marquis de Risbourg et des chanoines, ainsi qu'un bail de moulin. Les superficies sont comptées en mencaudées. Il serait peu élégant de vous demander de savoir d'instinct ce que cela représente : les mesures anciennes ont été d'une inventivité folle dans l'art de varier d'un pays à l'autre. Le dossier les rapproche, pour le Cambrésis, d'un ensemble d'environ trente-deux hectares. Retenons l'essentiel : l'échelle d'une exploitation réelle, avec des terres, des récoltes, des bêtes et des engagements. Louer et exploiter n'est pas posséder toutes les terres. Le contrat organise la transmission de ressources et de charges. Anne se réserve son entretien pour la vie. Et puis — voici le coup de génie — elle prévoit une seconde hypothèse. Si la vie commune devient désagréable, elle doit pouvoir vivre ailleurs, autrement, avec des ressources déterminées : des terres en usufruit, du grain, une somme annuelle. Ce vieux papier sait une chose que les familles oublient parfois dans leur enthousiasme : s'aimer ne garantit pas que l'on veuille partager la même cuisine tous les jours. J'y vois une intelligence d'une

concrétude admirable. Anne n'attend pas qu'une éventuelle brouille transforme son besoin d'indépendance en faveur à mendier. Elle le fait écrire au moment même où l'on règle l'avenir. Attention : la clause ne prouve pas qu'une dispute a eu lieu. Elle prouve que la possibilité d'une vie séparée a été envisagée, et organisée. La différence est essentielle — et le résultat n'en est que plus remarquable. Et la vache, alors ? La vache donne à cette prévoyance une présence presque familière. Dans une liste de biens, l'animal appartient au patrimoine. Dans la vie de tous les jours, c'est une ressource, du lait, du travail. Le droit de choisir la bête ajoute à la transmission une marge de liberté personnelle. Je ne connais pas le caractère d'Anne. Je connais cette clause — et elle se défend très bien toute seule. Du côté du futur époux, sa mère, Anne Tofflin, intervient avec des sommes dont le versement est organisé. Autour de cette union, les adultes négocient donc bien plus qu'une fête : ils préparent les moyens d'un ménage, l'avenir d'une exploitation et la place de la génération qui transmet. D'autres proches consentent. Le mariage apparaît pour ce qu'il est : un événement familial et économique, avec plusieurs voix autour de la table. La route qui nous mène à ce dossier passe par la branche du Cambrésis — les Mercier, les Lecompte, les Parent. Les enfants comprennent très vite ce que veut dire garder quelque chose à soi. Les adultes, quand ils organisent une transmission, mettent parfois bien plus longtemps à le reconnaître. Anne, elle, le fait avec des terres, du grain, de l'argent et une vache. L'acte ne s'encombre d'aucune grande déclaration sur la liberté. Il se contente de lui en donner les moyens. Vous rencontrerez dans ce livre des titres, des tableaux, des noms de terres. Mais si je devais choisir un emblème pour ce chapitre, ce serait cette vache réservée, avec la faculté de la choisir. Le notaire en moi apprécie le contrat. Le fils et le père apprécient plus encore la place qu'il laisse à la personne.

ANECDOTE

La vache de la veuve

Walincourt, 1704. Au moment de marier sa fille, Anne Gilliard fait écrire dans le contrat qu'elle gardera une vache — et qu'elle la choisira elle-même. Mieux : si la vie commune tourne mal, elle pourra partir vivre ailleurs avec des terres, du grain et une rente. Une veuve du temps de Louis XIV qui négocie sa liberté par acte notarié.

CE QUE RÉVÈLE CET ACTE

Anne Gilliard est la mère ; Anne Parent, la fille. Le contrat organise l'entretien de la mère et une solution si la vie commune devient difficile. Il anticipe une éventualité ; il ne raconte pas une querelle déjà survenue.



FIG. 24 *Le moulin Brunet à Walincourt, 2010. Repère du territoire ; non identifié comme le moulin du bail de 1704.*

COMMENT ANNE NOUS REJOINT

Anne Parent, la mariée de ce récit, est la sœur de notre ancêtre Jean Parent. C'est par ce fils d'Anne Gilliard, puis par les Lecompte et les Corbeaux, que la lignée rejoint Marguerite Mercier, mère de Jean Marcel Regairaz. Le chemin complet figure p. 346.

11

1732–1762

Le port avant Célestine

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Jean Marcel Regairaz. Côté Célestine Michel · familles toulonnaises.

TOULON, 1732. Jean Joseph Michel épouse Magdeleine Roux. Lui vient d'une famille de l'Embrunais, dans les Alpes ; elle est la fille de Jacques Roux et de Magdelaine Durand, de Cabasse. La mère de la mariée est présente. Un port, voyez-vous, ne rassemble pas que des bateaux : il rassemble des gens descendus de l'intérieur des terres. C'est dans ces alliances que se prépare, bien avant sa naissance, la famille de Célestine Michel. Deux branches Michel se rejoignent chez Célestine — deux, et c'est là que tout se complique. Du côté de son père : Pierre Michel, maçon né à Aix en 1732, puis Laurent Joseph, Pierre Noël et Jean Baptiste André. Du côté de sa mère : le sergent Jean Joseph Michel, qui mène à Élisabeth Rose, à Jules François César Gros et à Rosalie Alexandrine. Un maçon d'Aix, un sergent venu de l'Embrunais : gardez ces deux silhouettes bien séparées, et vous ne leur échangerez jamais ni leurs parents ni leurs métiers. Le dossier rapproche Marie Tassy de Marie Taxil et cite un contrat de 1688 reçu par Me Rispaud, à Embrun. Et l'ascendance actualisée permet maintenant de nommer les générations qui précèdent cette union. Le tableau donne à Jacques Michel, né vers 1670 à Puy-Sagnières, deux parents : Barthélemy Michel et Marie Aurrand. Son épouse, Marie Tassy, y est rattachée à Michel Taxil et Catherine Aurrand. Tassy et Taxil restent les deux formes rencontrées ; le contrat du 25 novembre 1688 à Embrun est le repère à confronter aux registres. Du côté Taxil, la remontée passe par Claude Taxil et Marie Bertrand, par un autre Michel Taxil, puis par Estienne Taxil, situé vers 1550 à Saint-André-d'Embrun. Les Aurrand apportent d'autres prénoms, Esprit et Jean. Derrière la vague mention « d'Embrun », voici désormais des personnes et des villages. Les professions non renseignées restent ouvertes : je ne

distribue ni charges ni titres de bourgeoisie sur la seule foi d'un nom. Trente ans plus tard, le 15 juin 1762, Jean Louis Gros, canonnier, épouse Élisabeth Rose Michel, fille de Jean Michel et de Magdeleine Roux. Le père du canonnier, Esprit Gros, était maître charpentier. Le port fait travailler des mains très différentes : celles qui assemblent le bois, celles qui servent l'artillerie, celles qui tiennent les écritures du matériel. Jean Joseph Michel, père d'Élisabeth Rose, est sergent de ville dans la mention de 1762 — rendons-lui ce métier exact. Dans un même entourage se croisent ainsi l'artillerie, le travail du bois et le service de la ville. Ces qualifications sont les points fixes du dossier. Elles ne disent pas quelle campagne Jean Louis aurait connue, ni sur quel navire son père aurait travaillé. Le tableau de Vernet nous montre le Toulon de 1755, entre les deux mariages. Regardons l'espace, les bâtiments, l'activité — mais ne distribuons pas les petites silhouettes peintes entre nos ancêtres. Il existe plusieurs familles Michel dans ce parcours. Celle de l'Embrunais entre par les Gros ; une autre, du côté de Pierre Noël Michel, maçon, sera étudiée à part. Le même nom n'a pas vocation à nous simplifier la vie. Heureusement, les conjoints sont plus coopératifs. Magdeleine, Élisabeth Rose, puis Épicaris et Rosalie : ce sont les femmes qui nous font passer d'un foyer à l'autre. Célestine n'arrivera pas de nulle part le jour où elle épousera François Regairaz. Son acte de mariage ouvrira une maison où plusieurs générations auront déjà vécu avec le port.

> DEUX FAMILLES MICHEL
>
> La ligne d'Aix passe par Pierre Noël Michel et Jean Baptiste André. Celle de l'Embrunais passe par Élisabeth Rose Michel et les Gros. Elles se rejoignent dans l'ascendance de Célestine ; le nom commun ne permet pas de les fusionner.



FIG. 25 *Claude-Joseph Vernet, Le Port neuf ou l'Arsenal de Toulon, 1755. Louvre, INV 8296, dépôt au musée national de la Marine. Vue antérieure de 130 ans au mariage Regairaz–Michel ; œuvre dans le domaine public.*

12

1779–1807

Claudine, entre deux registres

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Jean Marcel Regairaz. Côté François Regairaz · Jolens, Bouvard, Monod.

SUR un registre, elle se marie. Dans un autre document, sa mort apparaît en creux. Et entre ces deux traces, Claudine Boisson résiste encore à l'enquête. C'est une femme qui nous file entre les doigts. Le 10 août 1779, à Saint-Léger de Chambéry, elle épouse Antoine Jolens. Elle est dite fille d'Henry, native de Servolex, installée dans la paroisse depuis environ six ans. Sa mère n'est pas nommée. Le rédacteur écrit « Boysson » — mais ne nous fions pas trop à cette lettre : ce sont les liens autour d'elle qui nous aideront à suivre la bonne personne. Elle vivait déjà dans le pays. Elle avait ses habitudes, ses relations, une manière d'être reconnue que la formule administrative a laissée hors champ. En 1783, sa fille Pernette, dite Péronne, naît à Thoiry. Le chemin se poursuit vers les Déserts, où Péronne épouse Vital Bouvard le 4 mai 1804. Et maintenant, écoutez ce calendrier : dix jours plus tard, Antoine Jolens meurt. Quelques mois plus tôt, une autre de ses filles, Jacqueline, était morte vers quinze ans. Une noce et deux deuils dans un temps si bref… La famille ne connaissait pas à l'avance les titres de chapitres que nous donnerions à sa vie. En 1807, Vital déclare la succession de son beau-père. La pièce évoque des bois et des broussailles évalués à un revenu annuel de six francs. Aucun meuble n'est déclaré. Antoine habitait avec Josette Bail, avec laquelle il était dit « associé ». Et Claudine ? Claudine n'apparaît pas. Pas une ligne. Le silence est troublant, j'en conviens. Mais un silence ne raconte pas, à lui seul, une disparition dramatique. Ce n'est pas parce qu'une femme manque dans une déclaration fiscale que nous pouvons lui inventer une séparation, un abandon ou une date de mort. Un papier a un objet, et sa vue s'arrête aux bornes de cet objet. Claudine nous arrive par une suite de femmes : Péronne Jolens, Claudine Bouvard, Sophie Monod,

puis François Regairaz et les générations plus proches. Son histoire ne s'arrête pas à la dernière ligne où un registre écrit son nom. Elle continue dans tous ceux qui viennent après elle. Et l'on comprend mieux, en suivant ce chemin, pourquoi les noms visibles trompent si souvent le regard : une grande partie de l'histoire portée aujourd'hui par le nom Regairaz est passée par des noms qui ne lui ressemblent pas du tout. J'ai voulu donner un chapitre à Claudine précisément parce qu'elle résiste. Les récits aiment les lignes complètes et les fins nettes. Les gens n'ont pas vécu pour satisfaire ce goût-là. Certains laissent des liasses entières ; d'autres, quelques apparitions fugitives. Le travail consiste à donner à ces apparitions toute leur densité — non à compléter de force la silhouette. Pour vous, qu'elle reste cette femme arrivée de Servolex, qui vit plusieurs années dans la paroisse, se marie, devient mère et nous laisse suivre sa fille. C'est déjà une existence liée à la nôtre. Le registre a perdu sa trace ; nous n'avons pas le droit de la perdre de vue.

> LA QUESTION DEMEURE
>
> La déclaration de succession de 1807 signale une absence que les registres paroissiaux n'ont pas encore permis de dater. La trace fiscale complète l'état civil sans en tenir lieu.



FIG. 26 *La place Saint-Léger, Chambéry, 18 mai 2011. Repère du quartier ; ne localise pas l'édifice du mariage de 1779.*

13

MARSEILLE · TOULON · XVIE–XIXE SIÈCLES

Un filet pour les thons

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Jean Marcel Regairaz. Anne Marguerite Liautaud est la mère de Jean Baptiste André Michel, donc la grand-mère de Célestine.

UNE madrague n'est pas un bateau. Retenez ce mot, il est magnifique : la madrague, c'est un immense ensemble de filets fixes, tendus dans la mer pour intercepter les bancs de thons. Et tout à coup, le port de Toulon change de visage. À côté de l'arsenal et des vaisseaux de guerre, il y a la pêche, ses installations, ses hommes, ses affaires. Antoine Delaury en est patron. Le dossier ne le réduit donc pas au simple titre de pêcheur : il dirige.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Du parent vers l'enfant ; les générations utiles à cet épisode.

Pour trouver sa place, suivons les femmes — encore elles. Sa fille Marguerite Lucresse Delaury épouse Jean André Liautaud en 1790. Leur fille Anne Marguerite, née cette même année, épouse Pierre Noël Michel le 3 mars 1813. Jean Baptiste André naît en 1817 : ce sera le père de Célestine. La madrague rejoint ainsi le mariage Regairaz de 1885 par quatre générations bien distinctes. Plus haut, les noms changent de forme et le métier change de matière. La généalogie propose François de Lauris et Eynes Fabre, puis leur fils Antoine de Lauris, menuisier, qui épouse Catherine Bremond à Marseille le 26 décembre 1590. Au bois du menuisier succèdent, dans les notices, les couples Sauveur Delaury–Jeannette Blanchet et Jacques Delaury–Marguerite Auressy, unis à Toulon en 1674. Viennent Joseph, né en 1685, puis Dominique, né en 1716, et enfin Antoine, né en 1750 : notre patron de madrague. Les mariages transmis sont ceux de Joseph avec Marguerite Sauvaire en 1711, de Dominique avec Marguerite Sabattier en 1741, puis d'Antoine avec Anne Marie Guiol en 1770. Les épouses donnent à cette litanie de prénoms des foyers reconnaissables. Du côté d'Eynes, les générations Fabre exigent davantage de

prudence. Le dossier provençal donne Benoît pour père, d'après des relevés, mais présente Jeanne Boyer et les générations plus anciennes comme des propositions à vérifier. Les chapitres qui suivent reprennent cette enquête — et vous verrez pourquoi le raccord aux Provençal d'Apt doit être suspendu. Notre meilleure image demeure donc celle-ci : un dispositif de pêche, un travail à organiser, des hommes à diriger dans le bleu de la rade. Sa petite-fille Anne Marguerite épousera un Michel. Le port que nous regardions depuis l'arsenal avait encore une autre entrée — par la mer.

ANECDOTE

Le patron des thons

Parmi les ancêtres toulonnais de Célestine Michel figure Antoine Delaury, né en 1750, patron de madrague : il dirigeait l'un de ces grands pièges de filets fixes où l'on capturait les thons au large de la Provence. Une industrie spectaculaire, aujourd'hui presque oubliée.

COMPRENDRE CE MÉTIER

Le patron de madrague dirige l'exploitation d'un système de filets fixes. Ce titre renseigne une activité ; il ne fournit à lui seul ni la propriété des installations, ni les revenus, ni la liste des employés.

14

ROGNES · APT · 1549–1590

La date qui arrête un arbre

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Jean Marcel Regairaz. Les Lauris rejoignent Célestine Michel par les Delaury et les Liautaud.

Le tableau avait l'assurance des choses imprimées. François de Lauris y était relié, d'un trait ferme, à Claude Provençal et à Marguerite Estelle. Un trait, deux noms — et l'on franchissait les siècles d'un bond. Et puis, dans une note du même dossier, quatre mots obligeaient à faire demi-tour : « Parents non identifiés. » Comment la même recherche pouvait-elle à la fois donner des parents et déclarer qu'elle ne les connaissait pas ? Mesdames, messieurs, nous tenons notre première énigme. Le nouveau dossier provençal reprend cette contradiction par les dates — et les dates, elles, ne mentent pas. Le 16 novembre 1558, à Rognes, François reconnaît la dot d'Eynes Fabre devant le notaire Jean Simon. La référence est précise : registre 420 E 53, folio 221, aux Archives des Bouches-du-Rhône. Nous tenons un couple, et un engagement portant sur des biens. La minute n'a pas été relue pour cette édition ; son signalement permet de la retrouver. Or le contrat du couple auquel on voulait rattacher François serait daté du 28 mars 1549, à Apt, d'après un relevé notarial cité par un arbre. Faites le calcul avec moi. Entre ce contrat et la reconnaissance de dot : moins de dix ans. Un enfant né de ce mariage de 1549 aurait eu, en novembre 1558, neuf ans tout au plus. Neuf ans ! Et il reconnaîtrait la dot de sa femme ? Voilà ce qui rend le raccord incompatible avec la chronologie. L'arbre n'est pas confirmé par la date : il est mis en pièces par elle. Gardons pourtant toute la rigueur du raisonnement — c'est elle qui fait notre force. Nous ne possédons pas ici les deux minutes originales. La date d'un contrat n'est pas une liste des naissances, et un éventuel enfant né avant le mariage exigerait une preuve propre. Le dossier écarte donc le rattachement dans sa forme actuelle. Cette édition

fait de même, sans transformer une enquête de seconde main en démonstration absolue. Le couple François–Eynes, lui, ne disparaît pas avec ce trait effacé. Un accord et une quittance sont signalés en 1584 ; François est donné mort avant le 21 février. En 1590, Antoine, leur fils selon les relevés, passe contrat avec Catherine Bremond à Marseille. Un menuisier, sa mère, un père défunt : ce ménage a déjà son histoire. Il n'a besoin ni d'une bibliothèque médiévale ni d'un titre pour mériter sa place. C'est ici que je vous demande de garder deux pages ouvertes. Sur l'une, la lignée Lauris, qui rejoint notre famille. Sur l'autre, les familles juives et néophytes d'Aix et d'Apt, que l'enquête avait cru lui rattacher. Elles vont nous apprendre énormément sur cette Provence. Mais le passage de l'une à l'autre reste fermé — fermé à double tour — tant qu'un acte ne l'ouvre pas.

ANECDOTE

Le mari de neuf ans

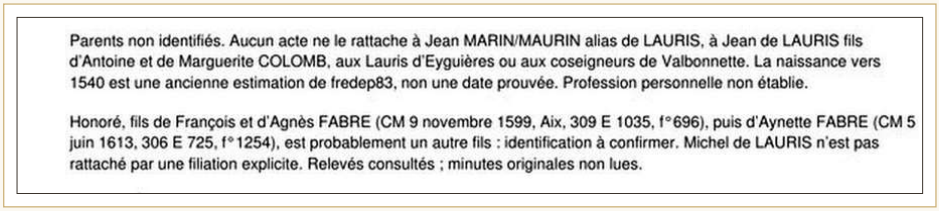
Un arbre généalogique faisait de François de Lauris le fils d'un couple marié à Apt en 1549. Problème : en 1558, ce même François reconnaît la dot de sa femme. Fils de ce mariage, il aurait eu neuf ans au plus. La chronologie a suffi à défaire le lien.

CE QUE RÉVÈLE LA COMPARAISON

1549 : contrat Provençal–Estelle signalé par un relevé. 1558 : reconnaissance de dot Lauris–Fabre. 1590 : contrat de leur fils Antoine. Le premier couple ne doit plus être imprimé comme les parents certains de François.



FIG. 27 *Le tableau de travail. Tableau du dossier « Ascendants d'Antoine de Lauris », p. 1, reproduit dans Les noms de la mémoire, p. 29. Document de recherche familial, non minute notariale ; il porte le raccord contesté vers Claude Provençal et Marguerite Estelle.*



Parents non identifiés. Aucun acte ne le rattache à Jean MARIN/MAURIN alias de LAURIS, à Jean de LAURIS fils d'Antoine et de Marguerite COLOMB, aux Lauris d'Eyguières ou aux coseigneurs de Valbonnette. La naissance vers 1540 est une ancienne estimation de fredep83, non une date prouvée. Profession personnelle non établie.

Honoré, fils de François et d'Agnès FABRE (CM 9 novembre 1599, Aix, 309 E 1035, f°696), puis d'Aynette FABRE (CM 5 juin 1613, 306 E 725, f°1254), est probablement un autre fils : identification à confirmer. Michel de LAURIS n'est pas rattaché par une filiation explicite. Relevés consultés ; minutes originales non lues.

FIG. 28 *La note qui oblige à reprendre. Note 2 du même dossier, p. 6. Les mots « Parents non identifiés » contredisent le tableau et imposent de le réexaminer.*

15

SAINT-CANNAT · ROGNES · MARSEILLE · XVIE–XVIIE SIÈCLES

Le menuisier et les noms de Rognes

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Jean Marcel Regairaz. Les Lauris rejoignent Célestine Michel par les Delaury et les Liautaud.

UN menuisier se marie au lendemain de Noël. Le 26 décembre 1590, Antoine de Lauris et Catherine Bremond passent contrat à Marseille. Le renseignement tient en une ligne — mais quelle ligne ! Elle change toute la façon de regarder cette branche. Avant le patron de madrague, avant les foyers de Toulon, voici un artisan du bois, un métier nommé, et un acte que l'on sait où aller demander.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Raccord transmis par le dossier : 1558, 1590, puis 1632. Les parents de François restent inconnus. Aucun trait ne rejoint les Provençal d'Apt.

Ses parents, François de Lauris et Eynes Fabre, sont associés par le dossier au pays de Saint-Cannat et de Rognes. Sous une autre plume, Eynes peut devenir Aynes, Agnès ou Aynette. Ces variantes aident à chercher ; elles n'autorisent pas à réunir toutes les femmes qui les portent. Dans les relevés de Rognes apparaît ainsi une Aynes Fabre mariée en 1532 à Anthoine Caulanier, fille d'un Anthoine. Or l'Eynes de notre dossier est donnée fille de Benoît. Deux femmes, donc, jusqu'à ce qu'un acte nous permette d'aller plus loin. La prudence s'impose aussi au-dessus de Benoît. Jeanne Boyer est une mère candidate ; Barthélemy Fabre et Catherine Arquier appartiennent à un prolongement seulement proposé. Je ne les installe pas dans une cuisine ou dans une maison dont nous ne savons rien. L'édition précédente suivait trop vite la colonne des Fabre ; le nouveau dossier rend visibles ses degrés d'incertitude. Du côté Lauris, les pistes ne manquent pas. Un Antoine Lauris dit Provincial, uni à Marguerite Colomb dans les années 1530, pourrait expliquer le rapprochement trop rapide avec les Provençal d'Apt — Provincial, Provençal, vous voyez le piège. Mais c'est une hypothèse sur une confusion de noms, pas une filiation. Les Lauris nobles de Lambesc et de Mallemort ouvrent d'autres recherches possibles. La proximité des terres, cependant, ne fait pas des seigneurs les parents du menuisier. Un autre contrat, signalé à Aix le 9 novembre 1599, nomme un Honoré, fils de François et d'Agnès Fabre. Un frère d'Antoine ? Le dossier le

propose. Relire ce contrat, puis celui de 1613 associé au même Honoré, permettrait de comparer les parents, les domiciles, les témoins. Une branche collatérale conserve parfois la précision qui manque à la ligne directe. Pour l'instant, le fil descend vers Sauveur Delauris, uni à Jeanne Blanchet en 1632 selon les recherches familiales, puis vers les foyers toulonnais de la madrague. L'établi, les filets, l'arsenal ne composent pas une ascension programmée. Ce sont les métiers successifs d'hommes et de femmes dont les mariages nous ont conservé le passage.

COMPRENDRE CE MÉTIER

Le menuisier fabrique notamment portes, fenêtres et meubles. Aucun atelier ni outil personnel d'Antoine n'est identifié. Le plan d'Aix situe un pays d'archives, sans localiser une maison Lauris.

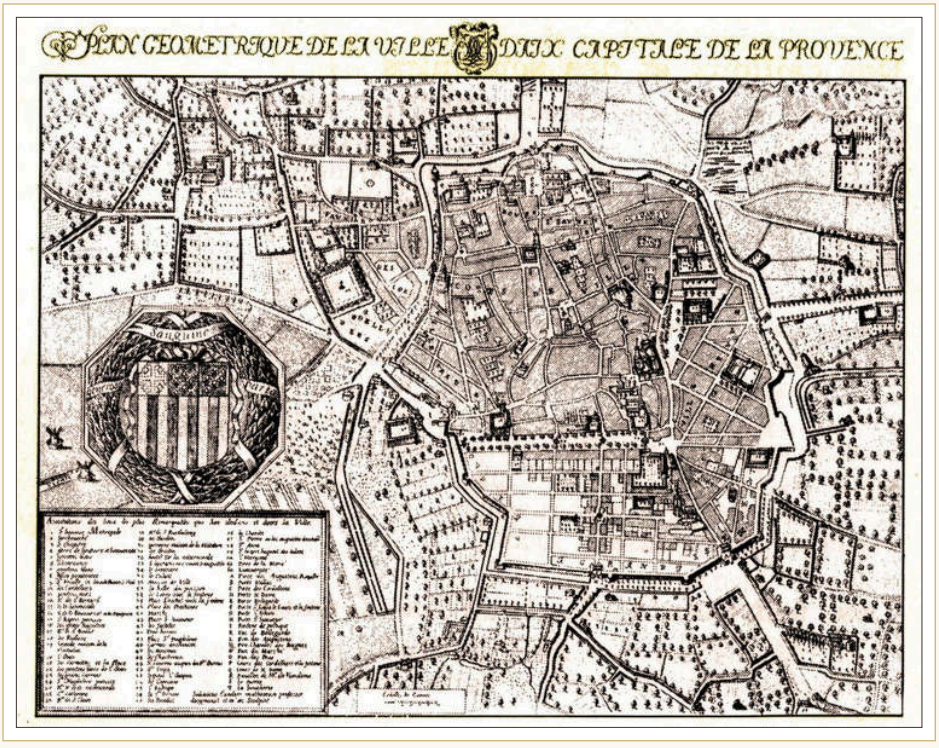


FIG. 29 *Louis Cundier, Plan géométrique de la ville d'Aix, XVIIe siècle. Aucune maison Sestier ou Lauris n'est localisée. Numérisation JPS68, 2011, Wikimedia Commons, domaine public.*

16

AIX-EN-PROVENCE · 1439

Cent soixante-dix-neuf livres

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Enquête de contexte autour de la branche Lauris. Astruc de Sestier n'est pas présenté comme un ancêtre démontré de Fabian ; son histoire appartient au dossier dont le raccord familial reste ouvert.

CENT soixante-dix-neuf volumes. Laissez ce chiffre résonner un instant. En 1439 — trente ans avant l'imprimerie à Paris — un homme possède cent soixante-dix-neuf livres. Chacun copié à la main. Après la mort du médecin Astruc de Sestier, le notaire fait inventorier sa bibliothèque, à Aix-enProvence. Dans cette maison, les livres sont si nombreux qu'ils occupent plusieurs feuillets de l'inventaire. On les compte parmi les biens, avec les meubles, les créances et les obligations du défunt. Le dossier s'appuie ici sur les travaux de Danièle Iancu et de Danièle Iancu-Agou. L'inventaire fait apparaître Mossone, la veuve ; Josse, le fils médecin ; et Léon, encore mineur. Trente-six volumes relèvent de la médecine, selon l'étude citée. La liste ouvre sur tout un monde où les savoirs se transmettent par la copie, la traduction, l'étude patiente. Elle ne nous dit pas — et c'est cruel — quel livre Astruc préférait, ni celui qu'il ouvrait le plus souvent, le soir, à la chandelle. Ce n'est pas le portrait commandé d'un savant. On inventorie parce qu'il le faut : pour reconnaître des droits, mesurer un patrimoine, protéger ceux qui ne peuvent agir seuls. Pour moi qui lis des actes toute la journée, cette nécessité m'est immédiatement familière. Ce qu'on écrit pour régler une succession devient, des siècles plus tard, le moyen le plus sûr de retrouver la vie matérielle d'une maison. La reproduction d'un manuscrit hébreu conservé à l'université de Pennsylvanie accompagne cette lecture. Il est proche du temps d'Astruc — mais il ne provient pas de sa bibliothèque. Cette différence compte énormément. Regarder une page semblable aide à comprendre une culture du livre ; la légender comme son bien ferait naître

un faux souvenir. Le dossier raconte aussi une famille dont les membres suivent des voies religieuses différentes. Josse reste associé à la médecine ; deux autres fils sont signalés sous des noms de conversion. Pour en être sûr, il faut retrouver les passages où l'ancien et le nouveau nom se répondent. Un baptême ne change pas rétroactivement le nom du père, et un prénom chrétien ne suffit pas à révéler toute une trajectoire. La bibliothèque demeure le point le plus tangible. Nous n'en faisons pas un trésor ancestral retrouvé. Nous la gardons comme le cœur d'une enquête sur les familles d'Aix et d'Apt : une maison de savoir, décrite par un notaire, dont un rattachement trop rapide avait tenté de prolonger la porte jusqu'à la nôtre.

ANECDOTE

La bibliothèque de 1439

À la mort du médecin aixois Astruc de Sestier, le notaire recense 179 volumes manuscrits, dont 36 de médecine. Une bibliothèque considérable pour l'époque — mais dont aucun acte ne fait, à ce jour, un héritage de la famille.

CE QUE NOUS SAVONS

Les personnes de l'inventaire sont documentées par des études publiées. Leur lien avec les Lauris n'est pas établi. Tarascon illustre le pouvoir comtal : le dossier rapporte une détention d'Astruc dans la ville en 1421, sans preuve du bâtiment précis.

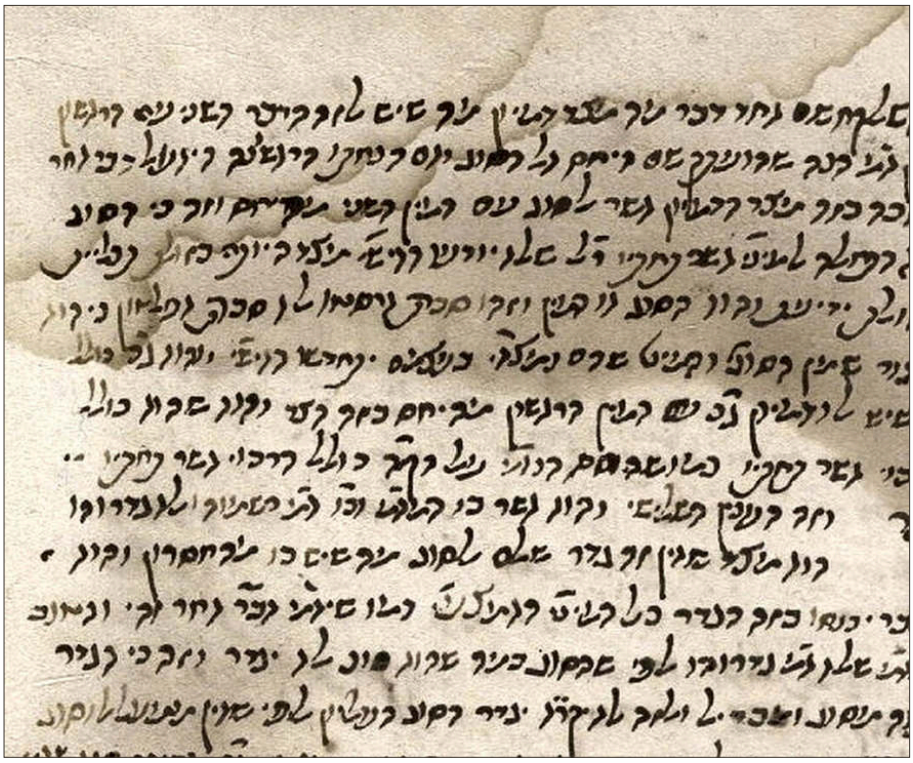


FIG. 30 *Commentaires hébreux sur Aristote et Porphyre, seconde moitié du XVe siècle, Provence ou Espagne. Ce manuscrit n'est pas un livre d'Astruc. Penn Libraries, Kislak Center, LJS 229, domaine public.*



FIG. 31 *Château de Tarascon, cour d'honneur, 17 juin 2013. Illustration du pouvoir comtal ; le dossier rapporte une détention d'Astruc à Tarascon, sans identifier cette cour ni sa prison. Daniel Villafruela, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.*

17

APT · MARSEILLE · XVE–XVIE SIÈCLES

Salomon devient Jean

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Suite de l'enquête provençale, sans raccord établi avec la famille Regairaz. Les Hortie et les Provençal forment une lignée étudiée pour elle-même.

Un nom disparaît. Un autre surgit. À Apt, avant 1481, Salomon de Beaucaire devient Jean Hortie, après sa conversion. Imaginez un instant ce que cela veut dire : changer de nom, de prière, peut-être d'amis, et rester le même homme. L'identification est reprise par l'historienne Danièle Iancu-Agou. Elle permet de suivre une personne à travers un changement que les recherches par patronyme auraient transformé en rupture définitive. Attention au surnom : « de Beaucaire » n'est pas un billet de voyage. Il peut garder la trace d'une origine ancienne sans nous dire où Salomon est né, ni quand sa famille a franchi le Rhône. Le dossier relève même un homonyme du XIIIe siècle — deux siècles trop tôt pour être notre homme. L'homonymie ne rapproche pas toujours les vies ; parfois, elle les sépare avec une netteté salutaire. Sa femme nous pose une autre énigme. Une étude nomme Bonadona, fille de Josse de Sestier, mariée avant le 7 mai 1467. Les documents chrétiens, eux, connaissent une Honorade. L'étude propose de voir une seule épouse derrière ces deux noms ; sa formulation reste prudente, et cette édition la garde telle quelle. La date de conversion de Bonadona n'est pas fournie. La faire parler du baptême de son mari, ce serait ajouter ce que personne ne nous a transmis. La parenté de Salomon, elle aussi, doit être reprise. Des arbres lui donnent un Salvet de Beaucaire pour père. Une étude citée parle de Salvet Léon comme d'un oncle. Ce n'est ni le même nom complet, ni le même lien. On ne corrige pas un arbre en déplaçant une personne en silence : on garde la question, et l'on cherche les testaments qui la posent. Viennent ensuite Isabelle Hortie, puis Crescas Vidal, devenu Elzéar de Provence en 1491 selon les relevés. Leur fils,

Claude Provençal, est associé à Apt et au commerce. Le nom, désormais, dit le pays lui-même. On peut y entendre une volonté d'appartenance — mais aucun acte ne nous livre la pensée de celui qui l'a adopté. Les conversions, les alliances, les qualifications sociales documentent une trajectoire. Pas une conscience. Et c'est au bout de cette suite que nous retrouvons le fameux contrat de 1549 et le raccord contesté vers François de Lauris. Nous avons avancé dans l'histoire des Hortie ; nous n'avons pas franchi la lacune familiale. La piste d'une Hélène Tegrini, présentée par des arbres comme venue de Lucques, demeure sans preuve. Le droit du temps et les prénoms soulèvent des questions ; ils ne suffisent pas à démontrer qu'une personne n'a jamais existé. Un livre destiné à durer doit pouvoir accueillir une correction sans perdre son récit. Nous retenons donc l'histoire des noms et l'histoire de la recherche, avec leurs limites. Une page blanche entre deux familles vaut mieux, mille fois mieux, qu'un trait auquel nos descendants feraient confiance sans savoir pourquoi.

LA QUESTION DEMEURE

Bonadona et Honorade : identification proposée par une étude. Salvet Léon : oncle signalé, sans conversion en père. Tegrini : origine non démontrée. Les distinctions de preuve restent visibles jusque dans les tableaux.

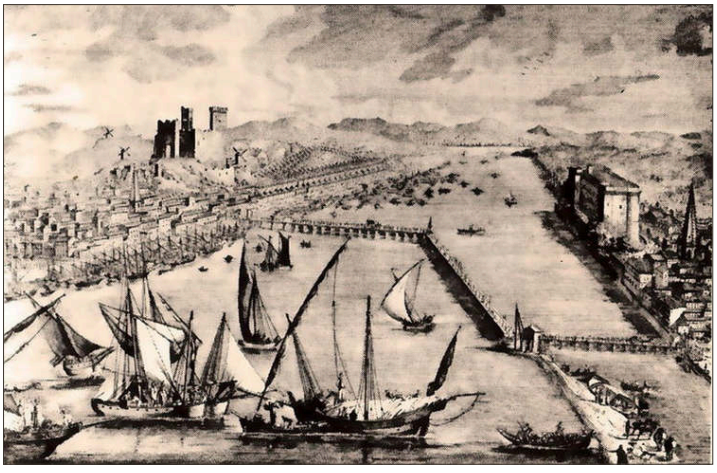


FIG. 32 *Pont de bateaux entre Beaucaire et Tarascon, gravure du XVIIIe siècle, auteur non précisé. Vue de contexte postérieure aux Hortie ; aucun trajet familial n'est représenté. Domaine public.*

18

AIX-EN-PROVENCE · XVIE–XXE SIÈCLES

Une porte d'Aix, une autre famille

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Le parallèle d'Estienne d'Orves éclaire le contexte provençal. Aucun acte du corpus ne relie cette maison aux Lauris, aux Fabre ou à Fabian Regairaz.

La porte est superbe. Le nom, tentant. À Aix, l'hôtel d'Estienne de Saint-Jean donne un visage de pierre à une famille dont le nouveau dossier raconte les origines. Et voici la tentation : rapprocher Estienne d'Estelle, puis faire de cette façade une confirmation. Ce serait demander à une porte sculptée de prouver ce qu'aucun acte n'a établi. Les recherches sur les néophytes d'Aix rattachent les Estienne à la famille de Gabriel Cohen, dans le contexte des conversions de 1501. Le dossier distingue trois fils et leurs nouveaux prénoms : Jacob devenu Claude, Peres devenu Honoré, Josse devenu Jean. Les compilations consultées ne s'accordent pas toujours sur le frère par lequel se poursuit la branche d'Orves. Cette divergence doit rester dans les notes, au lieu d'être effacée par un arbre trop net. Le parallèle avec les Hortie est éclairant, à sa juste place. Des familles juives converties entrent dans les milieux marchands et les charges urbaines ; les alliances et les offices transforment leurs positions. Mais les événements ne disent pas, pour chacun, la part de contrainte, de foi, de peur ou d'espoir. Le récit n'a pas à distribuer ces motifs pour faire sentir ce qu'il y avait de vertigineux dans un changement de nom et de statut. L'hôtel que l'on voit aujourd'hui appartient à une époque plus tardive. Ce n'est pas la maison des convertis de 1501, et moins encore une résidence Lauris. Sa porte accompagne donc une comparaison historique. De même, les armoiries attribuées aux Estienne ne deviennent ni celles des Estelle, ni celles des Regairaz. Le lecteur doit pouvoir admirer sans être trompé sur la nature du lien. Et

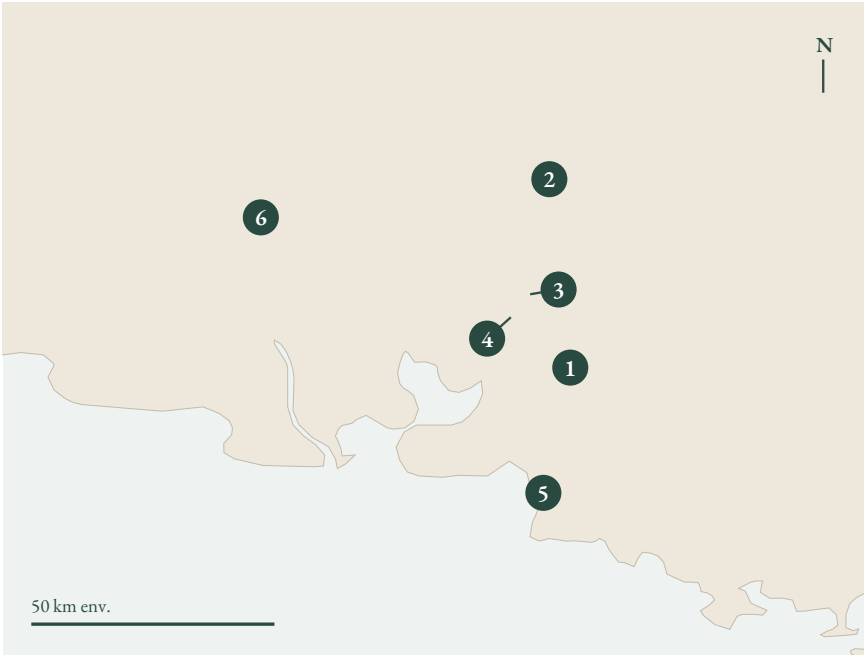
puis il y a ce nom — Estienne d'Orves — qui nous conduit à Honoré, officier de marine engagé dans la France libre et fusillé en 1941. Le dossier évoque son parcours à partir de l'Ordre de la Libération. Il ne reconstitue pas toute la descendance depuis les convertis d'Aix. Nous le gardons comme un prolongement de l'histoire de cette maison, sans le placer dans notre arbre, et sans expliquer son courage par une ascendance lointaine. Le courage n'a pas besoin d'arbre. Revenons enfin à Antoine, notre menuisier de Marseille. L'enquête lui a retiré des parents supposés ; elle lui a rendu une question précise, des contrats à lire et un pays mieux compris. Notre histoire ne s'appauvrit pas quand elle distingue une parenté d'un voisinage. Elle devient transmissible, parce que le lecteur sait désormais sur quel sol il pose le pied.

LA MAISON ET SES HABITANTS

Hôtel d'Estienne de Saint-Jean : édifice lié à une branche Estienne et illustration de contexte. Aucune propriété ou résidence d'un ancêtre Lauris n'est attestée ici.

CARTE · LIEUX DU RÉCIT

Les lieux de l'enquête provençale



1 · Aix-en-Provence	Sestier, 1439 ; contexte Estienne
2 · Apt	Hortie et Provençal, XVe–XVIe
3 · Rognes	dot Lauris–Fabre, 1558
4 · Saint-Cannat	Lauris, XVIe siècle
5 · Marseille	contrat Lauris–Bremond, 1590
6 · Tarascon	contexte, 1421

Les points situent des lieux cités ; aucune route n'est reconstituée. Le contour des pays est contemporain. Nord en haut. Sources : GeoNames (CC BY 4.0), Natural Earth (domaine public).



FIG. 33 *Portail de l'hôtel d'Estienne de Saint-Jean, Aix-en-Provence, 27 décembre 2006. Édifice associé à la maison Estienne ; aucune résidence Lauris n'est attestée ici. Georges Seguin (Okki), Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0.*

19

1795–1843

Épicaris et les hommes de l'arsenal

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Jean Marcel Regairaz. Côté Célestine Michel · Épicaris Ciceron, Rosalie Gros.

SON prénom suffit à vous arrêter net : Épicaris. Épicaris ! Un prénom de tragédie antique au milieu d'un port de guerre. Marguerite Catherine Épicaris Ciceron naît à Toulon le 14 ventôse an III — le 4 mars 1795, en pleine Révolution. Nous la retrouverons mère de Rosalie Gros, puis grand-mère de Célestine Michel. Trois femmes, ainsi, conduisent le port jusqu'à la famille de François Regairaz. Le calendrier a changé de nom ; les travaux de l'arsenal, eux, continuent de faire vivre tout leur entourage.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



La descendance rejoint Jean Marcel Regairaz. Chaîne complète dans les tableaux de parenté.

Son père, Alexandre César Ciceron, est qualifié de canonnier le 10 février 1784. La mention de « grand invalide », reprise autrefois sans réserve, reste à documenter selon le tableau actualisé. Elle ne nous permet donc pas de raconter une blessure ou une campagne — si tentant que ce soit. Du côté de sa mère, Catherine Rosalie Gras, on trouve Charles Gras, serrurier en 1753, puis armurier dans la mention de 1784. Du côté Ciceron, Joseph François est donné charpentier et canonnier. Son père, Louis Ciceron, épouse Anne Malbec à Villecroze le 30 mai 1697 — et le nom retenu est bien Malbec. L'union de Pierre Malbec et d'Élisabeth Suou est proposée au 11 août 1666, avec réserve ; André Malbec est mentionné comme maître serrurier. Le fer, le bois, la poudre : ce sont les métiers de l'arsenal. En 1808, Catherine Rose Ciceron, sœur d'Épicaris, épouse un peintre-vitrier nommé Clavel. Retenez ce nom : il reviendra parmi les témoins des mariages de la famille. Il permet de suivre un entourage — à condition, toujours, d'identifier la personne précise derrière chaque mention. Et maintenant, écoutez la vie d'Épicaris. Le 21 octobre 1818, elle épouse Louis Joseph Auguste Bounaud, porte-consigne. Le 4 juin 1820, il meurt. Elle a vingt-cinq ans, elle est veuve. Lorsqu'elle se remarie avec Jules François César Gros, le 17 octobre 1821, sa vie conjugale a déjà connu un début et une fin. Les arbres privilégient volontiers l'union dont nous descendons. Une personne, elle, ne commence pas à vivre au moment où notre branche devient possible. Rosalie Alexandrine naît en 1822. L'année suivante, Joseph Alexandre Ciceron, frère d'Épicaris, meurt quelques jours après ses dix-huit ans. Il était apprenti voilier. Le dossier garde une activité commencée, puis interrompue ; la cause de la mort n'y est pas donnée. Mais ce mot, « apprenti », rend cette brièveté terriblement concrète. Il travaillait encore à devenir ce qu'une notice plus tardive aurait appelé, tout simplement, son métier. Rosalie épouse Jean Baptiste André Michel le 25 octobre 1843. Lui est magasinier à la direction d'artillerie, fils de Pierre Noël Michel, maçon, et de Marguerite Lieutaud. Jules Gros, père de Rosalie, est commis de marine en retraite. Les actes nous installent au milieu des magasins, des comptes et des familles qui les tiennent. Ce sont des emplois réels, pas une simple couleur maritime ajoutée au récit. Le père de Célestine sera qualifié d'agent comptable de la Marine en retraite en 1885. Entre le magasinier de 1843 et le retraité de 1885, il y a toute une carrière. Nous n'en avons pas toutes les étapes, mais nous savons déjà qu'un homme peut être désigné de mille façons sans devenir pour autant un homonyme. Épicaris, Rosalie, Célestine : trois femmes par lesquelles le port arrive jusqu'à nous. À leurs côtés, les hommes changent de titre, partent à la retraite,

perdent un frère, deviennent témoins. Le grand paysage maritime prend enfin la taille d'une famille.

ANECDOTE

Épicaris, veuve à vingt-cinq ans

Née à Toulon sous la Révolution, Épicaris Ciceron épouse en 1818 un porte-consigne qui meurt moins de deux ans plus tard. Remariée en 1821 à Jules Gros, elle devient la grand-mère de Célestine Michel. Son prénom, rarissime, vient de l'Antiquité romaine.

20

LES DÉSERTS · XVIE–XIXE SIÈCLES

Deux frères sur une vieille carte

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Jean Marcel Regairaz. Claude, Pierre, Étienne et Michel précèdent François, le père de Marcel.

Le cadastre a gardé deux hommes : « Adrian et Henry frères ». Quatre mots. Quatre mots seulement, et voilà la tentation de refermer enfin la branche. Nous sommes aux Déserts, en Savoie, sur la terre même du nom. Ici, Regairaz porte parfois le surnom de Vuillerme — bien utile pour distinguer des foyers que les mêmes prénoms auraient rendus presque impossibles à démêler.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Du parent vers l'enfant ; les générations utiles à cet épisode.

Pour arriver jusqu'à cette limite, repartons de François, né en 1857. Son père est Michel, fils d'Étienne Regairaz et de Barbe Perrin. Étienne, né vers 1792, est précédé par Pierre, né en 1760, marié à Pernette Regairaz dite Thomas — une Regairaz épousant un Regairaz, vous voyez déjà le casse-tête. Pierre est lui-même fils de Claude, né en 1724, et de Françoise Viand. Ce sont les couples, et eux seuls, qui nous gardent dans la bonne famille malgré le retour obstiné des mêmes noms. Claude meurt en 1792, Pierre en 1835. Plus haut, c'est le mur. Les lacunes des registres — le dossier rapporte une ancienne destruction — obligent à changer de porte. Alors on se tourne vers la mappe sarde, ce grand cadastre du royaume de Piémont-Sar-daigne, avec ses parcelles et ses registres : elle peut rendre un nom visible là où l'état civil s'est tu. Le relevé de 1738 nomme Adrian et Henry comme frères. Mais cette seule formule ne livre pas tous les liens qui les rattacheraient à Claude. Une tradition fait venir Adrian du faubourg du Reclus, à Chambéry, et lui donne pour épouse Anne Rivolet, morte veuve en 1743. La tradition et la mention cadas-

trale sont gardées séparément. Le travail à reprendre est clair : associer les parcelles, les détenteurs, les actes et les générations. Le nom Viand ouvre une autre piste. Un Jean Viand est signalé comme notaire ducal aux Déserts entre 1560 et 1617 ; Françoise Viand entre plus tard chez les Regairaz. Le même nom invite à chercher — il ne fournit pas les parents. La gabelle du sel de 1561, ce dénombrement fiscal des foyers savoyards, offre aussi une source ancienne à explorer. Le surnom Vuillerme avait aidé les contemporains à reconnaître les leurs. C'est à nous, aujourd'hui, de retrouver cette précision. Deux frères sur une carte, c'est déjà une découverte. Les générations intermédiaires seront le prochain combat.

21

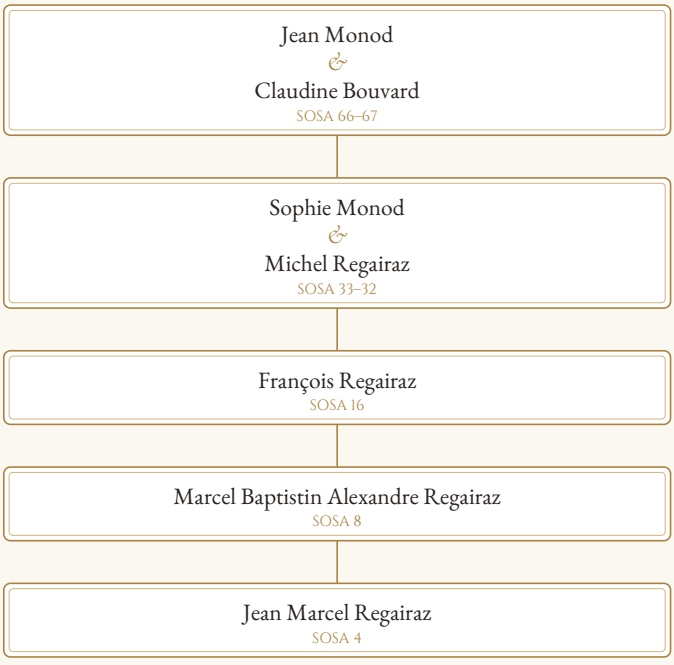
1851-1885

Ce que Sophie transmet

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Jean Marcel Regairaz. Côté François Regairaz · ses parents Michel et Sophie Monod.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Du parent vers l'enfant, selon l'arbre rectifié de l'auteur.

SOPHIE a dix-sept ans lorsqu'elle épouse Michel Regairaz, le 29 avril 1851, aux Déserts. Lui en a vingt-cinq. Leur histoire commence dans les Bauges, au milieu de ces familles dont les noms reviennent d'un hameau à l'autre. Gardons ce couple en mémoire : leur fils François sera le père de Marcel, puis viendra Jean Marcel, mon grand-père. Sophie Monod est née le 5 septembre 1833. À six ans, elle perd sa mère, Claudine Bouvard, morte le 12 juillet 1840. Son père, Jean Monod, est cultivateur. Quelques dates suffisent ainsi à faire apparaître une enfance, une absence, puis un nouveau foyer. Le 7 mars 1857 naît François, le garçon par lequel notre branche continuera. La montagne est belle. Les photographies nous la montrent paisible, parfois couverte de neige. Pour Sophie et Michel, elle est d'abord le lieu où l'on travaille, où l'on chauffe la maison, où l'on nourrit les enfants. Un paysage familial est aussi fait de ces obligations quotidiennes que les cartes postales ne racontent pas. Sophie meurt avant le mariage de François, célébré à Toulon le 12 novembre 1885. Michel lui survit jusqu'au 12 juillet 1901. Au moment où leur fils fonde sa famille loin des Déserts, le nom de sa mère figure encore dans l'acte. Elle n'est plus là ; elle reste nécessaire pour dire qui il est. Michel est désigné comme cultivateur dans les notices familiales ; en 1885, l'acte de mariage de François le dit propriétaire, sans profession. Ces mots ne décrivent pas toute une existence. Ils nous montrent l'homme à différents moments de sa vie. Son nom s'accompagne du surnom Vuillerme, employé dans cette branche pour distinguer des familles portant le même patronyme. François, lui, quitte les Bauges. Il passe par Paris, puis rejoint Toulon, où il épouse Célestine Michel. La Savoie rencontre la Provence. Leurs descendants se déplaceront encore, et les noms de lieux se multiplieront : Toulon, Paris, puis les villes de notre propre enfance. Mais le chemin reste simple à suivre : Sophie et Michel, leur fils François, son fils Marcel, puis Jean Marcel. Le départ ne fait pas disparaître le village. Il le transporte. Dans un acte, c'est un lieu de naissance ; dans la mémoire, ce sont des personnes, un nom, des façons de parler. Nous ne connaissons pas les paroles de Sophie, ni les souvenirs précis que François gardait d'elle. Nous pouvons pourtant lui rendre sa place sans lui inventer une voix. Un autre Regairaz a poussé le voyage beaucoup plus loin. Barnabé, parent de cette famille, est parti travailler comme chapelier à Buenos Aires avant de revenir mourir au pays en 1901. D'un côté, un fils qui rejoint Toulon ; de l'autre, un homme qui traverse l'Atlantique. Les Bauges ne sont pas un monde immobile. La ligne de Sophie continue avec Jean Marcel, puis avec son fils Christian, notre père, et enfin avec Laurent et moi. Elle n'a connu aucun de ces descendants.

Elle appartient pourtant à leur histoire. C'est cela que j'aimerais que vous reteniez : dans une famille, les absents ne sont pas seulement ceux dont on raconte la mort. Ce sont aussi ceux dont la vie a rendu la nôtre possible.

LE FIL À RETENIR

Sophie Monod et Michel Regairaz sont les parents de François. François et Célestine Michel ont pour fils Marcel. Marcel et Marguerite Mercier sont les parents de Jean Marcel Regairaz.

ANECDOTE

Le chapelier de Buenos Aires

Aux Déserts, village de montagne savoyard, la mémoire locale a gardé le souvenir de Barnabé Regairaz, parti exercer le métier de chapelier à Buenos Aires — puis revenu au pays, où il meurt en 1901.



FIG. 34 *Les Déserts vus du Margériaz, 23 décembre 2012. Vue contemporaine du territoire familial.*

22

12 NOVEMBRE 1885

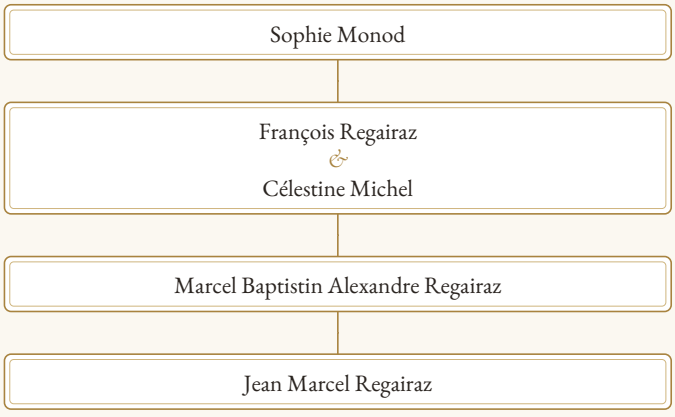
Dix heures, à Toulon

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Jean Marcel Regairaz. François Regairaz et Célestine Michel, parents de Marcel.

DIX heures du matin. L'acte a gardé l'heure, pas les paroles échangées sur le seuil. Le 12 novembre 1885, à Toulon, François Regairaz épouse Célestine Michel. Il a vingt-huit ans. Employé de commerce, né aux Déserts, il a vécu à Paris. Elle est née à Toulon le 6 octobre 1858. Avec leurs parents entrent dans cette matinée la Savoie, la Provence et la Marine. Sophie Monod, la mère de François, est déjà décédée.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



La descendance rejoint Jean Marcel Regairaz.

Le père de Célestine, Jean Baptiste André Michel, est agent comptable de la Marine ; sa mère se nomme Rosalie Alexandrine Gros. Le mariage rapproche un homme venu des Bauges et une jeune femme dont la famille est installée à Toulon. Les témoins, les parents présents et ceux que l'acte nomme seulement donnent à la cérémonie sa géographie : les proches sont aussi des lieux et des histoires. Le 4 novembre 1886, Marcel Baptistin Alexandre Regairaz naît à Toulon. François est absent au moment de la déclaration, selon le dossier familial. Nous n'en connaissons pas la raison. Ce que nous suivons, c'est l'enfant : il deviendra militaire, puis épousera Marguerite Mercier. Avec elle, un autre territoire entrera dans la famille, celui d'Honnecourt et de Vendhuile. Arrêtons-nous un instant pour ne perdre personne. Sophie et Michel ont eu François. François épouse Célestine. Leur fils est Marcel, le père de Jean Marcel. Quatre générations, et déjà plusieurs départs : le nom est savoyard, la naissance de Marcel toulonnaise, la rencontre avec Marguerite nous conduira à Paris. On parle volontiers de racines. Le mot convient, à condition de ne pas oublier les jambes. François en a usé, comme tant d'autres dans ce livre. Il n'a pas laissé son origine derrière lui : il l'a emportée avec son nom, ses souvenirs et les liens qui le rattachaient aux Déserts. À dix heures, ce matin de novembre 1885, François rencontre officiellement la famille de Célestine. La scène tient dans un acte. Tout ce qui suivra en déborde.

> UNE FAMILLE, DEUX RIVES
>
> La ligne Regairaz arrive de Savoie ; celle de Célestine Michel appartient à la Provence. Le chapitre suivant rejoint Marguerite Mercier, la future épouse de leur fils Marcel.

23

1888–1923

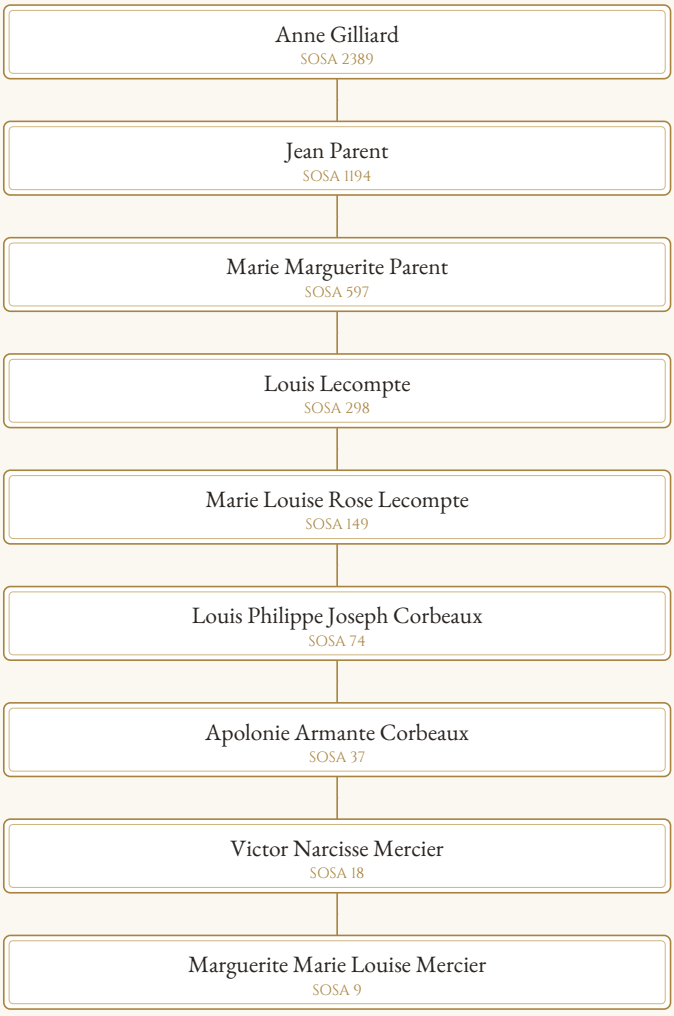
Marguerite vient du Nord

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Jean Marcel Regairaz. Marcel Regairaz et Marguerite Mercier, parents de Jean Marcel.

MARGUERITE ne vient ni de la montagne ni de la mer. Elle vient du Nord. Née à Honnecourt-sur-Escaut le 2 mai 1888, elle est la fille de Victor Narcisse Mercier et de Caroline Bourlet, que la famille appelle aussi Louise. C'est elle qui épousera Marcel Regairaz. Avec elle, le Cambrésis rejoindra Toulon et les Bauges dans l'histoire de mon grand-père. Son père, Victor, est né en 1856. Il a été journalier, tisseur, employé, puis cabaretier. Ses parents sont Antoine Valentin Mercier et Apolonie Armante Corbeaux, tous deux liés au travail du textile. Remontons encore d'un pas : André Joseph Valentin Mercier et Marie-Magdelaine Élisabeth Quenolle sont les parents d'Antoine, donc les grands-parents de Victor. Ainsi chacun retrouve sa génération. Du côté d'Apolonie, les Corbeaux rencontrent les Lecompte, les Parent et les Tardieux. Vous vous souvenez d'Anne Gilliard, qui se réservait une vache dans un contrat de mariage ? Elle appartient à cette famille. Son fils Jean Parent mène aux Lecompte, puis aux Corbeaux et à Marguerite. La veuve de Walincourt n'était donc pas une silhouette croisée au hasard d'un vieux papier : elle est l'une de celles qui nous précèdent.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



De la veuve de Walincourt à Marguerite Mercier : neuf générations, du parent vers l'enfant, selon l'arbre rectifié.

En 1923, à Paris, Marguerite épouse Marcel. Leur fils Jean Marcel naît le 23 novembre. Nous avons retrouvé notre grand-père. Mais avant de quitter sa mère, regardons les autres familles qu'elle fait entrer avec elle. À Chuignes, le 25 novembre 1698, Estienne Verrier épouse Agathe de Rouvroy. Le père d'Agathe, Nicolas, administre les revenus de la seigneurie ; son propre père, Pierre, exerçait déjà cette

fonction. Ce sont des hommes de comptes, de fermages et de paiements. Deux siècles plus tard, leur descendance rejoint Marguerite par les Verrier, les Briot, les Tardieux et les Corbeaux. Les métiers changent ; la famille continue. À Malincourt, un autre fil nous ramène à l'écriture. Pierre Fontaine est clerc de paroisse ; son fils Philippe exerce à son tour cette fonction. Anne Grière, l'épouse de Pierre, appartient à cette même lignée. Par Anne Josèphe Fontaine, leur petite-fille, les Fontaine rejoignent les Corbeaux. À côté des tisseurs et des fileuses apparaissent ainsi ceux qui savent manier les papiers du village. L'autre côté de Marguerite, celui de sa mère Caroline Bourlet, conduit à Alexandrine Faille. Elle épouse Jean Philippe Locquet en 1763 et exerce comme fileuse et marchande de tabac. Leur fille Marie Claire devient l'épouse de Jean Baptiste Pannequin. Les Pannequin, les Desenne et les Derly nous ramènent ensuite aux Bourlet. Dans cette histoire, les femmes transmettent bien davantage qu'un changement de nom : un travail, un foyer, une place dans le village.

ANECDOTE

La marchande de tabac

À Fontaine-Notre-Dame, en 1763, Alexandrine Faille épouse Jean Philippe Locquet. Elle file la laine — et vend du tabac. Une femme qui tient commerce en son nom, au milieu du XVIIIe siècle, dans un village du Cambrésis : l'acte a gardé son métier, et ce livre le garde avec lui.

Les Desenne nous offrent encore une image très simple. Alexis ferrait les chevaux ; son fils Louis Jean Baptiste Alexis les conduisait comme postillon. Le même animal, deux métiers, deux générations. Le postillon appartient au monde des déplacements, des relais et des routes : le Nord de Marguerite n'est pas plus immobile que la Savoie de Marcel.

ANECDOTE

Le maréchal-ferrant et le postillon

Le père, Alexis Desenne, ferre les chevaux ; le fils, Louis Jean Baptiste Alexis, les mène au galop sur les routes de poste. Le même animal, deux métiers, deux générations — et déjà le goût des départs.

Marguerite travaille elle-même dans les assurances. Aucun portrait identifié ne nous permet encore de lui donner un visage. Son histoire, pourtant, a pris du relief : derrière elle se tiennent des métiers du fil, des terres exploitées, des comptes tenus et des commerces. Toutes ces vies entrent dans celle de Jean Marcel. Nous pouvons maintenant ouvrir la porte suivante : celle d'Yvonne Huchet, son épouse. Elle nous conduira vers la Bretagne et la Beauce. Pour garder le fil, retenons simplement ceci : nous quittons les ancêtres du grand-père Jean Marcel pour rejoindre ceux de la grand-mère Yvonne.

LIVRE III · HUCHET

III

La roue, la terre et les alliances

Bretagne · Beauce · Bourgogne · Chatou

Yvonne Huchet est mon autre grand-parent paternel : la mère de Christian. Son père, Lucien Huchet, est né au Moulin Fromont, en Beauce. Sa mère, Marguerite Toulelan, réunit la Bretagne des Toulelan et la Bourgogne des Pernot. Le nom Huchet n'est donc pas ici une seule lignée de porteurs du même nom : c'est la porte d'entrée de toute l'ascendance d'Yvonne. Nous ouvrons d'abord le dossier breton, avec la parenté ancienne des du Guesclin. Puis nous suivrons les Rolland et les Toulelan. La Beauce entrera par Lucien, et les deux chemins se rejoindront à Chatou. Les schémas distinguent les filiations détaillées des raccords anciens que les documents ne permettent pas encore de dérouler entièrement.

ENCART GÉNÉALOGIQUE

Lucien Huchet
&
Marguerite Toulelan

Yvonne Marguerite Huchet

Les parents de la grand-mère qui nous guide dans ce livre.



Bertrand du Guesclin, connétable



Duché de Bretagne

Les armes du connétable sont celles d'un parent collatéral, non d'un ancêtre direct ; aucune armoirie n'a été retrouvée pour les Lancé du Perche, et aucune n'est inventée ici.

PLANCHE III

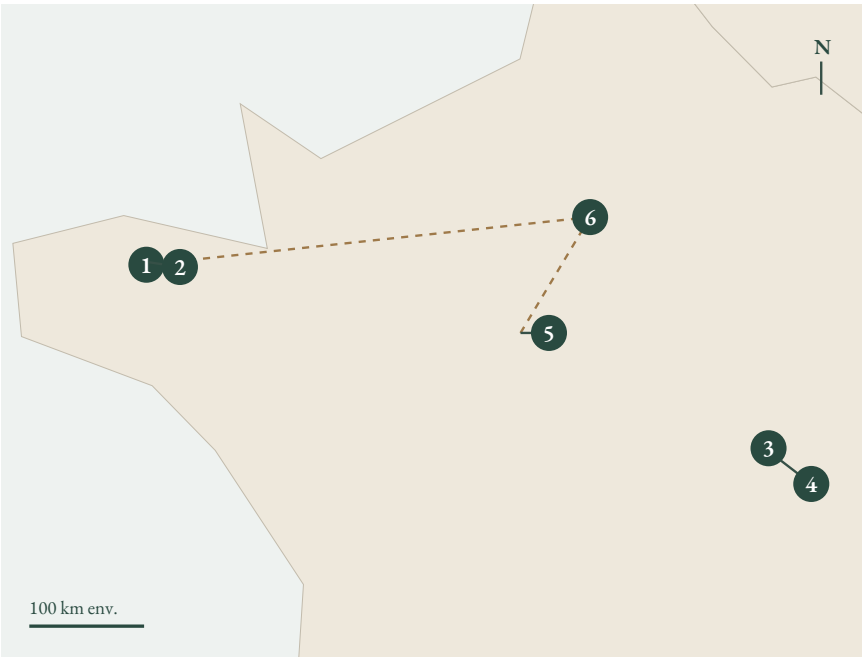
Marguerite Toulelan · l'enfant de Montesson



FIG. 35 Marguerite Toulelan, repérée par une croix, à l'école libre de Montesson, vers 1910. Future épouse de Lucien Huchet et mère de Manou. Collection familiale ; album, p. 122. Photographie restaurée.

CARTE · LIEUX DU RÉCIT

Bretagne et Beauce, rendez-vous à Chatou



1 · Lanrodec	1759–1808
2 · Plouagat	1789
3 · Lucenay-l'Évêque	Pernot, 1821
4 · Curgy	union, 1848
5 · La Ferté-Villeneuil	Lucien, 1898
6 · Chatou	1926

Les pointillés relient des lieux successifs cités dans le récit ; ils ne décrivent pas une route précise. Le contour des pays est contemporain. Nord en haut. Sources : GeoNames (CC BY 4.0), Natural Earth (domaine public).

24

XIVE SIÈCLE

Dans la famille de Bertrand du Guesclin

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Yvonne Huchet, ma grand-mère paternelle. Côté Toulelan · ascendance de Marguerite, épouse de Lucien Huchet.

Du Guesclin. Le nom claque comme une bannière. Le dogue noir de Brocéliande, le connétable de Charles V, l'homme dont les écoliers ont appris les exploits pendant des générations… Et il est dans notre famille. Mais attendez. Avant de regarder la première armure, il faut que je vous présente deux Bertrand. Car il y en a deux, et c'est toute l'affaire. Le célèbre connétable est fils de Robert II du Guesclin. Or, dans la filiation que je retiens, notre branche passe par l'oncle du connétable : un autre Bertrand, seigneur de Vauruzé, marié à Thomasse Le Blanc. Le héros est donc un parent collatéral de notre lignée — un cousin, si vous voulez — et non l'ancêtre dont tous les chapitres attendraient la venue. Ce dossier nous arrive du côté d'Yvonne Huchet, par sa mère Marguerite Toulelan, par les Le Bihan et les Rolland. Les générations se retrouvent dans les annexes. Deux Bertrand du Guesclin sont donc entrés dans la famille. L'un a sa statue sur toutes les places de Bretagne. L'autre est celui par lequel passe notre sang. Il valait mieux les présenter tout de suite, avant que la célébrité du premier ne vienne signer à la place du second. Cette distinction donne au personnage sa juste place. Il est dans ce livre parce qu'il appartient à la parenté, mais il ne remplace aucune des personnes par lesquelles celle-ci nous rejoint. Et je vous le dis comme je le pense : Thomasse Le Blanc nous est ici plus nécessaire que la liste entière des batailles. Le Moyen Âge n'est pas un long défilé de chevaliers. Les alliances, les droits sur les terres, les captivités et les rançons organisent les existences. Une guerre se mène

avec des combattants, oui, mais aussi avec des ressources, des créances, des accords. Le notaire en moi finit toujours par retrouver un papier derrière l'armure.

DEUX BERTRAND, DEUX PLACES

Le connétable est un parent collatéral de la branche retenue par l'auteur. L'autre Bertrand, seigneur de Vauruzé, est placé dans la ligne familiale. Les filiations médiévales et les raccords Rolland doivent être lus avec leurs notes, jamais déduits des portraits.



FIG. 36 *Bertrand du Guesclin. Le connétable appartient à la parenté collatérale ; notre lignée passe par la branche de Vauruzé, puis Olivier et Marie du Guesclin. Image médiévale, non un portrait pris sur le vif.*

25

1364–1369

Un homme dans plusieurs guerres

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Yvonne Huchet. Côté Toulelan · le connétable, parent collatéral.

Un nom de lieu, Cocherel. Une date : le 16 mai 1364. Ce jour-là, Bertrand du Guesclin commande pour Charles V contre les forces de Charles de Navarre — le roi qu'on surnommera « le Mauvais » — et leurs alliés anglais. La victoire fait sa réputation. Quelques années plus tard, à Nájera, la même carrière connaîtra la défaite et la captivité. Suivre le personnage historique, c'est garder les deux versants. Et pendant tout ce détour, je vous le rappelle, notre filiation demeure sur l'autre branche, celle de Vauruzé. La guerre de Cent Ans n'a rien du face-à-face scolaire entre la France et l'Angleterre. Cocherel en est la preuve : le souverain navarrais agit dans le royaume de France, des troupes anglaises lui sont associées, et c'est un chef breton qui commande pour le roi de France. La carte politique du temps ne se laisse pas ranger dans les couleurs d'un maillot de football. La carrière du Guesclin passe aussi par la Castille, dans la guerre fratricide qui oppose Pierre Ier et Henri de Trastamare. Elle compte des défaites et la captivité autant que des triomphes. En 1367, Nájera n'est pas une victoire française de plus à ajouter à la collection : le chef est capturé, et il doit retrouver sa liberté. Les rançons font partie de cette économie de guerre où la valeur d'un homme se compte en monnaie sonnante pendant que sa famille et ses protecteurs cherchent les moyens de le racheter. Je m'arrête volontiers sur ce versant peu glorieux de la gloire. Les biographies héroïques aiment les décisions foudroyantes et les coups d'éclat. Les négociations, les sommes, les engagements donnent une tout autre matière aux vies militaires. Ils nous rappellent une vérité que les manuels taisent : l'épopée, elle aussi, a ses créanciers. L'épisode castillan ne fait pas pour autant voyager nos ancêtres en Espagne. Il appartient au personnage historique qui a attiré la recherche. Notre

ligne suit d'autres personnes, restées tranquillement dans les arbres de parenté pendant que Bertrand entrait dans les chroniques.

ANECDOTE

Le prix d'un connétable

Capturé à Nájera en 1367, Bertrand du Guesclin dut être racheté au prix d'une énorme rançon. La gloire militaire du Moyen Âge se comptait aussi en pièces d'or, réunies par les proches et les protecteurs du prisonnier.

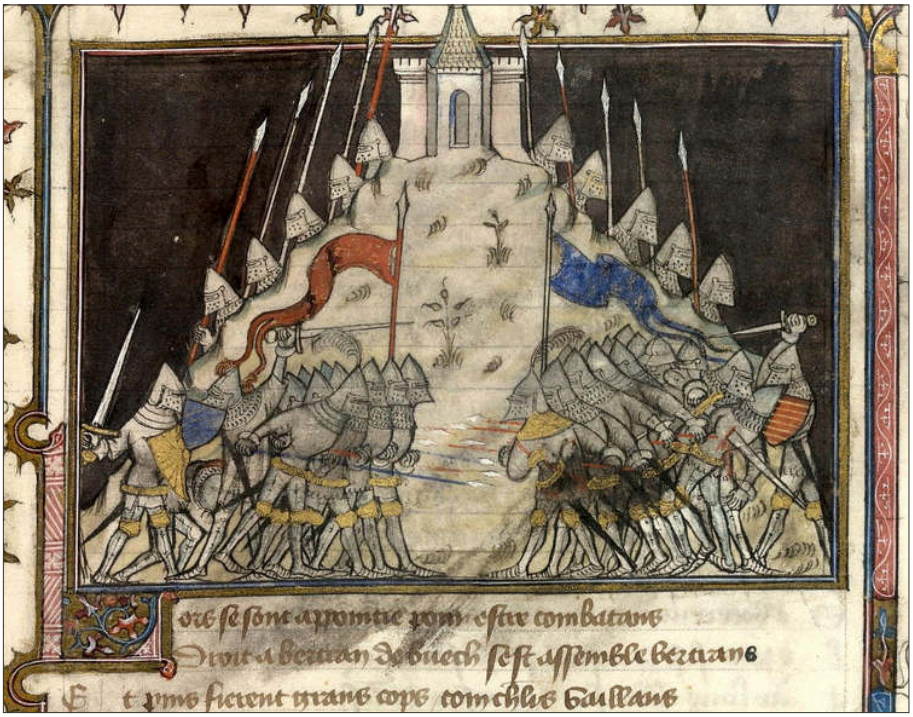


FIG. 37 *La bataille de Cocherel, 1364. Enluminure de la Chanson de Bertrand du Guesclin, British Library, Yates Thompson 35, vers 1380–1392, f. 71. Image médiévale illustrant le récit, non un portrait ; Wikimedia Commons, domaine public.*

26

1370–1380

La charge et le tombeau

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Yvonne Huchet. Côté Toulelan · le connétable, parent collatéral.

À Saint-Denis, parmi les rois de France, un homme en armes repose, les mains jointes. Un homme qui n'était pas roi. Le gisant de Bertrand du Guesclin appartient à la nécropole royale — et cela seul dit l'honneur inouï accordé à ce serviteur de la couronne. Dix ans avant sa mort, en 1370, Charles V l'avait fait connétable. Ce mot désigne une charge militaire, la plus haute du royaume : il donne la mesure d'une responsabilité, pas un titre à partager entre les membres d'une famille. La confiance royale donne à la carrière une autre dimension. Le connétable conduit la guerre du souverain ; sa réputation se lie à celle du règne. Les portraits postérieurs retiendront volontiers cette fidélité. Ils réduiront parfois l'homme à une vertu bien commode pour décorer un manuel. Je regarde la sculpture avant d'en tirer un portrait psychologique. Le corps armé, les mains en prière, la permanence de la pierre : tout travaille à produire une image qui dure. Le dossier attribue le gisant à Thomas Privé et Robert Loisel. C'est une œuvre pensée après la mort, dans un programme de mémoire ; la silhouette ne nous livre ni une photographie ni le caractère de l'homme. Et c'est ici que je reviens à notre question. Pourquoi est-il dans ce livre ? Non pour ajouter une victoire à notre patrimoine. Notre parenté passe par la branche de son oncle, Bertrand de Vauruzé. Le héros nous a fait ouvrir une porte. Regardons maintenant les personnes qui se trouvent derrière, sans leur demander d'être aussi célèbres.



FIG. 38 *Bertrand du Guesclin à Dinan. Statue équestre d'Emmanuel Frémiet, 1902, postérieure de plus de cinq siècles au connétable. Photographie Édouard Hue, 2013, Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0.*



FIG. 39 *Le gisant de Bertrand du Guesclin à Saint-Denis. La mémoire monumentale du connétable appartient pleinement à l'histoire de France.*

27

XVE–DÉBUT DU XVIIE SIÈCLE

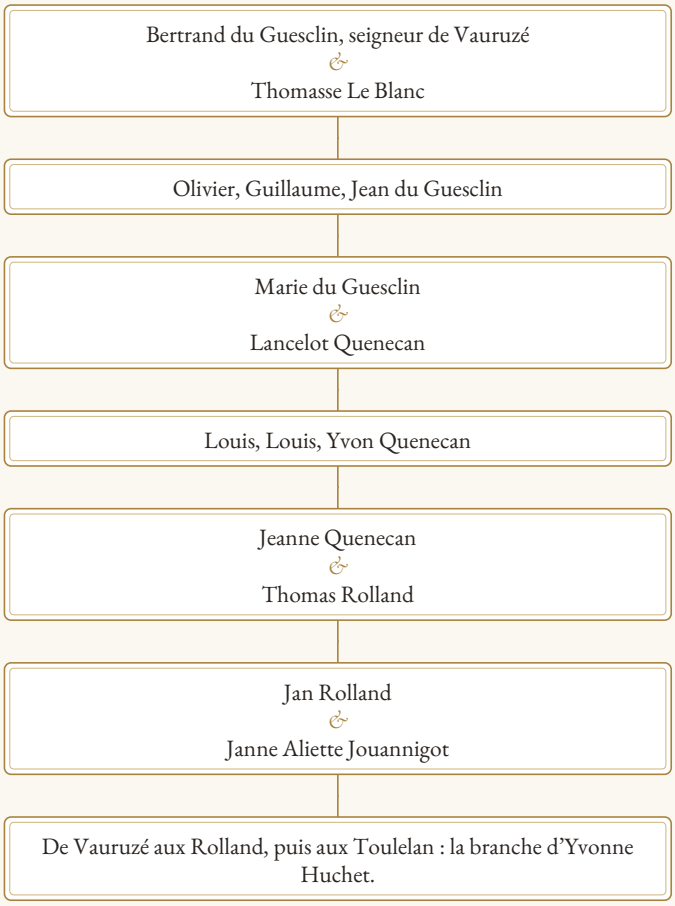
Des du Guesclin aux Quenecan, puis aux Rolland

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Yvonne Huchet. Côté Marguerite Toulelan · du Guesclin, Quenecan, Rolland.

Le connétable retourne à ses chroniques. Notre chemin suit sa parenté de Vauruzé : Olivier, Guillaume, puis Jean du Guesclin. La fille de Jean, Marie, épouse Lancelot Quenecan. Retenons cette femme : c'est par elle que le nom change et que la lignée continue. Plus loin viendront les Rolland, puis les Le Bihan et les Toulelan, jusqu'à Marguerite, la mère d'Yvonne Huchet. Nous avançons d'une famille à l'autre, sans quitter la nôtre.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Le tableau transmis donne ensuite deux Louis Quenecan successifs, puis Yvon Quenecan, époux de Marguerite Euzan. Deux Louis, ce sont deux personnes — pas une répétition à effacer. Les conjoints et l'ordre des générations nous permettent d'avancer sans transformer le récit en récitation. Jeanne Quenecan, appelée aussi Françoise dans l'export, épouse Thomas Rolland. Leur fils Jan Rolland nous fait entrer dans le XVIIe siècle. Voilà le raccord que le simple défilé des noms ne laissait pas voir : Marie du Guesclin, les Quenecan, puis Jeanne et Thomas Rolland, puis Jan. Le héros est resté sur une branche collatérale ; ce sont les femmes qui ont conduit la nôtre jusqu'ici. Jan épouse Janne Aliette Jouannigot le 8 octobre

1627 à Saint-Thélo. Son nom reviendra en 1666, comme témoin d'un mariage Fraboulet–Rolland — gardez-le en mémoire, ce témoin-là nous réserve une surprise. D'autres rameaux bretons passent par les Kermellec et les Cléauroux, vers Plouaret et Saint-Adrien. Ils composent l'entourage de cette branche ; ce ne sont pas des générations à intercaler entre Jeanne Quenecan et son fils. Un livre doit distinguer un chemin de ses embranchements.

OÙ LA CHAÎNE RESTE OUVERTE

La généalogie familiale retient le raccord du Guesclin–Quenecan–Rolland. Les anciens tableaux contiennent cependant des dates incompatibles et ne détaillent pas tous les passages jusqu'aux Rolland de Lanrodec. Les noms transmis sont conservés ; aucun étage manquant n'est créé.

28

5 JUILLET 1635

Marie et le nom de terre

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Yvonne Huchet. Côté Lucien Huchet · Marie de Sansavoir et les Lancé.

TROIS noms de terres entourent une femme : la Haute-Bichetière, la Morlière, Monsoreau. On dirait le début d'un roman de cape et d'épée. Le contrat qui nous intéresse est daté du 5 juillet 1635 ; il associe Marie de Sansavoir à Louis de Lancé. Attention, nous avons changé de côté. Les Rolland appartenaient à la mère d'Yvonne, Marguerite ; Marie de Sansavoir entre par la ligne beauceronne de son père, Lucien. Une autre famille, une autre porte — à la même époque. Ces noms de terres donnent des points d'appui. Ils peuvent désigner un domicile, un droit, une qualité attachée au nom. Mais il ne faut pas les transformer en autant de châteaux certains sans lire la manière exacte dont l'acte les emploie. Les rapprochements plus anciens autour du nom Sans-Avoir restent dans le dossier de recherche. Le contrat de Marie est notre point d'entrée daté ; je n'intercale pas entre elle et nous une généalogie tirée de la seule ressemblance d'un nom. Ce contrat prépare la branche où apparaît Jacques de Lancé, père de Françoise Dumans. Et vous allez voir que les terres et les titres vont bientôt côtoyer une cabaretière, des bordagers et des gens qui travaillent à la journée. La famille, voyez-vous, ne lit pas nos classements avant de se marier.

29

1650–1681

Allineuc, Saint-Thélo : les Rolland au XVIIe siècle

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Yvonne Huchet. Côté Toulelan · Rolland ; Fraboulet du côté maternel de Sacha.

UN marchand de toiles fait baptiser son fils Yves, à Allineuc, le 14 août 1650. Les parents s'appellent Mathurin Rolland et Hélène Collin. Gardons leurs noms tout près de l'enfant : les Rolland du dossier sont légion, et cet Yves-là n'est pas le meunier de Perrien, né vers 1682. Nous revenons à la branche bretonne de Marguerite Toulelan. Et une rencontre avec le nom Fraboulet va donner à cette page une place toute particulière pour Sacha. Le marchand fait circuler les biens et les relations d'un bourg à l'autre. Il faut acheter, vendre, juger une qualité, compter ce qu'on reçoit et ce qu'on doit. La toile est à la fois une matière travaillée et une valeur d'échange : elle fait entrer les familles dans des réseaux bien plus larges que leur paroisse. Et maintenant, la surprise que je vous avais promise. En 1666, Jan Rolland est témoin au mariage de Mathurin Fraboulet et de Marie Rolland. Trois places bien distinctes : Jan est le témoin, Mathurin l'époux, Marie l'épouse. Et ce Mathurin Fraboulet — ne le confondez pas avec Mathurin Rolland, le marchand de toiles — est un aïeul de Laura Fraboulet, la maman de Sacha, originaire de Merléac et descendante des Rolland d'Allineuc. Vous avez bien lu. Trois siècles et demi avant que Sacha ne vienne au monde, un Rolland de notre lignée signait — ou faisait sa marque — au mariage d'un ancêtre de sa mère. Cette rencontre a donc pour lui une place à part. Elle n'attribue pas pour autant à tous mes enfants l'ascendance maternelle de leur frère. Mais avouez que les archives ont parfois le sens du raccord.

ANECDOTE

Le témoin de 1666

En 1666, en Bretagne, Jan Rolland — de la lignée de Fabian — est témoin au mariage de Mathurin Fraboulet, un aïeul de Laura Fraboulet, la mère de Sacha. Les deux familles se croisaient déjà trois siècles et demi avant de se rejoindre.

30

1713–1780

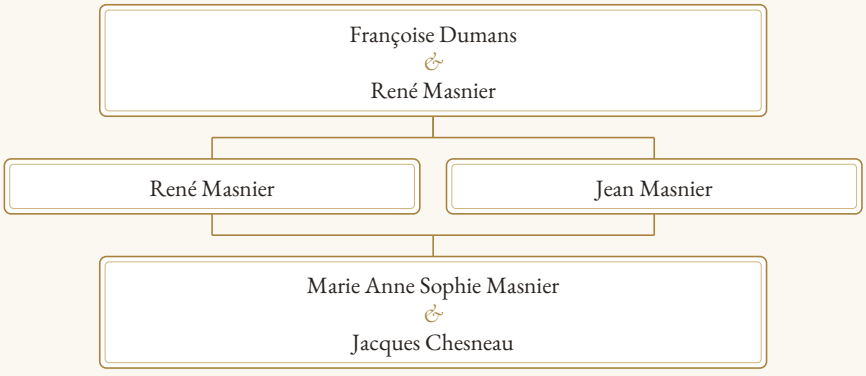
Le nom de Françoise

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Yvonne Huchet. Côté Lucien Huchet · Dumans, Masnier, Chesneau, Dumazinelle.

LA veuve tient un cabaret. Et treize ans après la mort de son mari, elle met au monde une fille. Lisez bien ce qui suit, car c'est l'une des pièces les plus étonnantes du livre. Le relevé du baptême, au Gault-Perche, le 1er mars 1713, nomme le père : Jacques de Lancé, écuyer, sieur de la Morelière. Un écuyer. Un homme titré. Et pourtant, l'enfant porte le nom de sa mère. Elle s'appelle Françoise Dumans, comme elle.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



La descendance rejoint Yvonne Marguerite Huchet. Chaîne complète dans les tableaux de parenté.

La mère avait été l'épouse de Jean Souday, mort en 1700. Le dossier situe son cabaret à la Bouquetière. Entendez par là un établissement où l'on boit et où l'on se

rencontre, où l'on peut parfois manger ou dormir, selon les maisons. Et c'est tout. Rien ne nous permet de reconstituer sa clientèle, ni la manière dont Jacques et Françoise se sont connus. Rien. Le reste appartient au silence — et je le respecte. La fille grandit. En 1733, elle épouse Étienne Paulin, qui meurt deux ans plus tard. En 1735, elle se remarie avec René Masnier, bordager. Leur fils René naît en 1741 ; viendront ensuite Jean Masnier, et Marie Anne Sophie, future épouse de Jacques Chesneau. Françoise meurt au Poislay le 17 décembre 1780. Sa mère, la cabaretière, était morte en 1740 à La Bazoche-Gouet. Deux Françoise, deux générations. En les séparant, on rend à chacune sa place : la mère travaille au cabaret ; la fille fonde les ménages qui mèneront à la branche Huchet. Le titre de Jacques n'a pas figé la vie de ses descendants : les notices suivantes parleront de borderies, de journées de travail, de domesticité. Le nom Dumans reste ici au premier plan. Il nous oblige à commencer par la femme dont le travail et l'enfant ont fait vivre cette page. La descendance rejoindra les Dumazinelle, Charles Ferdinand Huchet, Charles Désiré, Lucien — puis Yvonne, notre Manou.

ANECDOTE

La fille de l'écuyer et de la cabaretière

Au Gault-Perche, en 1713, une veuve cabaretière fait baptiser une fille. Le registre nomme pour père un écuyer, Jacques de Lancé, sieur de la Morelière. L'enfant portera pourtant le nom de sa mère, Dumans. C'est par elle que descend Manou.

COMPRENDRE CE MÉTIER

Le bordager exploite une petite tenue rurale appelée bordage. Sa superficie, ses obligations et ses ressources dépendent des usages du lieu et du bail. Le mot ne donne pas, à lui seul, la fortune du ménage.

31

LE PERCHE · 1596–1713

Les terres de Jacques de Lancé

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Yvonne Huchet. Jacques de Lancé est nommé comme père au baptême de Françoise Dumans, dont la descendance rejoint les Masnier et les Huchet.

Le baptême nomme Jacques de Lancé. Mais qui est cet homme, que l'acte fait entrer dans l'histoire de la cabaretière ? Un nom de terre apparaît : la Morelière. Puis un autre : la Bichetière. Et derrière le père donné à l'enfant de 1713 se dessinent des héritages, des mariages… et des procès. Pour retrouver Jacques, il faut d'abord suivre deux Louis.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Du parent vers l'enfant ; les générations utiles à cet épisode.

Le premier Louis de Lancé, seigneur de Montsoreau dans le dossier, épouse Françoise des Loges au Gault le 16 janvier 1596. Son beau-père est Jacques des Loges, sieur des Hautes-Bichetières. Louis meurt jeune, après un litige avec Léonard de Phélines au sujet de Chauchepot. Et sa veuve — retournement — épouse ensuite un Phélines ! En 1622, la Bichetière revient au fils, Louis II. Le 5 juillet 1635, un contrat réunit Louis II de Lancé et Marie de Sansavoir. Le rattachement de celle-ci aux Sansavoir de Bourrique reste proposé, non démontré. Le dossier mentionne dix enfants entre 1636 et 1646. Parmi eux : François, baptisé en 1644 ; Marguerite, destinée à la vie religieuse ; et Jacques, sieur de la Morelière. Jacques apparaît encore dans les déclarations au terrier d'Arville, en 1694 et 1695, pour la Talbotterie et des maisons aux Vigneaux. Un terrier garde des terres et des droits. Ces renseignements éclairent sa situation ; ils n'expliquent pas les circonstances de sa relation avec Françoise Dumans. En 1713, le baptême rapproche donc ce monde de propriétés et de contrats d'une enfant qui porte le nom de sa mère. Retenons le détail essentiel : le relevé nomme Jacques comme père. Cela ne suffit pas à mettre dans sa bouche une reconnaissance prononcée devant le curé. Pour aller plus loin, il faudra revenir aux déclarants et à la phrase exacte de l'acte.

> CE QUE RÉVÈLE CET ACTE
>
> Un nom donné comme père est un renseignement de filiation ; la présence personnelle de cet homme à la cérémonie est une autre question. Le relevé ne doit pas se transformer en scène dialoguée.

32

1729–1743

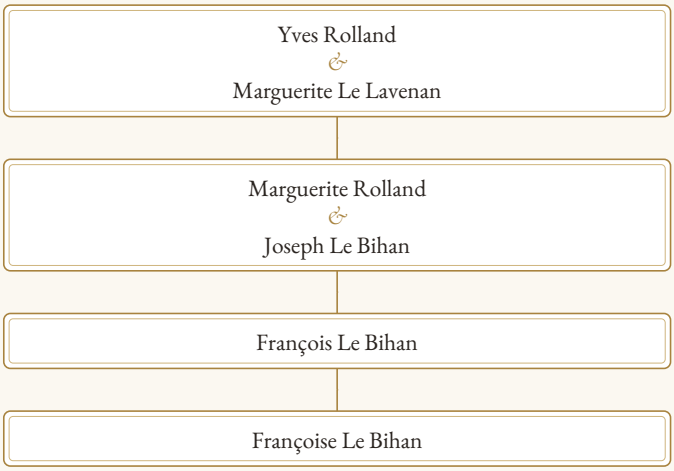
Un frère au moulin de Perrien

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Yvonne Huchet. Côté Marguerite Toulelan · Yves et Louise Rolland.

AU moulin de Perrien, à Lanrodec, un homme et deux Marguerite vont nous occuper. L'homme, c'est Yves Rolland, meunier, né vers 1682 selon le dossier. Marguerite Le Lavenan, qu'il épouse en 1732, est sa femme. Marguerite Rolland est leur fille. Et avant ce foyer, le mariage de Louise Rolland, sœur d'Yves, avec Olivier Le Beguec, le 22 septembre 1729, nous livre un premier lien sûr dans leur entourage.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



La descendance rejoint Yvonne Marguerite Huchet.

En 1732, Yves épouse donc Marguerite Le Laouenan, que l'on nomme aussi Le Lavenan. Il est né vers 1682 d'après l'estimation du dossier — et nous ne transformerons pas cet âge approché en date de baptême. Le couple prend place dans le monde du moulin de Perrien : le grain qui arrive, la farine qui repart, l'eau qui fait tourner la roue. Le moulin est à la fois son lieu de travail et le lieu où les derniers actes le situent. Je n'en déduis pas qu'il possédait le bâtiment : exercer un métier et détenir le fonds sont deux choses bien différentes. Marguerite Le Lavenan appartient à une génération plus jeune que lui. Et leur fille porte elle aussi le prénom de Marguerite. La mère et la fille, gardez-les bien distinctes, surtout quand nous arriverons au mariage de la seconde. Le 5 janvier 1742, Yves meurt. Le 31 juillet 1743, Marguerite Le Lavenan se remarie avec Joseph Echevest. Sa vie ne s'arrête pas avec celle de son premier mari. Cette nouvelle union appartient à l'histoire de cette femme ; elle n'ajoute pas un père à sa fille Marguerite Rolland.

> TROIS FEMMES À DISTINGUER
>
> Louise Rolland est la sœur d'Yves. Marguerite Le Lavenan est son épouse. Marguerite Rolland est leur fille, future épouse de Joseph Le Bihan. Le remariage de la veuve avec Joseph Echevest, en 1743, ne change pas la filiation de l'enfant.

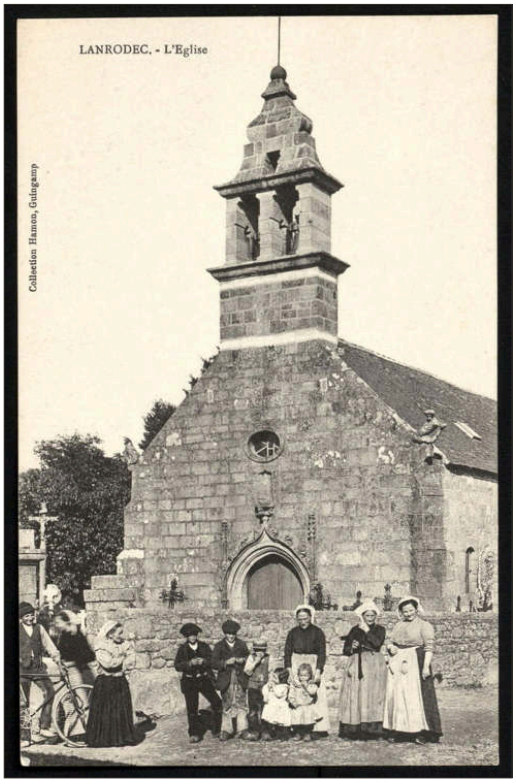


FIG. 40 *Lanrodec, l'église, carte postale Hamon, 1904–1908. Archives départementales des Côtes-d'Armor, 16 FI 2253. Vue ancienne du village des Toulelan ; ni domicile ni événement familial identifié.*

33

1745–1755

Les cousins autour du mariage

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Yvonne Huchet. Côté Marguerite Toulelan · Rolland–Le Bihan et réseau Connan.

Le détail qui compte n'est pas toujours du côté du nom que l'on cherche. Le 20 janvier 1745, à Lanrodec, René Rolland épouse Marie Connan. C'est par les mères que cet acte éclaire le voisinage d'Yves, le meunier de Perrien : Marie Connan et Marguerite Le Lavenan sont cousines germaines, selon le dossier. Dans un village breton, voyez-vous, on se marie entre gens qui se connaissent depuis l'enfance. Dix ans plus tard, un autre mariage porte directement notre descendance. Le 1er juillet 1755, Marguerite Rolland, fille d'Yves et de Marguerite Le Lavenan, épouse Joseph Le Bihan à Lanrodec. Voici le passage décisif vers les Le Bihan. Le nom change, mais c'est la même femme que nous suivons : la fille du meunier devient l'épouse de Joseph. Retenez ce couple. Leurs descendants nous mèneront aux Toulelan.

34

1775–1857

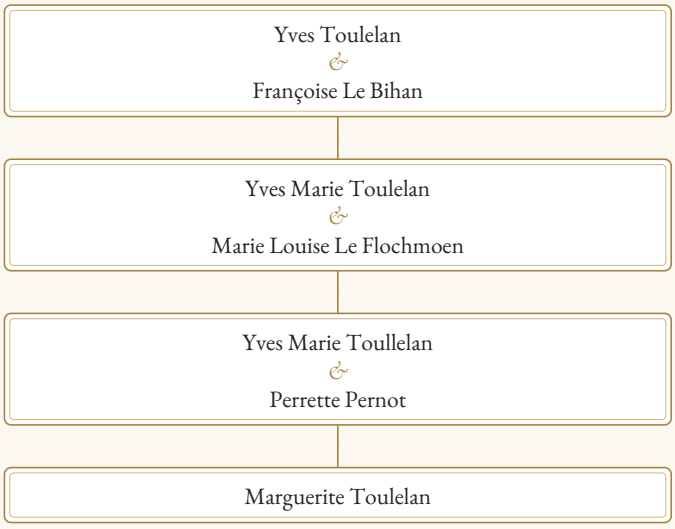
Des Le Bihan aux Toulelan

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Yvonne Huchet. Côté Marguerite Toulelan · unions Le Bihan et Le Flochmoen.

TROIS Yves se succèdent. Trois ! Et chacun doit retrouver sa propre épouse. Le premier naît en 1795 ; son fils, Yves Marie, en 1831 ; son petit-fils, encore un Yves Marie, en 1862. Sans ces dates, on aurait vite fait de marier l'un à la femme de l'autre. Pour entrer dans cette famille Toulelan, suivons d'abord Françoise Le Bihan, fille de François Le Bihan et de Jeanne Le Sauvage, petite-fille de Joseph Le Bihan et de Marguerite Rolland. C'est elle qui épouse l'Yves né en 1795.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



La descendance rejoint Yvonne Marguerite Huchet.

Yves Toulelan est né à Saint-Clet en 1795. Le 16 janvier 1823, il épouse Françoise Le Bihan à Lanrodec. Saint-Clet et Lanrodec cessent d'être deux points isolés sur une carte : une union les relie. Et le 26 août de cette même année 1823, François Le Bihan meurt à Lanrodec. Le mariage de sa fille, puis sa mort, dans la même année. Les actes nous donnent cet intervalle ; ils ne racontent pas sa fin. Distinguons maintenant le fils du père. Yves Marie Toulelan, né à Lanrodec le 21 octobre 1831, est le fils de l'Yves de 1795 et de Françoise Le Bihan. C'est lui qui épouse Marie Louise Le Flochmoen le 6 février 1857. Leur fils Yves Marie Toullelan — avec deux l, cette fois — naît le 4 janvier 1862 à Lanrodec. Il sera le père de Marguerite, avec Perrette Pernot. L'arbre le donne nourrisseur en 1902, cultivateur en 1921. Trois hommes, trois repères : 1795, 1831, 1862. Le même prénom nous avait tendu un piège ; les dates le referment. En amont de l'Yves de 1795, le tableau place Pierre Toulelan, cultivateur né à Saint-Clet en 1756, et Marguerite Lolieric, filandière, née à Pabu le 9 avril 1765, mariés en 1784. Les L'Ollieric mènent à Ploumagoar ; Philippe Toulelan et Marie Isabeau Quintin, mariés en 1711, à Quemper-Guézennec. Le travail des femmes — la filandière ! — retrouve sa place à côté des noms de paroisses. François Toulelan, né en 1717, est donné fils de Philippe et de Marie Isabeau Quintin. Avant Philippe viennent Charles Toulelan et Péronelle

Le Guilcher, unis à Ploëzal en 1680, puis Jean Toulelan et Jeanne Keranbrun. La branche Lolieric, distincte des Le Bihan, nomme Maurice, Charles et Jan. La date de 1731 attribuée à la naissance de Jeanne Le Treust, et son mariage donné en 1746, demandent contrôle : on ne s'en sert pas ici pour calculer son âge. Ces étapes ne se confondent pas non plus avec un rattachement automatique aux L'Ollieric des montres médiévales. Et pendant ces mêmes siècles, une autre famille grandit en Beauce : celle de Lucien Huchet.

> LES TROIS YVES
>
> Yves, né en 1795 : épouse Françoise Le Bihan en 1823. Yves Marie, né en 1831 : épouse Marie Louise Le Flochmoen en 1857. Yves Marie, né en 1862 : père de Marguerite Toulelan avec Perrette Pernot.

35

FURSAC · BERFAY · LA FERTÉ-VILLENEUIL · XVIIIE–XIXE SIÈCLES

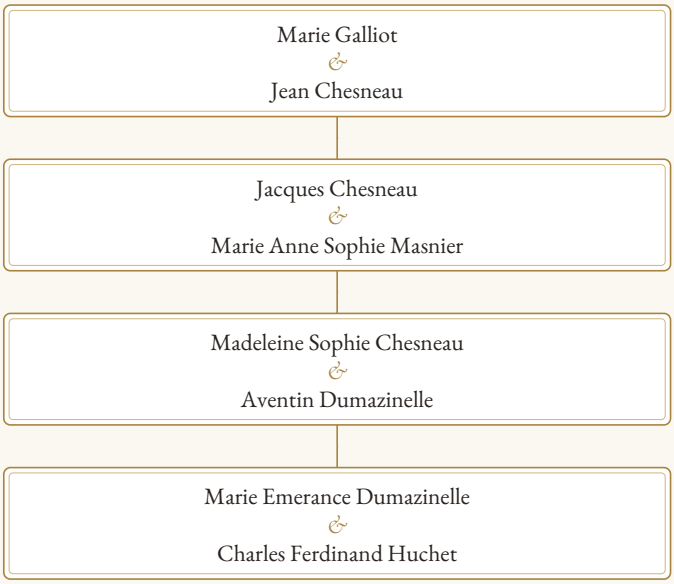
De la Creuse aux portes de l'hospice

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Yvonne Huchet. Marie Galliot est la mère de Jacques Chesneau ; sa descendance passe par Madeleine Sophie, Marie Emerance Dumazinelle et les Huchet.

TROIS noms pour une seule femme : Gouyou, Gayot, Galliot. Marie est née vers 1773 à Saint-Pierre-de-Fursac, dans la Creuse. Son père se nomme Jean, dit Bargeaus. On la retrouve ensuite à Berfay, dans la Sarthe, épouse de Jean Chesneau, bordager. Entre les deux, elle a marché — des centaines de kilomètres, peut-être. Ses pas n'ont laissé aucun itinéraire.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Du parent vers l'enfant ; les générations utiles à cet épisode.

Les variantes de son nom obligent à suivre aussi le conjoint, les parents, les lieux. Ce sont ces recoupements qui permettent de reconnaître Marie. Un bordager exploite une petite ferme, une borderie : le mot situe un travail, il ne donne ni la superficie ni le contenu du logis. La famille arrive à La Ferté-Villeneuil. Et là, une répétition saisissante. Jean Chesneau y meurt à l'hospice en 1817. Marie, en 1837. Leur fils Jacques, journalier, meurt à l'hôpital en 1844. Trois fois la même porte. Cette répétition retient l'attention — elle appelle les dossiers d'admission, s'ils subsistent, plutôt qu'une histoire de maladie ou de misère choisie d'avance. Jacques avait épousé Marie Anne Sophie Masnier, domestique, née à Lanneray en 1797. Leur fille Madeleine Sophie, née au Mée en 1828, épouse Aventin Dumazinelle. Aventin est né à l'hospice de Châteaudun en 1819. Cette mention n'établit pas, à elle seule, un abandon. Le couple mourra à son tour à l'hospice de La Ferté-Villeneuil, en 1891 et 1898 selon le dossier. Leur fille Marie Emerance travaille comme domestique lorsqu'elle épouse Charles Ferdinand Huchet, en 1868. Elle a seize ans. Seize ans. En 1899, une autre mention la dit cultivatrice. Le mariage d'une jeune domestique prolonge ainsi des vies dont plusieurs actes ont gardé la porte d'un hos-

pice — et dont les journées ordinaires restent à retrouver. Une précision, pour finir : ces Chesneau de Berfay rejoignent Manou. Les Chesneau de Tours et de Rennes, que nous rencontrerons chez les Mignon, rejoignent Huguette. Le nom se répète ; les deux chemins ne se touchent pas.

> COMPRENDRE UN MOT
>
> L'hospice peut accueillir des personnes malades, âgées ou sans ressources selon le lieu et l'époque. Le nom de l'établissement ne constitue ni un diagnostic ni une preuve d'abandon.

36

1847–1898

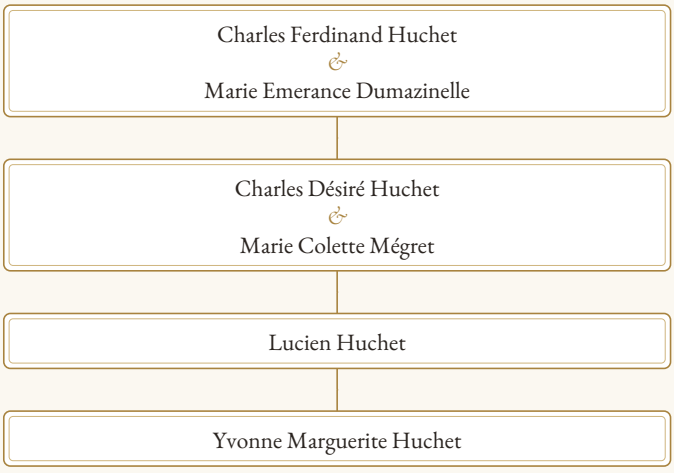
Ceux qui font tourner le moulin

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Yvonne Huchet. Côté Lucien Huchet · Huchet, Dumazinelle, Mégret.

Le père a plusieurs métiers. Le fils devient meunier. Le petit-fils naît au moulin. Trois générations, et la branche Huchet prend une forme limpide. Charles Ferdinand, né à Verdes en 1847, épouse Marie Emerance Dumazinelle en 1868. Leur fils Charles Désiré naît en 1869. Lucien, fils de ce dernier, viendra au monde au Moulin Fromont en 1898 : ce sera le père d'Yvonne, ma grand-mère.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



La descendance rejoint Yvonne Marguerite Huchet.

Charles Ferdinand et Marie Emerance se marient le 9 juillet 1868. Elle est domestique. Lui apparaît au fil des actes comme charretier, journalier, meunier-cultivateur, puis équarrisseur. Ces mots ne désignent pas quatre hommes : ils enregistrent les moments successifs d'une même vie de labeur. Leur fils Charles Désiré naît à Charray le 16 octobre 1869. Avec lui, le moulin devient visible : il est garçon meunier, puis meunier. Mais que l'image de la roue ne nous fasse pas oublier les sacs à porter, les meules à régler, les journées interminables. Le grain ne devient pas farine parce que le paysage est charmant. Le 9 décembre 1893, à Binas, Charles Désiré épouse Marie Colette Mégret, née en 1874. Elle aussi est domestique. Ses parents, Adolphe Adrien Mégret et Eugénie Flavie Savalle, ont été journalier, charretier, mercier, couturière et mercière selon les étapes de leur vie. Le métier des femmes mérite de rester à côté de celui des hommes. Le 22 juillet 1898, Lucien Huchet naît au Moulin Fromont, à La Ferté-Villeneuil. Nous voici au père d'Yvonne. Le lieu de sa naissance garde la trace du métier familial ; il ne lui impose pas de le reprendre. La ligne bretonne n'a pas disparu pour autant. Elle va rencontrer celle-ci en la personne de Marguerite Toulelan.

ANECDOTE

Né au moulin

Lucien Huchet, le père de Manou, est né le 22 juillet 1898 au Moulin Fromont, à La Ferté-Villeneuil, où son père Charles Désiré était meunier. Lui deviendra ouvrier maraîcher — loin de la roue.



FIG. 41 *Ozoir-le-Breuil, 21 juillet 2017. Évocation d'un moulin beauceron : le moulin natal de Lucien Huchet est Fromont, non celui-ci. Fab5669, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.*

37

LUCENAY-L'ÉVÊQUE · CURGY · 1794–1902

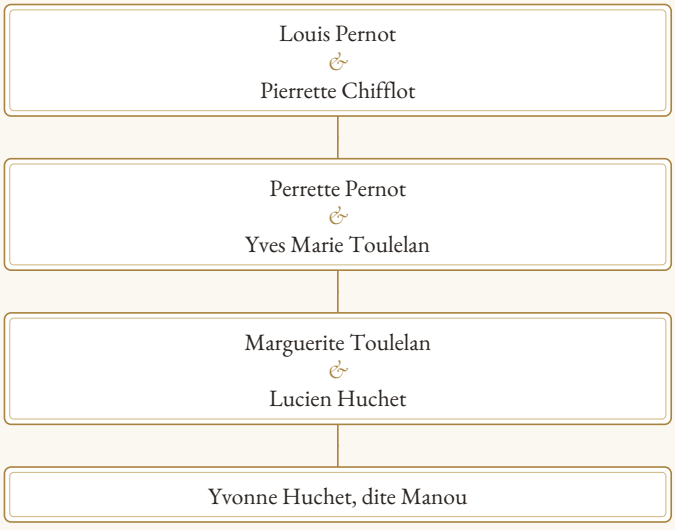
La Bourgogne de Perrette

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Yvonne Huchet. Perrette Pernot est la mère de Marguerite Toulelan, donc la grand-mère de Manou.

À côté d'un Breton né à Lanrodec se tient une femme dont les parents nous emmènent en Bourgogne. Perrette Pernot est l'épouse d'Yves Marie Toulelan, celui de 1862. À trop suivre le seul nom du mari, nous avions failli laisser tout un pays hors du livre.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Du parent vers l'enfant ; les générations utiles à cet épisode.

Le père de Perrette s'appelle Louis Pernot. Né le 3 décembre 1821 à Lucenay-l'Évêque, il est journalier. Sa mère, Pierrette Chifflot, née le 14 juillet 1824 à Curgy, est dite ouvrière. Ils se marient à Curgy le 10 mars 1848. Des emplois modestement inscrits — mais qui ont nourri une famille entière. Une génération plus haut, Pierre Pernot, laboureur né en 1797, épouse Reine Claire, née en 1794, à Lucenay-l'Évêque, en 1819. Du côté de Pierrette viennent Jean Baptiste Chifflot et Marie Marguerite Brochot, unis à Curgy en 1809. Jean Baptiste reçoit plusieurs titres au fil des mentions : cultivateur, charron, laboureur, journalier. Le charron travaille le bois des roues et des voitures. Souvenez-vous du postillon Desenne, dans le Cambrésis : l'un fabrique ou répare ce qui roule, l'autre conduit les chevaux. Les deux métiers ne se rencontrent dans aucune scène documentée ; ils mesurent tout ce que le voyage des personnes et des marchandises exigeait de savoir-faire. Perrette devient la mère de Marguerite Toulelan, née à Montesson en 1902. La Bretagne et la Bourgogne se trouvent dès lors réunies dans une petite fille de la région parisienne. Sur sa photographie de classe, vers 1910, une croix la désigne. Et voici enfin un visage, au bout de toutes ces générations.

38

1902–1926

À Chatou, les deux lignes se rejoignent

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Yvonne Huchet. Marguerite Toulelan et Lucien Huchet, parents d'Yvonne.

UNE branche bretonne. Une branche bourguignonne. Et une enfant née à Montesson. Marguerite Toulelan voit le jour le 27 août 1902. Son père est Yves Marie Toullelan, né à Lanrodec en 1862 ; sa mère, Perrette Pernot. Elle épousera Lucien Huchet, né en Beauce. Nous arrivons au couple qui donnera naissance à Yvonne. Tous ces lieux si lointains, au début de ce livre, tiennent maintenant dans deux personnes. Lucien Huchet, né en 1898, est ouvrier maraîcher en 1921. Le travail a changé depuis le moulin de son père. Marguerite Toulelan est son épouse. Leur fille Yvonne naît à Chatou le 24 mars 1926. Lucien meurt à Chatou en 1964. Marguerite, à Lyon en 1972 — l'année même du mariage de leur petit-fils Christian. Dans la famille, leur fille Yvonne est Manou. La photographie de Noël 1979 nous la rend, auprès de Jean, son mari, et d'Huguette, l'autre grand-mère des deux frères. Yvonne sera la mère de Christian, et ma grand-mère. Nous quittons maintenant le côté de mon père pour celui de ma mère. Bernard Vargues nous attend — avec un atelier d'horlogerie derrière lui, et des maisons beaucoup plus anciennes encore à découvrir.



FIG. 42 *Jean Regairaz à gauche, Huguette au centre, Yvonne Huchet dite Manou à droite. Noël 1979. Collection familiale ; album, p. 31.*

LIVRE IV · VARGUES

IV

Des mains qui savent faire

Quercy · Maine · Paris · Yonne · Nantes · Rennes · Alger

Bernard Vargues est mon grand-père maternel, le père d'Hélène. Ses parents sont Louis Vargues, horloger, et Gabrielle Cadet. Du côté de Louis, un tailleur quitte le Quercy et rejoint une famille d'horlogers du Maine ; plus haut, les Gallois ont eux aussi quitté la Savoie. Du côté de Gabrielle apparaissent les instituteurs Perrault, le notaire Arthur Marchant et les tapissiers Bessin. Et c'est par les Bessin que nous rencontrerons Claude Despland — dont l'histoire ouvre un véritable livre dans le livre : Paris, ses musiciens, ses orfèvres, ses maisons à enseigne. Nous reviendrons ensuite aux Gobelins, puis à Rennes et à Alger. Chaque détour garde le même point d'arrivée : Bernard.

ENCART GÉNÉALOGIQUE

Louis Albert Henri Vargues
&
Gabrielle Henriette Marie Cadet

Bernard Christian Albert Vargues

Les parents du grand-père qui nous guide dans ce livre.



Ville de Paris



Ville de Rennes



Duché de Bretagne

Armes des villes où vécut cette branche — armoiries territoriales, non familiales.

PLANCHE IV

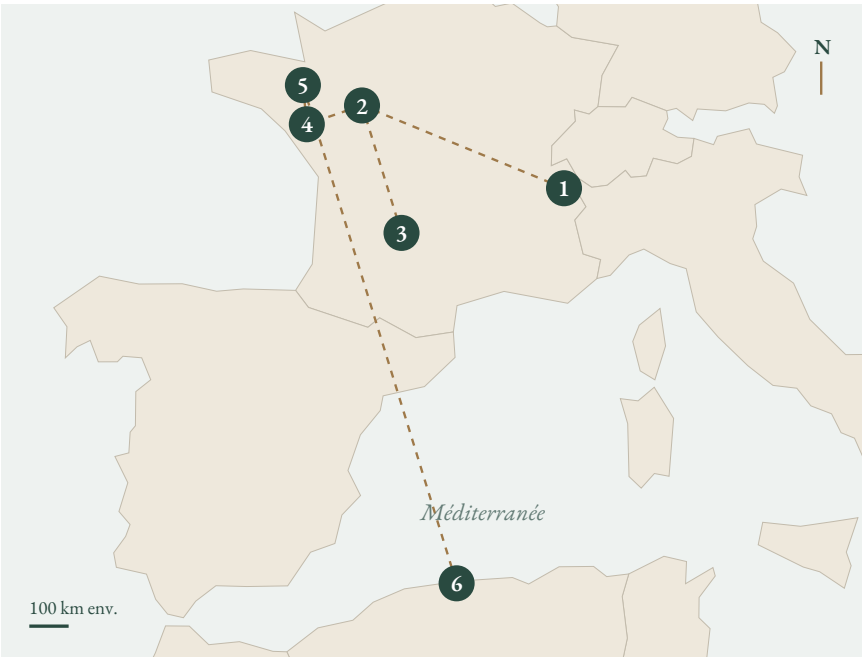
Gabrielle et Louis · Alger, 1946



FIG. 43 Gabrielle Cadet et Louis Vargues, parents de Bernard. Alger, 1946, selon la légende. Collection familiale ; album, p. 48. Photographie restaurée.

CARTE · LIEUX DU RÉCIT

Un tailleur, des horlogers, deux rives



1 · Ugine	XVIIIe siècle
2 · Le Lude	XVIIIe–XIXe
3 · Gourdon	1848
4 · Nantes	fin du XIXe
5 · Rennes	1913–années 1920
6 · Alger	1929–1948

Les pointillés relient des lieux successifs cités dans le récit ; ils ne décrivent pas une route précise. Le contour des pays est contemporain. Nord en haut. Sources : GeoNames (CC BY 4.0), Natural Earth (domaine public).

39

ALGER · 1949

Le mariage où manque un père

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Bernard Vargues et Huguette Mignon sont les parents d'Hélène, donc nos grands-parents maternels.

REGARDEZ cette photographie de noces. Bernard Vargues épouse Huguette Mignon. Alger, 1949. Bernard, c'est notre Ménard. Huguette, c'est celle que nous avons vue au milieu de Jean et de Manou, sur l'image de Noël. Ici, ils sont deux jeunes mariés — bien avant d'être les grands-parents de l'album. Et pourtant, une date oblige à regarder cette image autrement. Une date terrible. Louis Vargues, le père du marié, est mort le 4 novembre 1948. Quelques mois avant. Il n'a pas vu son fils se marier. Son visage, nous le retrouvons ailleurs : auprès de Gabrielle, dans l'atelier de Rennes, devant le commerce d'Alger. Mais pas ici. L'absence, voyez-vous, ne se lit pas sur un visage. Elle se comprend en rapprochant les pages. Bernard, né à Rennes en 1921, et Huguette, née à Paris en 1927, sont tous deux chirurgiens-dentistes. Leur fille Hélène naît à Alger le 8 janvier 1950. Et lorsqu'elle épousera Christian, à Lyon, en 1972, les branches de Jean et de Manou rejoindront celles que nous ouvrons maintenant. À Saint-Yorre, vers 1967, une photographie réunit Ménard et Hélène ; Madeleine, la sœur de Bernard, se tient à l'arrière avec son mari, Pierre Burel, selon la légende. Les liens sont en place. Pour comprendre l'enfance de Bernard, il faut revenir à ses parents : Louis l'horloger, et Gabrielle Cadet. Et leurs familles vont d'abord nous entraîner vers des ateliers et des maisons beaucoup, beaucoup plus anciens.



FIG. 44 *Mariage de Bernard Vargues et d'Huguette Mignon, parents d'Hélène. Alger, 1949. Louis, père de Bernard, est mort en novembre 1948. Collection familiale ; album, p. 47. Photographie restaurée.*



FIG. 45 *Ménard au centre, Hélène à droite ; derrière, Madeleine, sœur de Ménard, et Pierre Burel, son mari, selon la légende. Saint-Yorre, vers 1967. Collection familiale ; album, p. 44.*

40

XVIE–XVIIE SIÈCLES

Les mains du chirurgien

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues, mon grand-père maternel. Côté Louis Vargues · Chaumont, Poulle, Gallois, Leroux.

Un mot revient, et il me fait tressaillir : chirurgien. Mon père était chirurgien. Or dans la branche du Maine qui rejoint Louis Vargues par les Leroux et les Gallois, les Duchesne et les Chaumont appartiennent, eux aussi, à ce monde des praticiens. Attention pourtant — un même mot peut nous tromper à travers les siècles. Louis Chaumont n'exerçait pas dans les conditions que connaîtra mon père. Pour le retrouver, il faut regarder les qualifications anciennes et les instruments de son temps, sans lui attribuer une seule opération que les documents n'ont pas racontée. Le maître chirurgien d'autrefois n'a ni nos études, ni nos techniques, ni nos hôpitaux. Le mot a traversé le temps ; il n'a pas emporté avec lui tout son contenu. Un document peut néanmoins nous approcher du monde des savoirs de l'époque. Les livres d'Ambroise Paré — le père de la chirurgie française — associent les descriptions du corps aux instruments et aux gestes du métier. La page reproduite annonce des figures et des portraits autant que des textes : l'image entre dans la transmission du savoir. Ce livre-là n'est pas un exemplaire ayant appartenu aux Chaumont : nous n'avons pas retrouvé leur bibliothèque. Il donne un contexte, avec ses connaissances et ses limites. Et le barbier-chirurgien, alors ? Ne le réduisons pas à la boutique du coiffeur, n'imaginons pas non plus l'équivalent d'un service hospitalier. Les qualifications varient selon les temps et les lieux ; seuls les actes et les statuts permettraient de préciser apprentissage, maîtrise et exercice. Sans eux, attribuer une opération à Louis serait écrire un autre livre : un roman. Cette branche nous conduira bientôt à Marthe Chaumont, fille de ce milieu de chirurgiens, puis épouse d'un notaire. La transmission ne passera pas par

le même nom. Mais avant elle, nous allons entrer dans une autre maison d'écritures — à une heure très précise du matin.

ANECDOTE

Le davier et le pélican

Dans les gravures d'Ambroise Paré (1585), on voit les instruments du dentiste de la Renaissance : poussoirs, déchaussoirs, davier… et « pélican », ainsi nommé pour sa forme de bec. Quatre siècles plus tard, Bernard et Huguette Vargues seront chirurgiens-den-tistes.

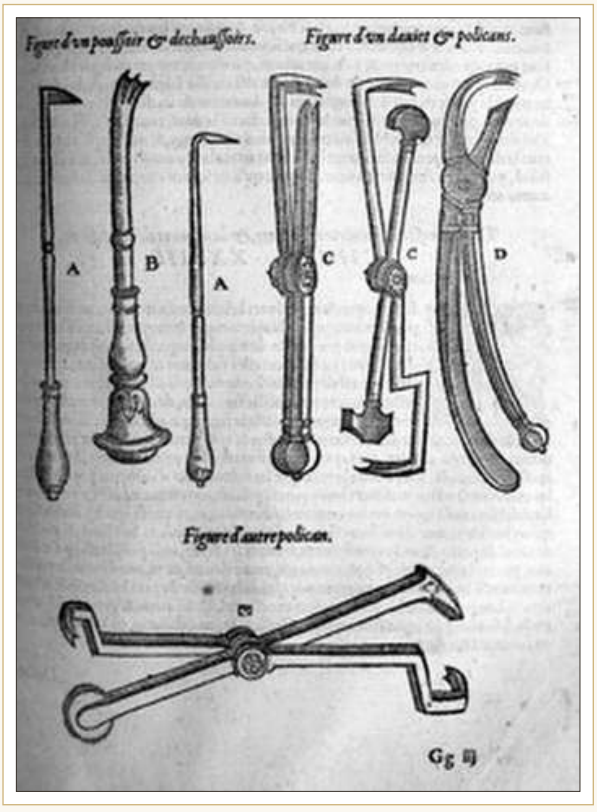


FIG. 46 *Instruments gravés dans les Œuvres d'Ambroise Paré, 1585 : poussoirs, déchaussoirs, davier et pélican, pour les dents. Matériel d'un métier contemporain de Germain Cheval, sans attribution à sa personne. Domaine public.*

41

17 MARS 1643

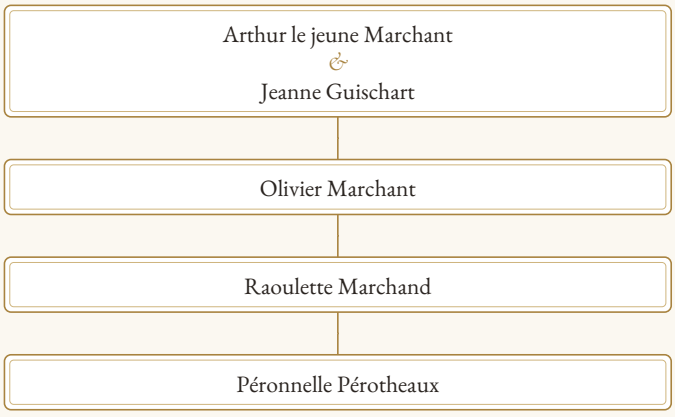
Sept heures chez Arthur

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues. Côté Gabrielle Cadet · Marchant, Pérotheaux, Delannée, Perrault.

Il est sept heures du matin, environ. Le 17 mars 1643. Dans la salle basse de sa maison, Arthur Marchant fait son testament. Sa femme, Jeanne Guischart, a été inhumée quatre jours plus tôt. Lui le sera trois jours après. Entre ces deux sépultures, un homme malade doit encore décider. Écoutez ce qu'il demande : reposer près de Jeanne. Et il nomme son fils Olivier. Arthur est lui-même notaire. Ce matin-là, l'homme qui, toute sa vie, a mis en forme les volontés des autres confie enfin les siennes au papier.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



La descendance rejoint Bernard Vargues. Chaîne complète dans les tableaux de parenté.

Le testament nomme son fils et comporte des dispositions pieuses, des legs. Les priorités se présentent dans le langage du temps ; nous n'avons pas à les moderniser pour reconnaître ce qu'elles ont de si proche : penser au lieu où l'on reposera, à la personne perdue, à ceux qui continuent, aux obligations qu'on veut accomplir. Le souhait d'être couché près de sa femme a traversé trois siècles et demi avec une simplicité intacte. Il ne raconte pas toute leur vie conjugale. Il nous donne le choix qu'Arthur formule, à cet instant-là, dans cette salle basse. Une autre Jeanne Guischart apparaît ailleurs comme marraine : ce n'est pas l'épouse d'Arthur. Un Raoul Guischart, notaire et témoin, ne devient pas son frère par la seule ressemblance du nom. Ces distinctions sont l'affaire de l'enquête ; le récit, lui, peut rester auprès du malade. Je suis notaire à mon tour, dans un monde dont les institutions et les moyens n'ont plus rien à voir. Je ne prétends pas que le métier m'ait été transmis par une mystérieuse fidélité du sang. Mais je reconnais la fonction humaine de l'acte, la même hier et aujourd'hui : rendre une intention assez claire pour qu'elle survive à celui qui l'exprime, et préparer les relations entre ceux qui restent.

ANECDOTE

Le notaire qui voulait rejoindre sa femme

Maure-de-Bretagne, mars 1643. Le notaire Arthur Marchant dicte son testament à sept heures du matin, quatre jours après avoir enterré son épouse Jeanne Guischart. Sa volonté première : reposer auprès d'elle. Il meurt trois jours plus tard.

CE QUE RÉVÈLE CET ACTE

Le testament est connu par une transcription du dossier, avec la référence AD Ille-et-Vilaine, 2 G 173. Les volontés rapportées ne sont pas présentées comme une nouvelle lecture de la minute originale.



FIG. 47 *Carentoir, 23 juin 2017. So Leblanc. Évocation du territoire ; ce bâtiment n'est pas la maison d'Arthur Marchant. Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.*

42

1663–1694

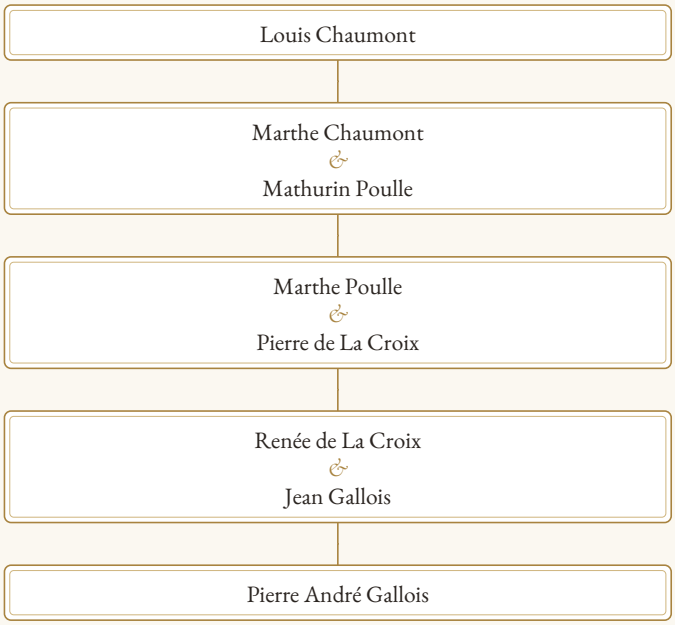
Marthe, entre deux maisons

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues. Côté Louis Vargues · Marthe Chaumont, Poulle, de La Croix.

MARTHE a seize ans. Née le 11 février 1663, elle épouse Mathurin Poulle le 24 octobre 1679, à Torcé-en-Vallée. Son père, Louis Chaumont, est maître chirurgien ; son mari, notaire royal. Voici une très jeune femme entre deux maisons de métier. Pour nous rejoindre, il faudra suivre sa fille Marthe Poulle, puis Renée de La Croix et les Gallois, jusqu'à Louise Marie Leroux, la mère de Louis Vargues.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



La descendance rejoint Bernard Vargues. Chaîne complète dans les tableaux de parenté.

Une fille, nommée elle aussi Marthe, naît en 1681. Cette Marthe Poulle sera la mère de Renée de La Croix. Renée épousera Jean Gallois, né en 1713 : deux histoires du Maine se réuniront dans ce couple. Leur fils Pierre André mènera à Anne Françoise Gallois, à Juliette Angéline Chevignier, puis à Louise Marie Leroux. Ces noms indiquent la destination ; le récit, lui, reste au XVIIe siècle. Et dans cette descendance, je le répète, les femmes ne sont pas un détour entre les métiers des hommes. Elles sont le chemin. Marthe Chaumont meurt en 1694. Elle a une trentaine d'années. Les dates ne donnent pas la cause de sa mort, ni la façon dont le foyer s'est réorganisé. Elles suffisent à rappeler que la fille d'un chirurgien n'était pas protégée, par ce titre, des fragilités de son temps. Je tiens à la ramener au premier plan, après les livres de médecine. Paré a laissé des ouvrages et un portrait dont les musées connaissent la place. Marthe nous laisse des liens, une union et une fille. La différence de conservation ne mesure pas la différence d'importance dans notre histoire. Les branches du Maine se croisent ensuite. Des Gallois venus de Savoie entrent dans les registres de la région. Ne supposons pas qu'ils connaissaient les

Chaumont avant l'alliance. Leurs propres départs méritent d'être suivis.

> LA QUESTION DEMEURE
>
> Le récit en ligne donne le 11 juin 1663 et le 17 janvier 1679 ; le relevé actualisé donne le 11 février 1663 et le 24 octobre 1679. Cette édition retient les années et signale les deux lectures pour contrôle sur les actes.

43

1665–1713

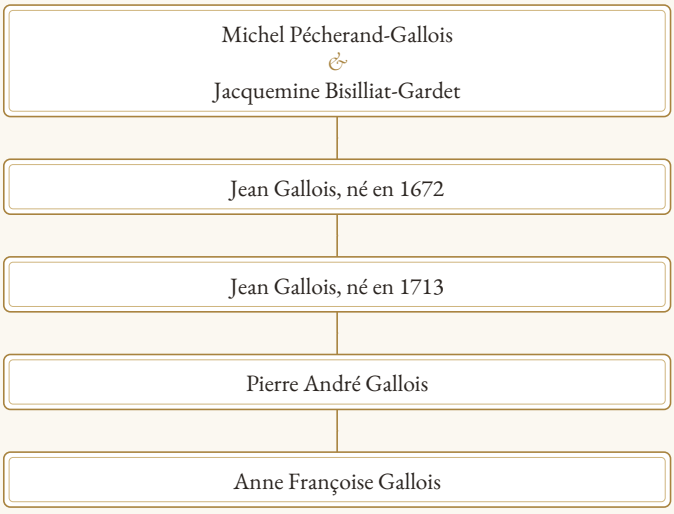
Les deux frères d'Ugine

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues. Côté Louis Vargues · Jean Gallois ; son frère Michel est collatéral.

DEUX frères quittent leur montagne. Le dossier n'a gardé ni le jour du départ ni la route suivie. Michel Gallois est né à Ugine en 1665, Jean en 1672. Leurs parents s'appellent Michel Pécherand-Gallois et Jacquemine Bisilliat-Gardet. En 1699, Jean se marie à La Ferté-Bernard, dans le Maine ; en 1702, Michel s'y marie aussi. La Savoie, voyez-vous, nous attendait donc aussi du côté maternel, derrière les Leroux et les Vargues — exactement comme elle nous attendait derrière le nom Regairaz. Deux fois la Savoie, par deux chemins qui ne se touchent pas.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



La descendance rejoint Bernard Vargues. Chaîne complète dans les tableaux de parenté.

Dans la ville où l'un se marie, l'autre apparaît à son tour. Mêmes parents, même pays d'origine. Les liens de famille accompagnent la mobilité, sans que nous puissions en reconstituer chaque mécanisme. Le métier de mercier — de marchand — ouvre un monde d'échanges. Il nous rappelle que les routes anciennes ne sont pas seulement celles des armées et des pèlerins. Elles sont aussi parcourues pour gagner sa vie, acheter, vendre, rejoindre un parent, saisir une chance. Un mariage à des centaines de kilomètres de son village peut être la partie visible d'un déplacement économique bien plus ordinaire que spectaculaire. Le 4 août 1711, au Mans, Jean épouse Marie Marthe Poulle. C'est de cette union que vient Jean Gallois, né à Bonnétable le 3 avril 1713, dont nous suivons la descendance. Renée Guilpin appartient à la première union ; elle n'est pas la mère que l'arbre donne à cet enfant. Michel, lui, reste le frère de Jean : un collatéral. Une migration commune ne fait pas de deux ménages un seul.

ANECDOTE

Deux Savoyards dans le Maine

Nés à Ugine à la fin du XVIIe siècle, les frères Michel et Jean Gallois se marient tous deux à La Ferté-Bernard, à trois ans d'intervalle. Les descendants de Jean deviendront marchands drapiers à Bonnétable — et ancêtres de Bernard Vargues.



FIG. 48 *Ugine, église Saint-Laurent, 15 juillet 2018. CHABERT Louis, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0. Lieu d'origine des Gallois ; aucune maison familiale n'est identifiée.*

44

1672–1701

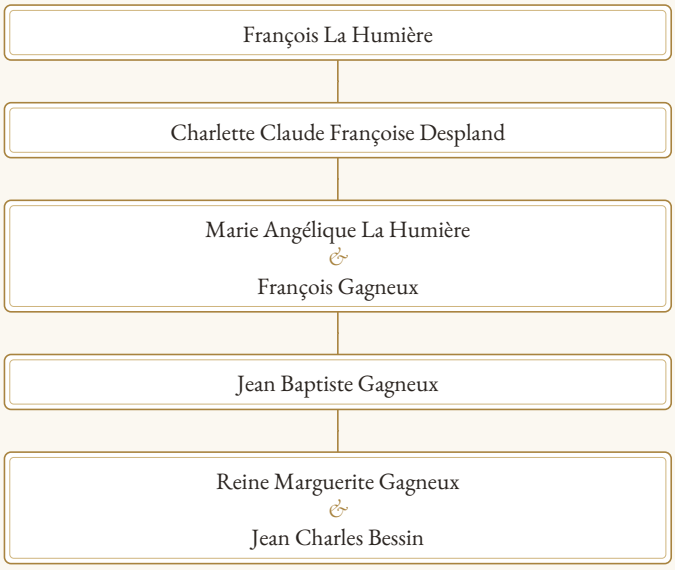
Quatre ans sous le même toit

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues. Côté Gabrielle Cadet · La Humière, Gagneux, Bessin.

QUATRE ans sous le même toit. Voilà l'engagement qui saute aux yeux dans le contrat de mariage de Catherine La Humière. Le 26 avril 1701, ses parents, François La Humière et Claude Despland, préparent son union avec Pierre Coquille, marchand épicier à Clamecy. Ils promettent cinq cents livres. Et l'hébergement du jeune ménage — pendant quatre ans. Catherine n'est pas la fille par laquelle je descends de Claude : c'est sa sœur, Marie Angélique, qui nous conduira aux Gagneux, puis aux Bessin. Mais ce contrat de la sœur, lui, nous ouvre toute la maison.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



La descendance rejoint Bernard Vargues. Chaîne complète dans les tableaux de parenté.

La somme attire d'abord le regard. Le toit le retient bien plus longtemps. Quatre ans, ce n'est pas un séjour de noces. C'est le temps d'installer un ménage dans la vie quotidienne d'un autre. Cela suppose des places à table, des habitudes, des repas partagés, des présences — toute une organisation que le contrat ne décrit pas dans le détail. Et les cinq cents livres, alors ? Ne les imaginez pas comme une bourse posée sur la table. Une partie correspond au principal d'une rente sur un procureur fiscal d'Asnières. L'économie familiale mêle des biens et des droits de toutes natures. Le chiffre rond masque souvent une mécanique d'une grande précision. Marie Angélique, l'autre fille, épouse François Gagneux, marchand de Coulanges-sur-Yonne. Leur descendance mène à Jean Baptiste Gagneux, père de Reine Marguerite, puis aux Bessin et à la maison des Gobelins. Ce sont les femmes qui font passer le récit de la Bourgogne à Paris. Et je trouve une vraie beauté dans ces quatre années. Elles ne promettent pas une harmonie éternelle ; elles proposent un temps défini. Les parents aident, sans laisser l'engagement au hasard des jours. Nous ne savons pas si tout s'est passé comme prévu. Nous savons ce qui a été offert et accepté au moment où l'on organisait l'avenir. Le contrat tient la porte ouverte, avec une échéance. Cette hospitalité réglée reste, trois siècles plus tard, parfaite-

ment compréhensible : elle dit que l'autonomie a parfois besoin d'un abri avant de trouver sa propre maison. La fille qui n'est pas sur ma ligne directe a donc laissé la pièce la plus précieuse pour comprendre celle qui l'est. Et maintenant, je vous propose une aventure : suivre Claude Despland elle-même. L'enquête va remonter depuis cette maison bourguignonne jusqu'aux musiciens et aux marchands de Paris, puis jusqu'aux familles de Sens. Nous reviendrons au même point : Marie Angélique, les Gagneux, les Gobelins.

ANECDOTE

Quatre ans de pension pour les jeunes mariés

En 1701, les La Humière promettent à leur fille Catherine cinq cents livres et quatre années de logement sous leur toit pour elle et son mari, l'épicier Pierre Coquille. Une « année de stage » avant l'heure, inscrite noir sur blanc dans le contrat.

CINQ CENTS LIVRES, DE PLUSIEURS FAÇONS

Une partie de l'apport correspond au principal d'une rente. Le contrat combine une somme, une créance et quatre années de logement. Il ne décrit pas cinq cents livres posées en espèces sur une table.

45

ASNIÈRES-SOUS-BOIS · 1672–1713

La femme qui signait Despland

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues. Claude est la mère de Marie Angélique La Humière ; par les Gagneux, les Bessin et les Cadet, cette branche rejoint Bernard Vargues.

VOICI, mesdames et messieurs, l'une des plus belles enquêtes de ce livre. Et la réponse ne se trouvait pas là où on la cherchait. Pendant longtemps, la mention « de Torrent » avait attiré les recherches vers une famille d'Auvergne, des terres, des généalogies déjà publiées, avec leurs blasons et leurs châteaux. Mais Claude refusait obstinément d'y trouver sa place. Elle était pourtant là, dans plusieurs actes : auprès de François La Humière, aux baptêmes de leurs filles, dans un contrat, puis dans le registre de sa sépulture. Ce n'était pas une femme absente. C'était une femme dont on ne savait pas retrouver les parents. Et puis, un jour, le regard s'est arrêté au bas d'une page. Dans le corps de l'acte, le rédacteur écrivait le nom qu'il avait reçu, ou cru entendre. Mais au bas de la page, dans la signature, Claude traçait le sien. De sa propre main. Despland. La majuscule, le mouvement du p, la façon d'aller jusqu'au bout du nom : une trace personnelle venait répondre à toutes les variantes des relevés. Elle ne donnait pas encore toute une ascendance. Elle obligeait à reprendre la question au bon endroit. Trois siècles plus tard, c'est elle-même qui nous indiquait le chemin. Les formes Desplan, Desplant et Desplantes ne sont pas effacées des dossiers. La mention « de Torrent » demeure aussi. Le registre de janvier 1713 réunit même les deux traditions sous la forme « Desplantes de Torrent ». Pour reconnaître une personne, il faut poser son nom auprès du conjoint, des enfants, des lieux, des témoins. Une orthographe isolée se laisse séduire par un homonyme ; un ensemble de relations résiste. Claude Françoise Charlette Despland est la fille de Pierre Desplas dit Beaulieu, musicien à Paris, et de Geneviève Daumont. Ce couple nous ouvre un autre monde : celui des

instruments, des ateliers et des maisons du vieux Paris. Les extraits du fonds Laborde éclairent leur foyer. À travers Claude, puis sa fille Marie Angélique, cette histoire rejoindra les Gagneux, les Bessin et, beaucoup plus tard, Bernard Vargues. Une autre signature, voisine de la sienne dans la pièce Bidault, commence par « Louis », puis par un nom dont le bord de la reproduction ne laisse voir que le début : « Beau… ». Beaulieu ? Le prénom ferait écho à Louis, enfant du foyer parisien baptisé en 1643. Ce serait si beau — un frère, présent, signant à côté d'elle. Mais il faut laisser à ce rapprochement son statut d'indice. Un nom coupé par le cadre n'a pas le droit de devenir un frère identifié simplement parce que l'hypothèse serait heureuse. L'enquête avait changé de direction. Derrière la suivante d'une maison bourguignonne apparaissaient des musiciens, des drapiers, des orfèvres, toutes les familles du vieux Paris. Le nom qui semblait fermer le passage ouvrait désormais un quartier entier. Avant de l'explorer, retrouvons Claude auprès de ses enfants. C'est là que les actes la rendent la plus présente.

ANECDOTE

La signature qui a tout changé

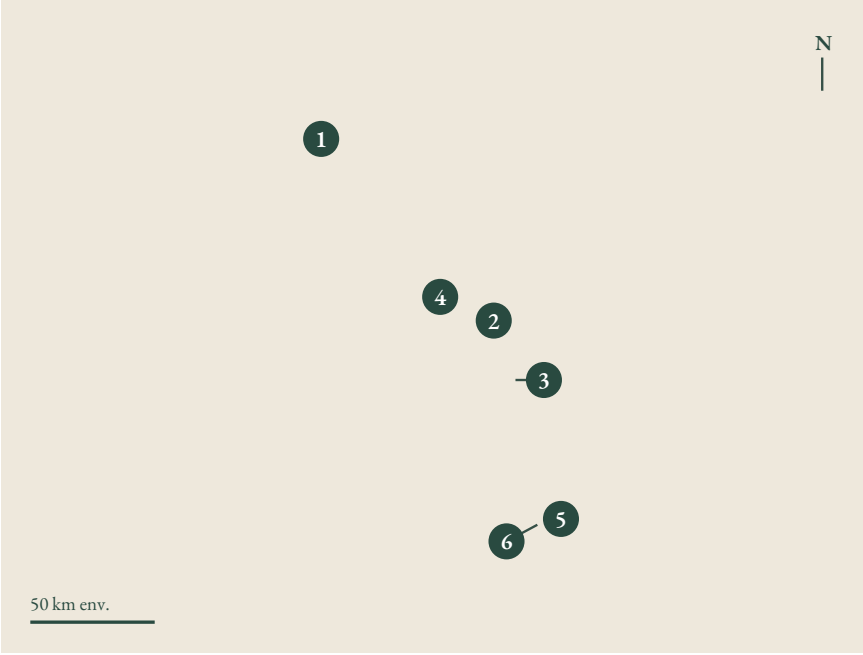
Les curés écrivaient son nom de dix façons : Desplan, Desplant, Desplantes, de Torrent… Mais Claude, elle, signait « Despland ». C'est cette signature, retrouvée au bas d'un acte d'Asnières-sous-Bois, qui a remis l'enquête sur la bonne voie — vers un musicien parisien.

CE QUE RÉVÈLE CETTE SIGNATURE

La reproduction montre un nom signé. Le rapprochement avec les autres actes repose aussi sur le couple, les filles et les lieux. La forme incomplète du nom voisin n'est pas développée au-delà de ce qui est lisible.

CARTE · LIEUX DU RÉCIT

Paris, puis l'Yonne des registres



1 · Paris	XVIe–XVIIe siècle
2 · Sens	familles médiévales
3 · Joigny	Porcher, XIVe siècle
4 · Diant	Chanteprime, XIVe siècle
5 · Asnières-sous-Bois	1677–1713
6 · Clamecy	1701

Les points situent des lieux cités ; aucune route n'est reconstituée. Le contour des pays est contemporain. Nord en haut. Sources : GeoNames (CC BY 4.0), Natural Earth (domaine public).

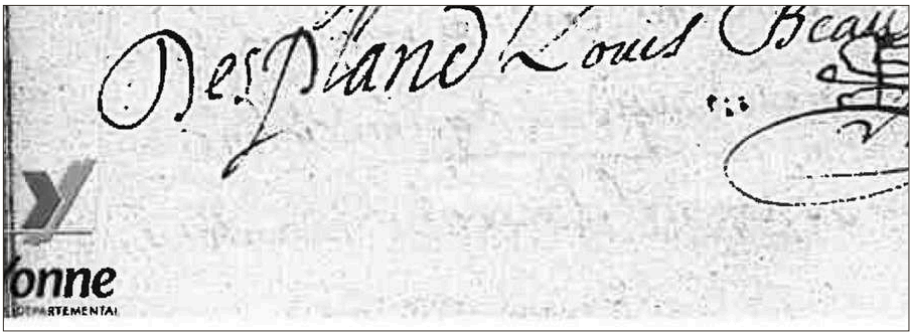


FIG. 49 *La signature. « Despland », de la main de Claude, au bas d'un acte d'Asnières ; à sa droite, une autre main trace « Louis », puis un nom qui commence par « Beau… », coupé par le bord de la reproduction. AD Yonne, Asnières-sous-Bois, registre paroissial ; reproduction du dossier familial.*

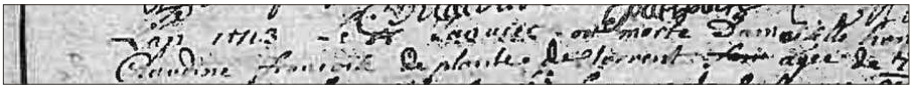


FIG. 50 *Une dernière forme du nom. Sépulture de Claude à Asnières-sous-Bois, janvier 1713 : « Desplantes de Torrent », la forme longue qui réunit les deux traditions d'écriture. AD Yonne, BMS 1701–1740, 4 E 20/E 2 (5 Mi 86/1).*

46

ASNIÈRES-SOUS-BOIS · SEPTEMBRE–OCTOBRE 1677

Deux baptêmes, puis douze jours

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues. Marie Angélique, fille de Claude et de François, porte notre descendance. Sa jumelle Élisabeth Louise reste dans l'histoire familiale, bien qu'elle n'ait pas eu de descendants.

Le 30 septembre 1677, le curé d'Asnières-sous-Bois inscrit deux baptêmes. Deux petites filles, nées le 28. Des jumelles. La première s'appelle Marie Angélique ; la seconde, Élisabeth Louise. Leur père, François La Humière, est homme de chambre du baron d'Avrigny. Leur mère, Claude Françoise Charlotte, est demoiselle suivante de la baronne, Marie Angélique de Veilhan. Le couple sert une grande maison — et cette grande maison vient se pencher sur les berceaux. Pour Marie Angélique, le registre nomme Camille Savary comme parrain, et la baronne elle-même comme marraine. Pour Élisabeth Louise : le baron César du Puy et Élisabeth de Veilhan. Les titres s'étalent sur de longues lignes — « haut et puissant seigneur messire César du Puy, baron d'Avrigny, Asnières, Moissy, Moulinot et autres lieux ». Ils situent une société hiérarchisée, mais aussi des relations bien concrètes : ceux que Claude et François servent prennent place dans le plus grand événement de leur famille. Et la première enfant reçoit le prénom de sa marraine, la baronne. Tournez maintenant la page du registre. Elle change d'échelle. Élisabeth Louise est inhumée le 10 octobre, dans l'église. Douze jours. Douze jours séparent sa naissance de sa sépulture. Le registre note la présence du père au convoi ; il ne donne pas la cause de la mort. Nul besoin de dialogue pour mesurer la perte. Il suffit de laisser côte à côte les deux baptêmes et cette ligne de sépulture. En février 1682, une autre fille, Marie Catherine, est baptisée. Et Marie Angélique réapparaît dans l'acte, auprès de sa cadette. Elle a quatre ans. L'ancêtre que nous verrons se marier en 1695 a d'abord été cette petite fille de quatre ans, nommée à côté d'un

berceau. Les registres savent parfois rendre une taille humaine à ceux que nous avions rangés dans une colonne. Le 17 juillet 1695, Marie Angélique épouse François Gagneux, marchand de Coulanges-sur-Yonne. Six ans plus tard, c'est le contrat de Catherine avec l'épicier Pierre Coquille. Et un homme traverse tous ces actes : le curé Gabriel Robineau. Il signe les baptêmes de 1677 ; il est là, auprès de Catherine, au contrat de 1701. Vingtquatre années d'une famille passent entre deux de ses signatures. Ce retour d'un témoin dit une continuité paroissiale ; il ne permet pas de lui prêter des conseils au ménage. Les quatre ans d'hébergement promis à Catherine prennent alors un autre relief. Le document n'accompagne pas une aide abstraite : il accompagne une fille que cette maison a vue grandir. Marie Angélique ouvre la descendance qui nous rejoint ; Catherine ouvre le contrat qui nous la fait comprendre ; Élisabeth Louise reste présente par les douze jours que le registre a gardés. Une histoire de famille doit pouvoir accueillir les trois.

ANECDOTE

Des jumelles filleules d'un baron

Le 30 septembre 1677, à Asnières-sous-Bois, deux jumelles reçoivent pour parrains et marraines le baron et la baronne d'Avrigny, que servaient leurs parents. L'une, Marie Angélique, sera l'ancêtre de Bernard Vargues ; l'autre, Élisabeth Louise, ne vivra que douze jours.

LIRE LES ACTES

Les extraits transcrits sont tirés de la lecture publiée dans le dossier familial. L'orthographe est modernisée ; les abréviations sont développées. Une lacune ou une lecture incertaine demeure entre crochets.

PLANCHE V

Le lieu des registres



FIG. 51 Asnières-sous-Bois, l'église Saint-Sulpice : le village où les registres font vivre la famille La Humière–Despland, de 1672 à 1713. François Goglins, 2016, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.

DOCUMENT

Une fonction auprès de la baronne

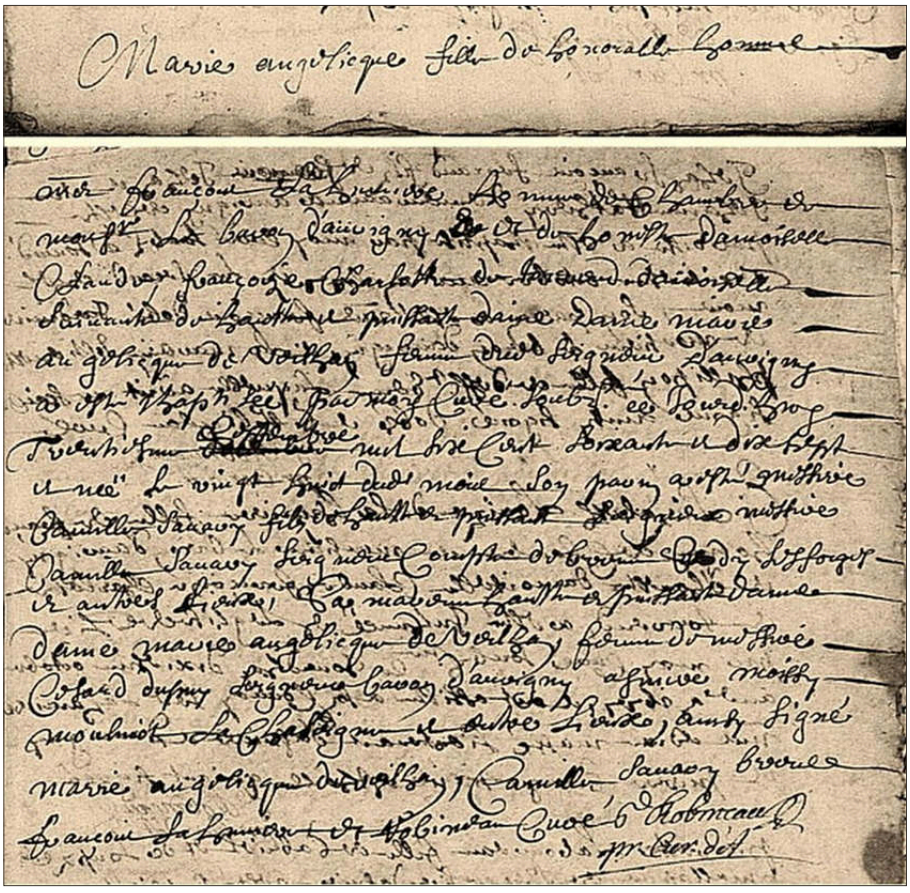


FIG. 52 *Baptême de Marie Angélique La Humière, 30 septembre 1677 : « François La Humière, homme de chambre de monsieur le baron d'Avrigny », « damoiselle Claude Françoise Charlotte de Torrend, damoiselle suivante », puis Camille Savary et Marie Angélique de Veilhan. AD Yonne, Asnières-sous-Bois, BMS 1669–1700, 4 E 20/E 1 (5 Mi 85/9). — « damoiselle suivante » : l'acte décrit la fonction de Claude auprès de la maison d'Avrigny.*

DOCUMENT

Les personnes autour du baptême

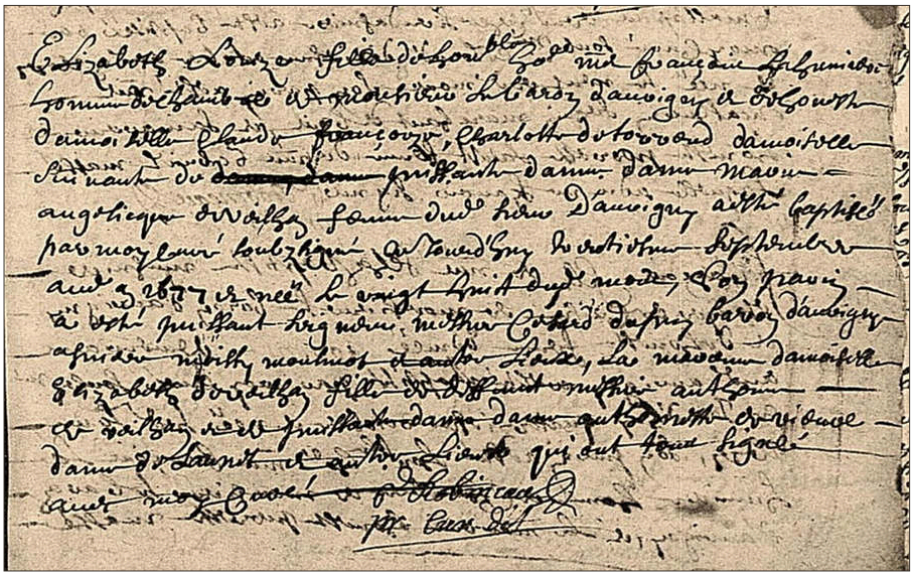


FIG. 53 *Baptême d'Élisabeth Louise, la jumelle, le même jour. Parrain : « haut et puissant seigneur messire César du Puy, baron d'Avrigny, Asnières, Moissy, Moulinot et autres lieux » ; marraine : Élisabeth de Veilhan. AD Yonne, même registre. — Le titre éclaire l'entourage des parents ; il ne fait pas du baron un parent de l'enfant.*

DOCUMENT

Le métier du père demeure

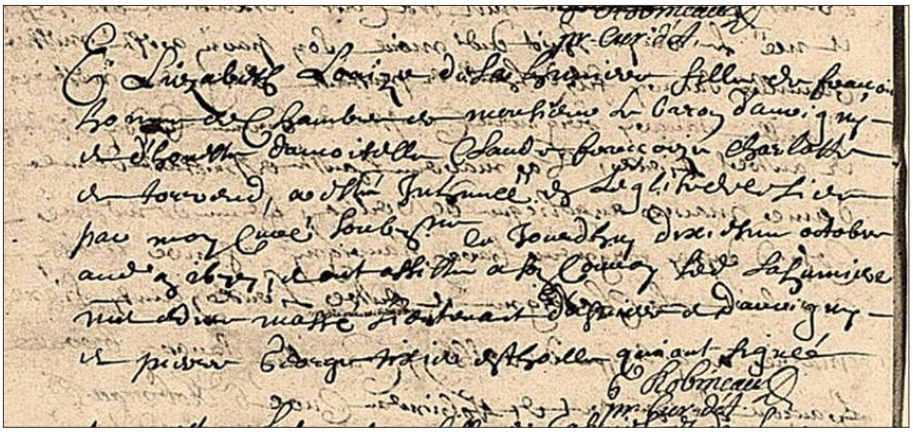


FIG. 54 *Douze jours d'existence : l'inhumation d'Élisabeth Louise La Humière, 10 octobre 1677, « fille de François La Humière, homme de chambre de monsieur le baron d'Avrigny ». AD Yonne, Asnières-sous-Bois, BMS 1669–1700. — La cause de la mort n'est pas donnée dans l'extrait.*

DOCUMENT

Une fille accompagnée

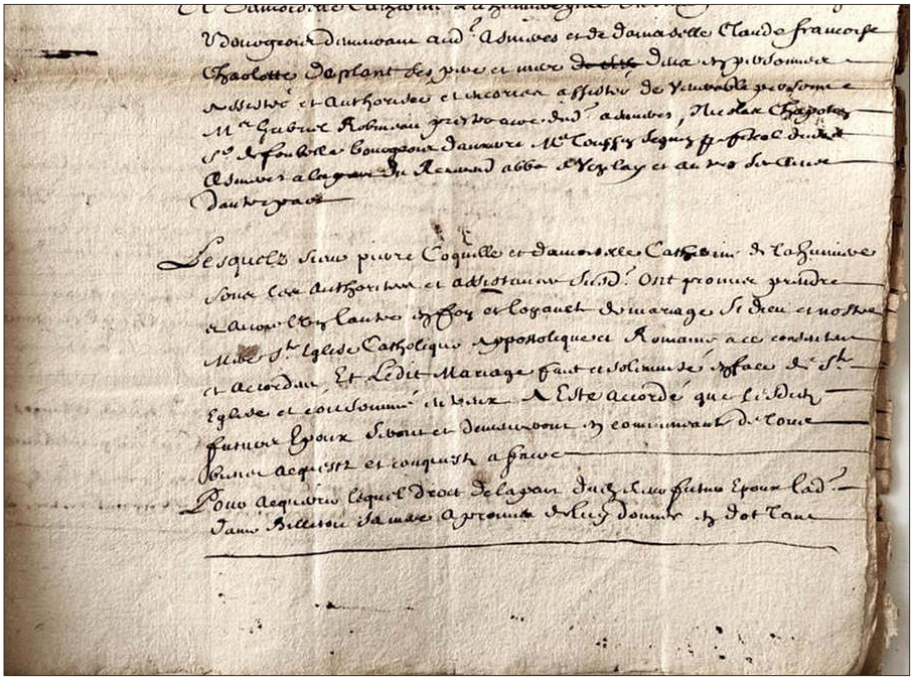


FIG. 55 *Contrat de mariage de Pierre Coquille et de « damoiselle Catherine de La Humière », reçu par Christophe Frotier le 26 avril 1701. La future est « authorisée et assistée » de ses père et mère et de leurs amis. AD Nièvre, 3 E 6/113. — La formule décrit une participation à l'acte, sans révéler les sentiments des personnes.*

47

PARIS · 1633–1643

Le luthiste et la rue des Halles

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

BRANCHE de Bernard Vargues. Pierre Desplas dit Beaulieu et Geneviève Daumont sont les parents de Claude. Son père musicien et son grand-père drapier se prénomment tous deux Pierre. Avant de suivre Claude Despland en Bourgogne, entrons chez ses parents, à Paris. Son père, Pierre Desplas dit Beaulieu, joue du luth et enseigne la musique. Sa mère est Geneviève Daumont. Dans la génération précédente, un autre Pierre, le grand-père, vendait du drap. Deux Pierre, deux métiers : cette distinction nous permettra de passer de l'atelier du marchand au foyer du musicien sans perdre la famille de vue. Les relevés du fonds Laborde donnent quatre baptêmes à Saint-Eustache : Marie en 1633, Magdeleine en 1634, Geneviève en 1637, Louis en 1643. Ils présentent Pierre comme joueur de luth et maître joueur d'instruments. Ce fonds, constitué au XIXe siècle à partir des registres parisiens, est un trésor : une grande partie de l'état civil ancien de Paris a disparu dans les incendies de la Commune, en 1871. Nous lisons des extraits rescapés, pas quatre registres intacts posés côte à côte. Une note familiale situe le foyer rue de la Cossonnerie, près des Halles. La rue existe encore. Aucune maison n'est identifiée comme celle de Pierre, mais la photographie de 1890 et celle de 2025 montrent combien un lieu peut changer tout en gardant son nom. Pour le musicien, ce quartier était d'abord celui où vivait son ménage, où se nouaient ses relations. Et voici une rencontre de calendriers qui me ravit. Le 3 mai 1637, la petite Geneviève est baptisée à SaintEustache — une semaine exactement après la consécration de l'église, datée du 26 avril. Rien n'indique que Pierre ait assisté à la cérémonie. Mais le rapprochement rend à son église une histoire contemporaine de la sienne : sa fille est parmi les premières baptisées de la nef tout juste consacrée. Le tableau de Valentin de Boulogne nous rapproche d'un geste : tenir un luth, poser les

doigts, chanter. Le Metropolitan Museum y voit un jeune soldat ; ce n'est pas Pierre, et le tableau n'est pas son portrait. Le luth conservé dans le même musée permet un autre regard : la caisse faite de fines côtes de bois, la construction nécessaire au son. L'image et l'objet expliquent un métier sans lui inventer une commande. Du côté de Geneviève Daumont, la musique revient — et de quelle façon ! Son père, François Aulmont, est qualifié de violon ordinaire de la chambre du roi. Un musicien du roi. Le service royal devient ici très concret : un instrument à jouer, des occasions où il faut être prêt, une compétence reconnue. Sa fille épouse un musicien. Les relations de métier entrent dans la parenté, et se prolongent jusque dans une petite maison d'Asnières.

ANECDOTE

Le violon du roi

Parmi les ancêtres de Bernard Vargues figure François Aulmont, « violon ordinaire de la chambre du roi » sous Louis XIII. Sa fille épousa un luthiste, Pierre Desplas dit Beaulieu : la musique de cour coule dans cette branche.

COMPRENDRE CE MÉTIER

Le titre de maître joueur d'instruments indique une activité professionnelle. Le luth peint et l'instrument du Met sont des documents de contexte ; aucun des deux n'a une provenance familiale.



FIG. 56 *Valentin de Boulogne, Joueur de luth, vers 1625–1626. Contexte du métier de Pierre Desplas ; le modèle n'est pas notre ancêtre. The Metropolitan Museum of Art, 2008.459, domaine public.*



FIG. 57 *Luth attribué à Wendelin Tieffenbrucker, fin du XVIe siècle, transformé au XVIIIe siècle. Objet de comparaison sans provenance familiale. The Metropolitan Museum of Art, 1989.13, domaine public.*



FIG. 58 *La rue de la Cossonnerie vers 1890, photographiée par Hippolyte Blancard : façades anciennes et pavillons des Halles de Baltard au fond. Paris Musées, musée Carnavalet, CC0.*



FIG. 59 *La même rue le 2 avril 2025. Les Halles de Baltard ont disparu en 1971 ; le tracé de la rue demeure. Chabe01, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.*



FIG. 60 *Saint-Eustache gravée par Jean Charles Huguet d'après Charles Fichot, XIXe siècle. Paris Musées, musée Carnavalet, G.24039, CC0.*



FIG. 61 *Saint-Eustache vue depuis le jardin des Halles, le 16 mai 2024. Chabe01, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.*

48

PARIS · XVIE–XVIIE SIÈCLES

Les cordes et les boutiques

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues. Geneviève Daumont, mère de Claude, est fille de François Aulmont et de Geneviève Baillon. La branche Baillon conduit au cordier Bernard et aux Tartarin.

APRÈS les cordes qu'on fait vibrer, celles qu'on tend pour hisser et soutenir. Le hasard des alliances a de l'humour ! Bernard Baillon est cordier ordinaire de l'artillerie dans le dossier familial. C'est le père de Geneviève Baillon, épouse du musicien François Aulmont. Le rapprochement des deux métiers amuse — mais ne les confondons pas. Un violon et un canon n'attendent pas la même chose de leurs cordes. La planche de corderie de l'Encyclopédie, publiée en 1763, est bien postérieure à Bernard, mort à Paris en 1612 selon l'arbre. Elle ne montre pas son atelier. Mais elle fait comprendre l'espace qu'exigeait ce travail : une filerie interminable, des roues, des crochets, des gestes coordonnés pour tendre, tordre, réunir la matière. Le métier cesse d'être un mot coincé entre une naissance et un décès. Il retrouve des gestes et un lieu. Catherine Tartarin, épouse de Bernard, ouvre un autre versant du Paris des métiers. Le dossier la rattache à Edme Tartarin, maître rôtisseur, et à Marguerite Baudon ; la génération précédente comprend Nicolas Tartarin, maître apothicaire, et Cécile Dupuis. Le rôtisseur prépare la nourriture ; l'apothicaire prépare et vend des remèdes. Dans les deux cas, la boutique est le lieu où un savoir rencontre les besoins de tous les jours. Saint-Séverin situe le territoire parisien d'Edme. La vue de l'église n'identifie ni sa maison ni sa boutique ; elle offre un repère qu'on peut encore reconnaître en marchant. Les enseignes ont changé, les usages aussi ; la famille devient une raison de plus de regarder la ville — non de s'en déclarer propriétaire. Ces métiers ne sont pas une curiosité ajoutée autour du musicien. Ils appartiennent au côté maternel de Claude.

Geneviève Daumont relie le luthiste au violoniste du roi ; Geneviève Baillon relie le violon au cordier ; Catherine Tartarin fait entrer les boutiques. Les femmes, ici encore, sont les articulations exactes du récit. Revenons maintenant à l'autre côté du foyer. Le père de Pierre le musicien porte le même prénom que lui. Il ne joue pas du luth : il vend du drap. Et son adresse a gardé une enseigne qui donne envie de tourner la page : la maison de la Sirène.

CE QUE NOUS SAVONS

La filerie reproduite date de 1763 et sert à expliquer le métier. Elle n'est ni le plan de l'atelier de Bernard, ni une preuve de son affectation dans un bâtiment de l'Arsenal.

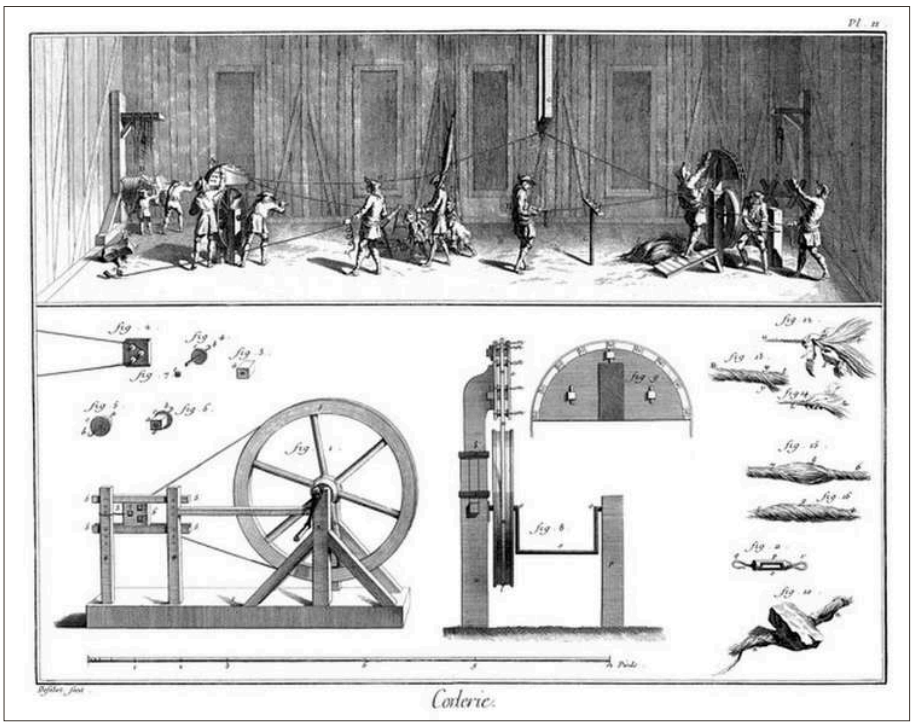


FIG. 62 *Filerie couverte, coupe dans la longueur : planche de corderie de l'Encyclopédie, 1763. Un atelier bien postérieur à Bernard Baillon, qui montre la contrainte du métier. Bibliothèque Mazarine, ENCCRE, domaine public.*



FIG. 63 *Saint-Séverin, paroisse de naissance d'Edme Tartarin, maître rôtisseur : la nef gothique reconstruite aux XVe et XVIe siècles. David Iliff, Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0.*



FIG. 64 *Abraham Bosse, La Galerie du Palais, vers 1638 : lingères, merciers et libraires tiennent boutique au Palais de justice. National Gallery of Art, Washington, domaine public.*

49

PARIS, RUE SAINT-HONORÉ · 1604–1623

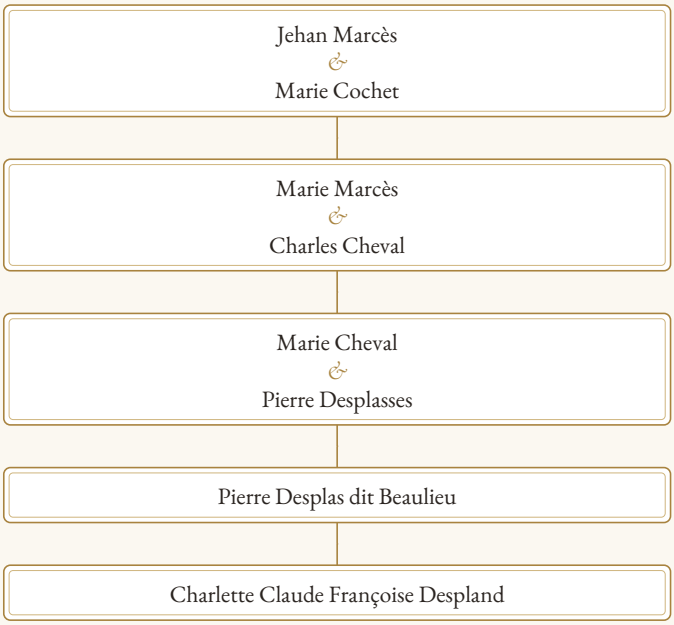
La maison de la Sirène

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues. Marie Cheval et Pierre Desplasses, le drapier, sont les parents de Pierre Desplas dit Beaulieu. Marie Marcès est la mère de Marie Cheval.

UNE sirène. Vous pensez aux contes, aux navigateurs ensorcelés ? Pas du tout. Notre Sirène apparaît dans un inventaire après décès. Le 22 décembre 1608, les biens de Marie Cheval sont décrits rue Saint-Honoré, dans la maison à l'enseigne de la Sirène. Son mari, Pierre Desplasses, est marchand drapier et bourgeois de Paris. Leur fils Pierre — le futur luthiste — est encore mineur. La mère vient de mourir. Et il faut rendre les droits de l'enfant assez clairs pour qu'ils survivent à son absence.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Raccord retenu dans le dossier familial. Suite dans les tableaux de parenté.

Parmi les papiers, l'inventaire retrouve le titre du mariage, daté du 12 février 1604 Quatre années seulement séparent le commencement du ménage et cet inventaire. Pierre Courant, marchand passementier, intervient comme subrogé tuteur : à côté du père, une autre personne doit veiller à distinguer les intérêts du petit. La maison réunie sous une enseigne devient une maison où la transmission doit être organisée. Le drap que vend Pierre, c'est l'étoffe — surtout de laine —, pas le linge de lit. Le mot nous fait entrer dans le commerce de l'habillement. Pour connaître son stock, ses fournisseurs, ses comptes, il faudrait poursuivre la lecture des pièces. L'enseigne nous donne une adresse historique, pas la photographie d'une façade. Le plan de Merian, de 1615, situe la rive droite, ses artères marchandes, le Louvre et la Seine. C'est une représentation ancienne, pas un cadastre permettant de pointer la parcelle de la Sirène. La vue actuelle de la rue Saint-Honoré montre un lieu qui continue, malgré les reconstructions. Et voici qu'en 1623, quinze ans plus tard, l'inventaire de Marie Marcès — la mère de Marie Cheval — fait reparaître le père et le fils. Pierre Desplaces y représente son enfant mineur, né de sa première femme

défunte. Quinze ans après sa mort, le nom de Marie Cheval est encore indispensable à la phrase : sans elle, les droits du fils sur cette succession ne seraient pas compris. Voilà pourquoi ces textes retiennent parfois les femmes bien mieux que les récits écrits pour célébrer un nom d'homme. Le futur luthiste a donc grandi parmi des marchands, au milieu de biens et de relations que les successions ont obligés à décrire. Rien ne nous dit comment il a choisi la musique. Pas de dispute avec son père, pas de vocation contrariée : rien. Et en remontant encore par Marie Cheval, l'étoffe cède la place au métal. Les Marcès et les Cochet nous attendent : des orfèvres.

ANECDOTE

À l'enseigne de la Sirène

En 1608, rue Saint-Honoré, un marchand drapier perd sa femme. L'inventaire de ses biens est dressé dans « la maison où pend pour enseigne la Sirène ». Son fils mineur deviendra joueur de luth — et l'ancêtre de Bernard Vargues.

LA MAISON ET SES HABITANTS

La maison de la Sirène est attestée comme adresse dans le relevé de l'inventaire de 1608. Sa parcelle et son bâti actuel ne sont pas identifiés. La façade du bureau des drapiers, plus tardive, illustre le métier.



FIG. 65 *Le plan de Merian, 1615 : les Tuileries et les quartiers de la rive droite vers la porte Montmartre. Wikimedia Commons, domaine public.*



FIG. 66 *La rue Saint-Honoré, 15 avril 2023 ; la maison de la Sirène n'y est pas localisée. Chabe01, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.*



FIG. 67 *La façade du bureau des marchands drapiers, construite vers 1660 rue des Déchargeurs et remontée au musée Carnavalet en 1872, photographiée à la fin du XIXe siècle. Paris Musées, musée Carnavalet, CC0.*

50

PARIS, PONT AU CHANGE · XVIE–XVIIIE SIÈCLES

Au-dessus de la Seine, les orfèvres

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues. Marie Marcès, mère de Marie Cheval, est fille de Jehan Marcès et de Marie Cochet. Le rameau Cochet conduit aux La Dehors.

IMAGINEZ seulement ce que l'image nous montre : des maisons serrées sur un pont, des fenêtres ouvertes sur le fleuve, des boutiques suspendues au-dessus de l'eau. Ce n'est pas un décor inventé pour notre famille. Les plans et les peintures ont gardé plusieurs états du Pont au Change. Et c'est là que la généalogie fait naître Marie Marcès, en 1561, dans une famille d'orfèvres. L'emplacement d'une boutique précise, lui, reste inconnu. Son père, Jehan Marcès, est maître orfèvre, comme son grand-père Thomas. Sa mère, Marie Cochet, est elle-même fille d'un orfèvre, Jehan Cochet. Le métier se répète des deux côtés de l'alliance : c'est un milieu tout entier, qui connaît les métaux précieux et les exigences d'un savoir reconnu. Les planches de l'Encyclopédie montrent les outils du siècle suivant, de la bouterolle au brunissoir. Elles expliquent les opérations ; elles ne fournissent pas le catalogue d'un atelier Marcès. Perrette Lhomme, épouse de Thomas Marcès, apporte une branche où paraît Hubert Lhomme, maître doreur bosselier, uni à Marie des Caulx. Repousser le métal en relief, travailler sa surface, y poser de l'or : autant de compétences distinctes. Un descendant ne reçoit jamais un métier unique ; il reçoit l'histoire de plusieurs mains. Marie Marcès épouse Charles Cheval, marchand mercier ferronnier. Par lui, la recherche rejoint Germain Cheval, chirurgien juré, et Jeanne Dumesnil. Le métal rencontre le commerce, et le soin. Ce voisinage ne donne aucun droit d'attribuer à Germain un instrument dessiné par Paré. Il suffit de lui rendre sa qualification et ses relations. Le Pont au Change que peint Raguenet au XVIIIe siècle n'est déjà plus celui de l'enfance de Marie. L'incendie de 1621 a détruit le pont antérieur ; le suivant sera reconstruit en pierre, puis dépouillé de

ses maisons à la fin du XVIIIe siècle. Celui qu'on photographie aujourd'hui est une troisième reconstruction. Le lieu persiste ; le bâtiment change. Une comparaison ancienne et actuelle devient instructive dès qu'on cesse de lui demander une permanence qui n'existe pas. Et Marie Cochet nous mène enfin à Jehanne de La Dehors. Avec ce nom, nous quittons les orfèvres pour… les bouchers de la Grande Boucherie. Quelques rues suffisent. Les métiers paraissent loin l'un de l'autre dans nos classements ; les mariages les rapprochent dans les actes.

ANECDOTE

Née sur un pont

Marie Marcès, ancêtre de Bernard Vargues, est donnée née en 1561 sur le Pont au Change, à Paris, dans une famille d'orfèvres. À l'époque, le pont était entièrement bâti de maisons et de boutiques au-dessus de la Seine. Il brûla en 1621.

LIRE UNE VUE ANCIENNE

Le plan de 1615, le tableau du XVIIIe siècle et la photographie de 2022 montrent des états différents. Ils situent un quartier et un franchissement de la Seine ; aucun détail n'est désigné comme la boutique de Jehan Marcès.

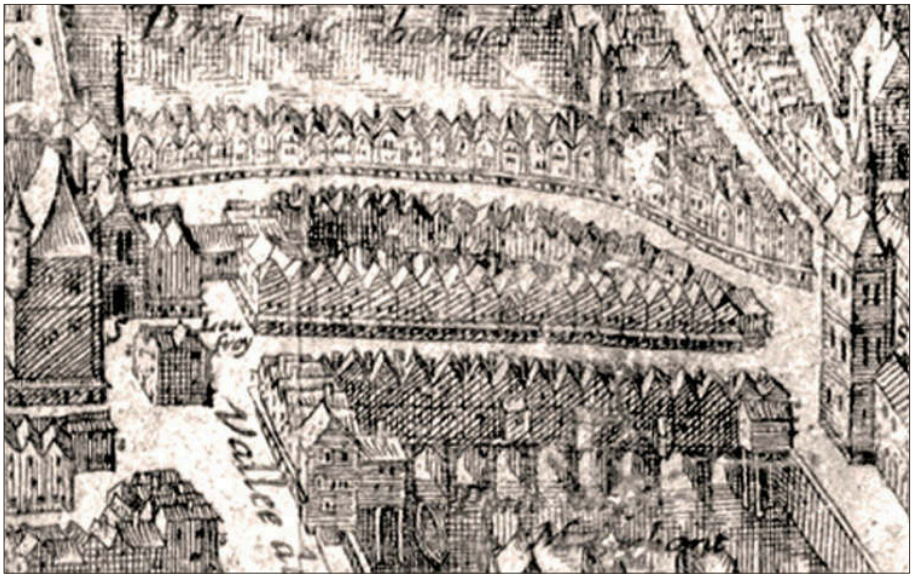


FIG. 68 *Le plan de Merian, 1615 : la pointe de l'île de la Cité, le pont Marchand et le pont au Change couverts de maisons, six ans avant l'incendie de 1621. C'est le paysage de l'enfance de Marie Marcès. Wikimedia Commons, domaine public.*



FIG. 69 *Raguenet, La Joute des mariniers entre le pont Notre-Dame et le pont au Change, 1756 : le pont reconstruit en pierre, toujours bordé de maisons. Paris Musées, musée Carnavalet, P272, CC0.*

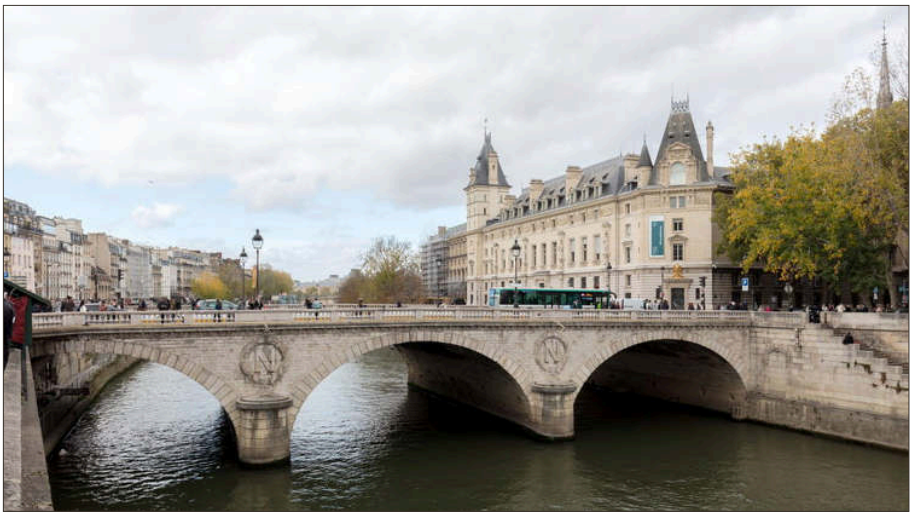


FIG. 70 *Le Pont au Change le 1er novembre 2022 : le pont de 1858–1860, dégagé. Diego Delso, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.*

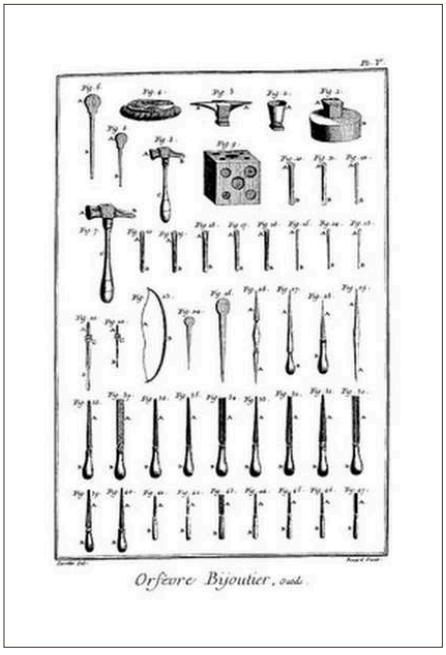


FIG. 71 *Encyclopédie, 1765, « Orfèvre bijoutier » : répertoire d'outils, de la bouterolle au brunissoir. Domaine public.*

51

PARIS, QUARTIER DU CHÂTELET · XVE–XVIE SIÈCLES

La boucherie et la chambre de justice

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues. Jehanne de La Dehors épouse l'orfèvre Jehan Cochet. Son père Étienne est rattaché à la Grande Boucherie ; plus haut, Isabelle Porcher relie cette famille à Joigny et à Sens.

LA Grande Boucherie : le nom évoque une boutique. Erreur ! Rendons-lui sa taille d'institution. C'était l'une des corporations les plus puissantes, les plus riches et les plus redoutées de Paris. Le dossier place Étienne de La Dehors parmi ses copropriétaires, aux côtés de la mention du cimetière SaintJean. Marchand boucher, il épouse Isabeau de Luppé. Les mots de propriété et de métier comptent ici plus qu'une scène pittoresque de marché : ils désignent des ressources, des droits, une position dans la ville. Isabeau est fille de Jacques de Luppé, procureur du roi au Châtelet, et de Catherine Le Secq. Le commerce de la viande et la justice royale se rencontrent dans une alliance. Le Châtelet, au débouché du Pont au Change, rendait ce voisinage presque physique. La forteresse a disparu ; les vues anciennes la replacent tout contre les bâtiments de la boucherie. La remontée La Dehors passe par Pierre — qualifié d'avocat au Parlement, de monnayeur du Serment de France et de lieutenant criminel du prévôt de Paris —, époux de Marie Arnoult. Avant lui, Jehan, puis Oudard, maîtres bouchers. Et voyez : le passage par la justice ne supprime pas le métier de la famille. Étienne reviendra au commerce. Méfions-nous des récits où chaque charge prestigieuse effacerait le travail de la génération d'avant. La tour Saint-Jacques est le dernier vestige de l'ancienne paroisse Saint-Jacques-de-la-Boucherie — l'église même des bouchers. Elle nous rapproche du territoire professionnel des La Dehors ; elle ne documente ni leur domicile ni

leur sépulture. Un lieu peut appartenir à l'histoire d'une famille sans lui avoir appartenu. Le vieux Paris regorge d'histoires spectaculaires : les révoltes, les procès, les crimes célèbres. Je pourrais vous raconter la révolte des Cabochiens, menée en 1413 par les bouchers parisiens… mais je ne placerai aucun La Dehors dans un camp, faute de pièce. Et aucun ne siégera parmi les juges de Villon. Leur intérêt ne dépend pas d'une présence empruntée à un grand événement. Leurs charges, leurs biens et leurs alliances suffisent. Deux femmes préparent la suite. Isabeau de Luppé fait entrer la parenté d'un procureur. Isabelle Porcher, épouse d'Oudard, ouvre plus haut le chemin de Joigny et de Sens. Les prénoms se ressemblent ; les places diffèrent. C'est Isabelle que nous allons suivre — jusqu'à un homme dont la silhouette a traversé six siècles, agenouillée dans une église.

> LA MAISON ET SES HABITANTS
>
> Les vues du Châtelet et de la tour Saint-Jacques situent un milieu de travail et de voisinage. Elles ne localisent aucune maison familiale. Le dossier distingue la possession de droits commerciaux et la propriété d'un bâtiment déterminé.



FIG. 72 *Vue du Grand-Châtelet et de la Grande-Boucherie du côté de la rue Saint-Denis, anonyme, vers 1800 : la forteresse et les bâtiments de la boucherie peu avant leur démolition. Paris Musées, musée Carnavalet, D.3137, CC0.*



FIG. 73 *La Victoire de Louis-Simon Boizot sur la fontaine du Palmier, place du Châtelet, 30 septembre 2023. Ibex73, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.*



FIG. 74 *La tour Saint-Jacques photographiée par Gustave Le Gray vers 1857–1859. J. Paul Getty Museum, 84.XP.218.18, domaine public.*



FIG. 75 *La tour Saint-Jacques aujourd'hui, restaurée et ouverte à la visite. Sailko (Francesco Bini), Wikimedia Commons, licence Creative Commons.*

52

JOIGNY, SENS ET DIANT · XIIIE–XVE SIÈCLES

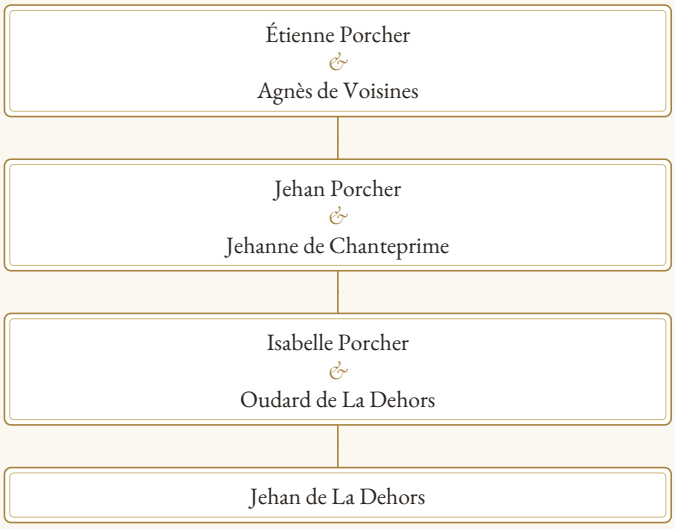
Un homme agenouillé à Joigny

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues. Isabelle Porcher est fille de Jehan Porcher et de Jehanne de Chanteprime ; Jehan est fils d'Étienne Porcher et d'Agnès de Voisines. La chaîne détaillée figure dans les annexes.

ENTREZ avec moi dans l'église Saint-Thibault de Joigny. Là, dans la pénombre, une statue de pierre peinte représente un homme à genoux, les mains jointes. Il s'appelle Étienne Porcher. Elle date du dernier quart du XIVe siècle selon la notice des Monuments historiques. L'objet est identifié — ce n'est pas un visage anonyme auquel nous prêterions le nom qui nous plaît. Et son lien avec nous est celui de la filiation Porcher retenue dans le dossier Despland, à lire avec sa chaîne complète.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Raccord retenu dans le dossier familial. Suite dans les tableaux de parenté.

La notice donne à Étienne la qualité de sergent d'armes du roi Charles V et rappelle qu'il fonda l'Hôtel-Dieu Notre-Dame de Joigny. La statue provient de la chapelle de la Conception, qu'il avait fondée auprès de l'église. La généalogie développe son parcours de marchand et d'officier au service du roi — il est donné maître des garnisons de vin. La pierre nous donne la présence d'un homme commémoré ; elle ne nous livre ni sa voix ni son âme. Son épouse, Agnès de Voisines, nous mène à Sens. La généalogie familiale la donne négociante en sel — une femme marchande au XIVe siècle ! —, fille de Miles de Voisines, prévôt royal de Sens. Le vin des approvisionnements attribués à Étienne, le sel du commerce attribué à Agnès : deux matières très concrètes derrière les titres. Pour l'un comme pour l'autre, la qualification doit rester attachée à sa source. Leur fils Jehan Porcher épouse Jehanne de Chanteprime. Cette maison rassemble des officiers et des administrateurs du royaume. Et parmi eux… tenez-vous bien. Jehan de Chanteprime est lié à l'histoire d'un livre : la première traduction française du De casibus de Boccace, achevée par Laurent de Premierfait en 1400 — pour lui, et chez lui —, selon la notice du manuscrit de Genève. Au bout d'une enquête commencée devant une signature, voici une page de l'histoire de l'écrit européen. Ce voisinage n'a pas besoin d'expliquer mon goût des livres pour me réjouir profondément. Gillette de

Dormans, épouse de Jehan de Chanteprime, est donnée sœur du cardinal Jean de Dormans, chancelier de France. Le portrait gravé du cardinal date de 1660, des siècles après sa vie ; les armes de Miles de Dormans sont celles d'un évêque de cette parenté. Aucun de ces documents n'est présenté comme un blason de notre famille. Les armes identifient une maison ou une personne à une date donnée. Elles ne démontrent pas seules une descendance. Le château de Diant offre un dernier repère, associé aux Chanteprime ; ses constructions réunissent plusieurs époques. À Joigny, la maison du Bailliage illustre le cadre urbain. Une présence ancienne dans une ville n'autorise pas à s'attribuer chaque belle façade. Il est temps de redescendre. Étienne et Agnès, Jehan et Jehanne, Isabelle et Oudard : les alliances reconduisent vers les La Dehors, les Cochet, les Marcès, Marie Cheval, le drapier, le musicien. Puis Claude, sa fille Marie Angélique, les Gagneux et les Bessin. Le voyage ne s'achève pas devant un château. Il retourne dans une maison des Gobelins, où cinq chaises de paille attendent l'inventaire.

ANECDOTE

Le Boccace de Chanteprime

En 1400, Laurent de Premierfait achève la première traduction française des « Cas des nobles hommes et femmes » de Boccace — pour Jehan de Chanteprime, et dans sa maison. Ce haut fonctionnaire du royaume figure dans l'ascendance Despland retenue par la famille.

ARMOIRIES : GARDER LA BONNE ATTRIBUTION

Chanteprime : dessin moderne d'armes de cette maison. Miles de Dormans : armes épiscopales personnelles. Ces reproductions sont des repères héraldiques de la parenté étudiée, sans attribution à l'ensemble des descendants.



FIG. 76 *Étienne Porcher, statue de la fin du XIVe siècle, église Saint-Thibault, Joigny. Renaldus, Wikimedia Commons, CC0. Notice patrimoniale PM89000643.*



FIG. 77 *La cathédrale Saint-Étienne de Sens, 26 septembre 2022, l'une des premières cathédrales gothiques : le grand repère de la ville des Voisines, des Porcher et des Chanteprime. François Goglins, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.*

ARMORIAL



FIG. 78 *Chanteprime — d'or au chevron de sable accompagné de trois hures de sanglier du même. Dessin : Pueblopassingby, 2018, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.*

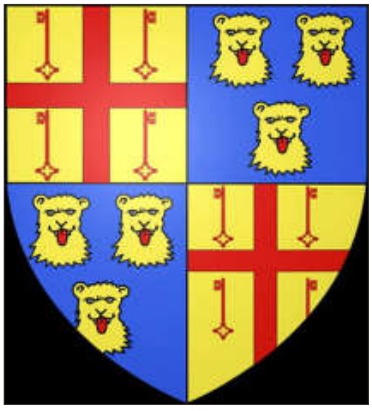


FIG. 79 *Miles de Dormans — évêque de Beauvais, neveu de Gillette : écartelé de Beauvais et de Dormans. Dessin : Jimmy44, d'après l'Armorial de Gelre, f. 52r, CC BY 3.0. Armes personnelles d'un parent collatéral.*



FIG. 80 *Le château de Diant, 20 février 2019 : tours, murs et douves d'une seigneurie associée aux Chanteprime à la fin du XIVe siècle. Thor19, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.*



FIG. 81 *Joigny, la maison du Bailliage, 12 août 2025 : le cadre urbain de la ville d'Étienne Porcher, sans attribution de propriété. Benjamin Smith, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.*



FIG. 82 *Le cardinal Jean de Dormans, frère de Gillette, dans l'Histoire de tous les cardinaux françois, Paris, 1660 : portrait gravé rétrospectif. Domaine public.*

53

ASNIÈRES-SOUS-BOIS · COULANGES · 1672–1713

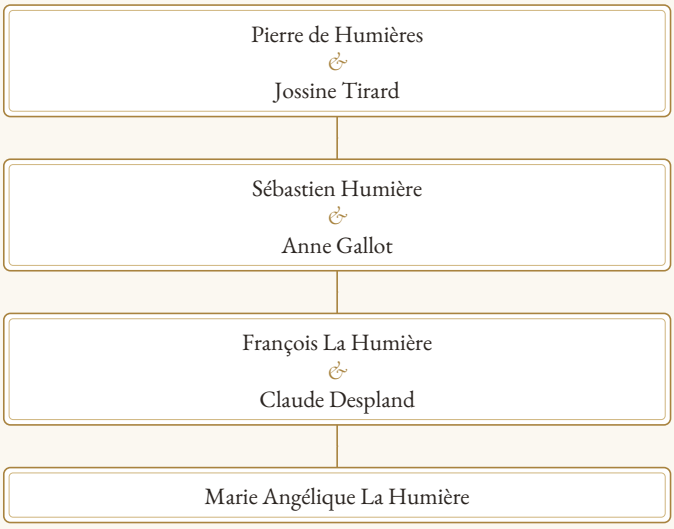
L'autre moitié de la page

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues. François La Humière est le mari de Claude Despland. Leur fille Marie Angélique conduit aux Gagneux, aux Bessin, puis à Gabrielle Cadet, mère de Bernard.

UNE page de registre porte toujours deux parents. Nous avons beaucoup regardé la mère : sa signature, son père musicien, sa parenté parisienne. Il reste le père. François La Humière, homme de chambre du baron d'Avrigny. Lui n'a pas attendu que nous retrouvions ses ancêtres pour vivre au milieu de ces actes. Il signe, il accueille ses filles, il suit le convoi de l'une d'elles, il promet un toit à un jeune ménage.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Filiation retenue par le relevé familial et le dossier La Humière. Le raccord vers Sébastien reste à documenter par une pièce reproduite.

D'où venait François ? Le livre La Humière lui donne pour parents Sébastien Humière et Anne Gallot ; le relevé actualisé reprend ce couple. À ce degré, les biographies sont minces : ni lieu ni métier solidement documentés. Le lecteur doit connaître leur place sans qu'on lui raconte une enfance que les sources ignorent. Le contrat de mariage de François et de Claude aurait tout éclairé. On l'a cherché. Le rapport remis le 27 novembre 2024 par David Descourtieux, de Bonne Pioche Généalogie, rend compte de dépouillements autour d'Asnières, Coulanges et Vézelay. Aucun contrat retrouvé. Et la raison est d'une cruauté toute matérielle : les minutes conservées d'Asnières commencent en 1715. Une date manque parfois parce qu'une série entière a disparu. À Coulanges, les Gagneux paraissent dans les affaires. En 1704, un François Gagneux, marchand, donne une métairie à bail avec une partie de son bétail ; d'autres actes décrivent des rentes et des maisons. Les homonymes restent à distinguer, mais le métier de marchand prend corps : le capital est dans la terre et les bêtes autant que dans la boutique. Une mention du répertoire, au 7 mai 1713, annonce un inventaire pour « la veuve François Gagneux ». La liasse est dite très abîmée. Voilà une porte encore fermée — mais avec une adresse. Nous ne faisons pas de cette veuve Marie Angélique par simple proximité

du nom. Et pendant ce temps, l'arbre familial nous emmène au nord, vers le grand-père attribué à François : un bourgeois d'Ardres.

> CE QUE NOUS SAVONS
>
> Le couple d'Asnières est présent dans les actes reproduits. Son ascendance par Sébastien et Anne est celle de la généalogie familiale ; le contrat qui permettrait de la contrôler n'a pas été retrouvé.

54

ARDRES · 1583–1608

Bourgeois et sergent

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues. Pierre de Humières est donné pour grand-père de François La Humière.

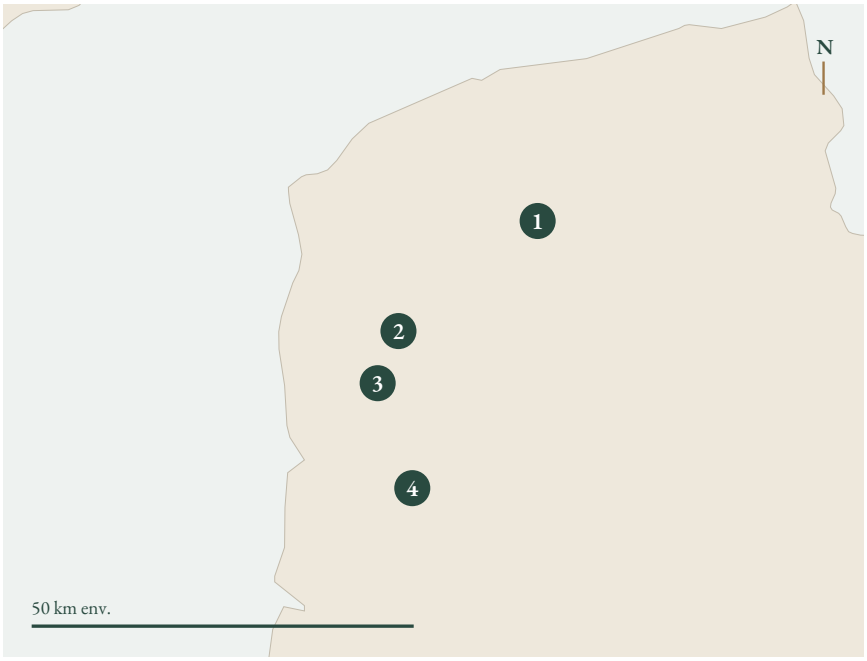
DEUX qualités pour un même nom : bourgeois et sergent. On croirait deux vies. À Ardres, elles racontent au contraire un seul pays — celui d'une ville qui vit sur une frontière. Pierre de Humières y est établi selon la généalogie familiale. En 1608, il épouse Jossine Tirard, fille de Jean Tirard et de Jeanne Fardoul. Le dossier le fait naître en 1583. Treize ans plus tard, en 1596, Ardres tombe aux mains des troupes espagnoles de l'archiduc Albert, juste après Calais. Elle ne reviendra à la France qu'en 1598, à la paix de Vervins. L'histoire de la place est documentée ; la présence de Pierre pendant le siège ne l'est pas. Nous pouvons placer son adolescence dans ces années terribles sans le jucher sur une muraille ni le jeter dans une fuite. Être bourgeois, ici, c'est appartenir à la communauté urbaine, avec ses droits et ses charges — non une étiquette de revenu. Être sergent dans la compagnie du marquis de Montcavrel, c'est un service militaire. Le livre propose Jean de Monchy, gouverneur d'Ardres, comme le marquis concerné. Cohérent avec le lieu et le temps ; mais seul un rôle de compagnie serait la pièce décisive. Le fameux camp du Drap d'Or, en 1520, où François Ier et Henri VIII rivalisèrent de magnificence entre Ardres et Guînes, appartient au paysage d'Ardres — pas à la biographie de Pierre, qui n'était pas né. L'église d'aujourd'hui aide à retrouver la ville ; elle ne désigne pas son lieu de mariage. Jossine, elle, reste dans l'ombre. Son prénom et ceux de ses parents entrent dans la généalogie ; aucune de ses journées ne nous est parvenue. Leur fils Sébastien constitue le passage suivant, puis vient François, au service d'un baron dans l'Yonne. Comment est-il arrivé là ? Une recommandation, un voyage, une occasion ? Nous l'ignorons. Ce que nous pou-

vons suivre est déjà singulier : la ligne découverte auprès d'une baronne bourguignonne revient vers une ville de garnison, puis vers des laboureurs du Boulonnais.

> COMPRENDRE LES QUALITÉS
>
> Bourgeois : appartenance à une ville. Sergent : fonction dans une compagnie. Ces mots renseignent une position ; ils ne démontrent ni une fortune, ni une noblesse, ni la participation à un siège.

CARTE · LIEUX DU RÉCIT

Le Boulonnais des La Humière



1 · Ardres	Pierre, mariage de 1608
2 · Crémarest	Jean et Jehan, XVIe siècle
3 · Samer	rameau Le Maire
4 · Montcavrel	titre du marquis

Les points situent des lieux cités ; aucune route n'est reconstituée. Le contour des pays est contemporain. Nord en haut. Sources : GeoNames (CC BY 4.0), Natural Earth (domaine public). Ardres : repère de l'église, coordonnées de la notice photographique Wikimedia Commons.



FIG. 83 *Ardres, église Notre-Dame-de-Grâces, 22 août 2013. Repère de la ville où Pierre de Humières est donné bourgeois et sergent ; son lieu de mariage n'est pas identifié. Havang(nl), Wikimedia Commons, CC0.*

55

CRÉMAREST · XVIE SIÈCLE

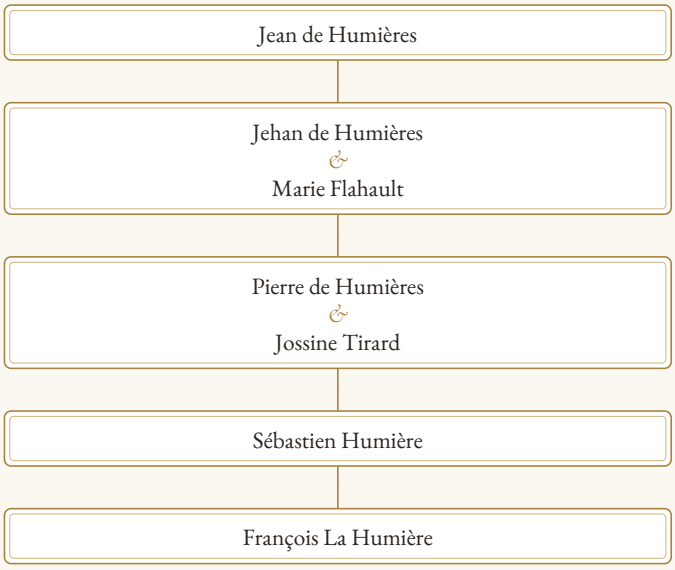
Les deux Jean du Quesnoy

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues. Jean et Jehan sont les générations placées avant Pierre d'Ardres.

Le père meurt après son fils. Ce simple ordre des dates suffit à ne jamais confondre les deux hommes. Jean de Humières est donné mort à Crémarest le 13 avril 1599 ; Jehan, son fils, le 12 juin 1596. Trois ans plus tôt. Tous deux sont laboureurs au Quesnoy, un hameau de Crémarest, dans le Boulonnais. Le livre garde leurs graphies différentes pour aider le lecteur.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Du parent vers l'enfant, selon le dossier familial.

Le mot « laboureur » n'évoque pas seulement un homme courbé sur un champ. Dans les campagnes d'Ancien Régime, il désigne celui qui exploite avec un attelage et une charrue — par opposition à celui qui loue ses bras. Le titre ne dit ni le nombre de bêtes ni la surface, mais il situe une responsabilité : celle de l'exploitation. Jehan se marie une première fois avec Blanche Dannel en 1545, puis avec Marie Flahault en 1574. Pierre, le futur bourgeois d'Ardres, naît de cette seconde union. Or le père de Jehan, Jean, a lui aussi une épouse appelée Blanche Danel, puis une autre, Blanche Baheu. Deux Blanche Danel, à une génération d'écart ! Ce retour des mêmes noms exige un tableau, pas une récitation. L'alliance avec Marie ouvre la branche Flahault de La Billarderie. Elle est donnée fille de Jehan l'Aîné Flahault, écuyer, et de Gabrielle de La Haye. La Billarderie appartient au territoire même de Crémarest : le mariage relie deux familles d'un même pays, même si l'on y est écuyer d'un côté et laboureur de l'autre. Pourquoi ce mariage ? La richesse du laboureur, un arrangement de terres ? Ce seraient des explications possibles — pas des faits. La photographie de Crémarest montre une place et une église, pas la ferme des Humières. Le Quesnoy reste un lieu à chercher dans les terriers et les minutes. Si un descendant veut un jour prolonger ce livre, il saura ce

qu'il vient chercher : une exploitation, des confronts, un bail, des parents nommés ensemble.

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Jean, le père ; Jehan, son fils ; Pierre d'Ardres, fils de Jehan et de Marie Flahault ; Sébastien ; puis François à Asnières. Les deux Blanche Danel/Dannel ne sont pas fusionnées.



FIG. 84 *Crémarest, place et église, 15 septembre 2011. Village des Humières du Quesnoy dans le dossier ; la vue ne localise pas leur ferme. Mélanie Huguet, Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0.*

56

BOULONNAIS · XVE–XVIE SIÈCLES

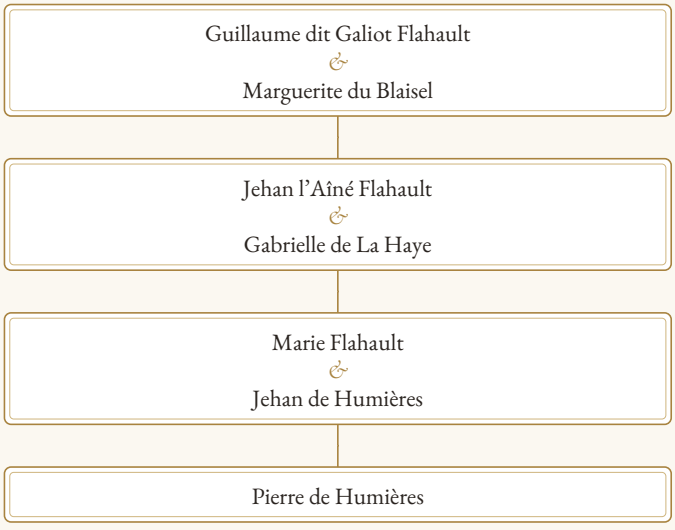
La fille de La Billarderie

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues. Marie Flahault est la mère de Pierre d'Ardres et l'arrière-grand-mère de François La Humière.

UNE fille quitte un nom, mais sa parenté ne quitte pas l'histoire. Quand Marie Flahault épouse Jehan de Humières, en 1574, elle apporte le raccord vers La Billarderie. Sans elle, les Flahault ne seraient qu'une famille voisine croisée dans un livre sur le Boulonnais.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Du parent vers l'enfant, selon le dossier familial.

Son père, Jehan l'Aîné, est donné écuyer et seigneur de La Billarderie ; sa mère, Gabrielle de La Haye. Le dossier confronte cet étage à la notice de Chaix d'Est-Ange, qui mentionne leur mariage en 1548, et distingue un autre Jean, attaché à La Fresnoye. Gardons l'aîné et le cadet bien séparés. À la génération précédente, Guillaume Flahault — appelé Galiot dans l'arbre, joli surnom de marin ou de soldat — est uni à Marguerite du Blaisel. Plus haut encore, Robinet Flahault est décrit comme archer des ordonnances dans la compagnie du duc de Longueville. Le métier militaire rejoint le paysage de frontière, sans nous donner le récit d'une campagne. Par Marguerite, le livre rencontre Nicolas du Blaisel et Jacqueline Le Maire, dame du Moulinet à Samer, puis les Bournonville. Le petit arbre suffit ici ; les autres générations attendent dans les tableaux. Les trois merlettes attribuées aux Flahault, le nom de La Fresnoye peuvent guider une visite. Ils ne permettent pas d'affirmer que Marie a vécu dans le manoir visible aujourd'hui. Et nous ne reproduisons pas l'écu des grands Humières d'Artois comme s'il appartenait aux laboureurs de Crémarest : le dossier lui-même met en garde contre cette homonymie. Celle que nous devons d'abord retenir, c'est une femme à l'intersection de deux lignées, dont le mariage a fait entrer tout un pays dans le nom de François.

> LA MAISON ET SES HABITANTS
>
> La Billarderie et La Fresnoye sont des lieux de l'histoire des Flahault à Crémarest. Aucune photographie n'est légendée comme la résidence de Marie. Les armes d'une maison homonyme ne prouvent pas un rattachement.

57

ROUERGUE · HAUTE-AUVERGNE · BOULONNAIS · XVIE SIÈCLE

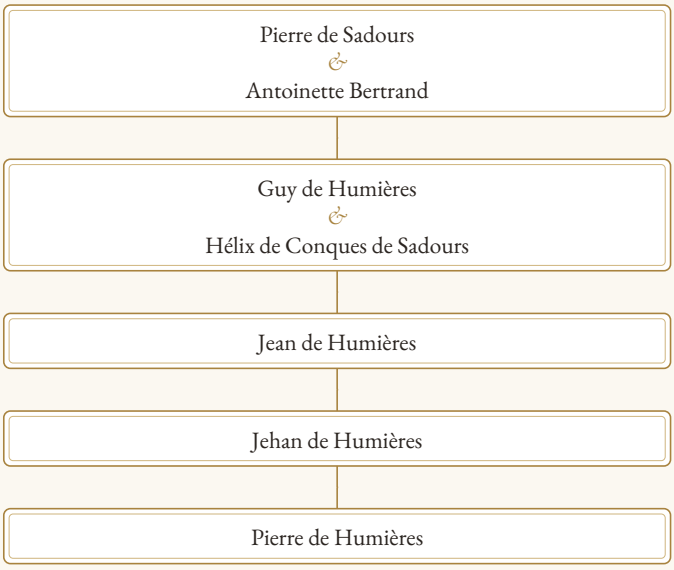
Le nom traverse la France

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues. Guy de Humières est placé par l'arbre familial avant Jean, le premier laboureur du Quesnoy.

LA dernière date est au nord : Crémarest, 5 août 1569. Mais les noms qui la précèdent sont du Midi. Guy de Humières est donné seigneur d'Olmeiras, de Bussac et de La Souquayrie. Son épouse, Hélix de Conques de Sadours, est rattachée à Mourjou et à Calvinet, en Haute-Auvergne. Le lecteur a changé de bout de la France presque sans s'en apercevoir. Arrêtons-nous devant ce grand écart.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Du parent vers l'enfant, selon le dossier familial. Raccord à documenter.

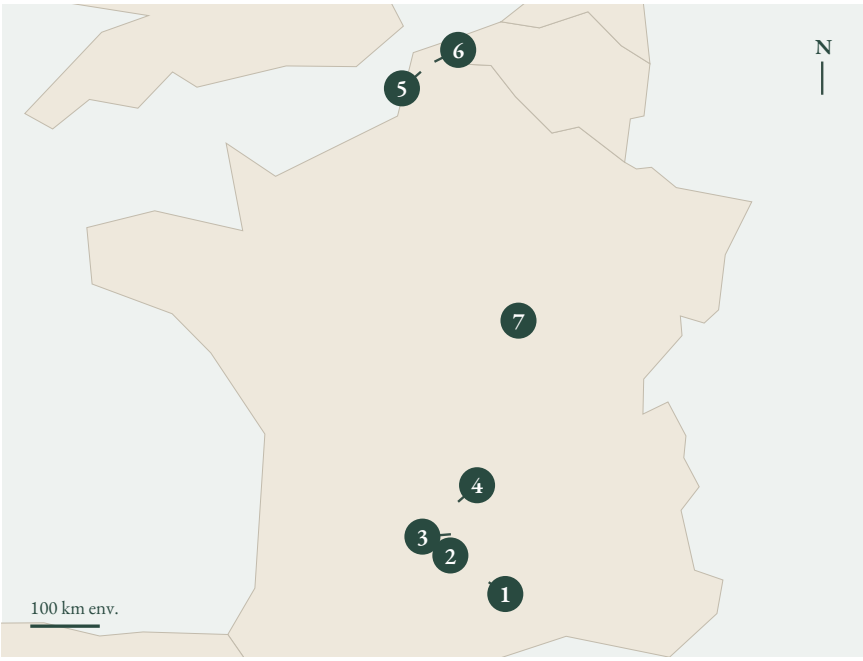
Le livre La Humière suit ici la généalogie familiale, qui relie Guy au laboureur Jean. Il ne reproduit aucun acte racontant ce déplacement du Rouergue au Boulonnais. Ni un engagement militaire ni une recommandation seigneuriale ne peuvent servir d'explication sans document. Hélix est donnée fille de Pierre de Sadours — associé à Conques et à Calvinet — et d'Antoinette Bertrand, rattachée à Sainte-Geneviève-sur-Argence ; née le 19 janvier 1500 à Mourjou, mariée à Guy le 21 avril 1521. Ces précisions viennent de l'arbre transmis ; elles doivent être contrôlées, surtout pour une période antérieure aux registres paroissiaux réguliers. La Souquairie figure parmi les titres du père d'Hélix, La Souquayrie parmi ceux de Guy : ce rapprochement suggère une transmission par l'épouse. Il ne la prouve pas. Il faudrait une dot, un partage, un aveu. Hélix est donnée morte en 1536 ; Guy lui survit. Plus haut paraissent Nicolas, nommé aussi Jean III, et Horable de Pelegry. Le double prénom reste visible : en choisir un ferait croire qu'une difficulté est résolue. Olmières et Humières sont des formes rapprochées par le dossier, pas une démonstration fondée sur la seule prononciation. Cette partie propose donc une remontée avec sa nature exacte : une ascendance retenue par la recherche familiale, dont les pièces ne sont pas toutes reproduites. Elle ouvre de belles pistes au

Rouergue et au Cantal. Elle demande surtout au lecteur de garder le fil du retour : Guy, Jean, Jehan, Pierre, Sébastien, François. Sans ce fil, le Midi deviendrait une excursion sans famille.

> CE QUE LA CARTE MONTRE
>
> Les villes et les régions des lignées étudiées. Elle ne trace pas une migration documentée de Guy ou de François. La distance entre deux lieux ne dit ni le moyen ni la cause du déplacement.

CARTE · LIEUX DU RÉCIT

Du Midi au Nord, les lieux d'un arbre



1 · Millau	d'Olmières, XIIIe–XVe
2 · Rodez	Vigouroux, Moyen Âge
3 · Calvinet	Sadours et Vigouroux
4 · Salers	Phillipie, XIIIe siècle
5 · Crémarest	Humières, XVIe siècle
6 · Ardres	Pierre, 1608
7 · Asnières-sous-Bois	François et Claude, 1672–1713

Les points situent des lieux cités ; aucune route n'est reconstituée. Le contour des pays est contemporain. Nord en haut. Sources : GeoNames (CC BY 4.0), Natural Earth (domaine public). Ardres : repère de l'église, coordonnées de la notice photographique Wikimedia Commons.

58

MILLAU · XIIIE–XVE SIÈCLES

Une autre boutique de drap

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues, mon grand-père maternel. François La Humière est le mari de Claude Despland ; leur fille Marie Angélique conduit aux Gagneux, aux Bessin (Madeleine Reine Bessin, Sosa 215), puis à Gabrielle Cadet (Sosa 13), mère de Bernard. Le prolongement médiéval jusqu'aux d'Olmières de Millau repose sur la généalogie familiale.

TENEZ-VOUS bien. Nous venions de quitter une boutique de drap à Paris, rue Saint-Honoré, sous l'enseigne de la Sirène. Et voici que le même métier resurgit… à l'autre bout du royaume, au bord du Tarn. Les d'Olmières sont donnés marchands drapiers à Millau, de génération en génération. Du côté de Claude, la Sirène ; du côté de François, une lignée du commerce des étoffes dans une ville du Midi. Le hasard ? Non : les alliances. Mais n'allons pas trop vite.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Du parent vers l'enfant, selon le dossier familial. Les dates et les raccords discutés sont explicités dans le récit.

Le drap, ici, n'est pas le linge du lit : c'est une étoffe de laine. Le marchand en reconnaît les qualités, les dimensions, les apprêts. Il achète, il vend, il fait crédit, il traite avec ses fournisseurs et ses clients. Voilà le métier. Mais — soyons honnêtes — aucun compte de la boutique d'un d'Olmières n'est reproduit dans le dossier. Nous ne connaissons ni ses marchandises précises ni ses revenus. La généalogie part d'un Peyre Ier, puis d'un Peyre II, uni à Dona de Ricard. Viennent Duran, Étienne, Jean, puis un autre Étienne. Ces prénoms qui reviennent, ce n'est pas un procédé de conteur : cela nous oblige, au contraire, à nommer chaque fois les conjoints et les générations. Le second Étienne épouse Helips de Caumont. Leur fils Jean II s'unit à Antoinette de Vigouroux. Retenez ce nom : Vigouroux. C'est par ces foyers que le livre rejoint les parents de Guy. Plusieurs de ces hommes sont qualifiés de consuls. Dans les villes du Midi, le consulat, c'est le gouvernement municipal : les finances, les affaires communes, le règlement de la cité. Rien à voir avec le comptoir du drapier — même si les élites marchandes peuvent tenir l'un et l'autre. L'histoire de Millau éclaire le titre ; elle n'authentifie pas, à elle seule, chaque mention personnelle de l'arbre. Et ce beffroi, sur la photographie ? Il rend la ville présente, c'est vrai. Seulement, la notice de l'Inventaire est formelle : il asso-

cie une tour médiévale et une surélévation de 1614, après l'achat par la ville en 1613. Le donner pour le décor intact de nos marchands du XIIIe siècle serait une tromperie. Aucune de leurs boutiques n'y est identifiée. Gardons donc cette profondeur médiévale pour ce qu'elle est : un chemin de recherche, nommé, balisé. Et emportons une image simple : deux branches réunies dans le couple d'Asnières, chacune reliée, selon les sources familiales, à des hommes qui ont vendu du drap. Ce sont les mariages qui les ont rapprochées — pas une mystérieuse hérédité des métiers.

> COMPRENDRE CE MÉTIER
>
> Le drapier vend des étoffes ; le consul participe au gouvernement de sa ville. Les deux qualités peuvent coexister. Le beffroi est un repère urbain, sans attribution de propriété à la famille.

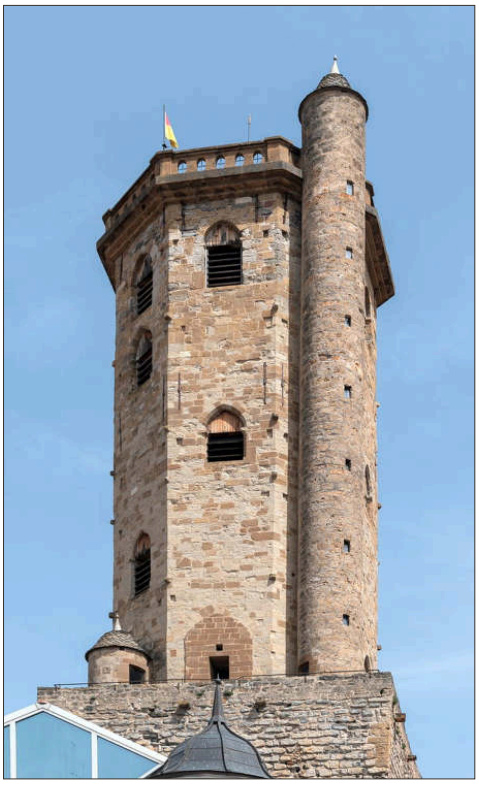


FIG. 85 *Beffroi de Millau, 28 avril 2022. Repère urbain de la lignée d'Olmières étudiée ; aucune boutique familiale n'est identifiée. La partie haute date de 1614. Tournasol7, Wikimedia Commons, CC BY 4.0.*

59

RODEZ · CALVINET · SALERS · XIIIE–XVE SIÈCLES

La tour que l'on ne voit plus

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues, mon grand-père maternel. Antoinette de Vigouroux, épouse de Jean II, ouvre l'autre côté de l'ascendance méridionale proposée par le dossier.

À Salers, le vieux récit parle d'une tour. Allez-y aujourd'hui, cherchez-la parmi les maisons de lave : vous ne la trouverez pas. La tour dite de Calvinet appartenait à un château disparu. Et cette absence, voyez-vous, est un excellent commencement pour une histoire où il ne faut jamais confondre les pierres que l'on voit avec les générations que l'on raconte. Voici ce que rapporte le dossier La Humière, d'après des publications historiques d'Auvergne. Helme de Salers part pour la croisade de Saint Louis. À son retour — stupeur — sa seigneurie est occupée. Pendant son absence, le seigneur de Calvinet s'en est emparé. On négocie. Un accord laisse à l'usurpateur une part de la seigneurie… et le droit d'élever une tour. Une tradition nobiliaire identifie cet homme à Déodat de Vigouroux, époux de Phillipie de Salers. Belle histoire, n'est-ce pas ? Nous la rapportons avec sa provenance — sans lui prêter la certitude d'un accord original que personne, ici, n'a relu.

ANECDOTE

La tour de la discorde

Un croisé rentre chez lui et trouve sa terre prise. Plutôt que la guerre, un accord : l'intrus garde une part et bâtit sa tour. La tour a disparu ; le récit, lui, a traversé sept siècles — par les livres, non par un acte retrouvé.

Le lien avec François passe par une longue suite. Le dossier fait de Déodat et de Phillipie les parents de Guillaume de Vigouroux d'Arvieu, puis conduit à Pierre, Jean, Guy et Georges. La fille de Georges et de Ricarde de Laparra, c'est Antoinette — l'épouse de Jean II de Humières ou Olmières. Les filiations médiévales sont conservées en annexe telles que le relevé familial les donne ; le récit de la tour, lui, n'en fournit pas la preuve. Rodez est l'autre lieu de ce rameau. Une ville double : le Bourg et la Cité, le pouvoir du comte et celui de l'évêque. La place du Bourg photographiée nous fait entrer dans cet espace marchand — sans permettre d'attribuer la moindre maison aux Vigouroux. Bourgeois, marchand, consul, seigneur : ces qualités peuvent se croiser dans une même lignée. Encore faut-il vérifier chaque personne, au lieu de changer un tableau social en biographie collective. Et Calvinet revient, par une seconde porte : celle de Pierre de Sadours, père d'Hélix. L'arbre rapproche ainsi deux lignées liées au même pays, l'une par les Vigouroux, l'autre par les Sadours. La convergence intrigue. Elle ne démontre pas pour autant une transmission de propriété entre tous ceux qui portent le nom de la même terre. Redescendons maintenant. Antoinette, Jean II, Nicolas ou Jean III, Guy ; puis les laboureurs du Quesnoy, Pierre d'Ardres, Sébastien et François. Et nous voici de retour dans la maison d'Avrigny, auprès de Claude. Les deux noms inscrits dans les baptêmes de 1677 cessent d'être inégaux : chacun a désormais son histoire — et chacun garde ses questions, que les descendants pourront reprendre.

> CE QUE NOUS SAVONS
>
> La photographie montre Salers aujourd'hui, pas la tour médiévale de Calvinet. Le récit de la prise de la seigneurie est transmis par des publications ; le prolongement généalogique jusqu'à Fabian reste celui de l'arbre familial.



FIG. 86 *Place du Bourg, Rodez, 28 janvier 2019. Cadre urbain du rameau Vigouroux ; aucune maison photographiée n'est attribuée à la famille. Krzysztof Golik, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.*



FIG. 87 *Salers, beffroi et rue, juillet 2007. Vue actuelle du lieu associé à Phillipie de Salers dans le dossier ; ce bâtiment n'est pas la tour médiévale de Calvinet. Christophe Finot, Wikimedia Commons, CC BY-SA 2.5.*

60

PARIS · ASNIÈRES · COULANGES · XVIIE–XVIIIE SIÈCLES

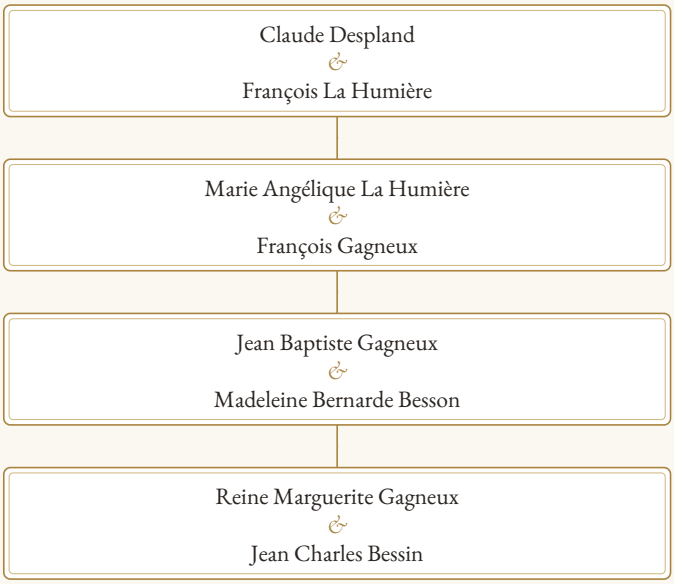
Celles par qui le livre revient

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues, mon grand-père maternel. Claude Despland et François La Humière ; leur fille Marie Angélique conduit aux Gagneux, aux Bessin, puis à Gabrielle Cadet (Sosa 13), mère de Bernard.

1623. Un inventaire. Et dans cet inventaire, une femme morte depuis quinze ans dont le notaire ne peut pas se passer. Marie Cheval n'est plus là — mais il faut bien la nommer pour dire de qui Pierre est le fils et de quels droits il hérite. Le document ramène la mère dans la phrase. Ce simple détail suffit à corriger une tentation bien ancienne : lire une généalogie comme une suite de noms d'hommes.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Du parent vers l'enfant, selon le dossier familial.

Suivez-les, ces femmes. Marie Cheval relie le drapier aux Cheval et aux Marcès. Marie Marcès relie sa fille aux orfèvres. Marie Cochet, puis Jehanne de La Dehors, mènent aux familles de la Grande Boucherie. Isabelle Porcher ouvre Joigny et Sens ; Jehanne de Chanteprime et Gillette de Dormans font entrer d'autres maisons encore. Chaque fois, c'est un changement de famille précis — pas une liste d'alliances interchangeables. De l'autre côté du musicien, Geneviève Daumont, Geneviève Baillon et Catherine Tartarin relient les cordes, les boutiques et les métiers. Toutes n'auront pas une biographie de même longueur : les sources n'ont pas gardé la même chose de chacune. Mais leur place dans la filiation doit rester visible. Sans elles, les branches que nous venons de parcourir ne se rejoindraient plus. Claude, maintenant, nous ramène vers les proches. Deux filles grandissent auprès d'elle. Marie Angélique épouse François Gagneux ; Catherine épouse Pierre Coquille. Et voici l'ironie des archives : c'est Catherine qui nous a laissé le si riche contrat de 1701 — alors que nous descendons de Marie Angélique. Une sœur placée hors de la ligne directe peut garder le meilleur document pour comprendre toute une famille. Élisabeth Louise, morte douze jours après sa naissance, n'ouvre aucune

branche. Elle garde pourtant sa page et son acte. Un livre de transmission n'exige pas d'un enfant qu'il ait laissé une descendance pour mériter qu'on se souvienne de lui. Sa vie si brève fait partie de celle de ses parents — et de sa sœur jumelle. Nous retrouvons enfin Marie Angélique, puis Jean Baptiste Gagneux, puis Reine Marguerite, qui épousera le tapissier Jean Charles Bessin. Les Gobelins nous attendent. Et ce long voyage parmi les marchands, les officiers et les anciennes maisons ne s'achève pas sur un nom illustre. Il s'achève sur une jeune mère… et sur les objets modestes que son inventaire laissera compter.

> POUR REPRENDRE LE FIL
>
> Claude Despland + François La Humière → Marie Angélique → Jean Baptiste Gagneux → Reine Marguerite Gagneux → Madeleine Reine Bessin (Sosa 215). La suite mène à Gabrielle Cadet (Sosa 13), puis à Bernard Vargues (Sosa 6).

61

1711–1754

Le cousin qui ouvre une porte

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues, mon grand-père maternel. Côté Gabrielle Cadet · ascendance et cousins des Bessin.

DEUX mots. Deux petits mots valent mieux qu'une page entière de ressemblances : « cousin germain ». Le contrat du 27 août 1754 qualifie ainsi Marie Charles Lingé par rapport à Jean Charles Bessin. Ces deux hommes ne sont donc pas simplement voisins dans une liste de tapissiers. L'acte dit la relation, selon le relevé transmis. Pour comprendre ce réseau, suivons les Lingé et les Boucher : les étoffes, la broderie, le service des grandes maisons les réunissent bien avant les noces des Bessin. Marc Lingé, son père, est lui aussi tapissier dans les notices. La branche Boucher élargit ce monde : Pierre Boucher est brodeur de M. de Longueville — rien de moins —, Catherine Aymée est son épouse ; leur fille Anne Marguerite, baptisée en 1647, apparaît aussi sous le nom de Marguerite Boucher. La broderie et la tapisserie se donnent la main dans la parenté.

ANECDOTE

Un incident au Jardin du Roi

En 1729, un certain Jean Lingé paraît dans le récit d'un incident au Jardin du Roi, publié bien plus tard par Édouard Bonnet. La fonction de surveillance qu'on lui attribue fait passer la famille des ateliers aux allées du grand jardin parisien.

Le cousinage passe par Jean et Nicole Marguerite, frère et sœur, enfants de Marc Lingé et de Marguerite Boucher. Et la qualification du contrat donne à ces

liens une présence singulière : la famille est là, réunie autour d'une union, avec les mots qu'il faut pour reconnaître chacun à sa place. Cette petite mention de 1754 nous fait entrer dans le foyer Bessin. Bientôt, nous n'y verrons plus seulement un cousin venu signer. Nous verrons les objets de la maison. Et une enfant qui vient de perdre sa mère.



FIG. 88 *Octobre, Les Mois de Lucas. Gobelins, 1732–1737, sous la direction de Michel Audran. The Met, 44.60.8, domaine public.*

62

1755–1758

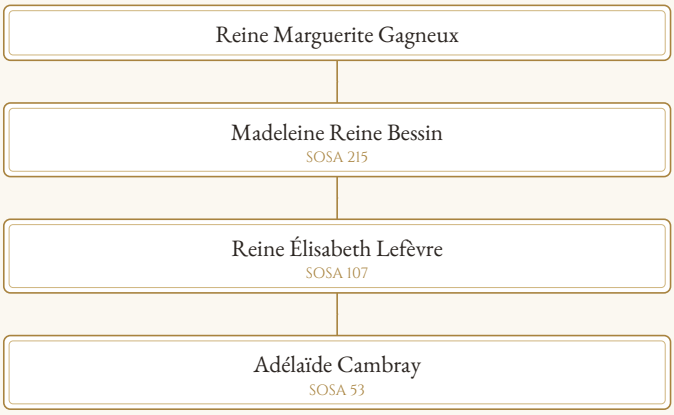
Cinq chaises aux Gobelins

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues, mon grand-père maternel. Côté Gabrielle Cadet · Madeleine Reine Bessin (Sosa 215) et ses parents.

CINQ chaises de paille. Une table de sapin. Une petite pendule. Le 20 août 1757, l'inventaire franchit la porte de la maison de Reine Marguerite Gagneux, morte récemment, et de son mari Jean Charles Bessin. Leur fille, Madeleine Reine, n'a que deux ans. Née le 29 juillet 1755, baptisée dès le lendemain à Saint-Hip-polyte, elle porte aussi dans les dossiers les prénoms de Reine Madeleine. C'est par cette petite fille que les Gobelins rejoindront Gabrielle Cadet — puis Bernard Vargues, mon grand-père.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



La descendance rejoint Bernard Christian Albert Vargues (Sosa 6). Chaîne complète dans les tableaux de parenté.

L'événement pourrait tenir en une ligne d'arbre. L'inventaire, lui, ouvre la porte en grand. Il y a les cinq chaises, la table, la pendule, du cuivre, des textiles. Il y a une vingtaine de livres de dévotion, une carte, des estampes — et neuf portraits dont on ne nous dit pas qui ils représentent. Neuf visages accrochés aux murs, et pas un nom. La maison n'est pas vide d'images. Elle n'est pas non plus un palais.

ANECDOTE

Neuf portraits sans nom

Dans l'inventaire de 1757, neuf portraits sont comptés, mais personne n'a noté qui ils représentaient. Des parents ? Des saints ? Des grands de ce monde ? Le notaire compte, il ne nomme pas. Le mystère est resté accroché au mur.

Le 11 janvier 1758, Jean Charles prépare son remariage avec Madeleine Ange Delaunay. Et c'est là que se joue, en silence, le destin de la petite. Le contrat prévoit sa nourriture, son entretien et son éducation jusqu'à ses seize ans, la nouvelle communauté devant y répondre. On ne lit pas les sentiments dans toutes les clauses. On y lit une responsabilité. L'enfant garde une place matérielle dans le ménage qui se recompose. Car une nouvelle union bouleverse une maison : les biens, les charges, les enfants présents et ceux à venir. L'écrit organise ce que l'affection seule ne suffit pas toujours à garantir. L'inventaire a compté ce qui reste ; le contrat regarde vers les années futures. Et entre les deux, une fillette de deux ans traverse un changement que les adultes doivent lui rendre habitable. Autour des Bessin paraissent des noms connus du monde des arts : Michel Audran, Antoine Boizot. Témoins, relations, intervenants dans les pièces. La proximité professionnelle n'en fait pas des ancêtres. Elle montre pourtant quelque chose de précieux : une famille appartient à un réseau de gens qui se connaissent et peuvent répondre les uns des autres.

CE QUE RÉVÈLE CET ACTE

L'inventaire décrit les biens après la mort de Reine Marguerite. Le contrat de remariage de janvier 1758 organise l'entretien et l'éducation de sa fille jusqu'à seize ans. Un document regarde ce qui reste ; l'autre prépare ce qui vient.

PLANCHE VI

Louis XIV aux Gobelins, 1667

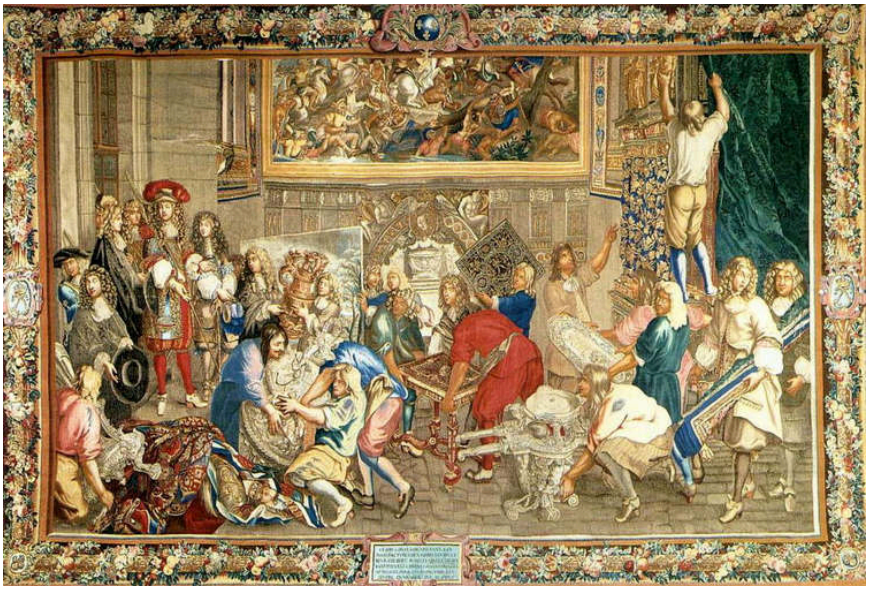


FIG. 89 Louis XIV visitant la manufacture des Gobelins le 15 octobre 1667, tapisserie de l'Histoire du Roi tissée aux Gobelins d'après Charles Le Brun. La manufacture où travaillera, un siècle plus tard, Jean Charles Bessin, gendre des Gagneux ; une image de l'institution, non de ses ouvriers. Wikimedia Commons (Web Gallery of Art), domaine public.



FIG. 90 *Le salon de Croome Court, 1763–1771 : les tapisseries des Gobelins dans une demeure britannique. The Met, 58.75.1–.22, domaine public.*

63

1775–1788

Du métier à tisser au moulin

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues, mon grand-père maternel. Côté Gabrielle Cadet · Bessin, Lefèvre, Cambray, Cadet (Sosa 215, 214, 107, 106, 53).

La fillette des cinq chaises a grandi. Le 26 février 1778, à Saint-Hippolyte de Paris, Madeleine Reine Bessin épouse Jacques Louis Lefèvre, meunier originaire de Puiseux. L'enfant protégée par un contrat devient une femme qui fonde son ménage. Trois ans plus tôt, une lettre avait recommandé une récompense pour le travail d'un Bessin sur un portrait de Louis XV. La tapisserie reste dans la famille ; notre chemin, lui, prend la direction des moulins. Imaginez la rencontre. La fille d'un tapissier des Gobelins entre dans une famille des moulins du Pays de France. Les gestes changent, la matière n'est plus la même, l'espace de travail non plus. Le fil familial passe par elle — sans transporter l'atelier parisien dans les campagnes. En 1788, une autre femme Bessin surgit dans un dossier de tutelle. Madeleine Hélène est veuve de François Toussaint Vandrezanne, tapissier. Trois garçons : Jean Ange a six ans, Jacques François quatre, André Toussaint est encore tout petit. Ce sont des collatéraux, et nous ne les déplacerons pas artificiellement dans notre ligne directe. La tutelle du 30 avril organise la défense de leurs intérêts. Elle ne prouve pas qu'un conflit ait éclaté : le droit sait prévoir qui agit et qui contrôle sans attendre que quelqu'un ait mal agi. Ces enfants avaient besoin d'adultes désignés — pas d'une belle maxime sur la solidarité. Les deux femmes Bessin restent distinctes. Madeleine Reine nous conduit à sa fille Reine Élisabeth Lefèvre, puis à Adélaïde Cambray, à Henri René Cadet et à Gabrielle. C'est par Gabrielle, mère de Bernard, que les cinq chaises entrent dans le livre des Vargues. Madeleine Hélène, elle, nous montre la protection d'un autre foyer. L'histoire des Gobelins est devenue celle de plusieurs enfants, de mariages, de responsabilités bien

concrètes.

64

DÉBUT DU XIXE SIÈCLE–1859

L'Empereur et les instituteurs

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues, mon grand-père maternel. Côté Gabrielle Cadet · ses grands-parents Joseph Perrault (Sosa 54) et Agathe Laine (Sosa 55).

L'ANECDOTE avait tout pour survivre. Un ancêtre. Napoléon. Et une apostrophe qui n'a rien d'un compliment : « Va te laver, cochon ! » On la raconte, on la répète, on en rit. Seulement voilà — elle avait un défaut. Le Joseph Perrault à qui l'on était tenté de l'attribuer est né en 1817. Après la chute du Premier Empire. La tradition a gardé la phrase ; elle n'a pas gardé assez sûrement le destinataire.

ANECDOTE

« Va te laver, cochon ! »

La tradition familiale prête à Napoléon cette apostrophe à un Perrault. Joseph, né en 1817, ne peut l'avoir reçue sous le Premier Empire. Son père Pierre (Sosa 108), né en 1776, serait chronologiquement possible — mais rien ne le prouve. La phrase reste un souvenir, l'enquête reste ouverte.

Laissons donc l'histoire à sa place de souvenir, et rendons à Joseph et à sa femme Agathe Laine la leur : deux instituteurs dans l'ascendance de Gabrielle Cadet. Joseph est plus tard qualifié de rentier — comme chez les Huchet, les professions changent avec les âges de la vie. Et je vous le dis : l'instituteur mérite autant d'attention que le soldat apostrophé par l'Empereur. Apprendre à lire à quelqu'un ne produit pas forcément une anecdote éclatante. Cela peut pourtant changer des

vies pendant des décennies. Ces deux-là donnent à l'écrit une autre place dans la famille : leur métier, c'est de le rendre accessible. Le dossier garde aussi le souvenir d'Yves Perrault (Sosa 216), né en 1737, donné comme premier maire de Saint-Séglin. Il appartient à une génération plus ancienne et figure ici comme un repère, non comme une étape nouvelle du calendrier. Joseph et Agathe sont les parents de Clémentine Perrault (Sosa 27). Clémentine épousera Henri René Cadet ; leur fille Gabrielle sera la mère de Bernard. Le métier des deux instituteurs coule donc dans son ascendance par sa mère.

> UN SOUVENIR, UNE ENQUÊTE
>
> L'apostrophe impériale appartient à la tradition familiale. Joseph Perrault, né en 1817, est exclu comme destinataire sous le Premier Empire. Pierre, né en 1776, est seulement un candidat chronologiquement possible.

65

1848–1889

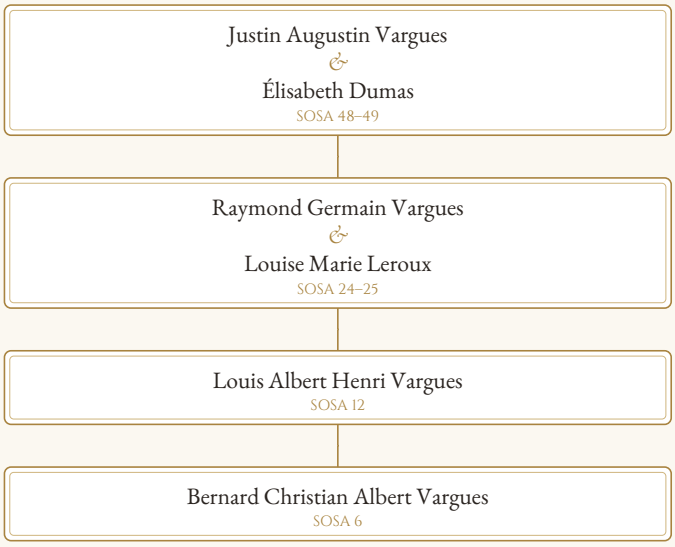
Un tailleur quitte le Quercy

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues, mon grand-père maternel. Côté Louis Vargues · Raymond Vargues (Sosa 24) et Louise Marie Leroux (Sosa 25).

GOURDON. Puis Le Lude. Entre ces deux lieux, un homme a emporté son métier dans ses mains. Raymond Germain Vargues, né dans le Quercy en 1848, est donné tailleur par le dossier familial. En 1879, au Lude, il épouse Louise Marie Leroux, fille d'un horloger. Ils seront les parents de Louis — notre futur horloger de Rennes. Le père de Raymond, Justin Augustin, était cultivateur et maçon ; sa mère, Élisabeth Dumas, cultivatrice et fille de service. Et le départ du fils ? Rien, encore, ne nous en donne les étapes.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Du parent vers l'enfant. Chaîne complète dans les tableaux de parenté.

Justin Augustin naît le 15 octobre 1808 à Saint-Cirq-Souillaguet. Avec Élisabeth Dumas, il vit au mas de Jacques, où le dossier situe la famille de Raymond. Justin meurt en 1890, Élisabeth en 1896. Plus haut viennent Guillaume Vargues et Anne Deviers-Conty (Sosa 96–97), puis Pierre Vargues et Antoinette Sarget (Sosa 192–193), mariés à Gourdon en 1770. Antoinette, née en 1747, meurt en 1844 : quatre-vingt-dix-sept ans, la Révolution, l'Empire et deux rois traversés. L'année de naissance de Guillaume hésite entre 1777 et 1778 selon les versions — à vérifier. Construire, cultiver, servir : les actes nomment des activités différentes, pas un personnage de convention qu'on appellerait « le paysan d'autrefois ». Raymond, lui, quitte le Quercy. Le point d'arrivée certain de cette première étape, c'est Le Lude : il y épouse Louise Marie Leroux en 1879. Elle est fille de Louis Eugène Leroux, horloger, et de Juliette Angéline Chevignier (Sosa 50–51). Le fil du tailleur rencontre celui des mécanismes. La comparaison est facile ; la rencontre, elle, est documentée. Et pourtant, que de questions ! Où Raymond a-t-il appris ? Par quels chemins est-il passé ? Qu'est-ce qui l'a conduit au Lude ? On voudrait ouvrir une malle et y trouver ses lettres. Nous avons les unions, les lieux, les métiers. La mobilité se lit dans leurs écarts ; ses raisons restent dans l'ombre. Un tailleur emporte son

savoir plus aisément qu'un champ, c'est vrai. Cela ne rend pas le départ facile : il faut trouver une clientèle, faire connaître son nom, convaincre par la main. Puis vient Nantes — et le drame. Louis Albert Henri naît le 22 décembre 1888. Louise Marie meurt en janvier 1889. Quelques semaines. Le rapprochement serre le cœur ; il ne suffit pas à fixer médicalement la cause de la mort. Un nouveau-né perd sa mère : voilà ce que la chronologie nous permet de dire, et c'est déjà beaucoup. Raymond se remariera avec Françoise Henriette Moreau ; une fille, Andrée, naîtra. Il faudra distinguer ce second foyer de celui de Louise Marie, dont descend Louis. Une autre histoire se prépare — de métiers, de maison, et même de bonbons. Le tailleur parti de Gourdon a maintenant un fils à Nantes. Louis deviendra horloger. Mais pour atteindre son atelier rennais, le chemin passe encore par un quai, et par quelques étés au bord de la Sèvre.



FIG. 91 *Gourdon, 26 octobre 2013. Didier Descouens. Évocation du territoire familial. Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0.*



FIG. 92 *Paul, René et Louis, les trois aînés de Raymond Vargues. La date 1896 est proposée avec un point d'interrogation. Collection familiale · Robert Vargues, 2002. Photographie restaurée.*



FIG. 93 *Les enfants du second mariage de Raymond Vargues. La légende précise l'absence de Simone et d'Odette. Collection familiale · Robert Vargues, 2002. Photographie restaurée.*

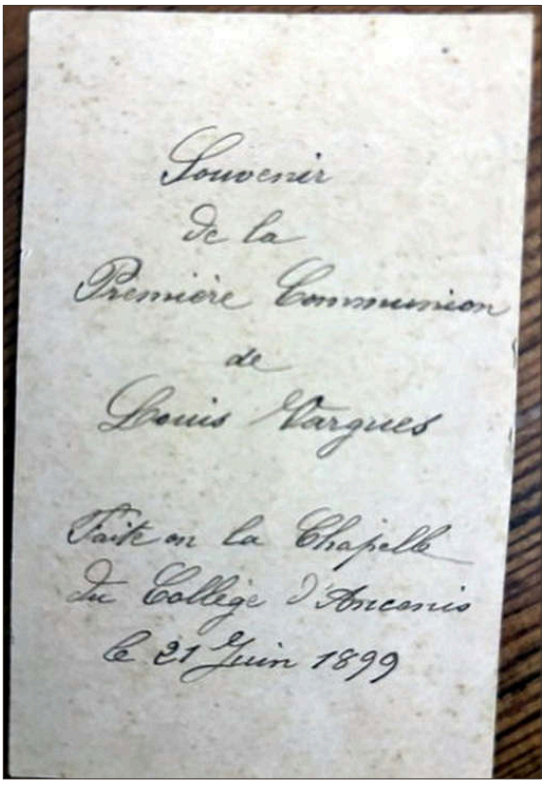


FIG. 94 *Verso du souvenir de première communion de Louis Vargues. Chapelle du collège d'Ancenis, 21 juin 1899, date portée sur le document. Collection familiale ; album, p. 60.*

66

1888–1912

Le quai et les étés de Beautour

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues, mon grand-père maternel. Côté Louis Vargues (Sosa 12) · son enfance et sa demi-sœur Andrée.

L'EAU a disparu de l'adresse. Le mot, lui, est resté : quai. À Nantes, le dossier situe l'enfance de Louis Vargues au 4, quai Jean-Bart. Sa mère est morte peu après sa naissance. Son père s'est remarié ; Andrée, née en 1898, est sa demi-sœur. Et les souvenirs les emmènent aussi à Beautour, près de Vertou. Une adresse de ville, une maison d'été : deux lieux qu'il ne faut pas confondre. La naissance d'Andrée est rapportée à cette même adresse du quai. Raymond a cinquante ans ; Georges Auguste Gustave Lavaud, négociant sur le quai, figure parmi les témoins. Voilà un voisinage urbain qui se dessine — sans prouver que Raymond ait possédé l'immeuble. Et ce mot de « quai », prenez-le au sérieux : avant les comblements du XXe siècle, l'Erdre coulait là, dans ce secteur devenu le cours des 50-Otages. La vue ancienne rend à l'adresse une eau que le promeneur d'aujourd'hui ne voit plus. Beautour, c'est ailleurs. On quitte l'Erdre et le cœur de Nantes pour Vertou, au bord de la Sèvre nantaise. Robert Vargues raconte les étés de Louis et de ses sœurs dans une grande propriété de campagne : la pêche, les trajets en bateau entre Nantes et Vertou — et, curieusement, aucune baignade dans le récit. La mémoire garde ici des usages que le cadastre, s'il est jamais retrouvé, ne nous racontera pas. Car une maison de vacances ne se mesure pas à ses pièces. Le trajet devient une sortie, la rivière une activité, la distance un changement de rythme. Je n'inventerai pas à Louis un aprèsmidi précis au bord de l'eau. Mais écoutez-le lui-même, dans une adresse en vers envoyée pendant son service :

Là, vivent en belle harmonie
sans soucis
Mesdemoiselles Vargues
Mes sœurs
Dans leur propriété de Beautour
Près Vertou
Dedans la Loire Inférieure.

Un relevé de décès à Vertou mentionne un « Château Templier ». Ne nous emballons pas : cette mention ne démontre ni une origine templière du bâtiment ni son identité avec la maison des étés. Robert situait la mort de son grand-père en 1908 et celle de la seconde épouse en 1907 ; les relevés plus récents donnent 1912 et le 2 mai 1910. Les deux niveaux de source restent visibles : le souvenir a gardé la maison et ses usages ; le relevé corrige la chronologie, en attendant les actes. Nul besoin de sacrifier l'un pour utiliser l'autre. Andrée, elle, mourra le 24 août 2000 à La Plaine-sur-Mer. À cent deux ans. La petite fille du quai Jean-Bart aura vu le siècle entier.

LA MAISON DE BEAUTOUR

Les souvenirs décrivent une propriété de vacances et des déplacements par bateau. Le « Château Templier » mentionné dans un relevé de décès à Vertou n'est pas identifié avec cette maison. Aucun château photographié n'est présenté comme la demeure retrouvée.



FIG. 95 *Le confluent de l'Erdre et de la Loire vers 1890-1900. Photochrome, Detroit Publishing Co. / Photoglob Zürich ; Library of Congress, ppmsc.05145, domaine public. Vue du quartier, sans identification du logement familial.*



FIG. 96 *La Sèvre nantaise à la chaussée des Moines, Vertou. Stéphane Paragot, 2017, CC BY-SA 4.0. Cette vue situe le paysage de la commune ; elle ne montre pas la maison de Beautour.*

67

GENTILLY · PIPRIAC · RENNES · XIXE SIÈCLE

Gabrielle, avant les treize pièces

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Gabrielle Cadet (Sosa 13) est la mère de Bernard Vargues et la grand-mère d'Hélène.

AVANT d'être la mère qui coud dans la grande maison de Rennes, Gabrielle a été une petite fille qui vivait au-dessus d'un magasin. Robert, son fils, raconte la Petite Samaritaine et les présences de son enfance. Son père, Henri René Cadet, est coupeur, puis marchand. Couper un vêtement, c'est préparer les pièces de tissu que d'autres assembleront : le mot désigne une spécialité précise.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Du parent vers l'enfant ; les générations utiles à cet épisode.

Henri naît à Gentilly le 9 octobre 1847. Son père, Adolphe Alphonse Cadet, surveille les malades à Bicêtre. Sa mère, Adélaïde Cambray, est couturière. En remontant par Adélaïde, on rencontre un cuisinier venu de La Fère, Pierre Antoine Cambray, et Reine Élisabeth Lefèvre, née à Paris en 1781. Et c'est par elle — vous l'avez compris — que Gabrielle rejoint Madeleine Reine Bessin, l'enfant des cinq chaises. Le 18 février 1882, à Rennes, Henri épouse Clémentine Perrault, née à Pipriac en 1852, fille de nos deux instituteurs. Gabrielle naît le 29 décembre 1885 selon la généalogie retenue ; Robert écrit parfois 1886, et les notes distinguent les deux. Mais Robert garde surtout ce qu'aucun acte ne peut donner : le monde où sa mère a grandi. Un frère aîné éclaire cette enfance : Maxime Cadet. C'est lui qui aide Gabrielle à lire, à écrire, à compter, raconte Robert. Son nom figure sur une plaquette, Les Trucs de la mémoire. Et plus tard, du matériel de prestidigitation lui ayant appartenu dormira au grenier de la rue Le Bastard. Le mystérieux oncle des premières versions de ce livre retrouve enfin son nom… et son ouvrage.

ANECDOTE

L'oncle prestidigitateur

Maxime Cadet apprend à lire à sa petite sœur, publie Les Trucs de la mémoire et laisse au grenier de Rennes ses accessoires de magicien. Longtemps, dans les versions du livre, il n'était qu'« un oncle ». L'album lui a rendu son nom.

Une autre présence veille sur Gabrielle enfant : Rose. Nous la gardons comme une personne du souvenir de Robert, sans lui inventer d'état civil. Les familles sont faites aussi de ceux qui prennent soin des enfants et que l'arbre ne relie par aucun trait. Le tissu vient de loin chez Gabrielle. La mémoire, la lecture et les tours de Maxime lui donnent un autre entourage. Lorsqu'elle épousera l'horloger Louis Vargues, en 1913, toutes ces histoires entreront avec elle dans la maison.



FIG. 97 *Place de la Mairie à Rennes, vue ancienne non datée. Gabrielle grandit près de cette place, au-dessus de la Petite Samaritaine, selon Robert. Vue de contexte ; la devanture du commerce n'est pas identifiée. Album, p. 55.*

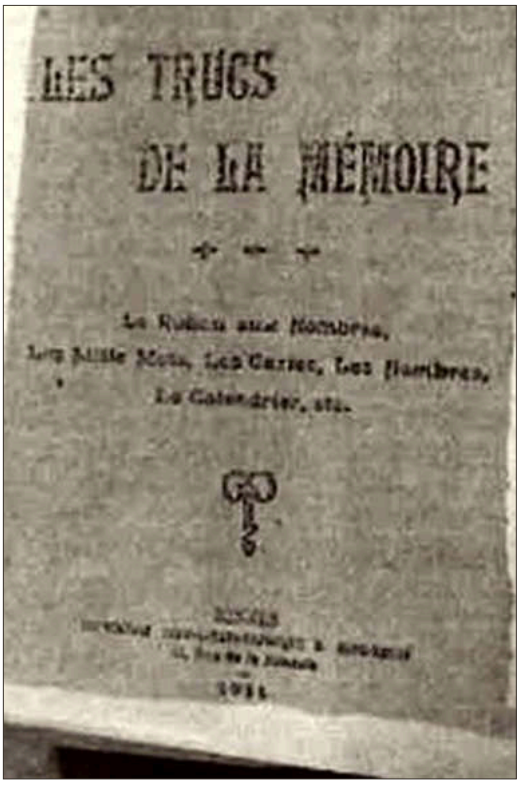


FIG. 98 *Les Trucs de la mémoire, plaquette de Maxime Cadet, frère aîné de Gabrielle. Reproduction non datée de la couverture ; collection familiale, album, p. 86.*

68

1913

Louis et Gabrielle, à Rennes

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues, mon grand-père maternel. Louis Vargues (Sosa 12) et Gabrielle Cadet (Sosa 13), parents de Bernard.

15 septembre 1913, Rennes. Ce jour-là, les deux moitiés de cette partie du livre se donnent rendez-vous dans un seul acte. Louis Vargues épouse Gabrielle Cadet. Lui est fils de Raymond Vargues et de Louise Marie Leroux ; elle, fille d'Henri René Cadet et de Clémentine Perrault. Par Louis arrivent les Gallois, les Chaumont, les horlogers du Lude. Par Gabrielle, Arthur Marchant, les Perrault, les Bessin, Claude Despland. Et leur fils Bernard sera mon grand-père. Mesurez le chemin. Du côté de Louis : Gourdon, Le Lude, Nantes, les alliances Leroux–Chevignier. Du côté de Gabrielle : les Cadet, les Perrault et leurs ramifications jusqu'aux Gobelins. Arthur Marchant et les cinq chaises ne sont plus deux anecdotes orphelines : leurs chemins aboutissent, par des générations différentes, à la même famille. Louis est horloger. Gabrielle entre avec lui dans la maison rennaise dont Robert gardera le souvenir. Mais avant d'en ouvrir les treize pièces, un mariage à Nantes nous fait retrouver Andrée, la demi-sœur de Louis.

Mais avant la maison, il y a la guerre. Mobilisé, le caporal Louis Vargues est au front lorsque naît son premier fils, en novembre 1915. Le 31 juillet 1916, il reçoit la Croix de guerre. La citation à l'ordre du régiment, n° 208, que Robert a recopiée, dit tout en deux lignes : « Vargues Louis, caporal, a donné à tous un bel exemple de sang-froid et de courage en continuant, pendant toute une nuit, à servir seul sa pièce (mitrailleuse), pièce dont les servants avaient été mis hors de combat. » Seul, toute une nuit, à côté de ses camarades tombés. Pendant ce temps, à Rennes, Gabrielle écrit à son mari des lettres très tendres, et le petit Louis lui en envoie à son tour.

ANECDOTE

La Croix de guerre du caporal

31 juillet 1916 : le caporal Louis Vargues, matricule 6415, est cité à l'ordre du régiment. Ses servants mis hors de combat, il a tenu seul sa mitrailleuse pendant toute une nuit. L'horloger de Rennes, ce « presque homme de l'art » comme dit Robert, avait aussi des nerfs d'acier.



FIG. 99 *Louis Vargues en uniforme pendant la Grande Guerre. Date exacte non précisée. Collection familiale · Robert Vargues, 2002. Photographie restaurée.*



FIG. 100 *Louis et Gabrielle, Rennes, 1925. Collection familiale · Robert Vargues, 2002. Photographie restaurée.*

69

1920 · ALLIANCE VARGUES–BOHU

Les Rigolettes

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Alliance collatérale · Andrée Vargues, demi-sœur de Louis, épouse Paul Bohu.

ET maintenant, mes amis, un peu de sucre. Car un confiseur entre dans la parenté. Le 13 juillet 1920, à Nantes, Andrée Vargues épouse Paul Bohu. Andrée est la demi-sœur de Louis, mon arrière-grand-père ; Paul est le fils de Charles Bohu — le créateur des Rigolettes, en 1902, selon l'histoire de la maison. Paul avait alors quatre ans. Le père, le fils et le bonbon peuvent enfin occuper chacun leur place. La Rigolette, c'est une coque de sucre et un cœur de fruit. Sa création appartient à Charles Bohu, né en 1874, époux de Marie Thérèse Charlotte Pineau. Leur fils Paul, né en 1898, rejoint les Vargues par son mariage. On a parfois confondu les deux générations dans les récits ; leur rendre leurs dates, c'est rendre au père la création de 1902 et au fils la suite de l'entreprise.

ANECDOTE

Le chat et l'opéra

D'où vient le nom de Rigolette ? La maison le rapproche du chat de Charles Bohu… et de l'opéra Rigoletto. Le musée d'histoire de Nantes en donne une variante. Le bonbon n'a pas besoin que le chat présente un état civil : les récits commerciaux et les actes de famille sont deux sortes de sources.

Attention à ne pas tout confondre. La mosaïque bleue et or portant Ch. Bohu, au 26 de la rue de la Marne, n'est pas l'enseigne en fer conservée au musée d'histoire de Nantes sous le numéro 988.1.178. Deux objets, deux matériaux, deux parcours.

La photographie permet de regarder la façade ; la note garde la divergence entre les datations de 1925 et de 1930, ainsi que la discussion d'attribution. Le bonbon a rejoint la parenté par Paul et Andrée. Revenons à Louis, le demi-frère : à Rennes, son métier ne se goûte pas. Il s'écoute. Tic, tac. Une montre vient de repartir.

UNE ALLIANCE, PAS UNE ASCENDANCE

Louis Vargues et Andrée sont demi-frère et demi-sœur. Andrée épouse Paul Bohu ; Charles Bohu est le père de Paul. Le créateur des Rigolettes appartient à une famille alliée, pas à la ligne de mes ascendants directs.



FIG. 101 *La mosaïque « Ch. Bohu, confiseur », au 26 rue de la Marne. Benoît Prieur, mars 2023, CC0, Wikimedia Commons.*

70

1921–1926

Treize pièces à Rennes

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Bernard (Sosa 6) est mon grand-père maternel. Louis Vargues et Gabrielle Cadet, ses parents, sont mes arrière-grands-parents.

Au 13 de la rue Le Bastard, il y a treize pièces. Treize. Le nombre est resté gravé dans les souvenirs de Robert Vargues. Près des fenêtres, cinq établis d'horlogers. Dans la maison, un piano, la couture. Au grenier, des accessoires de prestidigitation. Louis et Gabrielle vivent ici avec leurs enfants. Bernard naît à Rennes le 21 septembre 1921. Avant d'être un nom sur un arbre, il a grandi dans ce mélange de précision, de travail et de curiosité. Le père de Louis était tailleur. Son grand-père maternel, Louis Eugène Leroux, était horloger au Lude. Le tissu et les rouages voisinent dans ses deux branches. Je me garderai d'en tirer une scène d'apprentissage dont nous n'avons aucun récit. Mais avouez qu'il est beau de retrouver, derrière les établis de Rennes, une si longue histoire de métiers précis. La main n'a pas attendu notre époque pour avoir de l'intelligence. En 1925, le souvenir familial parle encore du gaz et des lampes à pétrole. Imaginez un instant ce que cela change, une maison éclairée ainsi, pour un horloger penché sur un mouvement. Le piano ajoute sa musique aux établis et à la couture. On écoute, on répète, on se partage la place. Au grenier, Robert range dans ses souvenirs le matériel de l'oncle Maxime — et l'album reproduit désormais sa plaquette. Le goût des tours et l'apprentissage de l'attention habitent cette maison où l'on répare des instruments de précision.

La maison s'agrandit encore. Après Louis, dit Loulou, et Robert, dit Bob, viennent Madeleine, Totoette, en 1920, Bernard en 1921, puis le petit Alain en 1925. Alain ne vivra que six mois. Depuis sa mort, raconte Robert, Gabrielle ne porte plus qu'une même robe noire, descendant à mi-mollet, avec un plastron plis-

sé. Pour ses cinq enfants ayant vécu en même temps, elle reçoit à la mairie de Rennes la médaille des Familles nombreuses, dont elle portera toujours le ruban sur ses robes.

Voyez-les, un dimanche matin, se rendre à la grand-messe de Saint-Aubin. Les deux aînés marchent en tête, puis Totoтte et Nardeau, puis Louis et Gabrielle, tout fiers. Le père en pantalon rayé, veston sombre, chapeau melon — un canotier l'été. Les quatre enfants en bleu marine, les garçons en veste à grand col marin et culottes très courtes, béret de marin posé bien droit. « Dans la rue, regardez toujours à la hauteur du deuxième étage des maisons », leur a appris Gabrielle : cela donne un bon port de tête. Arrivés à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, les deux grands vont revêtir leurs soutanes d'enfants de chœur ; les autres s'agenouillent au deuxième rang.

ANECDOTE

Soixante crêpes et une leçon d'anatomie

Le samedi soir, rue Le Bastard, Gabrielle vide le poulet du dimanche devant ses enfants et leur fait un cours : l'œsophage, le gésier « plein de petits cailloux », le foie, la vésicule qu'il faut ôter. Et presque chaque dimanche, toute la famille se presse à la cuisine pour voir s'empiler les crêpes — jusqu'à soixante.

La photographie de l'atelier nous rend ce voisinage du métier et de la vie domestique. Où était Bernard ce jour-là ? Nous l'ignorons. Mais ce monde était celui de son enfance. Et bientôt, le nom Vargues brillera sur une autre devanture… de l'autre côté de la Méditerranée.

La maison et ses usages · d'après Robert Vargues

Le grenier	Accessoires de prestidigitation de l'oncle Maxime
La vie domestique	Piano · couture · grand salon
Le travail	Cinq établis d'horlogers près des fenêtres

LA MAISON ET SES HABITANTS

Ce tableau rassemble les usages nommés dans les souvenirs : atelier, vie familiale, couture, musique, grenier. Treize pièces sont mentionnées ; leur distribution, les portes et les étages ne sont pas reconstitués. Ce n’est ni un plan cadastral ni un relevé d’architecte.



FIG. 102 *L’atelier d’horlogerie, Rennes, 1925. Les établis se pressent près des fenêtres. Collection familiale · Robert Vargues, 2002. Photographie restaurée.*

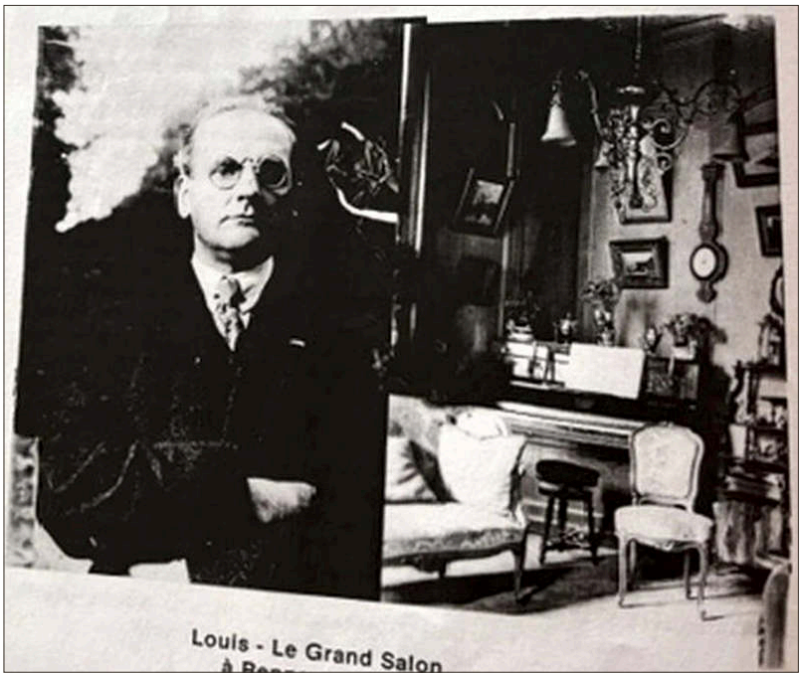


FIG. 103 *Louis et le grand salon de la maison de Rennes, 1925. Deux vues conservées sur une même page de l'album. Collection familiale · Robert Vargues, 2002. Photographie restaurée.*



FIG. 104 *Robert, Bernard, Madeleine et Louis, en costumes bretons, lors d'une fête de Sainte-Anne. Collection familiale · Robert Vargues, 2002. Photographie restaurée.*



FIG. 105 *La famille Vargues à Rennes. Date non précisée. Collection familiale · Robert Vargues, 2002. Photographie restaurée.*



FIG. 106 *La famille Vargues à Rennes, seconde vue. Date non précisée. Collection familiale · Robert Vargues, 2002. Photographie restaurée.*



FIG. 107 *La rue Le Bastard à Rennes. Le récit familial situe le foyer au n° 13. Cette vue de la rue n'identifie pas à elle seule les fenêtres de l'appartement. Photo Pacoviande, 2004, Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0.*

PLANCHE VII

La montre de Louis



FIG. 108 Montre de poche « Chronomètre » et chaîne de Louis Vargues, conservées dans la famille. Date et lieu de prise de vue non précisés. Collection familiale ; album, p. 69.

71

RENNES → LE MANS → PARIS → MARSEILLE → ALGER · JUIN 1929

Six voyageurs, dix-neuf colis

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Louis Vargues et Gabrielle Cadet voyagent avec Louis fils, Robert, Madeleine et Bernard. Bernard, futur Ménard, n'a pas encore huit ans.

SIX personnes. Dix-neuf colis. 26 juin 1929, sur le quai de la gare de Rennes — et Robert a tenu le compte. Soudain, un départ devient visible : pas une jolie flèche sur une carte, mais des valises et des paniers qu'il faudra porter, surveiller, retrouver à chaque correspondance. Et parmi eux, un petit garçon : Bernard, notre futur grand-père. Tout avait commencé par un voyage fait pour quelqu'un d'autre. En février, Louis était allé à Alger chercher sa jeune sœur Simone. Elle a à peine vingt ans, vive, rieuse, douée pour le dessin. Et elle est tuberculeuse. On l'avait envoyée chez leur frère René, à Alger, pour le soleil et le grand air marin ; mais elle arrive épuisée, et René écrit à Louis : « Elle est trop malade. Il faut la ramener à Nantes. » René, son frère, y tenait déjà une horlogerie-bijouterie. Il lui avait parlé des possibilités de commerce. On prend des renseignements, on envisage des établissements. Deux villes reviennent : Batna, et Alger.

ANECDOTE

« Nous, les Vargues, on descend des Maures »

À Alger, Louis photographie sa sœur Simone déguisée en Mauresque. De retour à Rennes, il en tire une légende pour ses enfants : « Nous, les Vargues, on descend des Maures. Votre tante a tout à fait l'air arabe. » Charles Martel, Poitiers, des Arabes cachés en Quercy… Robert la rapporte en souriant. Les registres de Gourdon, eux, ne disent rien de tel.

Gabrielle, elle, pense aux études des enfants. Dans le témoignage de son fils, c'est la présence d'une université qui fait pencher la balance vers Alger. Et Louis a rapporté des oranges. Grosses. Juteuses. Les enfants n'en reviennent pas. Le souvenir de Robert commence presque par une saveur avant de devenir une décision de famille.

ANECDOTE

Les oranges d'Alger

Avant les colis, avant le bateau, il y eut des oranges. Louis les rapporte de son premier voyage ; elles éblouissent les enfants de Rennes. Une saveur au commencement d'un exil — c'est ainsi que Robert, bien plus tard, s'en souvient.

Il faut alors vendre une partie des meubles. Les treize pièces de Rennes ne tiendront jamais dans l'arrière-boutique qui attend la famille. Robert dit sa déception devant le produit de la vente. Quelques meubles partiront dans un « cadre » — ce contenant qu'il rapproche de nos conteneurs. Et Robert doit encore passer son certificat d'études : admis, raconte-t-il, à une session avancée pour les ruraux, avant les moissons. Le 26 juin, donc, les voilà : les parents et leurs quatre enfants, Louis fils — qu'on appelle Loulou —, Robert, Madeleine et Bernard. Premier arrêt au Mans, chez Élisabeth, sœur de Louis, bachelière, et son mari Biays, capitaine de cavalerie, qui a perdu la jambe droite à la guerre. Puis Paris, chez Paul, un autre frère, rue de Vaugirard. On se serre dans l'appartement. Gabrielle montre la ville aux enfants ; le métro qui passe sous la Seine reste dans la mémoire de Robert comme une merveille. Le train de nuit file vers Marseille. Au matin, Saint-Charles. Un taxi emporte voyageurs et bagages à la Joliette. Le Timgad est à quai. On embarque en troisième classe, dans un dortoir de couchettes superposées. La mer est mauvaise — si mauvaise qu'ils restent couchés presque toute la traversée. Les dix-neuf colis ont franchi la terre ; il reste aux six voyageurs à franchir la mer. Au matin suivant, le bateau entre dans le port d'Alger. Nous ne donnerons pas un jour d'arrivée que le texte ne fixe pas. Derrière eux, la maison de Rennes. Devant eux, le 43, rue Sadi-Carnot : un commerce, et deux pièces pour vivre. Les raisons du départ ne sont plus tout à fait muettes : Robert les a transmises. Son témoignage fait désormais partie de notre histoire — avec sa date, son point de vue et sa force.

CE QUE RÉVÈLE CE DOCUMENT

L'en-tête de la lettre de Louis à Robert situe le commerce au 43, rue Sadi-Carnot, à Alger. Il documente une adresse de travail ; le récit du voyage vient des souvenirs de Robert, et non de cette lettre.

CARTE · LIEUX DU RÉCIT

Juin 1929 · dix-neuf colis vers Alger



1 · Rennes	26 juin 1929
2 · Le Mans	étape ferroviaire
3 · Paris	étape ferroviaire
4 · Marseille	embarquement sur le Timgad
5 · Alger	installation, été 1929

Les pointillés relient des lieux successifs cités dans le récit ; ils ne décrivent pas une route précise. Le contour des pays est contemporain. Nord en haut. Sources : GeoNames (CC BY 4.0), Natural Earth (domaine public).

DOCUMENT

Une adresse sur l'autre rive

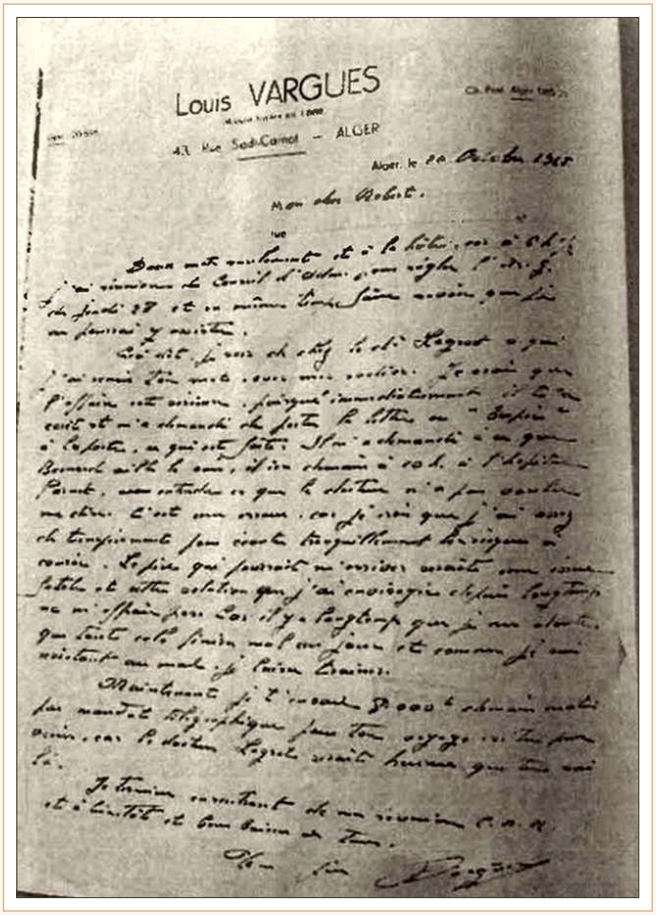

Louis VARGUES
43, Rue Sadi-Carnot — ALGER
Alger, le
Mon cher Robert,

FIG. 109 *Lettre de Louis Vargues à Robert, sur papier à en-tête « Louis Vargues, 43, rue Sadi-Carnot, Alger ». L'en-tête atteste une adresse commerciale ; la date manuscrite n'est pas transcrite ici. Collection familiale ; album, p. 87. — Le papier à en-tête est la première trace écrite de l'installation.*

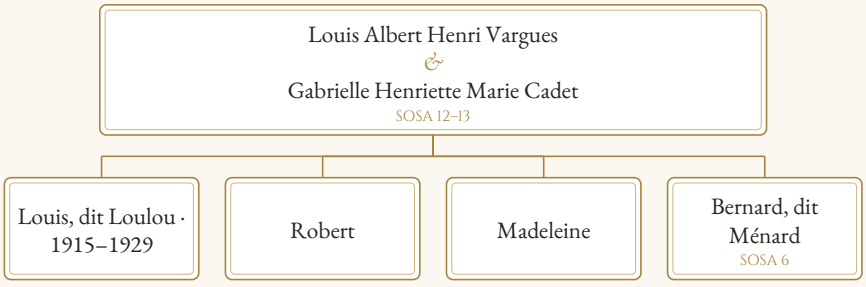
CHAPITRE À PART · LOUIS VARGUES, DIT LOULOU · 1915–1929

Loulou, l'enfant des deux livres

Rennes · Le Mans · Paris · Alger · Cracovie

Il y a dans notre famille un enfant dont on parlait à voix basse. Il s'appelait Louis, comme son père ; on l'appelait Loulou. Il était le fils aîné de Louis Vargues et de Gabrielle Cadet, le grand frère de Robert, de Madeleine et de Bernard — notre Ménard. Il est mort à Alger à treize ans, trois mois à peine après l'arrivée. Et deux livres ont été écrits sur lui. Deux livres, une traduction en Pologne, des articles dans les revues de la jeunesse catholique. Chez nous, on disait qu'il était presque un saint. Voici son histoire — avec la foi de ceux qui l'ont racontée, et les réserves de ceux qui l'ont relue.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Loulou est le grand-oncle de Fabian : le frère aîné de son grand-père Bernard. Alain, autre petit garçon évoqué par Robert, n'est pas représenté faute de dates.

PLANCHE VIII

Louis, enfant de chœur



FIG. 110 Louis Vargues, dit Loulou, en surplis d'enfant de chœur. Portrait publié dans la revue polonaise Hostja, n° 4, septembre–octobre 1931, p. 99, avec l'article « Anielski Ministrant ». Date de la prise de vue non indiquée. Reproduction d'une page imprimée, restaurée pour cette édition.

I

RENNES · 1915–1927

« Mais, Maman, je suis là »

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Louis Camille Henri Vargues, dit Loulou, fils aîné de Louis Vargues (Sosa 12) et de Gabrielle Cadet (Sosa 13), frère de Bernard (Sosa 6).

3 novembre 1915. La France est en guerre depuis quinze mois. À Rennes, une couturière met au monde un petit garçon. Le père n'est pas là : Louis Vargues, l'horloger, est mobilisé. L'enfant reçoit les prénoms de Louis Camille Henri. Mais personne, jamais, ne l'appellera ainsi. Pour tous, il sera Loulou.

Au 13 de la rue Le Bastard, vous connaissez déjà la maison : les treize pièces, les établis près des fenêtres, l'atelier de couture de Gabrielle. Loulou y partage une petite chambre avec Robert, son cadet — Bob. Viendront ensuite Madeleine, qu'on appelle Tototte, et Bernard, le petit dernier, qu'on appelle Nardeau. Retenez ces surnoms : ils disent mieux qu'un acte la chaleur d'une maison.

Une maison chaleureuse, oui, mais réglée comme une horloge — c'est le cas de le dire. À table, on finit sa soupe avant de parler. Et dans la hiérarchie familiale, raconte Robert, il y a les parents, puis Louis, l'aîné, et ainsi de suite jusqu'au plus petit… lequel, tout en bas de l'échelle, commande au chat.

ANECDOTE

Bernard et le chat Kiki

Dans la maison de Rennes, chacun avait son rang, du père au plus jeune. Et Bernard, le futur Ménard, le dernier de la fratrie ? Il commandait au chat Kiki, plaisante Robert. Quelqu'un, tout de même, devait lui obéir.

La foi de Gabrielle rythme les journées. La paroisse, c'est Saint-Aubin, que l'on appelle Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Un jour, un vicaire passe à la maison : il cherche un enfant de chœur pour la messe du matin. Silence dans la pièce. Et voici qu'une petite voix s'élève, celle d'un garçon de huit ans :

« Mais, Maman, je suis là. »

Il promet de se lever tôt. Et il ajoute, en grand frère qu'il est déjà : « Oui, Monsieur l'abbé et, dans quelque temps, j'emmènerai Robert. » Il tiendra parole. Chaque matin, la messe de six heures et demie, avant l'école Saint-Yves ; et Gabrielle, dans la nuit encore noire des hivers bretons, accompagne ses deux garçons jusqu'à l'église. Ces mots nous viennent du récit que Gabrielle confiera plus tard au père Marmoiton ; ce sont des paroles rapportées, non un enregistrement.

Car il faut vous dire que ce petit garçon a déjà connu un deuil. En 1925, le petit Alain, le cinquième enfant, est mort à six mois. Loulou avait neuf ans. Depuis, sa mère ne quitte plus sa robe noire. Une mèche de cheveux d'Alain, nous le verrons, finira fixée sur l'image mortuaire de son grand frère.



FIG. 111 *Loulou enfant, en marinière. Portrait publié dans Hostja, n° 4, septembre–octobre 1931, p. 98. Date de la prise de vue non indiquée. Reproduction d'une page imprimée, restaurée pour cette édition.*

Mais n'allez pas croire que Loulou n'était qu'un enfant pieux. C'était un organisateur. En 1927, il fonde une association. Une vraie, avec un règlement, un trésorier, des réunions, des votes. Son nom ? L'« Amour Filial ». Son but ? Offrir des cadeaux aux parents. On cotise quelques sous, on vote pour choisir le présent, on prépare chaque fête trois mois à l'avance. Les bonnes places aux compositions et les petites pièces reçues en servant les mariages et les enterrements alimentent la caisse.

L'« Amour Filial » · règlement de la Saint-Louis 1927

Devise	« Pour Dieu, pour nos parents ! »
Loi	« Aimer - Prier - Servir »
But	« Donner quelques sous, chaque fois que le trésorier fait la quête, afin d'obtenir une petite somme destinée à acheter un cadeau, connu d'avance par le vote des membres. »
Admission	Au pied d'une croix, avec remise d'un ruban rouge.
Fondateur	Louis Vargues, qui n'a pas encore douze ans.

Les sous ne tombent pas du ciel : Louis a établi un barème. Premier à la composition hebdomadaire, un franc ; deuxième, cinquante centimes. Et ce n'est pas tout. Son père l'initie à la machine à écrire. Gabrielle, qui apprend à ses grands à tirer des copies sur une pâte à polycopier avec une encre violette, lui fournit l'imprimerie. Loulou rédige aussi un journal. Un mensuel familial, s'il vous plaît : Le Petit Bavard. Robert lui prête une phrase que je trouve merveilleuse, venant d'un garçon de onze ans : « De nos jours, Saint Paul serait journaliste. » Les numéros du Petit Bavard n'ont pas été retrouvés. Peut-être dorment-ils encore dans une boîte, quelque part. Peut-être pas.

ANECDOTE

« Saint Paul serait journaliste »

Un garçon de onze ans fonde une association, rédige son règlement, élit un trésorier, et publie chaque mois un journal pour sa famille, Le Petit Bavard. Sa justification ? « De nos jours, Saint Paul serait journaliste. » Le notaire de la famille n'aurait pas mieux rédigé les statuts.

CE QUE NOUS SAVONS

Ces scènes viennent du témoignage de Robert (2002), qui reproduit des passages du livre du père Marmoiton, lui-même nourri des souvenirs de Gabrielle. Ce ne sont pas trois preuves indépendantes, mais une même mémoire transmise trois fois. Le règlement est daté de la Saint-Louis 1927 : Louis a alors onze ans et neuf mois.

II

RENNES → ALGER · 1929

« Je voudrais avoir quinze ans »

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Le fils aîné de Louis et de Gabrielle ; frère de Bernard, dit Ménard (Sosa 6).

PRINTEMPS 1929. Au collège Saint-Martin de Rennes, où Loulou est en cinquième, une nouvelle fait le tour des classes : une délégation d'élèves va partir pour Rome. Rome ! Le pape, Saint-Pierre, les catacombes… Mais il y a une condition : avoir quinze ans. Loulou en a treize. Gabrielle a noté le mot de son fils, un soir :

« Maman, je voudrais avoir quinze ans. »

Il ne partira pas. Au retour des voyageurs, il interroge l'abbé Lamauviel, avide de tout savoir. C'est l'un des souvenirs les plus simples que sa mère ait gardés de lui : le désir d'aller voir un lieu dont on lui avait tant parlé. Il ne verra jamais Rome. Il va voir une autre ville, beaucoup plus tôt qu'il ne le croit.

Car un autre voyage se prépare — vous le connaissez. Le 26 juin 1929, sur le quai de la gare de Rennes : six voyageurs, dix-neuf colis. Mais avant de partir, il faut dire au revoir. Et c'est ici que la mémoire familiale place le premier acte du drame.

Écoutez ce qu'on raconte chez nous. Avant le grand départ, Loulou a fait le tour de la famille pour dire au revoir. Les oncles, les tantes, les cousins, puisqu'on ne savait pas quand on se reverrait. Et c'est chez une tante, dit la tradition, qu'il aurait attrapé le mal qui allait l'emporter.

Cette tante, Robert la nomme. Souvenez-vous de Simone, la plus jeune sœur de son père, que Louis est allé chercher à Alger en février 1929, rongée par la tuberculose. Au printemps, elle est en cure à Saint-Laurent, aux portes de Rennes. Et les Vargues, écrit Robert, vont la voir toutes les semaines. Puis il ajoute, de sa plume sans détour : « Sans doute crache-t-elle des millions de BK, bacilles qui infesteront

Louis. » Simone mourra à la fin de 1929, peu après son neveu.

UNE TRADITION, UNE HYPOTHÈSE DE ROBERT

La contagion par une tante, lors des visites et des adieux du printemps 1929, appartient à la mémoire familiale ; Robert désigne Simone Vargues, tuberculeuse, en cure à Saint-Laurent. La méningite tuberculeuse survient le plus souvent des semaines, parfois des mois, après la contamination : la chronologie s'accorde avec ce récit. Aucun dossier médical ne le confirme ; c'est l'explication de Robert, écrite en 2002.

Et puis c'est l'été algérien. La famille s'installe derrière le magasin du 43, rue Sadi-Carnot, dans deux pièces. Loulou et Robert découvrent la ville, la mer, les bains aux Sablettes ; les deux garçons s'essaient à la nage. Ils servent la messe à Saint-Charles, comme à Rennes. Gabrielle prépare la rentrée : Louis entrera en quatrième au collège Notre-Dame d'Afrique, chez les jésuites.

Mais depuis le mois d'août, quelque chose ne va pas. La chaleur le déprime. Une « paratyphoïde légère » l'oblige au repos ; il en sort sans force et sans appétit. Un jour, Gabrielle lui prépare des soles ; il ne peut y toucher. Son père le réprimande. Alors l'enfant, qui n'a jamais désobéi, se jette à ses genoux et lui demande pardon « pour le mauvais exemple qu'il vient de donner à ses frères et sœurs ». Le 8 septembre, fête de la Nativité de Marie, en sortant de la messe : « Maman, quelle belle messe. Comme la chorale chantait bien… C'était beau, très beau. » La fièvre persiste. Le 9 septembre, il va s'inscrire au collège. Ce sera, dit le récit, sa dernière sortie.

Le 17 septembre, on le conduit à l'hôpital. Gabrielle ne le quitte plus. Le jeudi 19, la méningite se déclare « sous la forme la plus brutale et la plus aiguë ». Dans l'après-midi, sa mère s'approche : « Mon Loulou, monsieur l'Aumônier va venir te voir. » Il la regarde, et répond d'une voix calme : « Oui, maman. » Il reçoit les derniers sacrements. Et le récit maternel lui prête alors ces mots, qui me serrent le cœur chaque fois que je les relis, dans un livre qui s'appelle justement D'où nous venons :

« Je vais donc m'en aller de chez nous. »

Le jeudi soir 26, il est très mal. Autour de lui, on récite la prière du soir ; il fait un effort pour s'y unir. Son dernier appel est pour sa mère : « Maman ». Il avait souvent répété cette phrase, que le livre retiendra : « C'est pour le Ciel que nous

sommes faits. »

Le 27 septembre 1929, à sept heures du matin, Louis Vargues meurt à Alger. Il a treize ans, dix mois et vingt-quatre jours. Robert parlera d'une méningite tuberculeuse. Six jours plus tôt, le 21 septembre, son petit frère Bernard avait fêté ses huit ans. Trois mois, jour pour jour presque, après le quai de la gare de Rennes.

Les derniers mois · d'après le récit de Robert et les pages qu'il reproduit

26 juin 1929	Départ de Rennes : six personnes, dix-neuf colis ; Le Mans, Paris, Marseille, le Timgad.
Été 1929	Installation au 43, rue Sadi-Carnot. Messe à Saint-Charles ; bains aux Sablettes.
Août 1929	Première maladie, fatigue, perte d'appétit, fièvre.
9 septembre	Inscription au collège Notre-Dame d'Afrique ; « sa dernière sortie ».
17 septembre	Hospitalisation ; nom de l'hôpital non précisé.
19 septembre	Méningite ; derniers sacrements.
27 septembre, 7 h	Mort de Louis à Alger, à treize ans.

III

ALGER · TOULOUSE · CRACOVIE · 1929–1948

Le petit saint de la famille

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Gabrielle Cadet (Sosa 13) et le souvenir de son fils aîné.

GABRIELLE habille son fils de son beau costume blanc, avec son brassard et ses insignes. Les Scouts et les Croisés de l'Eucharistie viennent veiller auprès de lui. Un article de L'Effort algérien, dont la famille a gardé le texte, décrit le corps entouré de fleurs, la croix des Scouts à la boutonnière, puis les chants funèbres au cimetière. Robert situe la tombe au cimetière du boulevard Bru. Chaque dimanche, la famille y retourne.

Au cimetière, quand les prières sont achevées et l'eau bénite jetée, les Scouts entonnent le chant des Adieux : « Ce n'est qu'un au revoir, mon frère… » Ensuite, chaque dimanche, Louis, Gabrielle et les trois enfants qui restent vont prier sur la tombe — par les tramways algériens qui montent la rue Hoche, ou en fiacre — et reviennent à pied. Robert note qu'ils allaient « prier sur la tombe du petit saint ».



FIG. 112 *Louis sur son lit de mort, Alger, septembre 1929, vêtu de blanc, la croix sur la poitrine. Photographie reproduite dans le fascicule de Robert Vargues, Louis et Gabrielle (2002), p. 39 ; reproduction d'une photocopie, restaurée pour cette édition.*



FIG. 113 *L'image mortuaire de Louis Vargues : « Rennes 3 novembre 1915 – Alger 27 septembre 1929 · Élève de l'école Saint-Yves et de l'institution Saint-Martin à Rennes · À 8 ans, il s'offrit comme enfant de chœur bénévole pour répondre chaque matin la messe à sa paroisse. » Des mèches de cheveux y sont fixées ; l'une porte à la main le nom d'Alain. Fascicule de Robert Vargues, p. 39.*

Et Gabrielle ? « Gabrielle va pleurer pendant longtemps. Pendant longtemps », écrit Robert, et il répète les mots, comme on répète un glas. Gabrielle s'effondre. La mémoire familiale dit deux années de dépression. Deux ans dans deux pièces derrière un magasin, avec trois enfants à élever, un commerce qui peine, une ville étrangère. Elle ne s'en est jamais vraiment remise. Comment l'aurait-elle pu ? On ne se remet pas de la mort d'un enfant ; on apprend, au mieux, à vivre à côté.

Alors elle fait la seule chose qui lui permette de rester près de lui : elle écrit. Le père Victor Marmoiton, un jésuite, lui demande de raconter son fils. Elle remplit des pages en pleurant, raconte Robert. Elle sollicite les maîtres de Saint-Yves, les professeurs de Saint-Martin, les prêtres de Saint-Aubin. Écrire, c'est garder Loulou vivant encore un peu.

Et voici l'incroyable. En 1931, le livre paraît à Toulouse : Un croisé enfant de chœur, Louis Vargues, 1915–1929. Six ans plus tard, en 1937, un second auteur, le

rédemptoriste Constant Quillard, lui consacre un autre livre : Une fleur de Bretagne transplantée à Alger… avec une lettre-préface de l'archevêque d'Alger lui-même, Mgr Leynaud. Deux livres. Pour un garçon de treize ans, fils d'un horloger et d'une couturière.

DOCUMENT

Deux livres pour un enfant



FIG. 114 *Les deux biographies consacrées à Louis Vargues, telles que conservées dans l'album familial : Une fleur de Bretagne transplantée à Alger… Louis Vargues, de Constant Quillard (1937), et Un croisé enfant de chœur, Louis Vargues, de Victor Marmoiton (1931). Album familial, reproduit dans l'édition antérieure, p. 149. — Deux auteurs, deux ordres religieux, un archevêque : le souvenir de Loulou a quitté la famille.*

Et ce n'est pas fini. Le souvenir franchit les frontières. Dès septembre 1931, la revue polonaise Hostja publie « Anielski Ministrant » — « L'angélique enfant de chœur » — avec deux portraits de Loulou : ceux que vous voyez dans ces pages. En mai 1932, à Cracovie, les jésuites publient la traduction du livre de Marmoiton : Anielski ministrant Ludwiś Vargues, cent dix-huit pages, soixante groszy. La Gazeta Kościelna le recommande aux enfants qui préparent leur première communion.

Imaginez : des petits Polonais qui n'avaient jamais entendu parler de Rennes, ni d'Alger, ni des Vargues, lisaient l'histoire de Ludwiś.

ANECDOTE

Ludwiś, à Cracovie

En 1932, Loulou devient « Ludwiś » : sa vie, traduite en polonais, paraît chez les jésuites de Cracovie dans la collection des « Jeunes bien-aimés de Jésus », tome VII. On la vend encore en 1936, pour cinquante groszy. Une étude universitaire de 2015 sur les traductions de la littérature de jeunesse française cite encore son titre.

En janvier 1932, la revue Cœurs vaillants lui consacre un article, « Un cœur vaillant — Louis Vargues ». En 1948, le livre de Marmoiton est réédité, avec la mention « 20e mille ». Vingt mille exemplaires de la vie de notre Loulou ! Retenez toutefois la nuance : cette mention figure sur la réédition de 1948 ; elle ne prouve pas que vingt mille exemplaires aient été imprimés dès 1931.

Le souvenir qui a voyagé

1931	Victor Marmoiton, s.j., Un croisé enfant de chœur, Louis Vargues : 1915–1929, Toulouse, Apostolat de la prière. BnF, 8-LN27-64213.
Sept.–oct. 1931	Hostja (Pologne), « Anielski Ministrant », p. 97–101, avec deux portraits.
10 janvier 1932	Cœurs vaillants, n° 2 : « Un cœur vaillant — Louis Vargues ».
Mai 1932	Anielski ministrant Ludwiś Vargues, Cracovie, 118 pages, collection Młodzi ulubieńcy Jezusa, t. VII.
1937	Constant Quillard, C.Ss.R., Une fleur de Bretagne transplantée à Alger… Louis Vargues, lettre-préface de Mgr Leynaud. BnF, 8-LN27-81074.
1948	Réédition de Marmoiton, 64 pages, « 20e mille ». BnF, 16-LN27-64213 (A).

Alors, un saint ? Écoutez Gabrielle elle-même, telle que Robert l'a entendue : « Je voulais que mon aîné devienne prêtre ou religieux. Cela ne se fera pas. Mais mon aîné est mieux que cela. Mon aîné est un saint. » Et cela, ajoute Robert, la console un peu.

« Mon aîné est un saint. »

Chez nous, on l'a dit après elle : presque un saint. Et comment ne pas le comprendre, quand deux prêtres, un archevêque et des revues de deux pays ont donné cet enfant en exemple ? Mais soyons justes avec lui comme avec nous : aucune démarche de béatification n'a été retrouvée. Ces livres appartiennent à la littérature de piété de leur temps, qui proposait aux enfants des modèles de leur âge. Le mot de « croisé », dans le titre, désigne son appartenance à la Croisade eucharistique, pas un chevalier.

Et Robert, le petit frère qui avait servi la messe avec lui, a gardé sa liberté de jugement. Relisant le récit des derniers jours, il écrit en 2002 : « Certes, c'est un peu trop religieux à mon gré, pas tout fait objectif, mais ça reste très émouvant. » Tout est dit. La foi d'une mère, et le recul d'un frère. Les deux voix ont leur place dans ce livre.

Car il faut le dire aussi, et je le dis comme on le dit chez nous : Loulou fut un modèle, et un poids. Un modèle, parce que sa bonté, sa ferveur, son sens des autres ont été racontés, imprimés, traduits. Un poids, parce qu'il est difficile de grandir à côté d'un frère que les livres donnent en exemple, et d'une mère que son deuil n'a jamais quittée. Robert, Madeleine et Bernard ont vécu avec cette ombre lumineuse. Nous n'avons pas le témoignage de Bernard sur ce deuil ; nous savons seulement qu'il avait huit ans, et que son anniversaire, chaque année, précédait de six jours celui de la mort de son frère.

Dans D'où nous venons, Loulou garde donc ses deux visages. Celui de l'« angélique enfant de chœur » des livres. Et celui de l'aîné de la rue Le Bastard, qui faisait voter ses frères et sa sœur pour un cadeau, rédigeait un petit journal, rêvait de Rome et promettait d'emmener Robert servir la messe. Le grand frère de Ménard.

LA SOURCE PRINCIPALE

Robert Vargues, Louis et Gabrielle, suivi de Huguette, sa jeunesse, fascicule familial dactylographié, commencé le jeudi 24 janvier 2002 pour ses petits-enfants. Robert y reproduit les pages du père Marmoiton « en grande partie dictées par Gabrielle », la presse d'Alger, l'image mortuaire et la photographie du lit de mort. Exemplaire photographié, transmis par Fabian en août 2026.

CE QUI RESTE À RETROUVER

Les deux biographies françaises complètes (BnF ou bibliothèque Grammont de Besançon, cote 8S3189), le numéro de L'Effort algérien relatant les obsèques, Cœurs vaillants du 10 janvier 1932, les cahiers de Gabrielle, les numéros du Petit Bavard, l'image mortuaire originale, les actes de naissance (Rennes) et de décès (Alger), le registre du cimetière du boulevard Bru.

IN MEMORIAM



Louis Camille Henri Vargues, dit Loulou

Rennes, 3 novembre 1915 · Alger, 27 septembre 1929

« Je vais donc m'en aller de chez nous. »

Composition de cette édition, d'après le portrait publié dans Hostja en 1931.

72

ANNÉES 1930–1948

La boutique de l'autre rive

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche de Bernard Vargues, mon grand-père maternel. Bernard Vargues et ses parents · de Rennes à Alger.

SUR la devanture, un nom : Louis Vargues. Nous sommes au 43, rue Sadi-Carnot, à Alger. Derrière le magasin, la famille vit d'abord dans deux pièces. Deux, après treize. La mesure est cruelle. Et le souvenir de Robert ne laisse pas la nouvelle vie dans le seul éclat d'un port méditerranéen : il dit aussi l'étroitesse, et tout ce qu'il faut réorganiser. Gabrielle aide au commerce et cherche les écoles. Puis le malheur frappe, presque aussitôt : Loulou, Louis fils, meurt le 27 septembre 1929, trois mois après l'arrivée — nous lui avons consacré le chapitre qui précède. Ne le confondons pas avec son père, l'horloger. Robert évoque aussi Alain, un autre petit garçon de la fratrie. Les photographies plus tardives de Robert, Madeleine et Bernard montrent les enfants présents à ce moment-là ; elles ne donnent pas la liste de tous ceux qui sont nés. Gabrielle rassemble des souvenirs de Loulou pour le père Marmoiton, qui en tirera un livre. Ces pages disent sa foi et sa douleur ; c'est à travers elles qu'il faut lire le récit de la maladie. Dans les années 1930, le commerce connaît des difficultés. Robert raconte que sa mère vend des articles au porte-à-porte. La couture de Rennes a laissé place à d'autres tâches — avec la même nécessité : faire vivre la maison. Alors les vacances à Sidi-Ferruch prennent tout leur relief. Les photographies gardent les tentes, le camp sous les arbres, les groupes. Robert donne des leçons particulières et remet ses gains à sa mère. Une barque devient le Ker Armor ; les vues avant et après son pontage permettent de suivre la transformation. Et ce nom de bateau, voyez-vous, garde un peu de Bretagne sur l'autre rive.

ANECDOTE

Le Ker Armor

Sur les côtes d'Algérie, une simple barque reçoit un pont… et un nom breton : Ker Armor, à peu près « la maison du pays de la mer ». Deux photographies, avant et après, témoignent du chantier familial. La Bretagne quittée navigue désormais en Méditerranée.

Robert écrit aussi des pages plus dures : des désaccords politiques, une violence de Louis envers Gabrielle. Elles restent attribuées à son témoignage. Un album ne gagne rien à fabriquer des adultes parfaits. Le contexte colonial fait partie du cadre, lui aussi : les Européens de cette famille vivent dans une société profondément inégale. Transmettre leurs souvenirs n'oblige pas à reprendre tous leurs jugements. Au jardin d'Essai, Bernard, Madeleine, Louis, Gabrielle et Robert posent ensemble ; la légende propose 1939, avec une réserve. Ailleurs, les portraits de 1936, le camp de juillet 1938, les hommes photographiés en 1940. Les images rendent aux dates une présence. Louis meurt le 4 novembre 1948. Bernard est devenu chirurgien-dentiste. En 1949, il épouse Huguette Mignon — et nous retrouvons la photographie qui ouvrait cette partie, avec l'absence qu'elle ne pouvait expliquer seule. La boucle est bouclée. Pour connaître la mariée, il faut maintenant suivre les Mignon, et rendre à Anna, sa mère, toute sa place.

LE CADRE HISTORIQUE

Ces photographies ont été prises dans l'Algérie coloniale. Elles conservent une expérience familiale dans une société marquée par des inégalités de droits et de statuts. L'album ne représente pas à lui seul l'ensemble de cette société.

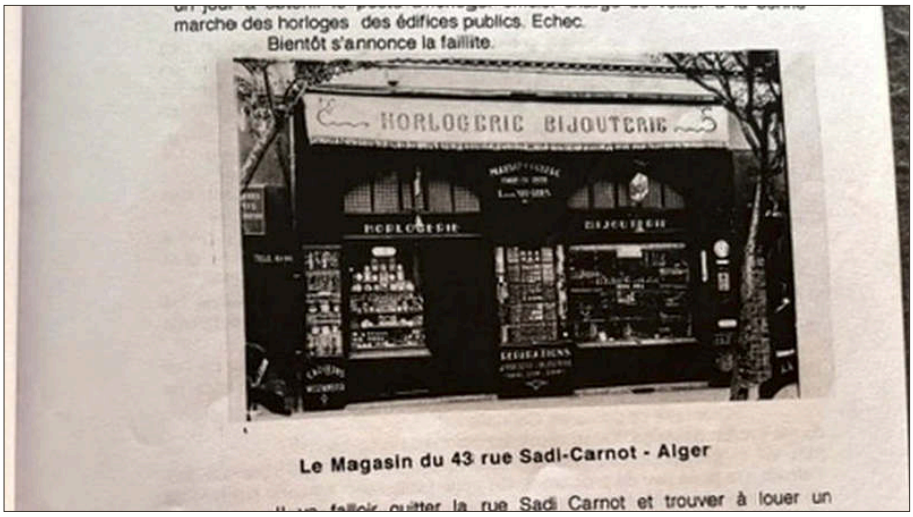


FIG. 116 *Le magasin d'horlogerie-bijouterie du 43, rue Sadi-Carnot, à Alger. Collection familiale · Robert Vargues, 2002. Photographie restaurée.*

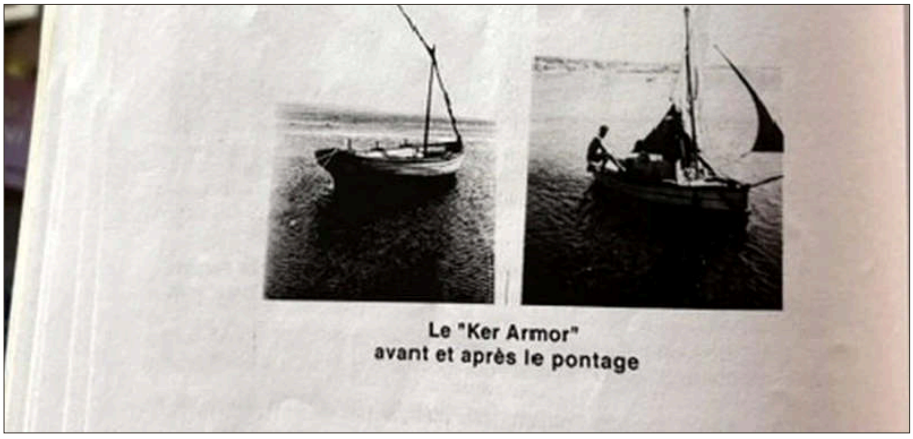


FIG. 117 *Le Ker Armor, avant et après son pontage. Les deux vues sont réunies sur la page de l'album. Collection familiale · Robert Vargues, 2002. Photographie restaurée.*



FIG. 118 *Le camp dans les bois de Sidi-Ferruch, juillet 1938. Collection familiale · Robert Vargues, 2002. Photographie restaurée.*



FIG. 119 *Bernard, Madeleine, Louis, Gabrielle et Robert au jardin d'Essai d'Alger. L'album propose 1939, avec un point d'interrogation. Collection familiale · Robert Vargues, 2002. Photographie restaurée.*

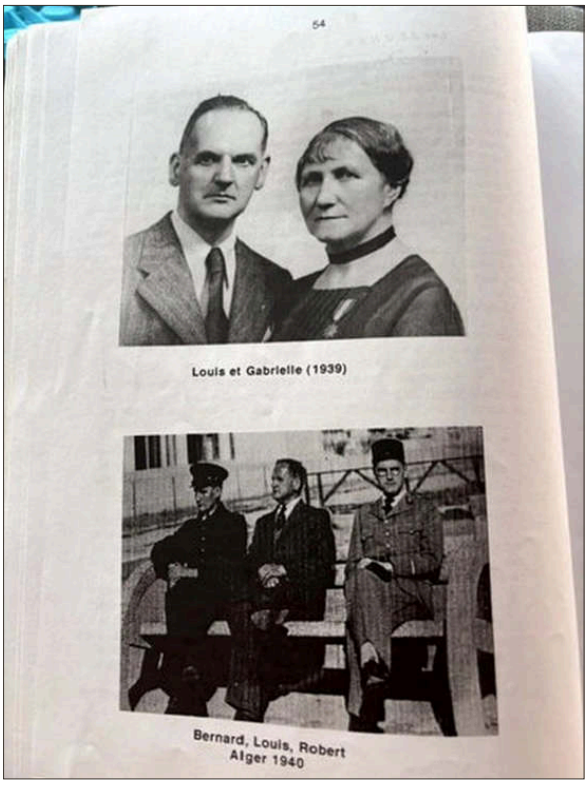


FIG. 120 *En haut : Louis et Gabrielle, 1936. En bas : Bernard, Louis et Robert, à Alger, 1940. Identifications d'après les légendes de l'album. Collection familiale · Robert Vargues, 2002. Photographie restaurée.*

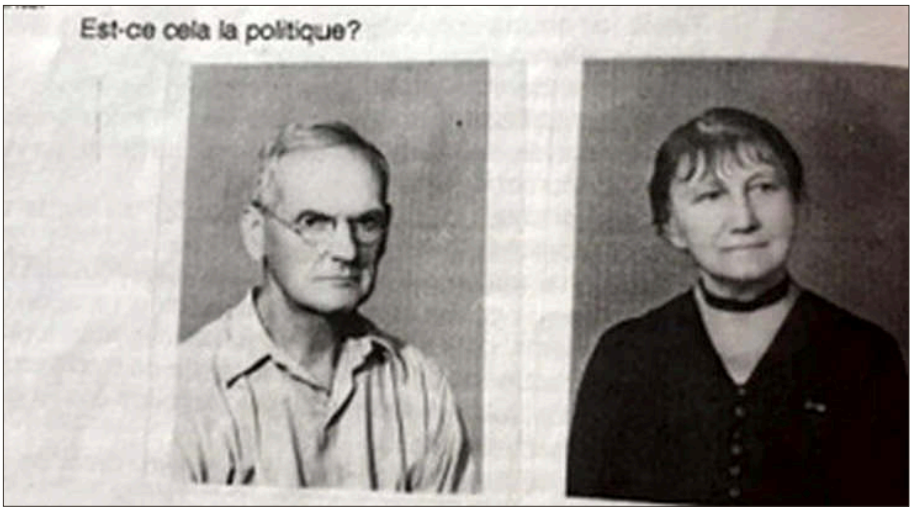


FIG. 121 *Portraits de Louis et Gabrielle. Date à préciser. Collection familiale · Robert Vargues, 2002. Photographie restaurée.*

LIVRE V · MIGNON

V

Les images et l'autre rive

Périgord · Charente · Tours · Rennes · Paris · Cetara · Alger

Huguette Mignon est ma grand-mère maternelle, la mère d'Hélène. Son père Marcel est le fils d'Abel, le graveur, et de Louise Chesneau. Sa mère est Anna Galano. Le portrait d'Huguette ouvre cette partie. Puis les Mignon, les femmes du Périgord, les familles de Rennes et de Tours nous mèneront — par un régicide, un ministre amoureux de la Chine, un navire pour la Louisiane et un petit écolier sur une boîte de biscuits — jusqu'aux œuvres d'Abel et aux souvenirs de Louise. Nous retrouverons enfin Anna, avec sa place certaine de mère d'Huguette, et la question encore ouverte de ses origines à Cetara. Chaque détour garde le même point d'arrivée : Huguette.

ENCART GÉNÉALOGIQUE

Marcel Mignon
&
Anna Nathalie Galano
SOSA 14–15

Huguette Louise Mignon
SOSA 7

Les parents de la grand-mère qui nous guide dans ce livre.



Ville de Rennes



Ville de Tours



Ville de Paris

Armes des pays et des villes où vécut cette branche — armoiries territoriales, non familiales.

PLANCHE IX

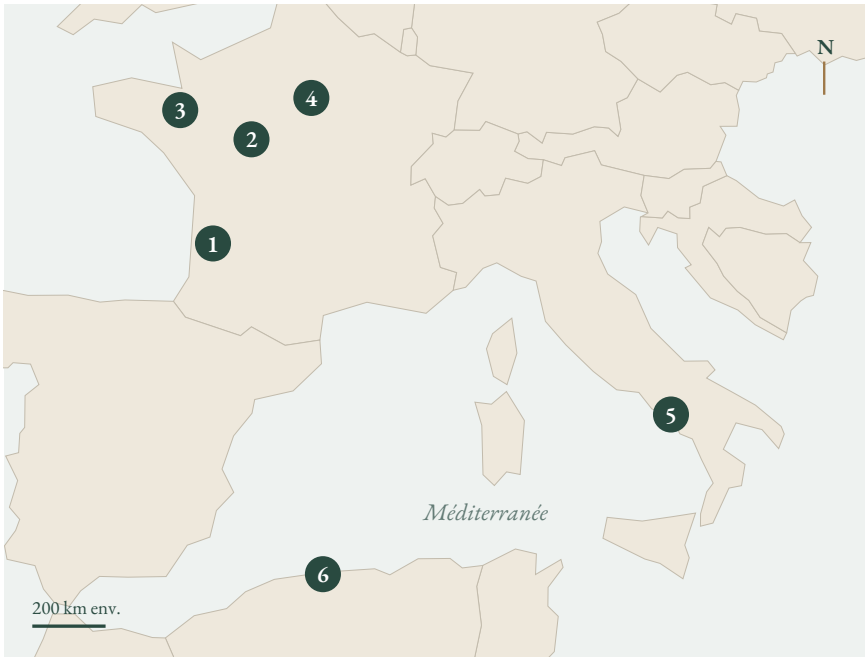
Huguette · un portrait par sa tante



FIG. 122 Huguette Mignon vers 1940, portrait par sa tante Yvonne Mignon-Bouis-set. L'œuvre réunit une future grand-mère et l'artiste de sa famille. Collection familiale ; album, p. 50. Reproduction restaurée.

CARTE · LIEUX DU RÉCIT

Du Périgord à Cetara, les mondes d'Huguette



1 · Bordeaux	Abel, 1861
2 · Tours	Mignon, XIXe siècle
3 · Rennes	Louise, 1864
4 · Fontainebleau	Abel et Louise, XXe
5 · Cetara	Galano et Autuori
6 · Alger	Anna, 1896 ou 1898

Les points situent des lieux cités ; aucune route n'est reconstituée. Le contour des pays est contemporain. Nord en haut. Sources : GeoNames (CC BY 4.0), Natural Earth (domaine public).

73

1927–1949

Huguette devant le peintre

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon (Sosa 7), ma grand-mère maternelle, fille de Marcel et d'Anna.

REGARDEZ-LA. Une jeune fille, le regard posé, peinte par une main qui l'aime. La jeune fille, c'est Huguette. La peintre, c'est sa tante : Yvonne Mignon, devenue Bouisset par son mariage avec Jacques. Deux personnes se rencontrent dans une même œuvre — celle qui regarde et celle dont on retient le visage. L'album situe le portrait vers 1940. Et Huguette, notre grand-mère, redevient pour un instant une enfant, avant les études, avant le mariage, avant les petits-enfants. Elle est née à Paris, dans le quatorzième arrondissement, le 7 septembre 1927. Son père, Marcel Mignon, est le fils d'Abel, le graveur, et de Louise Chesneau. Sa mère est Anna Nathalie Galano. Une photographie du parc Montsouris, vers 1931, la montre avec sa sœur aînée, Luce. Et l'immeuble du 9 bis, rue Gazan, où l'album situe les parents, donne une adresse à cette enfance. Marcel est né à Grezsur-Loing en 1897. L'ancienne version du livre le présentait comme dessinateur ; sa carte professionnelle, conservée dans l'album, le désigne aussi comme chef comptable au service central des Musées nationaux. Nous gardons les deux. Pour raconter toute sa carrière, il faudrait les dater et les relier par d'autres pièces. Huguette devient chirurgienne-dentiste. En 1949, à Alger, elle épouse Bernard Vargues ; Hélène naît en 1950. Et — surprise — elle écrira un livre : Barberousse. L'antichambre de l'échafaud, dont le dossier garde la couverture. La jeune fille peinte par Yvonne aura donc, elle aussi, laissé des pages. Pour entrer dans son ascendance, suivons d'abord les Mignon et les Chesneau, leurs métiers, leurs maisons, leurs œuvres. Anna nous attend au bout du chemin. Sa place de mère est claire ; l'origine de sa famille, à Cetara, demande encore des actes.



FIG. 123 *Huguette Mignon avec sa sœur aînée Luce, au parc Montsouris à Paris, vers 1931. Collection familiale ; album, p. 49. Photographie restaurée.*



FIG. 124 *9 bis, rue Gazan, Paris. Immeuble où l'album situe les parents d'Huguette, face au parc Montsouris. Vue récente, auteur et date non précisés ; album, p. 49.*

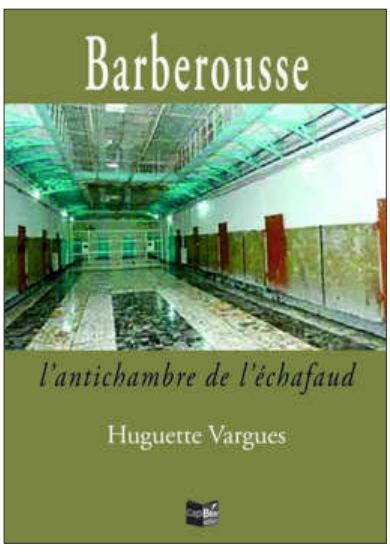


FIG. 125 *Barberousse. L'antichambre de l'échafaud, d'Huguette Vargues. Couverture du livre reproduite sur le site familial.*

74

AUTOUR DE 1610

Une porte avant Pâques

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Côté Anne Doux (Sosa 57), mère d'Abel · Béliard.
Ravaillac est une relation du dossier, non un ancêtre.

Un nom. Un seul nom suffit à glacer la page : Ravaillac. L'homme qui, le 14 mai 1610, rue de la Ferronnerie, poignarda Henri IV. Il apparaît au détour d'une maison charentaise… et voilà qu'il menace de tout dévorer. Alors, avant de céder au frisson, remettons chacun à sa place. Hélie Béliard est le frère de Michel de Béliard, dans un dossier qui passe par les Béliard de Beaupré, les Testaud et les Mossion jusqu'à Anne Doux, la mère d'Abel Mignon. Le futur régicide croise cet entourage dans une étude historique. Il n'entre pas dans notre ascendance. Écoutez bien. Dans l'étude d'Amédée Callandreau citée en note, Hélie est identifié au Belliard chez qui le futur assassin aurait entendu des propos contre le roi. Ravaillac luimême évoque des paroles de ce genre dans ses interrogatoires. L'identification reste celle d'un historien ; ce livre ne prétend pas avoir relu tout le procès. Le récit situe l'épisode avant Pâques 1610, quelques semaines avant le crime. Hélie aurait aidé la mère de Ravaillac. Et c'est tout. Un voisinage humain, une aide à une femme dans le besoin. Aucune complicité. Aider une mère, connaître son fils, être nommé dans son récit : rien de tout cela ne permet d'attribuer à un tiers ce que ce fils fera ensuite.

ANECDOTE

Le régicide et la maison charentaise

Avant Pâques 1610, Ravaillac aurait entendu chez un certain Belliard des propos hostiles au roi ; Hélie Béliard aurait aidé sa mère. Quelques semaines plus tard, Henri IV tombait sous le couteau. Un voisinage, rapporté par un historien — pas une complicité.

Cette distinction, c'est elle qui rend le dossier passionnant. Sans elle, nous n'aurions qu'une sombre réclame familiale. Avec elle, nous voyons comment une maison ordinaire peut se retrouver, par le jeu des relations, mentionnée dans une affaire qui a bouleversé le royaume. Michel puis Jean Béliard sont par ailleurs associés à des fonctions de commandement à Villebois-Lavalette. La photographie du château situe ce cadre. Exercer une charge n'est pas posséder les murs : les murs sont bien réels, leur entrée dans le patrimoine imaginaire du lecteur ne l'est pas. Et je reviens aux femmes — Barbe, Julie, Jeanne — qui portent vraiment notre ascendance. Le grand nom ne dispense pas de vérifier leur place ; il donne seulement une raison de plus de ne pas les laisser dans l'ombre. Voilà Ravaillac à sa juste place : pas notre ancêtre, mais un homme dont l'histoire a frôlé celle d'un parent collatéral.

CE QUE NOUS SAVONS

L'identification d'Hélie au Belliard évoqué dans le dossier Ravaillac vient de l'étude citée. Une relation de voisinage ou d'assistance ne prouve aucune participation au crime. Le château de Villebois-Lavalette situe des fonctions familiales, pas un titre de propriété.



FIG. 126 *Château de Villebois-Lavalette. Le dossier situe ici les fonctions de commandement de Michel puis de Jean Béliard de Beaupré. Cette charge ne signifie pas la propriété du château. Photo JCAllin, 2003, Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0.*

75

1613–1689

À Tours, rendre les noms aux personnes

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Côté Louise Chesneau (Sosa 29) · son ascendance paternelle à Tours.

À Tours, un prénom revient si souvent qu'il finit par effacer les visages : Louis Chesneau. Louis, encore Louis, toujours Louis. Pour retrouver les personnes, il faut regarder avec qui chacun se marie, où il travaille, quels parents un acte lui donne. Cette branche rejoint Louise Chesneau, l'épouse d'Abel, par son père Jules et par les générations tourangelles. Nous garderons quelques pièces décisives — sans demander au lecteur de mémoriser tous les Louis à la fois. Le 4 novembre 1613, Gatian Delahaye est baptisé. Son père, René de la Haye, est maître tondeur de draps ; sa mère s'appelle Renée Cormier. Un couple plus ancien est signalé en 1638 : Louis Chesneau, maître maçon, et Marthe Delahaye, fille de René et de Renée. Le raccord avec le Louis qui épouse Marie Bouchar en 1663 reste probable ; le baptême de Gatian ne suffit pas à refermer la jonction. Le 30 septembre 1663, à Notre-Dame-la-Riche, Louis Chesneau épouse Marie Bouchar. Puis, le 29 janvier 1689, l'union Chesneau–Deschamps nous fait entrer dans un monde de soie et de passementerie. Des fils, des façons, des commandes. Les documents ne nous autorisent pas à décrire l'atelier, ni à lui prêter une prospérité que les comptes ne montrent pas. Mais quelle différence entre les gestes ! Le maître maçon et l'ouvrier en soie ne font pas le même travail. Rendre à chacun son activité, c'est rendre à la famille son épaisseur. La suite passe par Joseph Chesneau, ouvrier en soie, puis Pierre Cosme (Sosa 232) et son fils Blaise Ambroise (Sosa 116), né à Tours le 3 avril 1781. Blaise devient serrurier et s'établit à Rennes. Anne

Montfort, épousée en 1819, est dite défunte en 1830 ; Blaise se remarie le 3 novembre 1831 avec Mathurine Boulais (Sosa 117). Leur fils Jules Auguste, né en 1836, épousera Pauline Lavocat et sera le père de Louise. De la soie de Tours aux serrures de Rennes : la famille a changé de matière.

LES ACTES REPÈRES

Baptême de Gatian Delahaye, 1613 · mariage Louis Chesneau–Marie Bouchar, 1663 · union Chesneau–Deschamps, 1689. Le dossier iconographique complet des registres reste à consulter dans l'ancienne édition et aux Archives d'Indre-et-Loire.

76

1705–1721 · CHARLES, NÉ EN 1678

Un nom de sa main

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Côté Louise Chesneau · Designé, Bertrand, Priour, Lavocat.

1705 : le relevé ne garde pas sa signature. 1713 : son nom apparaît, de sa main. « Charledesigné ». D'un seul tenant, comme un souffle. Huit ans séparent les deux mariages de Charles Disigny, qu'on écrit aussi Designé. Aurait-il appris à écrire entre les deux ? C'est tentant. Mais pour l'affirmer, il faudrait que le premier acte dise expressément qu'il ne savait pas signer. La seconde pièce garde au moins son geste. Et par sa fille Gilette Françoise, puis les Bertrand, les Priour et les Lavocat, cette main rejoint Louise Chesneau et Huguette Mignon. Le 3 novembre 1705, Charles Dizigny épouse Jeanne Noué. Le 2 mai 1713, Jacquette Renée Hervé. Ces deux femmes ne sont pas des figurantes dans une histoire d'écriture : ce sont leurs mariages qui nous donnent les documents où le geste de Charles devient visible. Au bas du second acte, « Charledesigné ». Je garde la forme réunie, parce qu'elle appartient à la trace. Un livre peut composer des noms bien espacés ; la signature garde le mouvement de celui qui l'a tracée.

ANECDOTE

« Charledesigné »

En 1713, un homme trace son nom d'une seule coulée d'encre au bas de son acte de mariage. Trois cents ans plus tard, ce petit mot attaché est la seule chose que nous ayons de sa main.

Le 20 février 1721, Gilette Françoise naît à Rennes. Le 30 mai suivant, Charles meurt, rue Hue. Trois mois. La signature nous avait fait regarder la main du père ; la naissance nous fait regarder l'enfant qui continuera sans lui. Gilette Françoise sera la mère de Gilette Perrine Bertrand, épouse de Gilles Pierre Priour. Puis viennent Jean-Baptiste Marie Priour, et Jeanne Marie, la mère de Pauline Lavocat. Les graphies Gilette/Gillette, Prioux/Priour restent à rapprocher des actes : elles ne doivent faire disparaître aucun intermédiaire. Jacquette Renée Hervé a pour mère Nicole Huchet, épouse de Jean Hervé. Huchet ? Ne vous y trompez pas : cette famille rennaise n'est pas raccordée aux Huchet de Beauce de Manou. Veuve en 1693, Nicole fait opposition aux mariages de ses fils, Julien en 1698, Guy en 1701. Quels motifs ? Ils restent à lire dans le dossier. Et nous retrouverons bientôt une autre signature sur ce chemin : celle d'une brodeuse, un jour de mariage, un siècle et demi après Charles.

> CE QUE RÉVÈLE LA SIGNATURE
>
> La signature montre que Charles a tracé son nom dans l'acte de 1713. Elle ne prouve pas, à elle seule, qu'il savait lire couramment ou rédiger un texte. La comparaison porte sur deux documents précis.

77

RENNES · MELESSE · BETTON · XVIE–XVIIE SIÈCLES

Des livres et les clés d'une ville

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche ancienne proposée derrière les Priour, dans l'ascendance de Louise Chesneau. Les raccords les plus anciens restent soumis à vérification.

CONNÉTABLE. Le mot réapparaît — nous l'avions croisé auprès de Bertrand du Guesclin. Cette fois, il désigne Jean Louail, à Rennes, entre 1557 et 1561. Mais ce n'est pas le même métier : le dossier lui confie la garde de la ville, de ses portes et de ses remparts. Les clés d'une cité. Voilà une mesure plus juste que le souvenir des armées du roi. La piste vient des Priour. Philippe Priour épouse Louise Le Bel en 1631. Le père de Louise, Georges Le Bel, est présenté comme greffier du tribunal de l'évêque ; son grandpère, un autre Georges, comme miseur de Rennes en 1574 — l'homme des finances de la ville. On reste parmi les gens qui écrivent et qui comptent, mais les fonctions changent. Chez les Priour de Melesse paraissent aussi Pierre Priour de la Chesnay et Jeanne Bedault. Jeanne est fille de Julien Bedault et de Léonarde Bohuon, baptisée à Saint-Sau-veur en 1618. Léonarde nous mène à son père : Jean Bohuon, marchand libraire. Il épouse Julienne Louail à Melesse en 1614 — Julienne était née en 1587, qu'on ne confonde pas les deux dates. Des livres entrent dans la famille ! Un libraire vend des ouvrages ; un imprimeur compose et tire à la presse. Le seul titre de marchand libraire ne permet pas d'attribuer à Jean toute la fabrication. La recherche le relie encore à Guillaume Chevau, libraire-imprimeur actif avant 1539 — un prolongement qui demande ses propres pièces. Chez les Louail, un contrat du 8 avril 1524 unit Guillaume Louail et Anne du Tronchay, dame de la Saudrais, terre située à Betton. Leur fils Jean épouse une demoiselle Le Flo en 1548 : c'est lui, le connétable de Rennes. Puis Pierre Louail et Gillette de Beaurepère, puis Julienne, l'épouse du libraire. Et les blasons, me direz-vous ? Les armes citées dans les recherches peuvent

identifier les Louail ou les du Tronchay ; elles ne démontrent pas la chaîne jusqu'à chaque descendant. C'est pourquoi ce livre ne les peint pas. De même pour les Freslon, Montgermont, Beaucé, Eder et Sévigné. Le dossier familial écarte d'ailleurs le prétendu Payen Freslon de Mansourah — lié aux titres suspects de la collection Courtois, ces faux célèbres — ainsi que le rattachement aux Le Bel de la Gavouyère.

ANECDOTE

Le canon nommé Orange

À Rennes, en 1489, un certain Guillaume Even fond un canon de bronze baptisé Orange. Plus tard, un Pierre Even, orfèvre, paraît parmi les miseurs de la ville. Perrine Even, épouse de Jean Quatreboeufs avant 1506, est-elle de cette famille ? Le nom et le voisinage invitent à chercher. Les pièces ne le démontrent pas.

Des livres, des comptes, des clés, du bronze : la ville apparaît par les fonctions de ceux qui la font vivre. Pour la relier jusqu'à nous, chaque couple doit garder son dossier. Et la beauté d'un blason ne comble aucun intervalle manquant.

CE QUE NOUS SAVONS

Les fonctions et unions ci-dessus sont rapportées par le dossier familial. Les généalogies anciennes, les pièces de réformation citées et le rattachement aux Priour doivent être collationnés. Les Sévigné et le fondeur Even ne sont pas présentés comme une ascendance démontrée.

78

1709–1719

Le chirurgien et le cordonnier

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Côté Anne Doux (Sosa 57), mère d'Abel · Recourt, Ardouin (Sosa 229), Doux.

DEUX Jean, deux métiers. Et un nom qui hésite : Recourt, Recours, Recous. Ce flottement suffirait à transformer un cordonnier en chirurgien, si l'on n'y prenait garde. Au début du XVIIIe siècle, Jean Recourt, cordonnier originaire du Petit-Saint-Aigulin, épouse Marthe Delagarde à Saint-Michel-de-Rivière — en 1709 ou en 1713, l'année reste discutée. Leur fille Anne, née en 1719 selon l'arbre, épouse Pierre Ardouin ; leur fille Jeanne conduit aux Doux, jusqu'à Anne Doux, mère d'Abel Mignon. Le cuir donne au métier de Jean une matière bien concrète : des outils, des chaussures, des clients. Nous n'avons ni sa boutique ni ses comptes. Nous avons son nom, sa femme et sa fille — et c'est avec eux que le récit avance. Ce sont les femmes, ici encore, qui portent le passage du cordonnier au graveur.

79

1723–1752

Marie avant le ministre

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Côté Abel Mignon · Marie de Bertin, ancêtre directe.

LE musée a gardé le portrait du ministre. Notre histoire, elle, a besoin de sa cousine. Marie de Bertin naît à Périgueux en 1723. Henri-Léonard Bertin, le grand personnage, appartient à la parenté collatérale ; Marie, elle, est sur la ligne qui conduit aux Mignon. Laissons donc attendre l'homme d'État dans son cadre doré : c'est Marie qui nous ouvre la porte.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



La descendance rejoint Huguette Louise Mignon (Sosa 7). Chaîne complète dans les tableaux de parenté.

Le 26 septembre 1752, à Périgueux, Marie épouse Joseph Girard de Langlade de La Belletie. Leur fille Marguerite naîtra à Eyliac en 1759. Périgueux, Eyliac, puis les lieux où ses descendants se marient : voilà les repères qui permettent de suivre

Marie. Les terres et les noms composés appartiennent au milieu de la branche ; ils ne donnent ni le plan d'une demeure, ni le montant d'une fortune, ni le caractère d'une femme. Ce que je peux suivre, c'est une succession de personnes. Marie, Marguerite, Françoise, Marguerite Émilie. Quatre femmes font passer l'histoire des Langlade aux Puytorac, puis aux Mignon. Elles ne sont pas quatre cases blanches entre un ministre et un graveur.

> MARIE ET SON COUSIN
>
> Marie de Bertin est l'ascendante suivie. Henri-Léonard est son cousin selon la recherche familiale confirmée par l'auteur ; aucun degré supplémentaire n'est ajouté. Son portrait illustre la parenté collatérale, sans donner un visage à Marie.

PLANCHE X

Le cousin ministre



FIG. 127 Henri-Léonard Bertin, portrait par Alexandre Roslin, 1768. Contrôleur général des finances, cousin de Marie de Bertin. Reproduction de l'œuvre, domaine public. Ce portrait ne donne pas un visage à Marie.

80

1754

Cinq cents livres pour Julie

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Côté Anne Doux, mère d'Abel · parentèle Testaud–Mossion.

DANS un testament de 1754, il y a un mot qui vaut de l'or : « sœur ». Jean Testaud destine cinq cents livres à Julie. L'acte, reçu par Robin, notaire à Étriac, formule une relation que la seule répétition d'un nom n'aurait jamais suffi à établir. Julie est donnée épouse de Pierre Mossion depuis 1726. Nous sommes dans les recherches charentaises rattachées à Anne Doux, la mère d'Abel. Imaginez la scène, sans l'inventer : un frère pense à sa sœur, et met cette pensée par écrit. Près de trente ans après le mariage, le testament dit enfin ce que le mariage taisait. Les actes ne se remplacent pas, ils s'éclairent. Et ces cinq cents livres, laissons-les dans leur monnaie : une conversion en euros donnerait l'illusion d'une précision. Pour en mesurer la portée, il faudrait connaître les biens, les dettes, les autres legs. Mais quelque chose est réservé pour Julie, et la volonté est assez ferme pour être confiée au notaire. Notre parcours vers cette région passe par Anne Doux, puis les Rabier (Sosa 115, 230, 231) et Marie Mossion. Une étude récente suit aussi une Jeanne Mossion d'une génération voisine. Gardons-nous de faire échanger leurs places à ces femmes parce que leurs noms se ressemblent. Le milieu étudié fait apparaître des marchands, des greffiers, des notaires, des gens de justice — et des familles liées à des registres protestants. Il faut parfois changer de série d'archives pour retrouver les mêmes personnes. Le lecteur d'aujourd'hui croit volontiers qu'un acte introuvable n'a jamais existé ; le chercheur apprend qu'il cherchait peut-être au mauvais endroit. Et deux Jean Testaud, dans une compilation trop rapide, peuvent se voir attribuer les fonctions l'un de l'autre.

81

1754

Une moitié de barque

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

BRANCHE d'Huguette Mignon. Côté Anna Galano : Carlo Autuori et Maddalena Annarumma, à Cetara. Une moitié de barque. Non, il ne manque pas un morceau au bateau ! Le cadastre de Cetara, en 1754, enregistre une part de propriété. Autour de Carlo Autuori et de Maddalena Annarumma vivent leur fils Giuseppe et le frère Pascale. Le relevé mentionne une maison et une demi-part de barque. Voici un foyer de notre branche italienne, bien avant la naissance d'Anna Galano. Pour comprendre le lien, suivons le fils, Giuseppe. Après lui viennent Giovanni, puis Antonio Salvatore Autuori. La fille d'Antonio, Marie Antonia, sera la mère d'Anna. Anna aura Huguette, Huguette aura Hélène, et nous voilà revenus à ma mère. La barque de Cetara est loin dans le temps ; son propriétaire a pourtant une place précise dans notre famille. Le fisc a rarement l'ambition de faire rêver les arrière-petits-enfants. Il lui arrive d'y parvenir malgré lui. Un bateau est un outil de travail : il faut l'entretenir, il peut rapporter, il peut aussi coûter. En partager la propriété dit déjà quelque chose des moyens et de l'organisation d'un ménage. Le frère Pascale vit sous le même toit. La maison déborde le couple et son enfant : elle accueille aussi un frère, son travail et ses besoins. C'est tout ce petit monde que le relevé fait apparaître. Il laisse de côté le goût d'un repas et la fatigue du retour de pêche. Mais il nous rend des personnes, un lieu et un bien autour duquel leur vie s'organise.

Le petit Giuseppe

GIUSEPPE Autuori est né en 1752. Dans le foyer relevé deux ans plus tard, c'est encore un petit enfant. La demi-part de barque appartient au monde des adultes qui l'entourent : celui de son père Carlo, de sa mère Maddalena et de son oncle Pascale. Il suffit parfois de ce changement d'échelle pour que la généalogie cesse d'être une liste. Nous étions devant des noms alignés dans un tableau ; nous sommes maintenant devant une maison, un enfant et des hommes qui travaillent. Nous ne connaissons pas leur conversation. Nous comprenons un peu mieux ce qui fait tenir leur foyer. La lignée passera par Giuseppe, Giovanni, Antonio Salvatore et Marie Antonia avant de rejoindre Anna Galano. Les noms italiens ne forment donc pas un décor ajouté à l'histoire d'Anna : ils sont son histoire familiale.

COMPRENDRE LE DOCUMENT

Le catasto onciario est un relevé fiscal des foyers et de leurs ressources. Une demi-barque désigne ici une quote-part de propriété d'un bateau entier. La filiation est donnée par l'arbre familial ; le cadastre, lui, décrit les personnes et les biens du foyer.

PLANCHE XI

Cetara, depuis la mer



FIG. 128 Cetara depuis la mer. Le port d'origine des branches Autuori et Galano. Photo Miguel Hermoso Cuesta, 2013, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.

82

1759–ANNÉES 1760

Le ministre regarde vers la Chine

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Côté Abel Mignon · Henri-Léonard, cousin de Marie de Bertin.

Le portrait de 1768 montre un homme installé, sûr de lui. La charge qu'il reçoit en 1759 l'était beaucoup moins : Henri-Léonard Bertin devient contrôleur général des finances en pleine guerre de Sept Ans. Les caisses sont vides, la guerre dévore tout. Mais derrière l'apparat, regardez mieux : des lettres, des livres, des objets venus de l'autre bout du monde. Le cousin de Marie est un homme de curiosité. Et sa curiosité regarde vers la Chine. Ses relations avec les missionnaires français de Pékin, notamment Joseph-Marie Amiot, font circuler des informations, des livres, des images. La curiosité d'un administrateur rejoint les réseaux savants et religieux d'un temps où le savoir voyage avec les personnes et les objets. Les collections en gardent la trace : un regard européen sur un monde lointain, avec son désir de connaître, de comparer, de collectionner. Ces traces ne prouvent pas que Marie ait vu les mêmes objets ni partagé les conversations de son cousin.

ANECDOTE

Un pavillon chinois sur la Seine

À Chatou, Bertin aménage son domaine. La BnF conserve le dessin du couronnement d'un pavillon chinois imaginé pour ce projet. La Chine entre dans un jardin français — non pas transportée, mais traduite, rêvée, réinventée.



FIG. 129 *Le Nymphée de Soufflot à Chatou. Une construction voulue par Bertin, entre jardin d'agrément et circulation de l'eau. Photo Arrivetz, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0. Date de l'image non précisée.*

83

1775–1832

L'armurier et l'instituteur

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Côté Abel Mignon · Langlade, Puytorac (Sosa 226–227), Mignon (Sosa 112–113, 56).

MARIE, Marguerite, Françoise, Marguerite Émilie : quatre femmes, et l'on traverse les noms composés sans se perdre. Marguerite Girard de Langlade épouse Gratien de Langlade en 1775. Leur fille Françoise épousera l'armurier Bernard Puytorac en 1810. Leur fille Marguerite Émilie épousera l'instituteur Sicaire Mignon en 1832. Et au bout de cette suite de ménages, par son père François Adrien, voici le futur graveur : Abel.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



La descendance rejoint Huguette Louise Mignon. Chaîne complète dans les tableaux de parenté.

Marie de Bertin meurt à Eyliac le 12 février 1792. Son cousin le ministre mourra la même année — loin, en exil. Ce rapprochement de calendrier ne change rien à notre chemin, qui continue par Marguerite et sa fille Françoise. Françoise épouse donc Bernard Puytorac à Eyliac en 1810. Il est armurier. Un métier de métal, d'ajustage, d'entretien, au milieu des noms de terres. L'union ne prouve ni un déclassement ni un enrichissement : il faudrait connaître leurs biens et leurs accords. Puis Marguerite Émilie, leur fille, épouse Sicaire Mignon, instituteur — encore un ! Ici aussi, lisons le couple sur la même ligne : Sicaire n'est pas une génération de plus entre Marguerite Émilie et leur fils François Adrien.



FIG. 130 *Le château d'Eyliac, vue du sud-est en 2010. Père Igor, Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0.*

84

ACIGNÉ · RENNES · 1743–1862

Le moulin, puis la prison

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Gilles Pierre Priour est le grand-père de Jeanne Marie Priour (Sosa 119), mère de Pauline Lavocat (Sosa 59) ; Pauline est la mère de Louise Chesneau (Sosa 29).

LES prisons de Rennes. Le nom du lieu arrête net le regard. Gilles Pierre Priour y meurt le 12 prairial an II — le 31 mai 1794. Il a cinquante ans. C'est la Terreur. La date et le lieu sont rapportés. Le motif de son incarcération, lui… manque. La Terreur fournit un contexte ; elle ne nous dit pas de quoi cet homme était accusé.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Du parent vers l'enfant ; les générations utiles à cet épisode.

ANECDOTE

Mort en prison, an II

31 mai 1794. Dans les prisons de Rennes, un métayer du faubourg Saint-Laurent meurt à cinquante ans. Pourquoi était-il enfermé ? Personne, dans la famille, ne l'a su dire. Le registre a gardé la date ; l'accusation reste à trouver.

Gilles Pierre est né à Melesse le 23 juin 1743. Métayer au faubourg Saint-Laurent de Rennes, il épouse Gillette Perrine Bertrand. Leur fils Jean-Baptiste Marie naît en 1775 : il sera laboureur. Sa fille Jeanne Marie, née à Cesson en 1808, épousera le meunier Jean François Lavocat à Acigné en 1829. C'est elle qui sera la mère de Pauline, la brodeuse. Comprendre la mort de Gilles Pierre réclamerait d'autres documents : un registre d'écrou, une décision, une correspondance, les pièces d'une procédure si elles subsistent. Du côté Lavocat, François (Sosa 236), né

à Acigné en 1776, a été meunier puis laboureur, époux de Perrine Duvivier. Leur fils Jean François commence au moulin. En 1851, une mention le désigne sépulteur. Il creuse les tombes. Les métiers donnent des gestes à ces vies. Et Pauline ? Elle signe son mariage en 1862, quand ses parents n'avaient pas signé le leur en 1829. Sa main nous est plus proche que la cellule inconnue de Gilles Pierre. Les deux traces appartiennent pourtant à la même histoire : celle d'une famille dont les archives gardent tantôt un geste, tantôt le nom d'un lieu dont il faut encore comprendre la porte.

85

1829–1862

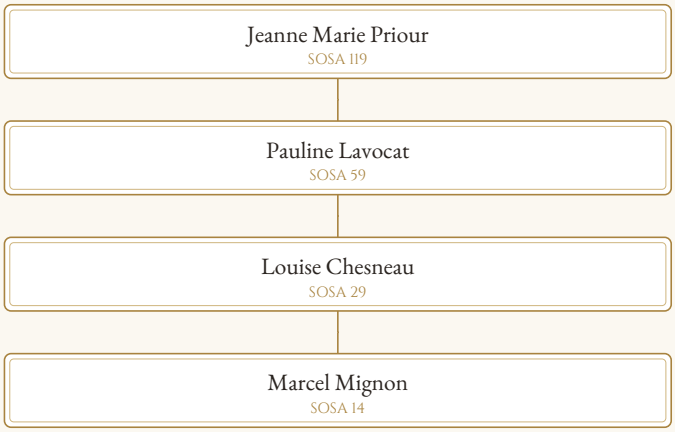
Moudre, ensevelir, broder

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Côté Louise Chesneau · sa mère Pauline Lavocat et les Priour.

1829 : les parents ne signent pas. 1862 : leur fille signe « Marie Pauline Lavocat ». Entre les deux actes, une génération a grandi. Jean François Lavocat et Jeanne Marie Priour se sont mariés le 26 octobre 1829 à Acigné. Leur fille, brodeuse, épouse Jules Auguste Chesneau le 15 septembre 1862. Elle sera la mère de Louise, puis la grand-mère de Marcel Mignon. Avant les œuvres du graveur, notre histoire garde donc une autre main au travail.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



La descendance rejoint Huguette Louise Mignon.

Le monde des moulins les entoure. N'en faisons pas pour autant une dynastie de meuniers propriétaires : les baux, les adresses, les activités changent d'une génération à l'autre. Le moulin photographié situe un pays, pas nécessairement l'exploitation exacte de Jean François. Vers 1836, les naissances placent le ménage rue Saint-Malo, à Rennes. Le 11 août 1840 naissent des jumelles : Pauline Marie et Anne. Deux enfants, un même jour. L'arbre trace deux lignes ; la maison, elle, a dû faire de la place pour deux berceaux. Jean François est dit journalier, puis sépulteur dès 1851 — onze ans plus tôt que ne le croyait le premier récit. Il fallait des hommes pour accomplir les gestes des funérailles. Pauline devient brodeuse. Le 15 septembre 1862, elle épouse Jules Auguste Chesneau, employé, fils de serrurier. Et elle signe. « Marie Pauline Lavocat ». L'ordre des prénoms choisi par sa main mérite de rester à côté de celui des notices. Ses parents n'avaient pas signé trente-trois ans plus tôt. Elle, si.

ANECDOTE

La signature de la brodeuse

Le père creuse les tombes, la mère n'a jamais signé. Leur fille, brodeuse, prend la plume le jour de ses noces et écrit, d'une main sûre : Marie Pauline Lavocat. En une génération, l'écrit est entré dans la famille.



FIG. 131 *Le moulin d'Acigné. Un repère dans le pays des Lavocat et Priour. La photographie ne démontre pas que François Lavocat a exploité ce bâtiment précis. Photo Electzik, Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0.*

86

1836–1880

Le jardinier du Salem

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Côté Pauline Lavocat · parcours collatéral de Jean Marie Priour.

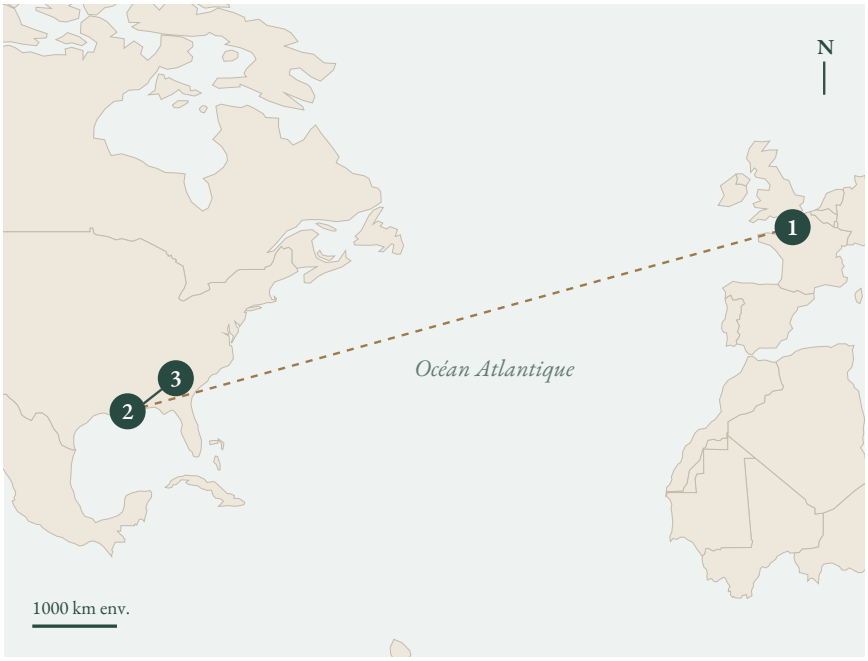
UN navire. Il s'appelle le Salem. Il quitte Le Havre et touche La Nouvelle-Or-léans le 25 novembre 1836. À son bord, un jardinier breton : Jean Marie Priour, né à Mouazé en 1813, selon le dossier familial. Un Breton en Louisiane ! Ce voyage appartient à une branche collatérale ; notre ligne, elle, reste à Rennes avec Jeanne Marie Priour et sa fille Pauline. Mais le détour nous montre ce qu'une même parentèle peut contenir de distances. Le nom du navire donne un départ et une arrivée. Il ne donne ni la cabine, ni la durée exacte, ni une lettre écrite pendant la traversée. Et je n'ajouterai pas de tempête pour justifier les milles marins. Jean Marie se marie à Mobile, en Alabama, en 1844. Il meurt au Texas en 1880. La Nouvelle-Orléans n'était donc qu'un port d'arrivée — le début d'une vie, pas son itinéraire complet. Pendant ce temps, à Rennes, la petite-fille de Jeanne Marie, Louise Chesneau, grandit ; elle rejoindra Abel Mignon. Le détour d'Amérique se referme. Un autre voyage commence : celui du dessin qui passe de la main à la feuille.

VOYAGER SANS INVENTER LA ROUTE

La carte relie Le Havre et La Nouvelle-Orléans, puis Mobile. Elle ne restitue ni la trajectoire du Salem, ni la durée du voyage, ni les conditions de passage. Le décès au Texas, en 1880, est signalé sans ville précisée : aucun point n'est inventé pour le situer.

CARTE · LIEUX DU RÉCIT

Le voyage du Salem



1 · Le Havre	départ, 1836
2 · La Nouvelle-Orléans	25 novembre 1836
3 · Mobile	mariage, 1844

Les pointillés relient des lieux successifs cités dans le récit ; ils ne décrivent pas une route précise. Le contour des pays est contemporain. Nord en haut. Sources : GeoNames (CC BY 4.0), Natural Earth (domaine public).

Le décès au Texas, en 1880, est signalé dans le dossier sans ville précisée : aucun point n'est inventé pour le situer.

87

1861–ANNÉES 1880

Abel entre dans l'image

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Abel Mignon (Sosa 28), fils de François Adrien Mignon et d'Anne Doux (Sosa 56–57).

APPROCHONS-NOUS de la feuille. Le trait y devient paysage, lumière, silhouette. Celui qui le travaille s'appelle Abel Justin François Xavier Mignon. Né en 1861 — à Cenon selon l'arbre, à Bordeaux dans certaines notices —, il est le fils de François Adrien Mignon, lié au métier de pâtissier, et d'Anne Doux. Son fils Marcel sera le père d'Huguette. Graveur : le mot nous donne son métier ; ses œuvres, tout à l'heure, nous en montreront la matière. Derrière sa mère, les Recourt, les Rabier, les Mossion ; derrière son père, les Puytorac et les Langlade. Abel reçoit une famille bien plus variée que ne le voudrait une légende d'atelier. Et son art engage un rapport particulier au temps : une image se prépare, se corrige, se traduit dans le métal avant de circuler sur le papier. Le spectateur ne voit que le résultat imprimé ; il oublie les heures de choix qui l'ont rendu possible.

PLANCHE XII

Abel Mignon, graveur

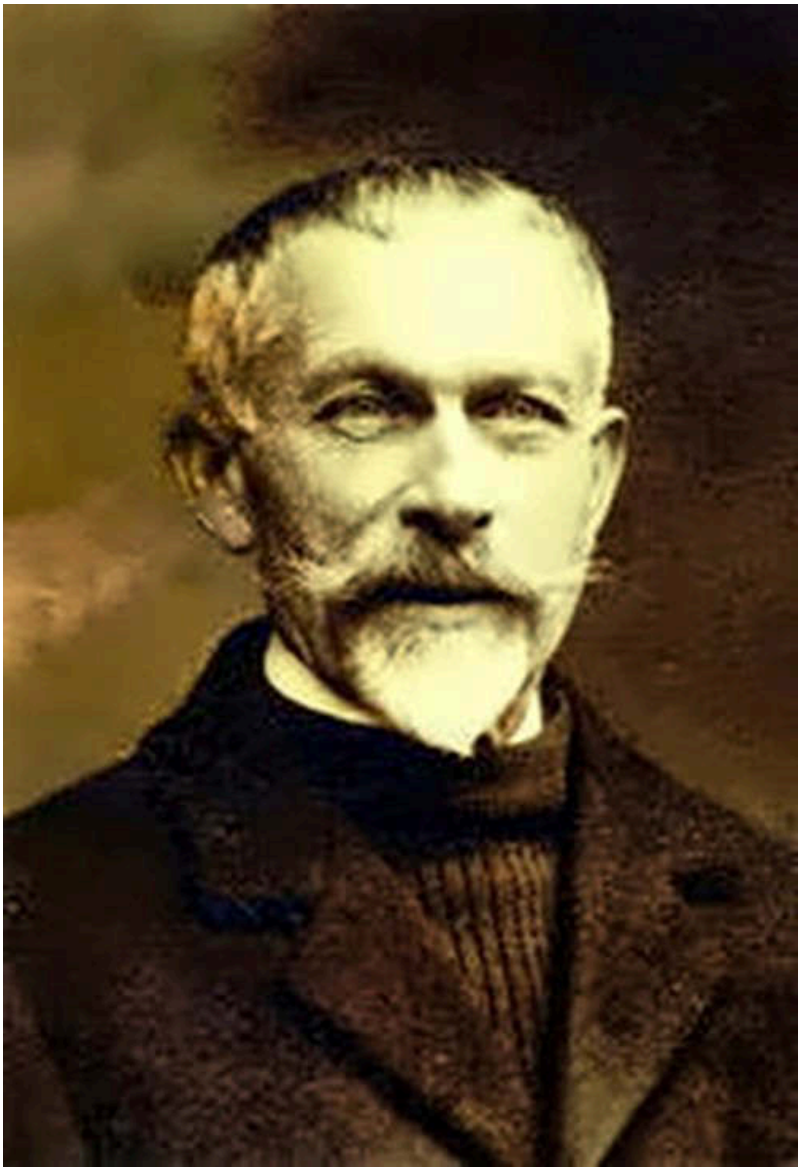


FIG. 132 Portrait d'Abel Mignon, arrière-arrière-grand-père d'Huguette… et le mien. Date de prise de vue non identifiée. Collection publiée par Ungars, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.

88

1864–1871

Le cri de Louise

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Louise Chesneau (Sosa 29), fille de Jules Chesneau et de Pauline Lavocat.

PARIS, 1871. Des soldats versaillais passent dans la rue. Et soudain, une petite voix — celle d'une enfant de six ans — lance : « Vive la Commune ! » Silence. Les hommes armés se retournent… Voilà ce que raconte le souvenir familial de Louise Chesneau. Il ajoute qu'elle aurait mangé du rat pendant le siège de Paris. La rue, le jour, la réaction des soldats ? Inconnus. Nous garderons ces récits comme des souvenirs transmis. Ils ont bien assez de force sans décor de théâtre.

ANECDOTE

« Vive la Commune ! »

Une fillette de six ans, des soldats versaillais, un cri lancé dans la rue. Le souvenir de Louise Chesneau a traversé cent cinquante ans. Personne n'a noté ce que firent les soldats — et c'est peut-être tant mieux.

Louise est née à Rennes le 3 novembre 1864 ; elle deviendra l'épouse d'Abel. Mais il faut remettre un peu d'ordre dans le calendrier. Le siège de Paris par les Prussiens, de septembre 1870 à janvier 1871, a provoqué la famine : on a mangé les chevaux, les chiens, les rats, et jusqu'aux éléphants du Jardin d'acclimatation. La Commune, elle, appartient au printemps suivant, de mars à mai 1871, face au gouvernement réfugié à Versailles. Deux épisodes liés dans l'histoire de la ville — mais deux épisodes. La phrase, si le souvenir l'a fidèlement gardée, a quelque chose de

bouleversant : une voix d'enfant au milieu des fusils. Mais une enfance n'est pas une biographie entière. Voilà le danger des belles histoires : elles dévorent leur personnage. Louise grandira ; nous la retrouverons à son mariage, à sa date.

DEUX ÉPISODES, DEUX CALENDRIERS

Le siège de Paris par les armées prussiennes se déroule de septembre 1870 à janvier 1871. La Commune se situe au printemps 1871. Les souvenirs de faim et le cri attribué à Louise sont transmis ensemble, mais relèvent de contextes distincts.



FIG. 133 *Narcisse Chaillou, Le Vendeur de rats, pendant le siège de Paris, en 1870, tableau daté de 1871. Carnavalet, P1323. L'image ne représente pas Louise.*

89

1892–1897

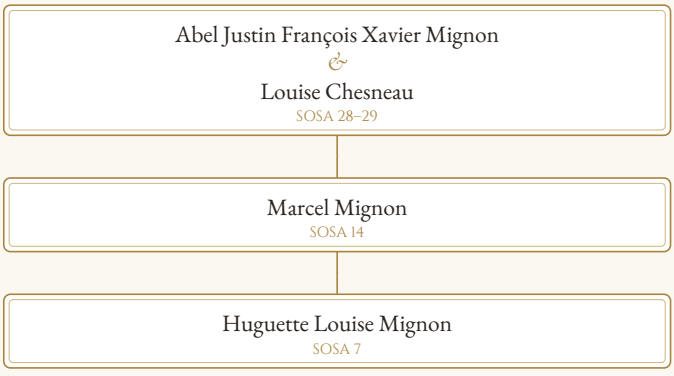
Abel et Louise fondent leur famille

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Abel Mignon et Louise Chesneau (Sosa 28–29), parents de Marcel.

12 juillet 1892, Paris. Deux histoires se rejoignent. Abel Mignon épouse Louise Chesneau. Lui apporte Cenon, le Périgord et les Doux ; elle, Rennes, Tours et la broderie de Pauline. Cinq ans plus tard, leur fils Marcel naîtra à Grez-sur-Loing : le père d'Huguette. Et leur fille Yvonne suivra son propre chemin — qui nous mènera bientôt à une image connue de toute la France.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



La descendance rejoint Huguette Louise Mignon.

Les signatures, la broderie, les actes ne sont pas des digressions : ils appartiennent aux générations qui précèdent ce couple. Marcel naît en 1897. Sa sœur

Yvonne épousera Jacques Bouisset en 1913. Retenez bien : Marcel sera le père d'Huguette ; Yvonne, sa tante. Rue Wilson, à Grez-sur-Loing, l'album identifie la maison d'Abel. Le bâtiment donne enfin une porte à ces années de famille et de travail. Un mot de prudence : l'image transmise avait déjà été retouchée par une intelligence artificielle. Elle garde sa valeur de souvenir, mais ses détails d'architecture doivent être vérifiés sur le tirage original avant de servir de preuve.



FIG. 134 *Maison d'Abel Mignon, rue Wilson, Grez-sur-Loing, identifiée par l'album familial. Date non précisée. Album, p. 113. Restauration par IA antérieure ; détails architecturaux à vérifier sur le tirage original.*

90

VERS 1900–1910

Une journée dehors

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Famille d'Abel et de Louise · personnes partiellement identifiées.

DANS l'album, personne n'a écrit tous les prénoms. Il reste une plage de galets, un sous-bois, une prairie. Des adultes et des enfants, réunis. Ces photographies sont attribuées à la famille Mignon, vers 1900–1910. Nous ne pouvons pas nommer chaque visage. Mais regardez ce qu'elles gardent : une manière de se grouper, des tenues du dimanche, une sortie, un temps volé au travail. La famille retrouve soudain des gestes que les registres ne savaient pas enregistrer. Le graveur devient un membre parmi d'autres d'un groupe joyeux ; les enfants ne sont plus des dates de naissance. Nous ignorons les conversations. Nous voyons qu'il y a eu une occasion d'être ensemble. Cela suffit à changer la température du récit. Les tirages gardent leur cadre entier. Une personne au bord de l'image, un vêtement, un détail du terrain aidera peut-être un jour un lecteur à nommer quelqu'un. Ce livre ne comble pas les blancs avec des prénoms séduisants. Il garde les images pour que les bonnes questions puissent encore leur être posées. À vous, peut-être, de les reconnaître.



FIG. 135 *Un groupe sur une plage de galets, au pied des falaises. Vers 1900-1905 ? Localisation et identités à préciser. Collection familiale Regairaz, album Mignon. Photographie restaurée.*



FIG. 136 *Un garçon en costume de velours devant une maison de pierre. Prénom et date non établis. Collection familiale Regairaz, album Mignon. Photographie restaurée.*



FIG. 137 *La famille Mignon dans un sous-bois, vers 1900–1910 selon le dossier familial. Identifications à poursuivre. Collection familiale Regairaz, album Mignon. Photographie restaurée.*



FIG. 138 *La famille Mignon dans une prairie, le même jour que le pique-nique d'après les tenues. Vers 1900–1910 ; identifications à préciser. Collection familiale Regairaz. Photographie restaurée.*

91

1913 · ALLIANCE BOUISSET–MIGNON

Nous avions déjà rencontré Jacques au rayon biscuits

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Alliance collatérale · Yvonne Mignon, sœur de Marcel, épouse Jacques Bouisset.

VOUS le connaissez. Oui, vous. Vous l'avez vu cent fois, sans savoir son nom. Ce petit garçon en culottes courtes, cartable au dos, qui croque à pleines dents dans un biscuit sur les boîtes LU… Le Petit Écolier. Dessiné en 1897 par Firmin Bouisset. Et le modèle, c'était son fils : Jacques. Or Jacques Bouisset épouse Yvonne Mignon en 1913. La sœur de Marcel, mon arrière-grand-père. Le Petit Écolier est entré dans la famille ! L'enfant imprimé, lui, est resté enfant pour l'éternité ; l'homme a grandi, s'est marié, a vécu sa vie. Il faut tenir les deux côte à côte pour savourer la découverte. Jacques devient un parent par alliance — pas un ascendant direct.

ANECDOTE

Le Petit Écolier et la Petite Fille au chocolat

Firmin Bouisset a pris ses propres enfants pour modèles : Jacques pour le Petit Écolier de LU (1897), Yvonne pour la petite fille du chocolat Menier (1892). Deux icônes de la réclame française. Et Jacques épousera, en 1913, la tante d'Huguette.

Car Firmin avait aussi dessiné sa fille Yvonne pour Menier, en 1892 — la fillette qui écrit sur un mur. Attention, donc : deux Yvonne ! Yvonne Bouisset, sœur de Jacques et modèle de l'affiche ; Yvonne Mignon, qui deviendra sa femme. Les deux

affiches précèdent le mariage. Elles ont fait d'enfants réels des silhouettes publiques, pendant que les personnes continuaient leur vie.

LES DEUX YVONNE

Yvonne Mignon est la sœur de Marcel et l'épouse de Jacques Bouisset. Yvonne Bouisset est la sœur de Jacques et le modèle de l'affiche Menier. Le même prénom n'en fait pas la même personne.



FIG. 139 *Firmin Bouisset, le Petit Écolier de LU, 1897. Jacques Bouisset, futur époux d'Yvonne Mignon, en est le modèle selon le dossier. Wikimedia Commons, domaine public.*



FIG. 140 *Firmin Bouisset, La Petite Fille du chocolat Menier, affiche, 1892. Yvonne Bouisset, sœur de Jacques, en est le modèle selon le dossier familial. BnF, Gallica, btv1b90149621 ; domaine public.*

92

ANNÉES 1920 · LA CARRIÈRE D'ABEL

Abel, du grand papier au petit timbre

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Abel Mignon, grand-père paternel d'Huguette, mon arrière-arrière-grand-père.

UNE eau-forte. Une affiche. Deux timbres. Quatre images, et l'on change plusieurs fois d'échelle. Abel Mignon est mon arrière-arrière-grand-père. Pour comprendre son métier, quittons un instant le calendrier des mariages et des naissances. Regardons ce qu'il a laissé au papier. La Gardeuse d'oies est une eau-forte. Le Petit Palais la conserve sous le numéro PPG2777 et identifie Abel comme aquafortiste. L'image offre une scène entière, puis des zones où le regard ralentit. Le musée garde aussi Paysage sous la neige et La Fée aux iris, de 1907 — un paysage, une apparition. Le graveur ne se limite ni à la scène rurale ni à la réclame. Puis, en 1920, l'affiche du Sixième Emprunt national. Un tout autre public : un appel collectif, dans une France qui panse ses blessures. L'affiche doit faire voir et comprendre d'un coup d'œil ; elle ne demande pas au passant le temps d'une estampe. Et enfin, le prodige : l'image tient dans un timbre. En 1930, Abel grave une vue de Marseille dessinée par Paul Albert Laurens ; en 1931, il dessine et grave lui-même le timbre de la Caisse d'amortissement. Légendes, chiffres, lignes, tout doit rester lisible dans quelques centimètres carrés. Une feuille que l'on contemple, une affiche que l'on aperçoit, un timbre que l'on colle. Le nom d'Abel peut rester discret. Sa main, elle, a voyagé dans toutes les boîtes aux lettres de France.

ANECDOTE

Une œuvre dans chaque enveloppe

En 1930 et 1931, des millions de lettres traversent la France avec, au coin, un timbre gravé par Abel Mignon. Peu de graveurs ont eu un tel public — et si peu le savaient.

PLANCHE XIII

La Gardeuse d'oies



FIG. 141 Abel Mignon, La Gardeuse d'oies, eau-forte, 1897. Œuvre de mon arrière-arrière-grand-père maternel. Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, PPG2777. Paris Musées, CC0.

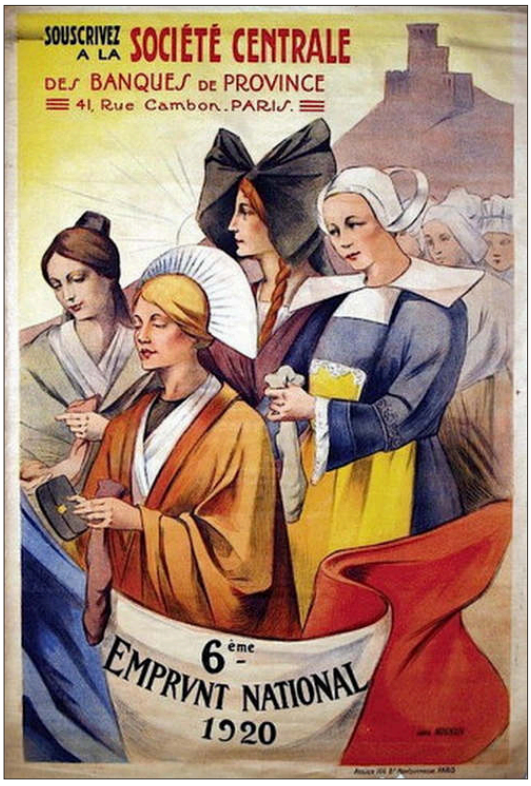


FIG. 142 *Abel Mignon, Sixième Emprunt national, 1920. Impression Atelier 166, Montparnasse. Catalogue Tessier-Sarrou, Wikimedia Commons. Domaine public.*



FIG. 143 *Marseille, émission du 6 novembre 1930. Abel Mignon, gravure ; Paul Albert Laurens, dessin. Timbre de 1,50 franc. Wikimedia Commons, domaine public.*



FIG. 144 *France, émission du 1er mars 1931. Abel Mignon, dessin et gravure. Timbre de 1,50 franc avec surtaxe de 3,50 francs. Wikimedia Commons, domaine public.*

93

ANNÉES 1920 · ANNA ET MARCEL

Anna, sans correction

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Branche d'Huguette Mignon. Anna (Sosa 15) est ma bisaïeule maternelle : sa fille Huguette est la mère d'Hélène, ma mère.

ANNA Galano. Écrivons son nom en entier. Lentement. Avant de prendre la route de l'Italie. Elle est la femme de Marcel Mignon, la mère d'Huguette, la grand-mère d'Hélène. Sans elle, la ligne qui nous mène jusqu'ici se rompt. Or la mémoire familiale raconte une union mal accueillie. Elle emploie un mot dur : mésalliance. Ce jugement appartient à ceux qui l'ont porté. Il ne mesure pas la valeur d'Anna. Anna Nathalie Galano naît à Alger le 9 juillet 1896. Ses parents sont Salvatore Galano, capitaine pêcheur né vers 1865, et Marie Antonia Autuori. Pour elle, l'Italie n'est pas une origine vague : ce sont des noms de famille, des générations et un village de la côte, Cetara. Du côté de Salvatore, nous rencontrons Pietro Domenico Galano et Caterina Benincasa, unis en 1852. Avant Pietro viennent Giuseppe Galano et Mariantonia Pappalardo, puis Sabbato Antonio Galano et Maria Angelica Giordano. Les noms reviennent, se croisent, changent parfois de forme. Retenons les deux lignes principales : Galano du côté du père d'Anna, Autuori du côté de sa mère. Marie Antonia est la fille d'Antonio Salvatore Autuori et de Natalizia Carmina D'Acunto. Nous avons déjà rencontré les Autuori dans le foyer de Carlo, avec leur part de barque. Cette fois, le chemin est parcouru dans l'autre sens : de la côte italienne jusqu'à Anna, à Alger, puis à sa fille Huguette. Un souvenir familial rapporte que le nom d'Anna aurait été écrit « Galand » sur un livret. Une lettre changée. Était-ce une erreur de plume ? Une volonté de franciser ? Le souvenir ne permet pas de lire une intention. Il garde pourtant la trace d'une blessure : celle d'une origine que certains auraient voulu rendre moins visible. Ce livre écrit son nom comme elle le portait : Galano. Il lui rend aus-

si sa famille. Anna n'est plus seulement la jeune femme dont l'union avec Marcel Mignon aurait été mal accueillie. Elle est la fille de Salvatore et de Marie Antonia, l'héritière d'une histoire méditerranéenne, la mère d'Huguette. Huguette est ma grand-mère. Hélène, ma mère. Laurent et moi venons aussi de là. Il n'est pas nécessaire d'avoir connu les pêcheurs de Cetara pour comprendre ce que leur histoire ajoute à la nôtre : un rivage de plus, des métiers, des noms, et cette femme qu'aucun jugement de famille ne devait effacer.

> LA QUESTION DEMEURE
>
> Le relevé actualisé et la page familiale ne donnent pas encore un dossier de preuves concordant pour les parents d'Anna. Les noms proposés restent dans les notes ; les actes doivent résoudre le conflit avant de prolonger l'arbre comme une filiation certaine.

LIVRE VI · LES RETROUVAILLES

VI

Ce que nous transmettons

Chatou · Alger · Lyon · les générations à venir

Les quatre grands-parents retrouvent maintenant leur place dans deux foyers. Jean Marcel et Yvonne sont les parents de Christian ; Bernard et Huguette, ceux d'Hélène. Christian et Hélène se marient à Lyon en 1972. Pour nous, qui connaissons la suite, cette rencontre semble donner un sens à tout le voyage. Et pourtant — retenons-le — aucune des personnes croisées dans ce livre n'avait rendez-vous avec nous. Elles vivaient leur présent, avec leurs peurs et leurs joies. Leur histoire nous donne des attaches ; elle nous laisse libres d'inventer la nôtre.

ENCART GÉNÉALOGIQUE



Les deux côtés de la famille se rencontrent à Lyon en 1972.

PLANCHE XIV

Les deux frères · Port-Grimaud, 1989



FIG. 145 Laurent à gauche, Fabian à droite. Port-Grimaud, 1989. Les deux frères huit ans après la photographie d'ouverture. Collection Fabian Regairaz ; album, p. 11. Photographie restaurée.

94

1947–1978

Les lignes se rejoignent

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Deux foyers de grands-parents, puis Christian et Hélène (Sosa 2 et 3).

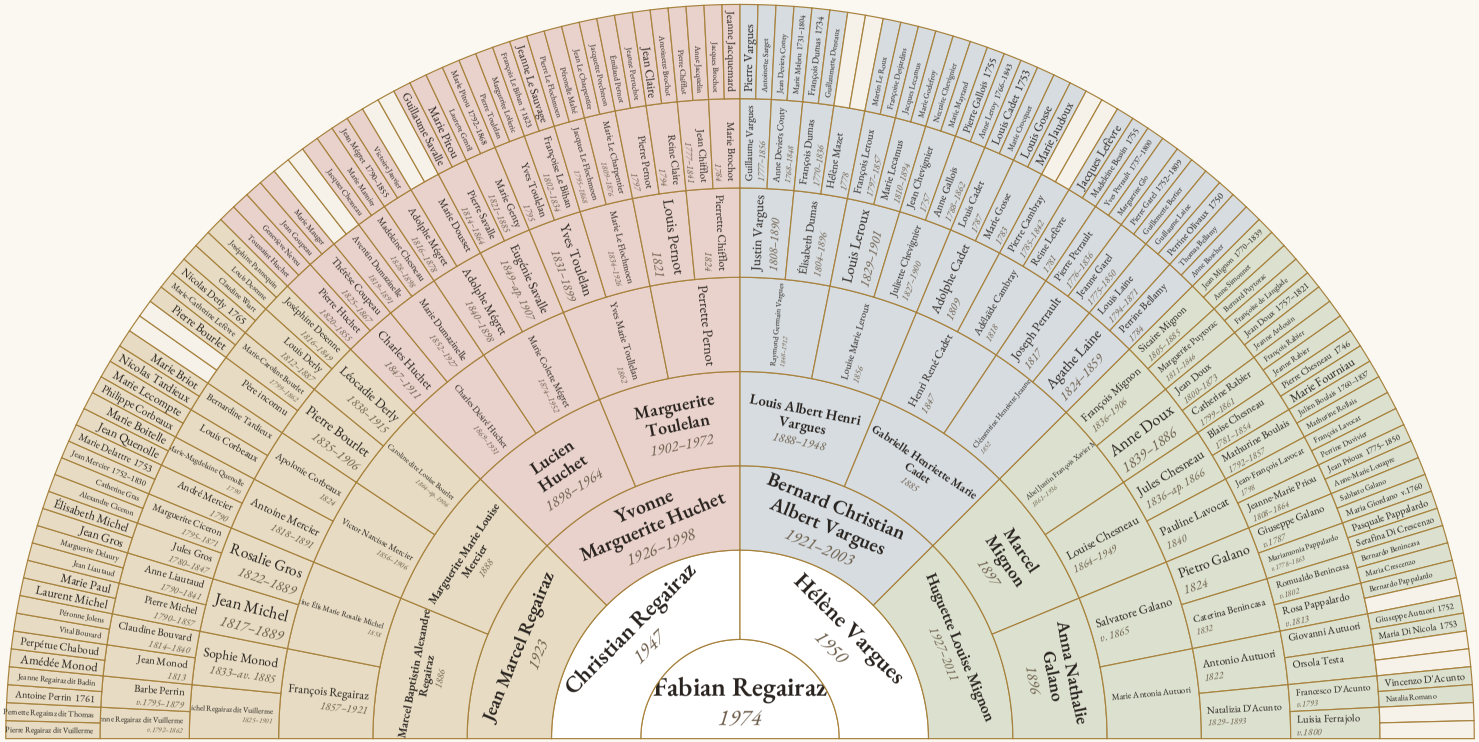
CHATOU. Alger. Lyon. Trois villes, et tout le livre se rassemble. Christian, mon père, naît à Chatou en 1947, fils de Jean Marcel Regairaz et d'Yvonne Huchet. Hélène, ma mère, naît à Alger en 1950, fille de Bernard Vargues et d'Huguette Mignon. En 1972, à Lyon, Christian et Hélène se marient. Voilà le nœud. Le grand nœud. Les notaires des Bauges, les hommes de l'arsenal de Toulon, les meuniers de Beauce et de Bretagne, le luthiste de Paris, les drapiers de Millau, les tapissiers des Gobelins, les horlogers du Lude, le graveur et les pêcheurs de Cetara : tous, sans le savoir, arrivent jusqu'à moi par ces deux personnes. Bernard et Huguette, tous deux chirurgiens-dentistes, s'étaient mariés à Alger en 1949. Christian deviendra chirurgien ; Hélène, ophtalmologiste. Je suis né à Lyon le 2 septembre 1974. Laurent et moi partageons cette ascendance ; aucune date de naissance de Laurent n'est ajoutée sans pièce concordante dans ce dossier. Alors, la tentation est grande de chercher des vocations transmises : le chirurgien du Maine et mon père, le notaire des Bauges et moi… Résistons. Les documents racontent des personnes et des choix, pas un programme. À chacun des enfants qui ouvriront ce volume, ils laissent une histoire à connaître — et une vie à conduire.

HUIT GÉNÉRATIONS · DEUX CENT CINQUANTE-CINQ PLACES

La roue des ancêtres de Fabian, d'après le relevé Geneanet : au centre, Fabian (Sosa 1) ; puis ses parents, ses grands-parents, et ainsi de suite jusqu'à la huitième génération. Les hommes à gauche de chaque couple, les femmes à droite. Les cases vides attendent un acte. Les tiers médiévaux contestés n'y figurent pas.

LA ROUE DES ANCÊTRES · HUIT GÉNÉRATIONS

Deux cent cinquante-cinq places autour de Fabian



Arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026 · les cases vides attendent un acte.

Branche de Jean Marcel Regairaz · Branche d'Yvonne Huchet · Branche de Bernard Vargues · Branche d'Huguette Mignon

95

ÉPILOGUE

Laurent, Chicandier et les noms que nous choisissons

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Épilogue.

Le registre dit Regairaz. La scène dit Chicandier, pour mon frère Laurent ; mes livres peuvent dire Lucien Blard. Après tant de noms mal entendus, mal écrits, déformés par les curés et les greffiers — Regairaz dit Vuillerme, Galano devenu Galand, Desplas devenu Despland —, voici enfin des noms choisis. Ils ne coupent aucun lien avec les personnes rencontrées ici. Ils rappellent seulement qu'une famille transmet un point de départ, jamais toutes les façons d'habiter sa vie. J'aime retrouver des notaires dans les Bauges, un musicien dans le vieux Paris, un prestidigitateur dans un grenier rennais. Ces rapprochements font sourire. Ils ne prédisent aucun destin. Alix, Sixtine, Hippolyte et Sacha pourront choisir d'autres métiers, d'autres villes, d'autres manières de raconter. Le livre leur transmet les noms anciens. Il leur laisse l'usage du leur.

96

ÉPILOGUE

Lettre à mes enfants

OÙ SOMMES-NOUS DANS LA FAMILLE ?

Épilogue.

Alix, Sixtine, Hippolyte, Sacha,

Je vous laisse un livre assez lourd. C'est une manière discutable de dire que je ne veux pas vous encombrer, mais j'espère que vous me pardonnerez la contradiction.

Vous n'êtes pas obligés de l'avoir lu en entier. Je ne vérifierai pas si vous savez distinguer les deux Yvonne, ni à quel étage se trouvaient les accessoires de prestidigitation. La vache d'Anne Gilliard devrait néanmoins vous rester : elle a fait beaucoup d'efforts pour être réservée dans le contrat.

J'ai écrit ces pages pour une envie que vous aurez peut-être un jour. Elle peut venir très tard, à l'occasion d'un prénom, d'une photographie, d'une promenade dans une ville où quelqu'un vous dira que votre arrière-grand-mère a vécu. Ce jour-là, vous trouverez ici de quoi commencer.

Je n'ai pas essayé de vous fabriquer une famille admirable. Ce serait vous priver des personnes réelles. Certaines histoires sont heureuses, d'autres moins ; des gens ont été accueillis, d'autres ont trouvé une porte fermée. Anna a sa place entière dans le livre. Aucun bon usage de famille ne peut m'obliger à effacer son nom. Vous avez également le droit de préférer

quelqu'un. Peut-être une femme qui apprend à garder son indépendance, un homme qui écrit son nom, un enfant dans une affiche. Il n'est pas nécessaire de choisir le plus ancien ni le plus célèbre. Un ancêtre n'acquiert pas davantage de droits sur votre attention parce qu'il porte une particule.

Sacha, tu as aussi l'histoire de ta maman, Laura Fraboulet, originaire de Merléac, et ses Rolland d'Allineuc. Elle t'appartient autant que celle-ci. Le dossier signale un Mathurin Fraboulet épousant Marie Rolland en 1666, avec Jan Rolland comme témoin. Le raccord complet à Laura reste à établir : le nom ouvre une recherche, sans encore la conclure.

Ce livre ne sait pas tout. Vous y verrez des noms laissés en suspens, des dates discutées, des visages sans prénom. Cela me gêne moins que l'idée de vous transmettre une erreur bien imprimée. Le cuir n'améliore pas la qualité d'une preuve. Il la rend seulement plus coûteuse à corriger.

Si vous poursuivez les recherches, gardez les photographies avec leurs légendes. Demandez qui raconte une histoire, et de qui il la tient. Notez les détails pendant qu'il y a encore quelqu'un pour répondre. Je vous donne ces conseils comme un père qui sait très bien que les conseils sont souvent mieux reçus quelques années après avoir été formulés.

Vous pourrez aussi fermer le livre et aller faire autre chose. Les morts ont du temps ; les vivants en ont moins. Je préférerais que ces pages vous donnent le goût de demander à quelqu'un de raconter sa vie plutôt qu'une obligation de passer vos dimanches dans les archives.

Je n'ai rien prévu pour les métiers que vous exercerez ni pour les noms que vous choisirez. Vous n'avez pas à prolonger la médecine, le notariat, l'humour ou les livres. Une famille ne devrait pas se présenter comme une entreprise dont les enfants auraient accepté le contrat avant de naître. Je voulais seulement que, derrière les noms, vous puissiez rencontrer des personnes. Qu'un jour, si vous en avez envie, vous retrouviez Sophie, Marie,

Louise, Anna, Arthur, Charles et les autres. Que vous sachiez où le récit est solide et où il attend encore quelqu'un.

J'ai fait de la place pour vos annotations. Essayez simplement de ne pas corriger les dates au stylo avant d'avoir retrouvé l'acte. Je sais : même à la dernière page, je reste un peu notaire.

Je vous embrasse.

Papa.

ANNEXES

Retrouver, vérifier, transmettre

Chronologie · chemins de parenté · mots des actes · familles du Nord · sources · illustrations · index

Les pages qui suivent servent à revenir au récit : une chronologie, des chemins de parenté, un vocabulaire, les familles du Nord, puis les sources et les index. Elles donnent aussi une place aux recherches à transmettre. Les renvois de pages désignent cette édition.

La chronologie familiale

DATE OU PÉRIODE	ÉVÉNEMENT	PAGE
XIVe siècle	Étienne Porcher et les familles de Sens et de Joigny. Raccord ancien retenu dans le dossier Despland.	186
1364	Victoire de Bertrand du Guesclin à Cocherel. Parenté collatérale proposée ; raccord ancien à contrôler.	103
1380	Mort de Bertrand du Guesclin. Sa mémoire monumentale se distingue de notre filiation.	105
1439	Inventaire d'Astruc de Sestier à Aix. Contexte étudié, sans raccord démontré aux Lauris.	71
1554	Alliance Nicolas Chabran–Melchionne Bleyn, à Manosque.	45
1558	Reconnaissance de dot Lauris–Fabre signalée à Rognes.	65
1574	Union Jehan de Humières–Marie Flahault, selon le relevé familial.	200
1604–1608	Pierre Desplasses et Marie Cheval ; la maison de la Sirène est citée rue Saint-Honoré.	173
1608	Union Pierre de Humières–Jossine Tirard à Ardres, selon le dossier.	196
1623	L'inventaire de Marie Marcès fait apparaître deux générations de Pierre Desplasses.	173
1633	Baptême de Marie, fille du musicien Pierre Desplas et de Geneviève Daumont.	166
17 mars 1643	À Maure, les dernières dispositions d'Arthur Marchant.	143
1649	Naissance de Melchiotte de Breton à Allèves, selon le relevé familial.	50
1663 et 1679	Naissance puis mariage de Marthe Chaumont. Les jours et mois divergent entre les sources.	146

DATE OU PÉRIODE	ÉVÉNEMENT	PAGE
28–30 septembre		
1677	Naissance puis baptême des jumelles La Humière à Asnières-sous-Bois.	159
10 octobre 1677	Sépulture d'Élisabeth Louise, âgée de douze jours.	159
17 juillet 1695	Marie Angélique La Humière épouse François Gagneux, selon le dossier Despland.	159
26 avril 1701	Contrat Coquille–La Humière : un foyer promet quatre années d'hébergement.	152
5 août 1704	Le contrat de Walincourt préserve des ressources pour Anne Gilliard.	54
Janvier 1713	Sépulture de Claude Despland à Asnières-sous-Bois.	155
1754 et 1757	Contrat puis inventaire autour de Reine Marguerite Gagneux et des Bessin.	222
1754	Le cadastre de Cetara décrit le foyer de Carlo Autuori et sa moitié de barque.	304
10 août 1779	Claudine Boisson épouse Antoine Jolens à Chambéry.	60
31 mai 1794	Mort de Gilles Pierre Priour en prison à Rennes, motif non établi.	312
1810–1832	Les alliances Puytorac, puis Mignon, prolongent la lignée périgourdine.	309
25 novembre 1836	Le Salem arrive à La Nouvelle-Orléans avec Jean Marie Priour, selon l'étude familiale.	318
1844 et 1880	Le même Jean Marie est signalé à Mobile, puis au Texas. Parcours collatéral.	318
1848	Naissance de Raymond Germain Vargues dans le Quercy.	230
1857	Naissance de François Regairaz aux Déserts.	88
1861–1864	Naissances d'Abel Mignon à Bordeaux et de Louise Chesneau à Rennes.	320
1862	Pauline Lavocat épouse Jules Auguste Chesneau et signe son nom.	315

DATE OU PÉRIODE	ÉVÉNEMENT	PAGE
1870–1871	Siège de Paris : cadre historique du souvenir transmis à propos de Louise.	322
1879	Raymond Vargues épouse Louise Marie Leroux au Lude.	230
1885–1886	François Regairaz épouse Célestine Michel à Toulon ; leur fils Marcel y naît.	91
Décembre		
1888–janvier 1889	Naissance de Louis Vargues à Nantes ; mort de sa mère Louise Marie.	230
1892	Mariage d'Abel Mignon et de Louise Chesneau.	324
1896 ou 1898 /		
1897	Dates proposées pour Anna Galano à Alger ; naissance de Marcel Mignon à Grez-sur-Loing en 1897.	334
1897	Abel grave La Gardeuse d'oies ; Firmin Bouisset dessine le Petit Écolier.	330
22 juillet 1898	Naissance de Lucien Huchet au Moulin Fromont, à La Ferté-Villeneuil.	128
1913	Louis Vargues épouse Gabrielle Cadet ; Jacques Bouisset épouse Yvonne Mignon.	242
1921–1926	Naissances de Bernard Vargues, Jean Marcel Regairaz et Yvonne Huchet.	340
1925 / 1926	Photographies de la famille Vargues et de l'atelier, à Rennes.	247
26 juin 1929	Départ de la famille Vargues de Rennes, vers Marseille puis Alger.	253
Septembre 1929	Mort de Louis, dit Loulou, selon les souvenirs de Robert.	277
Années 1930–1940	La boutique, le Ker Armor et les albums de la famille Vargues à Alger.	277
4 novembre 1948	Mort de Louis Vargues à Alger.	277
1949	Bernard Vargues et Huguette Mignon se marient.	340
1972	Christian Regairaz et Hélène Vargues se marient à Lyon.	340

DATE OU PÉRIODE	ÉVÉNEMENT	PAGE
2 septembre 1974	Naissance de Fabian à Lyon.	340
1981–1986	Les années de la maison de Saint-Just, puis le retour à Saint-Étienne.	23
1989	Photographie de Laurent et Fabian, deux frères dans le même album.	343
2002	Robert Vargues rassemble les souvenirs et photographies de son fascicule familial.	247
2026	Fusion du livre de 186 pages, de l'album, des récits, de la généalogie et des trois dossiers dans cette édition.	343

Les chemins de parenté

Pour retrouver le fil du récit, lire chaque tableau du haut vers le bas : chaque personne est le parent de la suivante. Les numéros Sosa permettent de la repérer dans l'arbre. L'export transmis le 20 octobre 2026 annonce 4 522 personnes et remonte jusqu'à la trente-deuxième génération.

Le verre et la plume · *récit p. 50*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
4254	Bernard Pavy
2127	Jeanne Françoise Pavy
1063	Josephte Tornassat
531	Josephta Petit Gros
265	Berthe Renaud
132	Amédée Monod
66	Jean Monod
33	Sophie Monod
16	François Regairaz
8	Marcel Baptistin Alexandre Regairaz
4	Jean Marcel Regairaz

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Épicaris et les hommes de l'arsenal · *récit p. 82*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
71	Marguerite Catherine Epicaris Ciceron
35	Rosalie Alexandrine Gros
17	Célestine Élis Marie Rosalie Michel
8	Marcel Baptistin Alexandre Regairaz
4	Jean Marcel Regairaz

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Dix heures, à Toulon · *récit p. 91*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
33	Sophie Monod
16	François Regairaz
8	Marcel Baptistin Alexandre Regairaz
4	Jean Marcel Regairaz

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Le nom de Françoise · *récit p. 114*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
1337	Françoise Dumans
668	René Masnier
334	Jean Masnier
167	Marie Anne Sophie Masnier
83	Madeleine Sophie Chesneau
41	Marie Emerance Dumazinelle
20	Charles Désiré Huchet
10	Lucien Huchet
5	Yvonne Marguerite Huchet

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Un frère au moulin de Perrien · *récit p. 118*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
715	Marguerite Le Lavenan
357	Marguerite Rolland
178	François Le Bihan
89	Françoise Le Bihan
44	Yves Marie Toulelan
22	Yves Marie Toullelan
11	Marguerite Toulelan
5	Yvonne Marguerite Huchet

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Des Le Bihan aux Toulelan · *récit p. 122*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
88	Yves Toulelan
44	Yves Marie Toulelan
22	Yves Marie Toullelan
11	Marguerite Toulelan
5	Yvonne Marguerite Huchet

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Ceux qui font tourner le moulin · *récit p. 128*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
40	Charles Ferdinand Huchet
20	Charles Désiré Huchet
10	Lucien Huchet
5	Yvonne Marguerite Huchet

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Sept heures chez Arthur · *récit p. 143*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
6940	Arthur le jeune Marchant
3470	Olivier Marchant
1735	Raoulette Marchand
867	Péronnelle Pérotheaux
433	Jeanne Delannée
216	Yves Perrault
108	Pierre Perrault
54	Joseph Perrault
27	Clémentine Henriette Jeanne Marie Perrault
13	Gabrielle Henriette Marie Cadet
6	Bernard Christian Albert Vargues

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Marthe, entre deux maisons · *récit p. 146*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
1655	Marthe Chaumont
827	Marthe Poulle
413	Renée de la Croix
206	Pierre André Gallois
103	Anne Françoise Gallois
51	Juliette Angeline Chevignier
25	Louise Marie Leroux
12	Louis Albert Henri Vargues
6	Bernard Christian Albert Vargues

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Les deux frères d'Ugine · *récit p. 149*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
824	Jean Gallois (1672)
412	Jean Gallois (1713)
206	Pierre André Gallois
103	Anne Françoise Gallois
51	Juliette Angeline Chevignier
25	Louise Marie Leroux
12	Louis Albert Henri Vargues
6	Bernard Christian Albert Vargues

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Quatre ans sous le même toit · *récit p. 152*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
3451	Claude Françoise Charlette Despland (de Torrent)
1725	Marie La Humiere
862	Jean Baptiste Gagneux
431	Reine Marguerite Gagneux
215	Madeleine Reine Bessin
107	Reine Élisabeth Lefevre
53	Adélaïde Cambray
26	Henri René Cadet
13	Gabrielle Henriette Marie Cadet
6	Bernard Christian Albert Vargues

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Le luthiste et la rue des Halles · *récit p. 166*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
13806	François Aulmont
6903	Geneviève Domon ou Daumont ou Damont
3451	Claude Françoise Charlette Despland (de Torrent)
1725	Marie La Humiere

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

La maison de la Sirène · *récit p. 173*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
27611	Marie Marcès
13805	Marie Cheval
6902	Pierre Desplas dit Beaulieu
3451	Claude Françoise Charlette Despland (de Torrent)
1725	Marie La Humiere

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Un homme agenouillé à Joigny · *récit p. 186*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
7068612	Etienne Porcher
3534306	Jehan Porcher
1767153	Isabelle Porcher
883576	Jehan de La Dehors
441788	Pierre de La Dehors
220894	Étienne de La dehors
110447	Jehanne de Ladehors
55223	Marie Cochet
27611	Marie Marcès
13805	Marie Cheval
6902	Pierre Desplas dit Beaulieu
3451	Claude Françoise Charlette Despland (de Torrent)

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

L'autre moitié de la page · *récit p. 193*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
13800	Pierre de Humieres
6900	Sébastien Humiere
3450	François La Humiere
1725	Marie La Humiere

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Les deux Jean du Quesnoy · *récit p. 200*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
55200	Jean de Humières
27600	Jehan de Humières
13800	Pierre de Humieres
6900	Sébastien Humiere
3450	François La Humiere

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

La fille de La Billarderie · *récit p. 203*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
220808	Robinet Flahault
110404	Guillaume dit Galiot Flahault
55202	Jehan l'Aîné Flahault
27601	Marie Flahault
13800	Pierre de Humieres

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Le nom traverse la France · *récit p. 205*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
110400	Guy de Humières
55200	Jean de Humières
27600	Jehan de Humières
13800	Pierre de Humieres
6900	Sébastien Humiere
3450	François La Humiere

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Une autre boutique de drap · *récit p. 209*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
28262400	Peyre Ier d'Olmieres
14131200	Peyre Ii d'Olmieres
7065600	Duran d'Olmieres
3532800	Etienne Ier d'Olmieres
1766400	Jean Ier d'Olmieres
883200	Etienne Ii d'Olmieres
441600	Jean Ii de Humières ou Olmières
220800	Nicolas ou Jean Iii de Humières ou Olmières
110400	Guy de Humières

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

La tour que l'on ne voit plus · *récit p. 213*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
28262464	Déodat de Vigouroux
14131232	Guillaume de Vigouroux d'Arvieu
7065616	Pierre 1er de Vigouroux d'Arvieu
3532808	Jean de Vigouroux
1766404	Guy 1er de Vigouroux
883202	Georges de Vigouroux
441601	Antoinette de Vigouroux
220800	Nicolas ou Jean Iii de Humières ou Olmières
110400	Guy de Humières

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Cinq chaises aux Gobelins · *récit p. 222*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
431	Reine Marguerite Gagneux
215	Madeleine Reine Bessin
107	Reine Élisabeth Lefevre
53	Adélaïde Cambray
26	Henri René Cadet
13	Gabrielle Henriette Marie Cadet
6	Bernard Christian Albert Vargues

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Un tailleur quitte le Quercy · *récit p. 230*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
48	Justin Augustin Vargues
24	Raymond Germain Vargues
12	Louis Albert Henri Vargues
6	Bernard Christian Albert Vargues

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Marie avant le ministre · *récit p. 300*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
911	Marie de Bertin
455	Marguerite Girard de Langlade
227	Françoise de Langlade
113	Marguerite Émilie Puytorac
56	"François" Adrien Mignon
28	Abel "Justin" François Xavier Mignon
14	Marcel Mignon
7	Huguette Louise Mignon

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

L'armurier et l'instituteur · *récit p. 309*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
227	Françoise de Langlade
113	Marguerite Émilie Puytorac
56	"François" Adrien Mignon
28	Abel "Justin" François Xavier Mignon
14	Marcel Mignon
7	Huguette Louise Mignon

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Moudre, ensevelir, broder · *récit p. 315*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
119	Jeanne-Marie Priou
59	Pauline Lavocat
29	Louise Chesneau
14	Marcel Mignon
7	Huguette Louise Mignon

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

Abel et Louise fondent leur famille · *récit p. 324*

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
28	Abel "Justin" François Xavier Mignon
14	Marcel Mignon
7	Huguette Louise Mignon

Source : arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026.

> LE DERNIER PASSAGE VERS FABIAN
>
> Jean Marcel Regairaz et Yvonne Marguerite Huchet ont pour fils Christian. Bernard Christian Albert Vargues et Huguette Louise Mignon ont pour fille Hélène. Christian et Hélène sont les parents de Fabian.

Les mots des actes

Alliance
Un mariage relie deux familles. Une personne entrée dans la parenté par alliance n'est pas nécessairement un ascendant.

Ascendant et collatéral
Un ascendant est un parent dont on descend : père, grand-mère, etc. Un collatéral appartient à une branche voisine : frère d'un ancêtre, cousin ou cousine.

Bailli et receveur
Le bailli exerce des fonctions d'administration ou de justice pour une autorité. Le receveur gère des revenus. Ces charges ne prouvent pas la propriété des terres administrées.

BMS et état civil
BMS désigne les baptêmes, mariages et sépultures des registres paroissiaux. Un baptême ne se confond pas avec une naissance, une sépulture avec un décès.

Contrat de mariage
L'acte notarié règle les apports, promesses et conditions patrimoniales de l'union. Sa date peut précéder celle de la cérémonie religieuse.

Douaire, dot et don
Des dispositifs différents organisent les biens transmis ou réservés. Leur sens dépend du lieu, de l'époque et de la rédaction précise de l'acte ; on ne leur applique pas automatiquement le droit actuel.

Écu, livre et sol
Ces mots appartiennent à des systèmes monétaires anciens. Une somme n'est pas convertie ici en euros : sa portée se comprend mieux par les biens, dettes et revenus du même dossier.

Homme de chambre et suivante
Ces fonctions sont liées au service d'une maison. Elles situent une activité et une relation sociale ; le mot « demoiselle » ne suffit pas à prouver une noblesse.

Inventaire après décès
Il décrit les biens trouvés et parfois les dettes, créances, papiers et meubles. Il nous renseigne sur ce qui est relevé à cette date, sans révéler toute une vie.

Journalier et manouvrier
Travailleurs rémunérés pour leur travail, souvent à la journée. Les désignations varient dans les actes et peuvent changer au cours d'une même existence.

Laboureur
Le mot appartient à un contexte agricole local. Il ne signifie pas exactement « agriculteur » au sens contemporain et ne suffit pas à mesurer la fortune.

Maître et métier
Le titre de maître renvoie à une reconnaissance dans un métier et un cadre institutionnel. Ses conditions diffèrent selon les villes, les communautés et les périodes.

Minute et cote
La minute est l'original conservé d'un acte notarié. La cote est son adresse archivistique : elle permet de retrouver le document dans un dépôt.

Orfèvre et aquafortiste
L'orfèvre travaille les métaux précieux. L'aquafortiste grave une plaque par l'action d'un acide sur les zones préparées, avant son encrage et son impression.

Parrain, marraine et témoin
Leur présence peut éclairer des relations. Elle ne prouve pas, à elle seule, un degré de parenté.

Sosa et implexe
La numérotation Sosa repère des places d'ascendance : Fabian = 1, son père = 2, sa mère = 3. Une même personne peut occuper plusieurs places lorsqu'une branche rejoint une autre : c'est un implexe.

Tutelle et subrogé tuteur
Le dossier organise la protection des intérêts d'un mineur. Une procédure de tutelle n'implique pas à elle seule qu'un conflit familial ait existé.

Vingt arpents, huit setiers…
Les mesures changent selon les régions et les époques. Les équivalences reprises du dossier sont signalées comme telles ; une conversion précise exige de connaître l'usage local.

Bordager et métayer
Des formes d'exploitation agricole. Le bordage désigne une petite tenure dans certains usages locaux ; le métayage organise un partage des produits. Lire les clauses et l'usage du lieu.

Charron et filandière
Le charron construit et répare notamment roues et véhicules ; la filandière prépare du fil. Ces mots décrivent des savoir-faire, sans préciser à eux seuls l'atelier ou les revenus.

Connétable de Rennes
Une fonction municipale, distincte de la charge de connétable de France. Le titre doit être lu dans son institution.

Consul
Dans les villes du Midi étudiées ici, un magistrat municipal. Cette qualité est distincte du métier de marchand et ne prouve pas un rattachement généalogique.

Désert
Dans l'histoire protestante française, le mot renvoie notamment à une période de culte clandestin après la révocation de l'édit de Nantes ; il ne désigne pas un paysage aride.

Factum
Mémoire exposant les faits et arguments d'une partie dans une affaire. Il faut distinguer ce qui est allégué de ce qui a été jugé.

Hôpital et hospice
Institutions d'accueil et de soins dont les fonctions ont changé. L'intitulé d'un métier ou d'un établissement ancien ne se transpose pas automatiquement au système actuel.

Madrague
Ensemble de filets fixes destiné notamment à la pêche au thon. Son patron dirige une exploitation ; le titre ne suffit pas à établir la propriété des installations.

Miseur
Officier municipal chargé de dépenses et de comptes dans certains usages bretons ; lire le titre avec la ville et l'époque.

Néophyte
Dans les documents provençaux de cette enquête, personne nouvellement convertie au christianisme. La qualification historique ne dit pas à elle seule ses convictions ni celles de ses descendants.

Principal et rente
Le principal est un capital ; les arrérages sont les sommes périodiquement dues. Un principal de trois cents livres ne signifie pas trois cents livres de revenu annuel.

Les familles du Nord

Ces familles appartiennent à l'ascendance de Marguerite Mercier, mère de Jean Marcel Regairaz. Le récit les retrouve p. 54 et p. 93 ; les chemins de la page suivante permettent de suivre chaque génération.

Un père, un frère et des revenus

Le 25 novembre 1698, à Chuignes, Estienne Verrier épouse Agathe de Rouvroy. Pierre Verrier est le père de l'époux ; Nicolas de Rouvroy, celui de l'épouse ; Antoine est le frère d'Agathe. Le mariage réunit ainsi deux familles et les proches qui accompagnent leur alliance.

Nicolas est receveur de la terre et seigneurie de Chuignes. Son père, Pierre de Rouvroy, époux de Madeleine Masse, appartient déjà à ce monde de revenus et de fermages. Le contrat de 1637 et les donations ratifiées en 1649 éclairent le patrimoine et les engagements de cette génération. Administrer une terre ne signifie pas en posséder tous les biens : le métier est aussi fait de comptes à rendre.

L'histoire rejoint la nôtre par Pierre Verrier, fils d'Estienne et d'Agathe. Après lui viennent les Briot, les Tardieux, les Corbeaux, puis les Mercier. Marguerite est au bout de ce chemin.

La marchande de tabac

À Fontaine-Notre-Dame, le 15 février 1763, Alexandrine Faille épouse Jean Philippe Locquet. Elle est fileuse et marchande de tabac ; lui, journalier puis marchand. Leur fille Marie Claire naît le 12 juin. Elle épousera Jean Baptiste Pannequin, et sa descendance conduira aux Desenne, aux Derly, puis à Caroline Bourlet, la mère de Marguerite.

Les familles Locquet et Faille viennent aussi du travail de la terre : Jean Nicolas Locquet est manouvrier à Cantaing, Jean Baptiste Faille laboureur. À la génération suivante, le commerce prend sa place parmi les ressources du foyer. Le métier d'Alexandrine nous rappelle que les femmes font vivre la famille autant qu'elles en transmettent la lignée.

Les chemins du Nord

Chaque ligne descend d'un parent à son enfant. Les quatre chemins rejoignent Marguerite Mercier, puis Jean Marcel Regairaz.

Verrier et Rouvroy

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
1213	Agathe de Rouvroy
606	Pierre Verrier
303	Marie Reine Verrier
151	Marie Anne Rosalie Briot
75	Bernardine Elisabeth Tardieux
37	Apolonie Armante Corbeaux
18	Victor Narcisse Mercier
9	Marguerite Marie Louise Mercier

Anne Gilliard et les Parent

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
2389	Anne Gilliard
1194	Jean Parent
597	Marie Marguerite Parent
298	Louis Lecompte
149	Marie Louise Rose Lecompte
74	Louis Philippe Joseph Corbeaux
37	Apolonie Armante Corbeaux
18	Victor Narcisse Mercier
9	Marguerite Marie Louise Mercier

Fontaine et Grière

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
1188	Pierre Fontaine
594	Philippe Fontaine
297	Anne Josèphe Fontaine
148	Philippe Joseph Corbeaux
74	Louis Philippe Joseph Corbeaux
37	Apolonie Armante Corbeaux
18	Victor Narcisse Mercier
9	Marguerite Marie Louise Mercier Jean Philippe Locquet est l'époux d'Alexandrine Faille (638).

Locquet et Faille

SOSA	DESCENDANCE, DE HAUT EN BAS
639	Alexandrine Faille
319	Marie Claire Locquet
159	Joséphine Arséne Pannequin
79	Joséphine Desenne
39	Léocadie Joséphine Derly
19	Caroline dite Louise Bourlet
9	Marguerite Marie Louise Mercier

Anne Grière est l'épouse de Pierre Fontaine (Sosa 1189). Estienne Verrier est l'époux d'Agathe de Rouvroy (1212). Marguerite Mercier (9) est la mère de Jean Marcel Regairaz (4), père de Christian (2), père

Transmettre les recherches

Ce que la prochaine génération de chercheurs pourra reprendre — chaque question avec la piste qui permettrait d'y répondre.

TRANSMETTRE LE CHEMIN DU GUESCLIN-ROLLAND

La parenté avec le connétable passe par la lignée de Vauruzé, puis les Quenecan, les Rolland, les Le Bihan et les Toulelan. Le connétable reste un parent collatéral. Conserver avec l'arbre les pièces de chaque génération permettra aux descendants de retrouver ce parcours.

LES NOMS DE LA FAMILLE DESPLAND

Claude Françoise Charlette Despland est la fille de Pierre Desplas dit Beaulieu et de Geneviève Daumont. Classer ensemble les variantes Desplas, Desplaces, Desplantes, Despland et Torrent, avec les actes et les signatures qui permettent de reconnaître la même famille.

DEUX PIERRE, DEUX MÉTIERS

Le père musicien et le grand-père drapier portent tous deux le prénom Pierre. Les distinguer par leur conjoint et leur métier facilite la lecture des pièces familiales.

DESPLASSES-CHEVAL : LES REPÈRES DU FOYER

La date retenue d'après l'arbre rectifié pour l'union Pierre Desplasses-Marie Cheval est le 12 février 1604. Conserver les références de l'inventaire de 1608 avec celles de cette union permet de suivre le ménage puis la transmission de ses biens.

LES DATES DE MARTHE CHAUMONT

Marthe Chaumont naît le 11 février 1663 et épouse Mathurin Poulle le 24 octobre 1679. Ces dates, reprises de l'arbre rectifié, sont désormais celles du récit.

LA SIRÈNE ET LES MAISONS DES ACTES

La maison de la Sirène est citée rue Saint-Honoré en 1608. Sa parcelle n'est pas identifiée. Le plan de Merian situe un quartier, non cette maison. Consulter les terriers, censiers et chaînes de mutations avant d'ajouter un plan cadastral ou une façade attribuée.

BEAUTOUR ET LE « CHÂTEAU TEMPLIER »

La maison de vacances de Beautour et le lieu mentionné dans le décès de Raymond ne peuvent être identifiés l'un à l'autre sur cette seule base. Reprendre l'acte de décès du 3 octobre 1912, les matrices cadastrales et les titres de propriété.

LES PHOTOS DE RENNES ET D'ALGER

Compléter les identités, les positions dans les groupes et les dates. La légende du jardin d'Essai propose 1939 avec un doute. Conserver le fascicule de Robert Vargues de 2002 avec les originaux photographiques, si ceux-ci sont retrouvés.

LES ENFANTS DE L'ALBUM MIGNON

Les groupes en sous-bois et dans la prairie semblent appartenir à une même sortie d'après les tenues. Les identités individuelles, le lieu et la date exacte restent à établir. Ne pas attribuer un prénom à partir de la seule ressemblance.

TRANSMETTRE LA BRANCHE DE CETARA

Anna Nathalie Galano naît à Alger le 9 juillet 1896. Elle est la fille de Salvatore Galano et de Marie Antonia Autuori. La branche de Cetara, dont le foyer de Carlo Autuori, est intégrée à son ascendance. Conserver les actes italiens avec leurs transcriptions facilitera leur lecture par les générations suivantes.

LE VOYAGE AMÉRICAIN DE JEAN MARIE PRIOUR

Le Salem, l'arrivée du 25 novembre 1836, le mariage à Mobile de 1844 et le décès au Texas en 1880 proviennent de l'étude familiale. Relire les listes de passagers et les actes américains. Le Texas est un État : aucun point fictif n'est placé sur la carte.

LES BRANCHES DU NORD RÉUNIES

Anne Gilliard, les Verrier-Rouvroy et les Locquet-Faille rejoignent Marguerite Mercier. Le récit les intègre p. 54 et p. 93-94 ; les chaînes de parenté figurent p. 346. Les anciennes réserves de raccord sont levées dans cette édition.

DES REPRODUCTIONS À AMÉLIORER

Les portraits d'Abel et de Bertin, l'affiche LU et quelques photos d'album sont peu définis ; ils sont imprimés petits. Une numérisation des originaux permettrait de les agrandir dans une édition future. Les œuvres parisiennes sans fichier CC0 proposé ne sont pas reproduites ici.

LES ARMES ET LEURS TITULAIRES

Les armes Chanteprime sont présentées avec le blasonnement du dossier et la notice du dessin. L'écartelé de Miles de Dormans appartient à ce prélat et parent collatéral. Aucun de ces écus n'est attribué globalement à la famille Regairaz. L'ornement héraldique de Chatou a été écarté, faute d'une attribution suffisamment établie dans les pièces réunies.

FRANÇOIS DE LAURIS : LE TRAIT SUSPENDU

Le raccord au couple Provençal–Estelle n'est plus retenu. Relire le contrat de 1549, la dot de 1558 (AD13, 420 E 53, f. 221), les actes de 1584, le contrat de 1590 (380 E 84, f. 828) et ceux d'Honoré en 1599 et 1613. Les références viennent du nouveau dossier ; leur simple précision ne vaut pas consultation.

SESTIER, HORTIE ET ESTIENNE

Vérifier dans le volume de 2005 les citations sur Bonadona et Salvet Léon. Ne pas remplacer un oncle par un père. Aucun raccord Lauris–Estienne n'est démontré. L'origine lucquoise Tegrini reste sans pièce probante.

LA HUMIÈRE : DU RELEVÉ AUX MINUTES

Les générations Sébastien–Pierre–Jehan–Jean–Guy et les prolongements d'Olmières, Vigouroux et Sadours suivent le relevé familial. Documenter chaque passage, surtout le changement de région ; conserver Nicolas ou Jean III comme identité à préciser. Le contrat François–Claude n'a pas été retrouvé.

DEUX RAPPORTS DE NOVEMBRE 2024

Despland cite un rapport du 20 novembre ; La Humière, un rapport remis le 27 novembre. Les titres et périmètres diffèrent. Ne pas réduire ces deux références à une date unique sans consulter les originaux.

LES DATES TARTARIN–BAILLON

La naissance vers 1580 donnée à Edme Tartarin dans le volume Despland se combine mal avec le placement de sa fille Catherine auprès de Bernard Baillon, mort en 1612. La date n'est pas retenue ; reprendre les actes de ces générations.

LES TÉMOINS DES NOUVELLES PHOTOGRAPHIES

L'album réunit photographies originales et restaurations antérieures signalées R. Conserver les fichiers d'origine et demander aux proches les noms encore absents. L'édition n'invente aucune identification à partir d'un visage.

Sources et notes du récit

Le socle de cette édition est le corpus de Fabian Regairaz. La révision du 20 octobre 2026 suit son arbre rectifié, retenu comme référence pour les filiations, les identités et les dates. Les références ci-dessous conservent la provenance des récits, des actes cités et des images ; cette révision éditoriale ne constitue pas une nouvelle consultation de tous les registres.

Le livre transmis

D'où nous venons, PDF joint de 186 pages, intégralement confronté aux récits de cette édition.

Les trois dossiers réunis

Les noms de la mémoire, seconde édition, 58 pages ; La Humière. Le long chemin du nom, 55 pages ; Despland. Les siècles retrouvés, 88 pages. PDF joints par Fabian, intégrés avec leurs réserves et références.

Album photographique

Ma famille en photos. D'où nous venons, 135 pages, https://officenotarialregairaz.fr/wp-content/uploads/2026/10/ma-famille-en-photos-d-ou-nous-venons.pdf ; souvenirs de Robert Vargues, 2002. Photographies extraites dans leur définition disponible.

Édition Patrimoine

Version de travail illustrée de 268 pages, conservée comme édition antérieure distincte. La présente fusion reprend ses recherches iconographiques et sa structure documentaire.

Livre de départ

D'où nous venons, version illustrée disponible en ligne : 200 pages, 40 chapitres. PDF téléchargé le 19 octobre 2026. https://officenotarialregairaz.fr/wp-content/uploads/2026/09/Dou_nous_venons_illustre_2026.pdf

Récits familiaux

Récits et chronologie du site officenotarialregairaz.fr/genealogie/recits/ ; texte et illustrations consultés le 19 octobre 2026. Généalogie Arbre rectifié « Ascendants de Fabian Regairaz », transmis le 20 octobre 2026 : 4 522 personnes annoncées, jusqu'à la trente-deuxième génération. Référence retenue pour cette édition.

Dossier Despland

Despland. Les siècles retrouvés, publié le 2 octobre 2026 : officenotarialregairaz.fr/genealogie/recits/despland-les-siecles-retrouves/. Version développée du dossier, sections ch1 à ch11.

Albums et mémoire

Fascicule familial de Robert Vargues, 2002, photographies et légendes publiées sur le site ; album Mignon ; récits transmis et éditions antérieures conservées dans le dossier de travail.

Notes par chapitre

Deux frères devant l'objectif · *p. 20*

Document joint D_ou_nous_venons_186_pages.pdf, p. 1–4. Album familial Ma famille en photos, p. 1, 37 et 39. Identifications et souvenir du vêtement attribués à Fabian. Les autres enfants de la classe ne sont pas nommés.

Deux maisons, un tournant · *p. 23*

Document joint D_ou_nous_venons_186_pages.pdf, p. 3. Album, p. 11–13 ; photographie de Romainbehar, 3 mars 2023, CC0, pour le 2, rue de la République.

Le bateau porte le nom d'une poupée · *p. 26*

Document joint D_ou_nous_venons_186_pages.pdf, p. 5–7. Album, p. 18, 20, 25 et 34 ; citation de Fabian, p. 20. La restauration par IA antérieure du portrait d'Hélène est signalée dans sa légende.

Manou, Ménard, Jean et Huguette · *p. 32*

Document joint D_ou_nous_venons_186_pages.pdf, p. 8–10. Album, p. 31, 41, 48 et 111 ; relevé généalogique du 16 octobre 2026. Les photographies restaurées antérieurement sont marquées R. Avant le nom Regairaz · p. 43 Arbre familial rectifié, Sosa 71583, 143166 et 286332 ; récit « Boysson et d'Estienne », consulté le 27 septembre 2026. Étude de Noël Coulet citée dans le dossier. Les filiations suivent l'arbre de référence de l'auteur.

L'or de Manosque · *p. 45*

Manuscrit cité par le récit en ligne, p. 7–8 ; édition de lecture, p. 31–33 ; récit « Manosque ». Nicolas Chabran–Melchionne Bleyn : mariage de 1554 rapporté par le relevé spécialisé. Divergence Claude/Sauvaire au-dessus d'Augustin ; aucun atelier possédé n'est localisé.

Des armes, des terres et des comptes · *p. 48*

Récit « Olivier Farez », consulté le 27 septembre 2026 ; arbre emmett, Sosa 40642 et 20321. Qualifications et dates reprises des notices, sans original nouveau.

Le verre et la plume · *p. 50*

Arbre emmett ; Manuscrit cité par le récit en ligne p. 9–10 ; récit Aillon-le-Vieux. Melchiotte de Breton, naissance relevée à Allèves en 1649 ; Jacques, maître-verrier ; Bernard et César Pavy, notaires. Les liens sont ceux du dossier familial, sans inventaire d'atelier retrouvé.

La terre après l'or · *p. 53*

Manuscrit cité par le récit en ligne p. 7–8, récit Manosque ; arbre familial. La vache qu'Anne se réserve · p. 54 Contrat du 5 août 1704 à Walincourt, dossier familial ; manuscrit cité p. 1112. Anne Gilliard, Sosa 2389, rejoint Marguerite Mercier par Jean Parent, les Lecompte et les Corbeaux ; chemin p. 346. Les 32 hectares sont l'équivalence donnée par le dossier.

Le port avant Célestine · *p. 57*
Arbre emmett, export du 16 octobre 2026 : Sosa 141, 282–283, 564–565, 1128–1131, 2260–2261, 4520–4521 et 9040 pour les Michel–Taxil–Aurrand ; Sosa 69, 139, 278, 556, 1112, 2224, 4448, 8896 et 17792–17793 pour les Delaury–Lauris–Fabre. Contrat du 25 novembre 1688 : AD Hautes-Alpes, 1 E 3267, Me Rispaud, référence du dossier, original non relu ici. Le tableau donne le 20 avril 1732 pour Michel–Roux, contre le 14 septembre dans le relevé antérieur : le récit conserve seulement l'année dans l'attente du contrôle. Les deux lignées Michel restent distinctes. Comparaison avec le document joint, p. 34–37 : le contrat du 25 novembre 1688 est signalé chez Me Rispaud, AD Hautes-Alpes, 1 E 3267, pièce non relue dans cette édition. Tassy–Taxil reste une jonction à vérifier.

Claudine, entre deux registres · *p. 60*
Mariage du 10 août 1779, Chambéry Saint-Léger ; déclaration de succession de 1807 : références transmises par le dossier Claudine Boisson.

Un filet pour les thons · *p. 62*
Document joint D_ou_nous_venons_186_pages.pdf, p. 41–43. Relevé familial du 16 octobre 2026. Les filiations anciennes Lauris–Fabre demandent confrontation aux actes ; aucune noblesse nouvelle n'est déduite du patronyme. Correction par Les noms de la mémoire, seconde édition, p. 27–32 et 51.

La date qui arrête un arbre · *p. 65*
Les noms de la mémoire, seconde édition augmentée, octobre 2026, PDF transmis de 58 pages, p. 23, 27–32 et 50–52. Reconnaissance de dot : AD13, 420 E 53, f. 221 ; accord et quittance : 420 E 187, f. 144 et 549 ; contrat Lauris–Bremond : 380 E 84, f. 828. Ces références sont transmises, non vérifiées sur les minutes.

Le menuisier et les noms de Rognes · *p. 68*
Les noms de la mémoire, seconde édition augmentée, octobre 2026, PDF transmis de 58 pages, p. 28–32, 51–52. Honoré : AD13, 309 E 1035, f. 696 (1599) et 306 E 725, f. 1254 (1613), références transmises. L'union de 1632 demande encore sa cote.

Cent soixante-dix-neuf livres · *p. 71*
Les noms de la mémoire, seconde édition augmentée, octobre 2026, PDF transmis de 58 pages, p. 6–10 et 54. Études citées : D. Iancu, Revue des études juives, 134, 1975, p. 47–80 ; D. Iancu-Agou, Anales de la Universidad de Alicante, 7, 1988–1989, p. 181–192, DOI 10.14198/medieval.1988-1989.7.08. Inventaire : AD13, 306 E 266, minute non relue.

Salomon devient Jean · *p. 75*
Les noms de la mémoire, seconde édition augmentée, octobre 2026, PDF transmis de 58 pages, p. 17–25 et 33–35. D. Iancu-Agou, « Destinées juives et néophytes en Provence médiévale (1430–1530) », 19 mai 2014, p. 426–427, vérifié en ligne. Bonadona et Salvet Léon : ouvrage collectif de 2005, p. 238–242, connu ici par les citations du dossier, non par lecture directe du volume.

Une porte d'Aix, une autre famille · *p. 78*
Les noms de la mémoire, seconde édition augmentée, octobre 2026, PDF transmis de 58 pages, p. 36–40, 48–52. Le contexte des Estienne est confirmé dans Iancu-Agou, conférence de 2014, p. 427 ; le raccord avec Fabian n'est pas établi. Crédits de la photographie du portail : dossier, p. 56.

Épicaris et les hommes de l'arsenal · *p. 82*

Récit toulonnais et dossiers Aïeux varois, rapprochés de l'export emmett du 16 octobre 2026, Sosa 34–35, 70–71, 140–143, 280–287, 568–569, 1138–1139 et 2276. L'arbre actualisé donne le 11 juin 1817 pour Jean Baptiste André Michel. Les mentions professionnelles datées restent distinguées des indications « à documenter » ; les originaux n'ont pas été relus pour cette actualisation.

Deux frères sur une vieille carte · *p. 85*

Document joint D_ou_nous_venons_186_pages.pdf, p. 25–27. Mention « Adrian et Henry frères » rapportée par le dossier, non nouvellement collationnée sur la mappe. La mention du notaire Viand ne prouve pas le rattachement de Françoise. Ce que Sophie transmet · p. 88 Arbre rectifié, Sosa 32-33 : naissance de Sophie le 5 septembre 1833 ; mariage le 29 avril 1851 ; décès avant le 12 novembre 1885. Le récit suit ces repères et ne retient plus la chronologie de septembre 1867 de l'édition antérieure. Dix heures, à Toulon · p. 91 Manuscrit cité p. 17-18 ; récit Toulon 1885. Mariage François Regairaz-Célestine Michel le 12 novembre 1885. Pour Marcel, la présente édition retient le 4 novembre 1886, date de l'arbre rectifié transmis par l'auteur. L'ancienne discussion naissance-déclaration est retirée du récit. Marguerite vient du Nord · p. 93 Arbre rectifié : Victor Mercier (18) est fils d'Antoine Valentin Mercier (36) et d'Apolonie Armante Corbeaux (37). André Joseph Valentin Mercier et Marie-Magdelaine Élisabeth Quenolle sont les parents d'Antoine. Branches du Nord : récits p. 54 et 93-94, chemins p. 346.

Dans la famille de Bertrand du Guesclin · *p. 101*

Filiation et parenté collatérale vérifiées par Fabian Regairaz et confirmées pour le dossier en ligne. Schéma familial transmis le 27 septembre 2026. La présentation simplifiée omet les dates discordantes de l'export et ne crée aucun degré intermédiaire.

Un homme dans plusieurs guerres · *p. 103*

BnF, Essentiels, « Jean Froissart, Chroniques », Cocherel ; Mandragore, Français 2642, f. 279r ; notice municipale de Broons et présentation historique du dossier familial. Tableau de Larivière : représentation de 1839, non témoignage contemporain. Les développements interprétatifs n'attribuent aucun événement à un ancêtre direct.

La charge et le tombeau · *p. 105*

Ministère de la Culture, POP, PM93000160 ; Centre des monuments nationaux, dossier de visite de la basilique de Saint-Denis, gisants du XIVe siècle. Aucune dimension corporelle ou cause médicale du décès n'est déduite du gisant.

Des du Guesclin aux Quenecan, puis aux Rolland · *p. 108*

Tableau de descendance emmett du 27 septembre 2026 et confirmation de la filiation par Fabian Regairaz. Les premiers étages de cet export contiennent des millésimes incompatibles avec leur ordre (notamment 1320 suivi de 1258) : ces dates ne sont pas reproduites. Le parcours nominatif suit la branche de Vauruzé précisée par l'auteur. Jan, Thomas et Jeanne : fiche Jan Rolland transmise par l'auteur, source Arsène Le Bihan (lupin22). Les formes Jeanne/Françoise et Jan/Jean sont conservées comme variantes de dossier.

Marie et le nom de terre · *p. 111*

Récit « Marie de Sansavoir » ; contrat du 5 juillet 1635 cité d'après le dossier familial version 8. Dossier Pattou signalé comme histoire de maison, sans filiation continue jusqu'à Marie.

Allineuc, Saint-Thélo : les Rolland au XVIIe siècle · *p. 112*

Baptêmes Rolland d'Allineuc du 14 août 1650 et du 26 mai 1673, dossier familial. Fiche de Jan Rolland communiquée le 27 septembre 2026 : parents Thomas Rolland et Jeanne Quenecan, mariage en 1627, témoin en 1666, décès le 2 juin 1681 ; source Arsène Le Bihan (lupin22). Mathurin Fraboulet, aïeul de Laura puis Sacha : confirmation explicite de Fabian. Les anciens rapports Yves Rolland v3 et dossier final n'énumèrent pas une chaîne continue depuis Allineuc ; le lien de branche est conservé sur la confirmation ultérieure de l'auteur, sans inventer les maillons absents de ces rapports. Yves baptisé en 1650 n'est pas identifié au meunier de Perrien né vers 1682. La fiche de Jan nomme un fils Mathurin né vers 1651 : celui-ci ne peut pas être le père du baptisé de 1650. Le marchand Mathurin Rolland de la séquence est donc distingué de ce fils homonyme ; aucune identité commune n'est affirmée.

Le nom de Françoise · *p. 114*

Arbre et Manuscrit cité par le récit en ligne p. 24–25 ; récit Dumans. Naissance le 1er mars 1713 ; unions de 1733 et 1735 ; décès au Poislay le 17 décembre 1780. Les Chesneau de cette branche sont distincts de ceux du dossier rennais. PDF joint, p. 60–64 ; père nommé par le relevé du baptême, présence personnelle non établie.

Les terres de Jacques de Lancé · *p. 116*

Document joint D_ou_nous_venons_186_pages.pdf, p. 60–64. Contrat du 5 juillet 1635 et terrier d'Arville cités par le dossier familial, sans cotes complémentaires fournies. Aucun blason Lancé n'est attribué.

Un frère au moulin de Perrien · *p. 118*

Dossier Yves Rolland v3 et dossier final : profession de meunier, décès du 5 janvier 1742, mariage avec Marguerite Le Lavenan en 1732, remariage de la veuve en 1743. Le récit de site donne le 16 juin 1732 ; les rapports ne confirment pas le jour : le récit retient donc l'année. Louise–Le Beguec, 22 septembre 1729, selon données familiales. Naissance vers 1682 : estimation, non baptême daté. La filiation ancienne est conservée selon la confirmation de l'auteur, distincte des anciens scénarios de recherche.

Les cousins autour du mariage · *p. 121*

Dossiers Rolland v3 et final, réseau Connan–Le Lavenan. René : fils de Jean Rolland et Gillone Dubourg ; Marie : fille d'Allain Connan et Marie Le Lavenan, mariage du 20 janvier 1745. Marguerite Rolland × Joseph Le Bihan : 1er juillet 1755. Aucun degré de parenté René–Yves n'est déduit du seul réseau des épouses. L'export abrégé joint, 20260927-05092545597emmett(1).pdf, Sosa 357 et 714, place Jan Rolland mort en 1681 comme père de Marguerite, contrairement au couple Yves Rolland–Marguerite Le Lavenan du dossier de son mariage de 1755. Cette divergence d'export n'est pas convertie en une nouvelle filiation dans le récit.

Des Le Bihan aux Toulelan · *p. 122*

Arbre emmett, export du 16 octobre 2026 : Sosa 22–23, 44–45, 88–91, 176–179, 352–355, 704–705, 1408–1409 et 2816–2817. La nouvelle numérotation distingue Yves (1795), Yves Marie (1831) et Yves Marie (1862). Elle remplace les raccords erronés décrits dans la note précédente : Marguerite Lolieric (1765) est au Sosa 177 ; Françoise Le Bihan au Sosa 89 ; Marie Louise Le Flochmoen au Sosa 45 ; Marie Le Charpentier au Sosa 91. Il s'agit d'une harmonisation avec l'arbre actualisé, sans nouvelle lecture des registres.

De la Creuse aux portes de l'hospice · *p. 125*
Document joint D_ou_nous_venons_186_pages.pdf, p. 54–59. Mentions reprises du dossier familial du PDF joint ; registres d'admission non consultés.

Ceux qui font tourner le moulin · *p. 128*
Arbre emmett, notices Huchet–Dumazinelle–Mégret–Savalle et Toulelan. Manuscrit cité par le récit en ligne p. 26–28.

La Bourgogne de Perrette · *p. 131*
Document joint D_ou_nous_venons_186_pages.pdf, p. 67, 71–73. Album, p. 122, et généalogie du 16 octobre 2026. L'hypothèse ancienne de l'album sur le rattachement Huchet–Toulelan est remplacée ici par les couples explicites du relevé actualisé.

À Chatou, les deux lignes se rejoignent · *p. 133*
Arbre emmett du 24 septembre 2026, Sosa 5, 10–11, 20–23. Yvonne : 24 mars 1926, Chatou. Marguerite : 27 août 1902, Montesson. Lucien : 22 juillet 1898, Moulin Fromont ; ouvrier maraîcher en 1921. Les dates de naissance sont distinguées des dates d'union ; aucune date de mariage Lucien–Marguerite n'est ajoutée. Le champ de lieu du relevé contient « Houtenon - Montesson » ; Montesson est retenu comme commune, sans interpréter le premier terme.

Le mariage où manque un père · *p. 139*
Document joint D_ou_nous_venons_186_pages.pdf, p. 83–85. Album, p. 44, 47–48 ; décès de Louis et mariage de Bernard repris de la généalogie familiale.

Les mains du chirurgien · *p. 141*
Édition de lecture p. 75–81, Manuscrit cité par le récit en ligne p. 32–38. Paré, Œuvres, BnF/Gallica bpt6k53757m, vue 4 ; notice BnF FRBNF31058164 citée par l'édition de lecture.

Sept heures chez Arthur · *p. 143*
Transcription du testament d'Arthur Marchant, 17 mars 1643, cote transmise AD35, 2 G 173 ; original non joint. Jeanne Guischart inhumée le 13 mars ; Arthur le 20. La proposition d'un père né après son fils est écartée. Concordance du nouvel abrégé : 6940 → 3470 → 1735 → 867 → 433 → 216 → 108 → 54 → 27 → 13 → 6. Au-dessus d'Arthur 6940 né vers 1568, le Pierre 13880 né en 1600 reste une incompatibilité de l'export, non une génération utilisée dans le livre.

Marthe, entre deux maisons · *p. 146*
Arbre emmett, Sosa 1655 ; naissance, mariage et décès d'après notices. Marthe Poulle, Sosa 827 ; Renée de La Croix 413 ; Pierre André Gallois 206. Les sources ne permettent pas une cause de décès ni un récit de vie domestique. Concordance du nouvel abrégé : Sosa 1655, 827, 413, 206, 103, 51 et 25. Ne pas confondre Marthe Poulle 827 avec Marie Marthe Poulle 825, épouse de Jean Gallois 824. Divergence avec le relevé du 16 octobre : 11 février 1663 et 24 octobre 1679. Les jours et mois ne sont pas retenus dans le récit de cette édition.

Les deux frères d'Ugine · *p. 149*

Arbre emmett, Sosa 824, 412, 206 ; édition de lecture p. 71–73. Michel né en 1665 ; Jean en 1672. Jean épouse Renée Guilpin en 1699 ; Michel épouse Marguerite Heullant en 1702 à La Ferté-Bernard. La route commune n'est pas connue. Raccord rétabli : arbre détaillé du 24 septembre, p. 48–49, Sosa 824–825 et 412, union du 4 août 1711 au Mans et naissance du 3 avril 1713. Le nouvel abrégé conserve Jean Gallois et Marie Marthe Poulle aux mêmes places. Marie Marthe Poulle (1672) est distincte de Marthe Poulle (1681), fille de Marthe Chaumont.

Quatre ans sous le même toit · *p. 152*

Contrat du 26 avril 1701, AD Nièvre 3 E 6/113, référence transmise ; Manuscrit cité par le récit en ligne, séquence Bessin. Lien Marie Angélique La Humière–Gagneux probable ; graphies Desplant/Despland/Desplan, ne pas confondre avec une autre épouse Torrent. Actualisation : le dossier Despland publié le 2 octobre 2026 donne le mariage Marie Angélique–François Gagneux au 17 juillet 1695 et précise la qualité de suivante de Claude dans les actes reproduits.

La femme qui signait Despland · *p. 155*

Dossier Despland, sections I et annexes. AD Yonne, Asnières-sous-Bois, 4 E 20/E 1 et 4 E 20/E 2 ; pièce Bidault et sépulture de janvier 1713, reproductions familiales. La piste Torrent de Chilhaguet n'est pas retenue comme filiation. Le raccord parisien suit la synthèse de Fabian du 2 octobre 2026. Version jointe relue : Despland. Les siècles retrouvés, édition illustrée du 2 octobre 2026, PDF transmis de 88 pages.

Deux baptêmes, puis douze jours · *p. 159*

AD Yonne, Asnières-sous-Bois, BMS 1669–1700, 4 E 20/E 1 (5 Mi 85/9) : baptêmes du 30 septembre et sépulture du 10 octobre 1677, baptême de février 1682, mariage du 17 juillet 1695. AD Nièvre, 3 E 6/113, Christophe Frotier, 26 avril 1701. Extraits et lectures du dossier familial ; actes complets non nouvellement collationnés. Version jointe relue : Despland. Les siècles retrouvés, édition illustrée du 2 octobre 2026, PDF transmis de 88 pages.

Le luthiste et la rue des Halles · *p. 166*

Fonds Laborde, extraits transmis : 8 septembre 1633, 18 juin 1634, 3 mai 1637, 24 juin 1643. Correction de la naissance indûment attribuée à Pierre dans l'export. Paroisse Saint-Eustache, histoire de l'église. The Met : Lute Player, 2008.459, et Lute, 1989.13, notices consultées le 19 octobre 2026. Adresse Cossonnerie : note familiale, domicile précis non identifié. Version jointe relue : Despland. Les siècles retrouvés, édition illustrée du 2 octobre 2026, PDF transmis de 88 pages.

Les cordes et les boutiques · *p. 170*

Dossier Despland, branche Aulmont–Baillon–Tartarin, synthèse familiale. Encyclopédie, tome de planches III, 1763, Corderie, planche II, exemplaire Bibliothèque Mazarine / ENCCRE. Dictionnaire de l'Académie française, 1694, apothicaire. Les activités personnelles viennent de l'arbre, non des illustrations de contexte. Version jointe relue : Despland. Les siècles retrouvés, édition illustrée du 2 octobre 2026, PDF transmis de 88 pages. La date de naissance vers 1580 donnée à Edme Tartarin dans le dossier est incompatible avec une simple lecture de toutes les générations et de la mort de Bernard Baillon en 1612 ; elle n'est pas retenue. Vérifier les actes et les identités.

La maison de la Sirène · *p. 173*
AN, MC/ET/C/165, inventaire après décès de Marie Cheval, 22 décembre 1608 ; titre de mariage du 19 février 1604 cité dans l'inventaire. Inventaire Marie Marcès, 8 août 1623. Références et relevés du Projet Familles parisiennes repris dans le dossier Despland ; les minutes complètes n'ont pas été nouvellement transcrites. Version jointe relue : Despland. Les siècles retrouvés, édition illustrée du 2 octobre 2026, PDF transmis de 88 pages.

Au-dessus de la Seine, les orfèvres · *p. 177*
Dossier Despland, Cheval–Marcès–Cochet–Lhomme. Paris Musées, Carnavalet, Raguenet P272 ; vues anciennes du Pont au Change. Encyclopédie, planches Orfèvre, 1765. Les qualifications et filiations viennent de la synthèse familiale ; les illustrations documentent le milieu professionnel. Version jointe relue : Despland. Les siècles retrouvés, édition illustrée du 2 octobre 2026, PDF transmis de 88 pages.

La boucherie et la chambre de justice · *p. 182*
Dossier Despland, La Dehors–Luppé–Porcher. Ville de Paris, Le Grand-Châtelet, geôle de l'Ancien Régime ; Paris Musées, Carnavalet D.3137. La narration n'attribue aucune participation politique ou judiciaire précise en l'absence de document. Version jointe relue : Despland. Les siècles retrouvés, édition illustrée du 2 octobre 2026, PDF transmis de 88 pages.

Un homme agenouillé à Joigny · *p. 186*
Dossier Despland, synthèse familiale du 2 octobre 2026 ; prolongements médiévaux à confronter à leurs pièces génération par génération. POP PM89000643 (statue, Joigny) et PA00086927 (Diant), consultées le 19 octobre 2026. Paule Hochuli Dubuis, notice e-codices, Bibliothèque de Genève, Ms. fr. 190/1, 2010. Marie-Hélène Tesnière, Romania, 107, 1986, p. 282–368. Les notices d'objets valident les objets et leur attribution, non la chaîne de filiation jusqu'à Fabian. Version jointe relue : Despland. Les siècles retrouvés, édition illustrée du 2 octobre 2026, PDF transmis de 88 pages.

L'autre moitié de la page · *p. 193*
La Humière. Le long chemin du nom, PDF transmis de 55 pages, généalogie familiale du 3 octobre 2026 et rapport Descourtieux du 27 novembre 2024 cité par ce volume, p. 4–12. Répertoire : AD Yonne, 3 E 60/193 ; registres 3 E 60/2 et 3 E 60/3 signalés non communicables en 2024. Leur état actuel n'a pas été revérifié.

Bourgeois et sergent · *p. 196*
La Humière. Le long chemin du nom, PDF transmis de 55 pages, généalogie familiale du 3 octobre 2026 et rapport Descourtieux du 27 novembre 2024 cité par ce volume, p. 13–16. Faits personnels d'après le relevé familial. Contexte : études des fortifications d'Ardres, IRHiS, OpenEdition, et histoire de la domination espagnole de 1596–1598, références du dossier.

Les deux Jean du Quesnoy · *p. 200*
La Humière. Le long chemin du nom, PDF transmis de 55 pages, généalogie familiale du 3 octobre 2026 et rapport Descourtieux du 27 novembre 2024 cité par ce volume, p. 17–22 et 47. La commune de Crémarest confirme les lieux-dits La Billarderie et La Fresnoye ; les filiations et dates personnelles restent celles du dossier familial.

La fille de La Billarderie · *p. 203*
La Humière. Le long chemin du nom, PDF transmis de 55 pages, généalogie familiale du 3 octobre 2026 et rapport Descourtieux du 27 novembre 2024 cité par ce volume, p. 19–22, 43–44 et 54. Les blasons redessinés du volume utilisent notamment des figures CC BY-NC-SA : ils ne sont pas repris dans cette édition. Les attributions anciennes restent à confronter aux sceaux et armoriaux.

Le nom traverse la France · *p. 205*
La Humière. Le long chemin du nom, PDF transmis de 55 pages, généalogie familiale du 3 octobre 2026 et rapport Descourtieux du 27 novembre 2024 cité par ce volume, p. 23–26, 46 et 48–49. Les dates, titres et filiations sont ceux du dossier et du relevé familial ; l'itinéraire individuel et la transmission de La Souquayrie ne sont pas démontrés par une pièce reproduite.

Une autre boutique de drap · *p. 209*
La Humière. Le long chemin du nom, PDF transmis de 55 pages, généalogie familiale du 3 octobre 2026 et rapport Descourtieux du 27 novembre 2024 cité par ce volume, p. 27–29 et 46. Inventaire général d'Occitanie, IA12100697, « palais des rois d'Aragon dit tour du beffroi », consulté le 19 octobre 2026 : achat municipal de 1613, surélévation de 1614.

La tour que l'on ne voit plus · *p. 213*
La Humière. Le long chemin du nom, PDF transmis de 55 pages, généalogie familiale du 3 octobre 2026 et rapport Descourtieux du 27 novembre 2024 cité par ce volume, p. 30–37 et 48–49. Récit de Salers transmis d'après APROGEMERE et Deribier du Châtelet / Nobiliaire d'Auvergne ; acte médiéval non relu. Contexte de Rodez : S. Mouysset, Le pouvoir dans la Bonne Ville, introduction, référence du dossier.

Celles par qui le livre revient · *p. 217*
Despland. Les siècles retrouvés, édition illustrée du 2 octobre 2026, PDF transmis de 88 pages, p. 58–65. Les données nouvelles ont été confrontées aux chapitres Despland déjà intégrés ; les mêmes événements ne sont pas imprimés deux fois.

Le cousin qui ouvre une porte · *p. 220*
Récit « Lingée, cousins, Gobelins » ; contrat du 27 août 1754, AN MC/ET/XVII/819, référence héritée. Fiches Laborde 4752, 60686, 66072. Édouard Bonnet, Bulletin du Muséum XVI, 1910, p. 354–355, cité par le dossier.

Cinq chaises aux Gobelins · *p. 222*
AN, inventaire du 20 août 1757, MC/ET/XVII/838 ; contrat du 11 janvier 1758, MC/ET/XVII/840 : relevés transmis, minutes non relues. Enfant : Madeleine Reine / Reine Madeleine Bessin, née le 29 juillet 1755. Tapisserie Met 44.60.8 : contexte, non œuvre attribuée aux Bessin.

Du métier à tisser au moulin · *p. 226*
Arbre, Sosa 214–215 ; mariage de 1778 d'après relevé. Tutelle Vandrezanne du 30 avril 1788 citée dans les dossiers Bessin ; les enfants sont collatéraux. La rue Vandrezanne contemporaine ne prouve pas le domicile de cette famille. Chemin donné par le nouvel abrégé : Madeleine Reine Bessin 215, Reine Élisabeth Lefèvre 107, Adélaïde Cambray 53, Henri René Cadet 26, Gabrielle Cadet 13, Bernard Vargues 6.

L'Empereur et les instituteurs · *p. 228*

Arbre emmett, Sosa 54 et 27 ; récit Perrault. Apostrophe de Napoléon : tradition, destinataire non identifié. Joseph né en 1817 ne peut l'avoir reçue sous le Premier Empire ; Pierre né en 1776 est seulement compatible. Joseph–Agathe, mariage 1849 ; décès d'Agathe en 1859.

Un tailleur quitte le Quercy · *p. 230*

Arbre emmett, Sosa 24, 25, 12 ; édition de lecture p. 61–63. Raymond Germain Vargues, Gourdon 1848 ; étapes Le Lude et Nantes selon dossier familial. Les dates de décès sont discutées dans le chapitre nantais. Correction de le dossier en ligne : Justin Augustin Vargues meurt le 10 octobre 1890, Élisabeth Dumas le 14 novembre 1896 (Sosa 48 et 49). Les années étaient inversées dans la prose précédente. PDF joint, p. 93–96 ; album, p. 60, pour le souvenir de communion de Louis à Ancenis le 21 juin 1899. Les dates 1777/1778 de Guillaume sont conservées comme divergence.

Le quai et les étés de Beautour · *p. 235*

Robert Vargues, souvenirs de 2002, cités dans les éditions antérieures ; relevé du décès de Raymond, 3 octobre 1912, acte n° 71 dressé le 4 à Vertou, non relu. Françoise Henriette Moreau : 2 mai 1910 selon relevé. Souvenir 1908/1907 conservé comme divergence. Maison de Beautour non identifiée.

Gabrielle, avant les treize pièces · *p. 238*

Document joint D_ou_nous_venons_186_pages.pdf, p. 106–108. Album, p. 53–55, 68 et 86 : souvenirs de Robert Vargues ; date de naissance retenue selon le relevé généalogique, et non selon le souvenir divergent.

Louis et Gabrielle, à Rennes · *p. 242*

Arbre emmett, Sosa 12–13, 24–27. Mariage Louis Vargues–Gabrielle Cadet, 15 septembre 1913 à Rennes. Les ramifications anciennes sont détaillées dans les notes Marchant, Bessin et Gallois.

Les Rigolettes · *p. 245*

Édition de lecture p. 65–70 ; Patrimonia Nantes, « Rigolettes », consulté ; musée d'histoire de Nantes, enseigne 988.1.178. Dossier Bosq pour la parenté, non actes relus. Charles créateur en 1902, Paul né en 1898. Alliance Andrée–Paul le 13 juillet 1920. Datation/attribution de la mosaïque non arbitrées.

Treize pièces à Rennes · *p. 247*

Fascicule Robert Vargues commencé en 2002, reproduit dans les éditions consultées ; la copie d'origine n'a pas été nouvellement retrouvée. La planche porte « Rennes — 1926 ». Plan d'usages conçu pour le dossier en ligne, sans cotes ni prétention architecturale. Citation de Berthoud reprise de l'édition fournie. Album, p. 69 et 86 : montre de poche conservée dans la famille et identification de Maxime Cadet. L'atelier est daté 1925 dans une légende, 1926 dans la transcription ; divergence conservée.

Six voyageurs, dix-neuf colis · *p. 253*

Document joint D_ou_nous_venons_186_pages.pdf, p. 90–92. Album Ma famille en photos, p. 82–88, texte de Robert Vargues. Le nombre de personnes, les colis, le 26 juin, les étapes et la classe du Timgad sont explicitement rapportés. Les paroles reconstituées par Robert ne sont pas reprises comme une conversation enregistrée.

La boutique de l'autre rive · *p. 277*

Photographies et texte reproduits du fascicule de Robert Vargues dans les éditions fournies. Adresse : 43 rue Sadi-Carnot, Alger. Ker Armor : deux états d'aménagement ; aucune traversée France–Algérie démontrée par ces images. Groupe du jardin d'Essai vers 1939 selon légende, identifications individuelles non toutes confirmées. Fusion avec le PDF joint, p. 122–124, et l'album, p. 87–110 : souvenirs de Robert sur Loulou, Alain, les difficultés commerciales, les vacances et les violences familiales. Ce témoignage n'est pas une expertise médicale ni un procès-verbal contemporain.

Huguette devant le peintre · *p. 287*

Arbre emmett, Sosa 7 et 14–15 ; Huguette Louise Mignon, 1927–2011 ; profession et mariage d'après données familiales. Aucun détail de patient ou d'intimité ajouté. PDF joint, p. 125–127 ; album, p. 49–51 et 111–112 : portrait par Yvonne, Luce, rue Gazan et carte professionnelle de Marcel. L'ascendance italienne est laissée en enquête.

Une porte avant Pâques · *p. 290*

Récit « Béliard de Beaupré » consulté le 27 septembre 2026 ; note historique Mossion–Guillier § 6 et Amédée Callandreau, chapitre VII et notes § 5, cités par ce récit, non relus intégralement. Aucune accusation de complicité.

À Tours, rendre les noms aux personnes · *p. 293*

Dossier Chesneau–Bouchard reproduit dans l'édition de lecture, p. 159–233. Mariage de 1663 : AD37 6NUM7/261/189, vue 513/627 ; 1689 : 6NUM7/261/198, vue 446/463. Fac-similés consultés dans l'édition, registres entiers non rouverts.

Un nom de sa main · *p. 295*

Récit La Chaise-Baudouin ; Archives de Rennes GGStPS3, 3 novembre 1705, et GGStPS4, 2 mai 1713, d'après dossier. Décès 30 mai 1721 et naissance de Gilette 20 février 1721. Baptême normand : rapprochement probable. Aucun apprentissage reconstitué. PDF joint, p. 143–145 : absence de signature en 1705 à distinguer d'une déclaration expresse de ne pas savoir signer ; raccord Bertrand–Priour précisé.

Des livres et les clés d'une ville · *p. 297*

Document joint D_ou_nous_venons_186_pages.pdf, p. 146–150. Dossier familial cité dans le PDF joint ; Potier de Courcy, Nobiliaire et armorial de Bretagne, éditions et pages non fournies. Aucun nouveau blason n'est attribué ni reproduit faute de notice permettant de lever les ambiguïtés de filiation.

Le chirurgien et le cordonnier · *p. 299*

Récit Recourt–Delagarde, V4.1, août 2026 ; arbre emmett. Couple Jean Recourt–Marthe Delagarde, fille Anne (1719–1789) × Pierre Ardouin. Chaîne de lecture : Anne Recourt, Jeanne Ardouin, Jean Doux, Anne Doux, Abel Mignon. Le récit de site abrège parfois Jean Doux : il n'est pas supprimé de la chaîne. Année de l'union Jean–Marthe : 1709/1713, divergence conservée en note. Les dates et maternités anciennes non détaillées ne sont pas déduites des seuls homonymes.

Marie avant le ministre · *p. 300*

Arbre familial, Sosa 911 ; récit Bertin et édition de lecture p. 131–134. Cousinage vérifié par Fabian Regairaz. Portrait d'Henri-Léonard Bertin par Alexander Roslin, 1768. Nouvel arbre abrégé : Sosa 911 → 455 → 227 → 113 → 56 → 28 → 14 → 7. Ce chemin va de Marie à Huguette Mignon. Le cousinage du ministre demeure celui vérifié et confirmé par l'auteur ; aucun degré numérique supplémentaire n'est inventé.

Cinq cents livres pour Julie · *p. 303*

Testament Jean Testaud du 1754, Me Robin à Étriac, d'après étude Mossion–Guillier citée dans le récit. Original non joint. Marie Mossion et Jeanne Mossion ne sont pas fusionnées. Une moitié de barque · p. 278 Catasto onciario de Cetara, 1754, relevé attribué à Fabio Paolucci dans le dossier. La filiation suit l'arbre rectifié : Carlo Autuori (496), Giuseppe (248), Giovanni (124), Antonio Salvatore (62), Marie Antonia (31), Anna Galano (15). Le relevé fiscal décrit le foyer de Carlo et Maddalena Annarumma, leur fils Giuseppe et le frère Pascale.

Le ministre regarde vers la Chine · *p. 307*

BnF, « Henri Bertin (1720–1792) », Monique Cohen ; « Collections et collectionneurs » France–Chine ; notice FRBNF40296531, dessin du pavillon chinois de Chatou. Sources publiques consultées le 27 septembre 2026. Cousinage confirmé par l'auteur.

L'armurier et l'instituteur · *p. 309*

Arbre emmett Sosa 455, 227, 113, 112 ; Manuscrit cité par le récit en ligne p. 63–64 ; récit Langlade–Puytorac. Mariages 1775, 1810 et 1832 selon relevés. Sicaire conjoint de Marguerite Émilie, non ascendant intercalé.

Le moulin, puis la prison · *p. 312*

Document joint D_ou_nous_venons_186_pages.pdf, p. 140–142. Décès de Gilles Pierre et métiers repris du document joint ; aucun dossier de détention relu. Les variantes Priour/Prioux sont conservées dans les sources. Ne pas confondre Gilles Pierre, le détenu, avec Jean Marie Priour, le voyageur du Salem.

Moudre, ensevelir, broder · *p. 315*

Récit Lavocat–Priour–Duvivier consulté ; dossier spécialisé version 2 cité. Mariage 1829 ; jumelles 11 août 1840 ; sépulteur dès 1851 ; mariage 15 septembre 1862. Identité Louise Marie / Marie Louise : mêmes parents, graphies signalées.

Le jardinier du Salem · *p. 318*

Récit Lavocat–Priour–Duvivier ; itinéraire selon dossier familial, références de passagers non relues indépendamment. Collatéral. Carte : ports et lieux cités, pas tracé de navigation.

Abel entre dans l'image · *p. 320*

Arbre emmett, Sosa 28, 56 et 57 ; notice Paris Musées Abel Mignon ; mariage du 12 juillet 1892 selon arbre. Cenon/Bordeaux signalé comme divergence de précision ; aucune formation détaillée n'est inventée.

Le cri de Louise · *p. 322*
Souvenir familial conservé dans les éditions, statut tradition. Louise née le 3 novembre 1864 à Rennes ; mariage en 1892 ; décès à Fontainebleau en 1949 selon arbre. Siège 1870–1871 distinct de la Commune de mars–mai 1871. Le tableau de Narcisse Chaillou, Carnavalet P1323, illustre le contexte du siège et ne représente pas Louise.

Abel et Louise fondent leur famille · *p. 324*
Arbre emmett, Sosa 14, 28–29 et 56–59 ; mariage du 12 juillet 1892 et naissance de Marcel en 1897. Yvonne Mignon est la sœur de Marcel et l'épouse de Jacques Bouisset ; elle est distincte d'Yvonne Bouisset, modèle Menier. Album, p. 113 : maison d'Abel, image déjà restaurée par IA, repère R.

Une journée dehors · *p. 326*
Photographies familiales transmises, vers 1900–1910 selon dossier. Photographe et lieu exact non identifiés. Aucune restitution générative ; rapprochement de journée sous-bois/prairie seulement possible. Autorisation d'usage familial résultant de la demande de l'auteur.

Nous avions déjà rencontré Jacques au rayon biscuits · *p. 328*
Arbre et récit Bouisset–Mignon ; édition de lecture p. 117–120. Jacques épouse Yvonne Mignon en 1913 ; parent par alliance, non ascendant. Affiches Firmin Bouisset : LU 1897, Menier 1892 ; BnF Gallica btv1b90149621 pour Menier. Photographies individuelles de Jacques et d'Yvonne Mignon non disponibles dans le corpus consulté.

Abel, du grand papier au petit timbre · *p. 330*
Paris Musées / Petit Palais : PPG2777, PPG1752(2), PPG2966, PPG1752(1), notices et reproductions consultées le 27 septembre 2026. Emprunt national 1920 : image du dossier familial. Les œuvres d'Abel sont dans le domaine public ; les crédits institutionnels sont conservés. Portfolio thématique annoncé, limité à la carrière du même artiste. L'Abri n'est pas reproduit dans cette nouvelle composition. Les œuvres montrées sont identifiées individuellement dans les crédits. Paysage sous la neige (PPG1752) et La Fée aux iris (PPG2966) sont évoqués mais non reproduits : leurs notices ne proposent pas le même fichier CC0 que La Gardeuse d'oies. Anna, sans correction · p. 309 PDF familial, p. 164-169 et 173-174 ; arbre rectifié transmis le 20 octobre 2026. Anna Nathalie Galano, née le 9 juillet 1896 à Alger, est fille de Salvatore Galano et de Marie Antonia Autuori. Cette édition suit les filiations Galano, Benincasa, Pappalardo, Autuori et D'Acunto de l'arbre de l'auteur. La graphie « Galand » et l'accueil réservé à l'union demeurent des souvenirs familiaux.

Les lignes se rejoignent · *p. 340*
Arbre familial ; dates de 1949, 1972 et des générations proches confirmées dans le brief de l'auteur. Aucune date de rapatriement ou de retour n'est inférée.

Laurent, Chicandier et les noms que nous choisissons · *p. 342*
Données publiques et choix d'auteur explicitement demandés dans le brief. Aucun lien causal de talent ou de profession déduit de l'ascendance.

Lettre à mes enfants · *p. 343*
Lettre composée pour le dossier en ligne d'après l'intention et les informations personnelles explicitement fournies par Fabian Regairaz. Aucune scène d'enfance ou souvenir privé inventé. PDF joint, p. 186, et album, p. 11, pour Laurent et Fabian à Port-Grimaud en 1989. Le raccord Fraboulet à Laura reste non démontré. Un père, un frère et des revenus · p. 94 et 345

Récit Rouvroy-Masse-Verrier, 27 septembre 2026. Mariage : AD Somme, Chuignes Saint-Sulpice,

2 E 194/3, vue 94/377. Contrat et donations : 1 B 474, f. 153-154, selon le dossier. Bail ancien :

AD Oise, H 2017-2021. Le raccord suit l'arbre rectifié du 20 octobre : Agathe de Rouvroy (1213),

Pierre Verrier (606), Marie Reine Verrier (303), Marie Anne Rosalie Briot (151), Bernardine

Élisabeth Tardieux (75), Apolonie Armante Corbeaux (37), Victor Mercier (18), Marguerite

Mercier (9).
La marchande de tabac · p. 94 et 345

Dossier Locquet-Faille ; rapport Ascendance Vargues et branches, p. 10-14. Contrat

Julien-Cuissette : AD59, 2 E 26/403 ; Colart Foulon : 4 G 271, références du dossier. Raccord

actualisé : Alexandrine Faille (639), Marie Claire Locquet (319), Joséphine Arséne Pannequin

(159), Joséphine Desenne (79), Léocadie Joséphine Derly (39), Caroline Bourlet (19), Marguerite

Mercier (9).
Fontaine-Grière et Anne Gilliard · p. 54 et 94

Arbre rectifié de Fabian Regairaz, transmis le 20 octobre 2026. Pierre Fontaine (1188), époux

d'Anne Grière (1189), est clerc de paroisse à Malincourt ; son fils Philippe (594) exerce cette

fonction en 1737-1773. Anne Josèphe Fontaine (297) rejoint les Corbeaux par Philippe Joseph

(148). Anne Gilliard (2389) rejoint les Lecompte par Jean Parent (1194) et Marie Marguerite

Parent (597). Les chemins complets figurent p. 346.

Cartes composées pour cette édition. Coordonnées : GeoNames, relevés FR, IT, DZ et cities15000, consultés le 19 octobre 2026, licence CC BY 4.0 (geonames.org ; creativecommons.org/licenses/by/4.0/). Contours : Natural Earth, Admin 0 Countries, 1:110m et 1:10m pour les deux vues régionales de Provence et du Boulonnais, domaine public (naturalearthdata.com/about/terms-of-use/). Ardres est positionné au repère de l'église relevé dans la notice Wikimedia Commons de la photographie de Havang(nl), du 22 août 2013. Les dates sont tirées du récit familial. Les cartes utilisent des contours contemporains et une projection cylindrique adaptée à la latitude moyenne. Les routes en pointillés sont des relations de lieux, non des itinéraires nautiques ou routiers exacts. Schémas de parenté : relevé familial. Schéma de la maison de Rennes : souvenirs de Robert Vargues, sans métrique architecturale.

Table et crédits des illustrations

Les images sont reprises sans nouveau recadrage ; certains fichiers étaient déjà des détails dans les documents transmis. Les photographies de famille ont été restaurées pour cette édition (nettoyage des poussières et rayures, correction des dominantes et du contraste, netteté) sans reconstruction des visages ; la mention « restauration par IA antérieure » signale une retouche faite avant cette édition. Les photographies et dessins sous licence Creative Commons conservent cette licence. Les blasons peints sont des armoiries territoriales dessinées pour cette édition.

CC BY 4.0 : creativecommons.org/licenses/by/4.0/ · CC BY-SA 2.5 : creativecommons.org/licenses/by-sa/2.5/ · CC0 : creativecommons.org/publicdomain/zero/1.0/ · CC BY 3.0 : creativecommons.org/licenses/by/3.0/ · CC BY-SA 3.0 : creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/ · CC BY-SA 4.0 : creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/.

1 *p. 19*
Laurent à gauche, Fabian à droite. Saint-Étienne, 1981. Les deux frères qui ouvrent le récit. Collection Fabian Regairaz ; album familial, p. 1.
Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_001_0.

2 *p. 21*
Fabian bébé à Sainte-Maxime, 1975. Collection familiale ; album, p. 39.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_039_0.

3 *p. 22*
Fabian à gauche, avec le tambour et le pull « 78 ». École maternelle d'Écully, 1977. Les autres enfants ne sont pas identifiés. Collection familiale ; album, p. 37.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_037_0.

4 *p. 24*
Maison familiale de Saint-Just-sur-Loire. Résidence de Christian, Hélène et des enfants de 1981 à 1986, selon la légende de Fabian ; date de prise de vue non précisée. Collection familiale ; album, p. 13.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_013_0.

5 *p. 25*
2, rue de la République, Saint-Étienne, 3 mars 2023. Adresse du retour de Laurent et Fabian en 1986, selon l'album ; vue récente de la façade. Romainbehar, Wikimedia Commons, CC0 ; album, p. 12.
Réutilisation : CC0. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_012_0.

6 *p. 27*
Fabian à la barre du Pou-Pénélope, Port-Grimaud, 1981. Le nom du voilier vient de sa poupée, d'après sa légende. Collection familiale ; album, p. 20.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_020_1.

7 *p. 28*
Hélène et Fabian près de la Giscle, Port-Grimaud, 1980. La mère et son fils pendant les vacances familiales. Collection familiale ; album, p. 25.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_025_0.

8 *p. 29*
Fabian avec Christian et Hélène, ses parents. Venise, 1981. Collection Fabian Regairaz ; album, p. 18.
Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_018_0.

9 *p. 30*
Hélène Vargues, mère de Laurent et Fabian, à Val-d'Isère, vers 1978. Collection familiale ; album, p. 34. R : restauration par IA antérieure ; les détails reconstruits ne valent pas preuve.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_034_0.

10 *p. 31*
Christian Regairaz, père de Laurent et Fabian, à Val-d'Isère, vers 1978. Collection familiale ; album, p. 34.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_034_1.

11 *p. 33*
Jean Regairaz, Huguette et Manou, Noël 1979 (médaillon)
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_031_0.

12 *p. 33*
Bernard Vargues, dit Ménard, 1971 (médaillon)
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_041_0.

13 *p. 33*
Marcel Mignon, (médaillon)
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_111_0.

14 *p. 33*
Gabrielle Cadet et Louis Vargues, (médaillon)
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_048_0.

15 *p. 35*
Jean Regairaz à gauche, Huguette au centre, Yvonne Huchet dite Manou à droite. Noël 1979. Trois des quatre grands-parents des deux frères. Collection familiale ; album, p. 31. R : restauration par IA antérieure à cette édition.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_031_0.

16 *p. 36*
Bernard Vargues, dit Ménard, père d'Hélène et grand-père des deux frères. Portrait de 1971, lieu non précisé. Collection familiale ; album, p. 41. R : restauration par IA antérieure.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_041_0.

17 *p. 37*
Marcel Mignon, père d'Huguette et fils du graveur Abel, en 1913. Il est distinct de Marcel Regairaz, père de Jean. Collection familiale ; album, p. 111.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_111_0.

18 *p. 37*
Gabrielle Cadet et Louis Vargues, parents de Bernard. Alger, 1946, selon la légende. Collection familiale ; album, p. 48.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_048_0.

19 *p. 41*
Fabian, en pull beige, et Laurent devant le pavillon d'Herblay de Marcel Regairaz et Marguerite Mercier, leurs arrière-grands-parents. Photographie d'enfance non datée précisément. Collection familiale ; album, p. 121.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_121_0.

20 *p. 46*
Manosque, place Saint-Sauveur, carte postale du début du XXe siècle. Vue bien postérieure aux orfèvres Chabran.
Réutilisation : Reproduction fournie par le site familial ; usage de cette édition privée. Auteur ancien ou droits non renseignés. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier recits_9.

21 *p. 47*
Encyclopédie, 1765, « Orfèvre grossier » : l'atelier et les ouvrages de vaisselle d'argent. Encyclopédie, planches, 1765, « Orfèvre grossier » · Wikimedia Commons · domaine public
Crédit : Diderot and D'Alembert. Réutilisation : Domaine public. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Orfevre_1.jpg

22 *p. 49*
Château d'Esnes. Un repère dans la seigneurie administrée par Olivier Farez. Photographie d'AnnabelleHtn, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0. Date de l'image non précisée dans les éléments retrouvés.
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Château_d'Esnes.jpg

23 *p. 52*
Allèves, le bourg, le 14 juillet 2013. Melchiotte de Breton est née dans cette commune ; la photographie ne localise pas la maison familiale. Torsade de Pointes, Wikimedia Commons, CC0. Image réduite, sans recadrage.
Réutilisation : CC0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Allèves_10.JPG

24 *p. 56*
Le moulin Brunet à Walincourt, 2010. Repère du territoire ; non identifié comme le moulin du bail de 1704.
Crédit : PIERRE ANDRE LECLERCQ. Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/ File:Walincourt-Selvigny.-_Le_moulin_Brunet.jpg

25 *p. 59*
Claude-Joseph Vernet, Le Port neuf ou l'Arsenal de Toulon, 1755. Louvre, INV 8296, dépôt au musée national de la Marine. Vue antérieure de 130 ans au mariage. Reproduction du site familial ; œuvre dans le domaine public.
Réutilisation : Œuvre de 1755 dans le domaine public ; reproduction du site familial. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier recits_14.

26 *p. 61*
La place Saint-Léger, Chambéry, 18 mai 2011. Repère du quartier ; ne localise pas l'édifice du mariage de 1779.
Crédit : Florian Pépellin. Réutilisation : CC BY-SA 3.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/ File:Chambéry_-_Place_St-Léger.JPG

27 *p. 66*
Tableau du dossier « Ascendants d'Antoine de Lauris », p. 1, reproduit dans Les noms de la mémoire, p. 29. Document de recherche familial, non minute notariale ; il porte le raccord contesté.
Crédit : Dossier familial de Fabian Regairaz. Réutilisation : Document fourni pour cette édition familiale.

28 *p. 67*
Note 2 du même dossier, p. 6, reproduite dans Les noms de la mémoire, p. 29. Les mots « Parents non identifiés » imposent de réexaminer le tableau.
Crédit : Dossier familial de Fabian Regairaz. Réutilisation : Document fourni pour cette édition familiale.

29 *p. 70*
Louis Cundier, Plan géométrique de la ville d'Aix, XVIIe siècle. Plan postérieur aux personnes médiévales de l'enquête ; aucune maison Sestier ou Lauris n'est localisée. Numérisation JPS68, 2011, Wikimedia Commons, domaine public.
Crédit : Louis Cundier ; numérisation JPS68. Réutilisation : Domaine public. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Plan_géométrique_de_la_ville_d'Aix_en_Provence.jpg

30 *p. 73*
Commentaires hébreux sur Aristote et Porphyre, seconde moitié du XVe siècle, Provence ou Espagne. Détail déjà recadré dans le dossier : ce manuscrit n'est pas un livre d'Astruc. Penn Libraries, Kislak Center, LJS 229, domaine public.
Réutilisation : Domaine public. Notice : https://openn.library.upenn.edu/html/0001.html

31 *p. 74*
Château de Tarascon, cour d'honneur, 17 juin 2013. Illustration du pouvoir comtal. Le dossier rapporte une détention d'Astruc à Tarascon, sans identifier cette cour ni sa prison. Daniel Villafruela, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Tarascon-Château_du_Roi_René-Cour_d'Honneur-201 30617.jpg

32 *p. 76*
Pont de bateaux entre Beaucaire et Tarascon, gravure du XVIIIe siècle, auteur non précisé. Vue de contexte postérieure aux Hortie ; aucun trajet familial n'est représenté. Numérisation JPS68, 2011 ; dossier Les noms de la mémoire, p. 44, domaine public.
Crédit : Auteur non précisé ; numérisation JPS68. Réutilisation : Domaine public, selon les crédits du dossier transmis.

33 *p. 81*
Portail de l'hôtel d'Estienne de Saint-Jean, Aix-en-Provence, 27 décembre 2006. Édifice associé à la maison Estienne ; aucune résidence Lauris n'est attestée ici. Georges Seguin (Okki), Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0.
Réutilisation : CC BY-SA 3.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Aix-en-Provence_Hotel_Estienne_de_Saint-Jean_20061227.jpg

34 *p. 90*
Les Déserts vus du Margériaz, 23 décembre 2012. Vue contemporaine du territoire familial.
Crédit : Florian Pépellin. Réutilisation : CC BY-SA 3.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Les_Déserts_(Savoie).JPG

35 *p. 99*
Marguerite Toulelan, repérée par une croix, à l'école libre de Montesson, vers 1910. Future épouse de Lucien Huchet et mère de Manou. Collection familiale ; album, p. 122.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_122_0.

36 *p. 102*
Bertrand du Guesclin. Le connétable appartient à la parenté collatérale ; notre lignée passe par la branche de Vauruzé, puis Olivier et Marie du Guesclin.
Crédit : Maître de Boucicaut. Réutilisation : Domaine public. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Guesclin_retrato.JPG

37 *p. 104*
La bataille de Cocherel, 1364. Enluminure de la Chanson de Bertrand du Guesclin, British Library, Yates Thompson 35. Cette image médiévale illustre le récit du connétable ; elle n'est pas un portrait pris sur le vif. Miniature vers 1380–1392, f. 71 ; Wikimedia Commons, domaine public.
Crédit : Jean Cuvelier Chanson de Bertrand du Guesclin. Réutilisation : Domaine public. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Bataille_de_Cocherel.jpg

38 *p. 106*
Bertrand du Guesclin à Dinan. Statue équestre d'Emmanuel Frémiet, 1902. Monument commémoratif postérieur de plus de cinq siècles au connétable. Photographie Édouard Hue, 16 février 2013, Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0.
Réutilisation : CC BY-SA 3.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Statue_équestre_de_Bertrand_du_Guesclin,_Dinan,_France.jpg

39 *p. 107*
Le gisant de Bertrand du Guesclin à Saint-Denis. La mémoire monumentale du connétable appartient pleinement à l'histoire de France.
Crédit : Jérémie Rocher. Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Gisant_de_Bertrand_du_Guesclin_à_Saint_Denis.jpg

40 *p. 120*
Lanrodec, l'église, carte postale Hamon, 1904–1908. Archives départementales des Côtes-d'Armor, 16 FI 2253. Vue ancienne du village des Toulelan ; ni domicile ni événement familial identifié.
Réutilisation : Reproduction fournie par le site familial ; usage de cette édition privée. Auteur ancien ou droits non renseignés. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier recits_20.

41 *p. 130*
Ozoir-le-Breuil, 21 juillet 2017. Fab5669. Évocation : le moulin natal de Lucien Huchet est Fromont, pas Frouville-Pensier. Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0.
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Ozoir-le-Breuil_-_moulin_de_Frouville-Pensier_(11).jpg

42 *p. 134*
Jean Regairaz à gauche, Huguette au centre, Yvonne Huchet dite Manou à droite. Noël 1979. Trois des quatre grands-parents des deux frères. Collection familiale ; album, p. 31. R : restauration par IA antérieure à cette édition.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_031_0.

43 *p. 137*
Gabrielle Cadet et Louis Vargues, parents de Bernard. Alger, 1946, selon la légende. Collection familiale ; album, p. 48.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_048_0.

44 *p. 140*
Mariage de Bernard Vargues et d'Huguette Mignon, parents d'Hélène. Alger, 1949. Louis, père de Bernard, est mort en novembre 1948. Collection familiale ; album, p. 47.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_047_0.

45 *p. 140*
Ménard au centre, Hélène à droite ; derrière, Madeleine, sœur de Ménard, et Pierre Burel, son mari, selon la légende. Saint-Yorre, vers 1967. Collection familiale ; album, p. 44.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_044_0.

46 *p. 142*
Instruments gravés dans les Œuvres d'Ambroise Paré, 1585 : poussoirs, déchaussoirs, davier et pélican, pour les dents. Le matériel d'un métier contemporain de Germain Cheval, sans attribution à sa personne. Ambroise Paré, Les Œuvres, Paris, 1585 · domaine public
Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier despland_28.

47 *p. 145*
Carentoir, 23 juin 2017. So Leblanc. Évocation du territoire ; ce bâtiment n'est pas la maison d'Arthur Marchant. Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0.
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Chapelle_templière_de_Carentoir_(56)_FRANCE.jpg

48 *p. 151*
Ugine, église Saint-Laurent, 15 juillet 2018. CHABERT Louis, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0. Vue actuelle du lieu d'origine des Gallois ; aucune maison familiale n'est identifiée.
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Ugine_-_l'église_Saint_Laurent.jpg

49 *p. 158*
La main de Claude. « Despland », de sa propre main, au bas d'un acte d'Asnières ; à sa droite, une autre main trace « Louis », puis un nom qui commence par « Beau… », coupé par le bord de la reproduction. Archives départementales de l'Yonne, Asnières-sous-Bois, registre paroissial ; reproduction transmise avec le dossier familial.
Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier despland_1.

50 *p. 158*
La dernière trace de Claude : sa sépulture, à Asnières-sous-Bois, en janvier 1713. On y lit « Desplantes de Torrent » : la forme longue du nom, celle qui réunit les deux traditions d'écriture du dossier. AD Yonne, Asnières-sous-Bois, BMS 1701–1740, 4 E 20/E 2 (5 Mi 86/1) ; reproduction du dossier familial.
Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier despland_0.

51 *p. 161*
Asnières-sous-Bois, l'église Saint-Sulpice : le village où les registres font vivre la famille La Humière–Despland, de 1672 à 1713. Photographie : François GOGLINS, 2016 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Asnières-sous-Bois-FR-89-église-01.jpg

52 *p. 162*
Baptême de Marie Angélique La Humière, 30 septembre 1677. On distingue « François La Humière, homme de chambre de monsieur le baron d'Avrigny », « damoiselle Claude Françoise Charlette de Torrend, damoiselle suivante », puis les noms de Camille Savary et de Marie Angélique de Veilhan. AD Yonne, Asnières-sous-Bois, BMS 1669–1700, 4 E 20/E 1 (5 Mi 85/9) ; reproduction du dossier familial.
Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier despland_3.

53 *p. 163*
Baptême d'Élisabeth Louise, sa jumelle, le même jour. Parrain : « haut et puissant seigneur messire César du Puy, baron d'Avrigny, Asnières, Moissy, Moulinot et autres lieux » ; marraine : Élisabeth de Veilhan. AD Yonne, même registre ; reproduction du dossier familial.
Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier despland_4.

54 *p. 164*
Douze jours d'existence : l'inhumation d'Élisabeth Louise La Humière, 10 octobre 1677, « fille de François La Humière, homme de chambre de monsieur le baron d'Avrigny ». AD Yonne, Asnières-sous-Bois, BMS 1669–1700 ; reproduction du dossier familial.
Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier despland_5.

55 *p. 165*
Contrat de mariage de Pierre Coquille et de « damoiselle Catherine de La Humière », reçu par Christophe Frotier le 26 avril 1701. La future est « authorisée et assistée » de ses père et mère, « Claude Françoise Charlotte Desplant », et de leurs amis. Archives départementales de la Nièvre, 3 E 6/113, minute de Christophe Frotier ; photographie du dossier familial.
Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier despland_6.

56 *p. 168*
Valentin de Boulogne, Joueur de luth, vers 1625–1626. Contexte du métier de Pierre Desplas ; le modèle n'est pas notre ancêtre. The Metropolitan Museum of Art, 2008.459. Domaine public, Met Open Access.
Notice : https://www.metmuseum.org/art/collection/search/439933

57 *p. 168*
Luth attribué à Wendelin Tieffenbrucker, fin du XVIe siècle, transformé au XVIIIe siècle. Objet de comparaison sans provenance familiale. The Metropolitan Museum of Art, 1989.13. Domaine public, Met Open Access.
Notice : https://www.metmuseum.org/art/collection/search/503357

58 *p. 168*
La rue de la Cossonnerie vers 1890, photographiée par Hippolyte Blancard : façades anciennes et pavillons des Halles de Baltard au fond. Hippolyte Blancard, 1890, tirage au platine · Paris Musées, musée Carnavalet · CC0
Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier despland_9.

59 *p. 168*
La même rue le 2 avril 2025. Les Halles de Baltard ont disparu en 1971 ; le tracé de la rue demeure. Photographie : Chabe, 2 avril 2025 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier despland_10.

60 *p. 169*
Saint-Eustache gravée par Jean Charles Huguet d'après Charles Fichot, XIXe siècle : la masse gothique de la nef et la façade classique ajoutée au XVIIIe siècle. Jean Charles Huguet d'après Charles Fichot, XIXe siècle · Paris Musées, musée Carnavalet, G.24039 · CC0
Crédit : Huguet, Jean Charles (dit Huguet aîné) (Paris, 06–11–1815), graveur. Réutilisation : CC0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:L'église_Saint-Eustache,_actuel_1er_arrondissement,_G.24039.jpg

61 *p. 169*
Saint-Eustache vue depuis le jardin des Halles, le 16 mai 2024. Photographie : Chabe, 16 mai 2024 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Église_Saint_Eustache_-_Paris_I_(FR75)_-_2024-05-16_-_1.jpg

62 *p. 171*
Filerie couverte, coupe dans la longueur : planche de corderie de l'Encyclopédie, 1763. Un atelier bien postérieur à Bernard Baillon, mais qui montre la contrainte du métier : fabriquer une corde demande de la longueur, des roues, des crochets et des gestes coordonnés. Encyclopédie, planches, t. III, 1763, « Corderie », pl. II · exemplaire Bibliothèque Mazarine, ENCCRE · domaine public
Notice : http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/planche/v24-x15?p=v24-g124&vp=y&

63 *p. 172*
Saint-Séverin, la paroisse de naissance d'Edme Tartarin, maître rôtisseur : la nef gothique, reconstruite aux XVe et XVIe siècles, telle qu'on la visite aujourd'hui. Photographie : David Iliff · Wikimedia Commons · CC BY-SA 3.0
Crédit : Diliff. Réutilisation : CC BY-SA 3.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Saint-Séverin_Nave,_Paris,_France_-_Diliff.jpg

64 *p. 172*
Abraham Bosse, La Galerie du Palais, vers 1638. Lingères, merciers et libraires tiennent boutique dans la galerie du Palais de justice : le commerce parisien des étoffes et des ornements, tel que le voyait la génération du fils du drapier. Abraham Bosse, La Galerie du Palais, vers 1638 · National Gallery of Art, Washington · Wikimedia Commons · domaine public
Réutilisation : CC0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Abraham_Bosse,_The_Gallery_of_the_Palace_of_Justice,_ca._1638.jpg

65 *p. 175*
Le plan de Merian, 1615 : les Tuileries et les quartiers de la rive droite vers la porte Montmartre. La rue Saint-Honoré longe ce secteur avant de rejoindre les Halles. Matthäus Merian, plan de Paris, 1615 · Wikimedia Commons · domaine public
Crédit : Plan de Paris de Merian - 1615. Réutilisation : Domaine public. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Plan_de_Paris_de_Merian_1615_-_Les_Tuileries_et_la_porte_Montmartre.jpg

66 *p. 175*
La rue Saint-Honoré, 15 avril 2023 ; la maison de la Sirène n'y est pas localisée. Chabe01, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Rue_Saint_Honoré_-_Paris_I_(FR75)_-_2023-04-15_-_1.jpg

67 *p. 176*
La façade du bureau des marchands drapiers, construite vers 1660 rue des Déchargeurs et remontée au musée Carnavalet en 1872, photographiée à la fin du XIXe siècle. Photographie : Veuve L. Pamard et fils, tirage albuminé, fin du XIXe siècle · Paris Musées, musée Carnavalet · CC0
Crédit : Vve L. Pamard & fils, photographe. Réutilisation : CC0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:2448._-_PARIS._-_MUSÉE_CARNAVALET-_Façade_sur_le_Jardin._Façade_de_l'Ancien_Bureau_des_Drapiers_-_Rue_des_Déchargeurs,_PH10793.jpg

68 *p. 179*
Le plan de Merian, 1615 : la pointe de l'île de la Cité, le pont Marchand et le pont au Change couverts de maisons, six ans avant l'incendie de 1621 qui les détruisit tous deux. C'est le paysage de l'enfance de Marie Marcès. Matthäus Merian, plan de Paris, 1615, d'après l'exemplaire de la BnF (Gallica) · Wikimedia Commons · domaine public
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Merian_map_of_Paris_1615_-_pont_Marchand_Gallica.jpg

69 *p. 179*
Nicolas-Jean-Baptiste Raguenet, La Joute des mariniers entre le pont Notre-Dame et le pont au Change, 1756 : le pont reconstruit en pierre, toujours bordé de maisons. Nicolas-Jean-Baptiste Raguenet, 1756 · Paris Musées, musée Carnavalet, P272 · CC0
Réutilisation : CC0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Nicolas-Jean-Baptiste_Raguenet_-_La_joute_des_marinie rs,_entre_le_pont_Notre-Dame_et_le_pont_au_Change_-_P272_-_Musée_Carnavalet.jpg

70 *p. 180*
Le Pont au Change le 1er novembre 2022 : le pont de 1858–1860, dégagé, avec le Palais de justice et la Conciergerie. Photographie : Diego Delso, 1er novembre 2022 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Puente_del_Cambio,_París,_Francia,_2022-11-01,_DD_40.jpg

71 *p. 180*
Encyclopédie, 1765, « Orfèvre bijoutier » : répertoire d'outils, de la bouterolle au brunissoir. Encyclopédie, planches, 1765, « Orfèvre bijoutier, outils » · Wikimedia Commons · domaine public
Crédit : Diderot and D'Alembert. Réutilisation : Domaine public. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Orfèvre_24.jpg

72 *p. 184*
Vue du Grand-Châtelet et de la Grande-Boucherie du côté de la rue Saint-Denis, anonyme, vers 1800 : la forteresse et, à gauche, les bâtiments de la boucherie, peu avant leur démolition. Anonyme, vers 1800 · Paris Musées, musée Carnavalet, D.3137 · CC0
Crédit : Anonyme, dessinateur. Réutilisation : CC0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Vue_du_Grand-Châtelet_et_de_la_Grande-Boucherie_d u_côté_de_la_rue_Saint-Denis,_D.3137.jpg

73 *p. 185*
La Victoire de Louis-Simon Boizot sur la fontaine du Palmier, place du Châtelet, le 30 septembre 2023. Photographie : Ibex, 30 septembre 2023 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Victory_by_Louis-Simon_Boizot,_Fontaine_du_Palmier_(7).jpg

74 *p. 185*
La tour Saint-Jacques photographiée par Gustave Le Gray vers 1857–1859, peu après l'aménagement du square. Gustave Le Gray, vers 1857–1859, épreuve sur papier albuminé · J. Paul Getty Museum, 84. XP.218.18 · Wikimedia Commons · domaine public
Réutilisation : Domaine public. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Gustave_Le_Gray,_The_Tour_St-Jacques,_1859.jpg

75 *p. 185*
La tour Saint-Jacques aujourd'hui, restaurée et ouverte à la visite. Photographie : Sailko (Francesco Bini) · Wikimedia Commons · licence Creative Commons, voir la notice
Crédit : Parsifall. Réutilisation : CC BY-SA 3.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Parigi,_Tour_Saint-Jacques,_1508-22_(1).jpg

76 *p. 189*
Étienne Porcher, statue de la fin du XIVe siècle, église Saint-Thibault, Joigny. Effigie du personnage rattaché à l'ascendance Despland dans le dossier familial. Photographie Renaldus, date de prise de vue non précisée, publiée en 2024 ; Wikimedia Commons, CC0. Notice patrimoniale PM89000643.
Réutilisation : CC0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Statue_Etienne_Porcher.jpg

77 *p. 190*
La cathédrale Saint-Étienne de Sens et son voisinage, le 26 septembre 2022. Commencée vers 1130–1135, elle compte parmi les premières cathédrales gothiques ; c'est le grand repère de la ville des Voisines, des Porcher et des Chanteprime, sans qu'aucune maison ancestrale soit identifiée dans cette vue. Photographie : François GOGLINS, 26 septembre 2022 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Sens-FR-89-cathédrale-a1.jpg

78 *p. 190*
Chanteprime : d'or au chevron de sable accompagné de trois hures de sanglier du même. Dessin : Pueblopassingby, 2018 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Chanteprime-blason.png

79 *p. 190*
Miles de Dormans, évêque de Beauvais, neveu de Gillette : écartelé de Beauvais et de Dormans. Dessin : Jimmy, d'après l'Armorial de Gelre, f. 52r · Wikimedia Commons · CC BY 3.0 Il s'agit des armes personnelles de Miles, parent collatéral ; elles ne sont pas les armes de toute la descendance.
Réutilisation : CC BY 3.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Blason_Miles_de_Dormans,_Evêque_de_Beauvais.svg

80 *p. 191*
Le château de Diant, le 20 février 2019 : tours, murs et douves d'une seigneurie associée aux Chanteprime à la fin du XIVe siècle. Photographie : Thor, 20 février 2019 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Diant_château_1.jpg

81 *p. 191*
Joigny, la maison du Bailliage, le 12 août 2025 : le cadre urbain de la ville d'Étienne Porcher, sans attribution de propriété. Photographie : Benjamin Smith, 12 août 2025 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Joigny_-_Maison_du_Bailliage.jpg

82 *p. 192*
Le cardinal Jean de Dormans, frère de Gillette, dans l'Histoire de tous les cardinaux françois, Paris, 1660 : un portrait gravé rétrospectif, publié près de trois siècles après sa mort. Gravure publiée dans l'Histoire de tous les cardinaux françois, Paris, 1660 · Wikimedia Commons · domaine public
Crédit : Unknown derivative work by JPS68. Réutilisation : Domaine public. Notice : https://commons.wikimedia.org/ wiki/File:Jean_de_Dormans.jpg

83 *p. 199*
Ardres, église Notre-Dame-de-Grâces, 22 août 2013. Repère de la ville où Pierre de Humières est donné bourgeois et sergent ; son lieu de mariage n'est pas identifié sur cette image. Havang(nl), Wikimedia Commons, CC0.
Réutilisation : CC0 1.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Ardres_(Pas-de-Calais,_Fr)_église_Notre-Dame-de-Grâces_extérieur.JPG

84 *p. 202*
Crémarest, place et église, 15 septembre 2011. Village des Humières du Quesnoy dans le dossier ; la vue ne localise pas leur ferme. Mélanie Huguet, Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0.
Réutilisation : CC BY-SA 3.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Crémarest_Eglise_et_place.jpg

85 *p. 212*
Beffroi de Millau, 28 avril 2022. Repère urbain de la lignée d'Olmières étudiée ; aucune boutique familiale n'est identifiée. La partie haute date de 1614. Tournasol, Wikimedia Commons, CC BY 4.0.
Réutilisation : CC BY 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Belfry_in_Millau_(3).jpg

86 *p. 215*
Place du Bourg, Rodez, 28 janvier 2019. Cadre urbain du rameau Vigouroux ; aucune maison photographiée n'est attribuée à la famille. Krzysztof Golik, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Place_du_Bourg_in_Rodez_02.jpg

87 *p. 216*
Salers, beffroi et rue, juillet 2007. Vue actuelle du lieu associé à Phillipie de Salers dans le dossier ; ce bâtiment n'est pas la tour médiévale de Calvinet. Christophe Finot, Wikimedia Commons, CC BY-SA 2.5.
Réutilisation : CC BY-SA 2.5. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Salers_-_beffroi_1.jpg

88 *p. 221*
Octobre, Les Mois de Lucas. Gobelins, 1732–1737, sous la direction de Michel Audran. The Met, 44.60.8, domaine public.
Réutilisation : Domaine public / Met Open Access. Notice : https://www.metmuseum.org/art/collection/search/227025

89 *p. 224*
Louis XIV visitant la manufacture des Gobelins le 15 octobre 1667, tapisserie de l'Histoire du Roi tissée aux Gobelins d'après Charles Le Brun. La manufacture où travaillera, un siècle plus tard, Jean Charles Bessin, gendre des Gagneux ; une image de l'institution, non de ses ouvriers. Tapisserie de la tenture de l'Histoire du Roi, manufacture des Gobelins, d'après Charles Le Brun · Wikimedia Commons (Web Gallery of Art) · domaine public
Réutilisation : Domaine public. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Charles_Le_Brun_-_Louis_XIV_Visiting_the_Gobelins_Factory_-_WGA12552.jpg

90 *p. 225*
Le salon de Croome Court, 1763–1771 : les tapisseries des Gobelins dans une demeure britannique. The Met, 58.75.1–.22, domaine public.
Réutilisation : Domaine public / Met Open Access. Notice : https://www.metmuseum.org/art/collection/search/209329

91 *p. 232*
Gourdon, 26 octobre 2013. Didier Descouens. Évocation du territoire familial. Wikimedia Commons · CC BY-SA 3.0.
Réutilisation : CC BY-SA 3.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:St_Pierre_de_Gourdon_(Lot)_Façace.jpg

92 *p. 232*
Paul, René et Louis, les trois aînés de Raymond Vargues. La date 1896 est proposée avec un point d'interrogation. Collection familiale · Robert Vargues, 2002.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_1988.

93 *p. 233*
Les enfants du second mariage de Raymond Vargues. La légende précise l'absence de Simone et d'Odette. Collection familiale · Robert Vargues, 2002.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_1989.

94 *p. 234*
Verso du souvenir de première communion de Louis Vargues. Chapelle du collège d'Ancenis, 21 juin 1899, date portée sur le document. Collection familiale ; album, p. 60.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_060_1.

95 *p. 237*
Le confluent de l'Erdre et de la Loire vers 1890-1900. Photochrome, Detroit Publishing Co. / Photoglob Zürich ; Library of Congress, ppmsc.05145, domaine public. Vue du quartier, sans identification du logement familial. Source
Crédit : Detroit Publishing Co., under license from Photoglob Zürich. Réutilisation : Domaine public. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Confluence_of_Erdre_and_Loire,_Nantes,_France,_1890s.jpg

96 *p. 237*
La Sèvre nantaise à la chaussée des Moines, Vertou. Stéphane Paragot, 2017, CC BY-SA 4.0. Cette vue situe le paysage de la commune ; elle ne montre pas la maison de Beautour. Source
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Chaussée_des_moines_à_Vertou.jpg

97 *p. 240*
Place de la Mairie à Rennes, vue ancienne non datée. Gabrielle grandit près de cette place, au-dessus de la Petite Samaritaine, selon Robert. Vue de contexte ; la devanture du commerce n'est pas identifiée. Album, p. 55.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_055_0.

98 *p. 241*
Les Trucs de la mémoire, plaquette de Maxime Cadet, frère aîné de Gabrielle. Reproduction non datée de la couverture ; collection familiale, album, p. 86.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_086_0.

99 *p. 243*
Louis Vargues en uniforme pendant la Grande Guerre. Date exacte non précisée. Collection familiale · Robert Vargues, 2002.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_1990.

100 *p. 244*
Louis et Gabrielle, Rennes, 1925. Collection familiale · Robert Vargues, 2002.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_1992.

101 *p. 246*
La mosaïque « Ch. Bohu, confiseur », au 26 rue de la Marne. Benoît Prieur, mars 2023, CC0, Wikimedia Commons. Source
Réutilisation : CC0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Les_Rigolettes_Nantaises_(Nantes)_en_mars_2023.JPG

102 *p. 249*
L'atelier d'horlogerie, Rennes, 1925. Les établis se pressent près des fenêtres. Collection familiale · Robert Vargues, 2002.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_1991.

103 *p. 250*
Louis et le grand salon de la maison de Rennes, 1925. Deux vues conservées sur une même page de l'album. Collection familiale · Robert Vargues, 2002.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_1996.

104 *p. 250*
Robert, Bernard, Madeleine et Louis, en costumes bretons, lors d'une fête de Sainte-Anne. Collection familiale · Robert Vargues, 2002.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_1993.

105 *p. 250*
La famille Vargues à Rennes. Date non précisée. Collection familiale · Robert Vargues, 2002.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_1994.

106 *p. 251*
La famille Vargues à Rennes, seconde vue. Date non précisée. Collection familiale · Robert Vargues, 2002.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_1995.

107 *p. 251*
La rue Le Bastard à Rennes. Le récit familial situe le foyer au n° 13. Cette vue de la rue n'identifie pas à elle seule les fenêtres de l'appartement. Photo Pacoviande, 2004, Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0.
Crédit : See history. Réutilisation : CC BY-SA 3.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Rue_Le_Bastard_à_Rennes.JPG

108 *p. 252*
Montre de poche « Chronomètre » et chaîne de Louis Vargues, conservées dans la famille. Date et lieu de prise de vue non précisés. Collection familiale ; album, p. 69.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_069_1.

109 *p. 257*
Lettre de Louis Vargues à Robert, sur papier à en-tête « Louis Vargues, 43, rue Sadi-Carnot, Alger ». L'en-tête atteste une adresse commerciale ; la date manuscrite n'est pas transcrite ici. Collection familiale ; album, p. 87.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_087_0.

110 *p. 261*
Louis Vargues, dit Loulou, en surplis d'enfant de chœur. Portrait publié dans la revue polonaise Hostja, n° 4, septembre–octobre 1931, p. 99, avec l'article « Anielski Ministrant ». Date de la prise de vue non indiquée. Reproduction d'une page imprimée, restaurée pour cette édition.

111 *p. 264*
Loulou enfant, en marinière. Portrait publié dans Hostja, n° 4, septembre–octobre 1931, p. 98. Date de la prise de vue non indiquée. Reproduction d'une page imprimée, restaurée pour cette édition.

112 *p. 271*
Louis sur son lit de mort, Alger, septembre 1929, vêtu de blanc, la croix sur la poitrine. Photographie reproduite dans le fascicule de Robert Vargues, Louis et Gabrielle (2002), p. 39 ; reproduction d'une photocopie, restaurée pour cette édition.

113 *p. 271*
L'image mortuaire de Louis Vargues : « Rennes 3 novembre 1915 – Alger 27 septembre 1929 · Élève de l'école Saint-Yves et de l'institution Saint-Martin à Rennes · À 8 ans, il s'offrit comme enfant de chœur bénévole pour répondre chaque matin la messe à sa paroisse. » Des mèches de cheveux y sont fixées ; l'une porte à la main le nom d'Alain. Fascicule de Robert Vargues, p. 39.

114 *p. 272*
Les deux biographies consacrées à Louis Vargues, telles que conservées dans l'album familial : Une fleur de Bretagne transplantée à Alger… Louis Vargues, de Constant Quillard (1937), et Un croisé enfant de chœur, Louis Vargues, de Victor Marmoiton (1931). Album familial, reproduit dans l'édition antérieure, p. 149.

115 *p. 276*
Louis Camille Henri Vargues, dit Loulou, médaillon de l'hommage

116 *p. 279*
Le magasin d'horlogerie-bijouterie du 43, rue Sadi-Carnot, à Alger. Collection familiale · Robert Vargues, 2002.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_1998.

117 *p. 279*
Le Ker Armor, avant et après son pontage. Les deux vues sont réunies sur la page de l'album. Collection familiale · Robert Vargues, 2002.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_2001.

118 *p. 280*
Le camp dans les bois de Sidi-Ferruch, juillet 1938. Collection familiale · Robert Vargues, 2002.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_1999.

119 *p. 280*
Bernard, Madeleine, Louis, Gabrielle et Robert au jardin d'Essai d'Alger. L'album propose 1939, avec un point d'interrogation. Collection familiale · Robert Vargues, 2002.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_2003.

120 *p. 281*
En haut : Louis et Gabrielle, 1936. En bas : Bernard, Louis et Robert, à Alger, 1940. Identifications d'après les légendes de l'album. Collection familiale · Robert Vargues, 2002.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_2002.

121 *p. 282*
Portraits de Louis et Gabrielle. Date à préciser. Collection familiale · Robert Vargues, 2002.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_1997.

122 *p. 285*
Huguette Mignon vers 1940, portrait par sa tante Yvonne Mignon-Bouisset. L'œuvre réunit une future grand-mère et l'artiste de sa famille. Collection familiale ; album, p. 50.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_050_1.

123 *p. 288*
Huguette Mignon avec sa sœur aînée Luce, au parc Montsouris à Paris, vers 1931. Collection familiale ; album, p. 49.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_049_1.

124 *p. 288*
9 bis, rue Gazan, Paris. Immeuble où l'album situe les parents d'Huguette, face au parc Montsouris. Vue récente de l'extérieur, auteur et date non précisés dans l'album ; p. 49.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_049_0.

125 *p. 288*
Barberousse. L'antichambre de l'échafaud, d'Huguette Vargues. Couverture du livre reproduite sur le site familial. Huguette Vargues ; couverture publiée sur le site familial.
Réutilisation : Couverture reproduite dans le dossier familial, édition privée ; œuvre d'Huguette Vargues. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_1091.

126 *p. 292*
Château de Villebois-Lavalette. Le dossier situe ici les fonctions de commandement de Michel puis de Jean Béliard de Beaupré. Cette charge ne signifie pas la propriété du château. Photo JCAllin, 2003, Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0.
Crédit : JC Allin. Réutilisation : CC BY-SA 3.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:16-Villebois-Lavalette-château.jpg

127 *p. 302*
Henri-Léonard Bertin, portrait par Alexandre Roslin, 1768. Reproduction de l'œuvre, domaine public.
Réutilisation : Domaine public. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Roslin_-_Henri-Léonard_Bertin.png

128 *p. 306*
Cetara depuis la mer. Le port d'origine des branches Autuori et Galano. Photo Miguel Hermoso Cuesta, 2013, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0. Image redimensionnée.
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Cetara_desde_el_mar._02.JPG

129 *p. 308*
Le Nymphée de Soufflot. Une construction voulue par Bertin, entre jardin d'agrément et circulation de l'eau. Photo Arrivetz, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0. Date de l'image non précisée dans les éléments retrouvés.
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:NYMPHEE_DE_CHATOU.jpg

130 *p. 311*
Le château d'Eyliac, vue du sud-est en 2010. Père Igor / Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0. Images affichées sans recadrage.
Réutilisation : CC BY-SA 3.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Eyliac_château_(11).JPG

131 *p. 316*
Le moulin d'Acigné. Un repère dans le pays des Lavocat et Priour. La photographie ne démontre pas que François Lavocat a exploité ce bâtiment précis. Photo Electzik, Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0. Image redimensionnée. Date de l'image non précisée dans les éléments retrouvés.
Réutilisation : CC BY-SA 3.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Moulin_d'Acigné.jpg

132 *p. 321*
Portrait d'Abel Mignon. Date de prise de vue non identifiée. Collection publiée par Ungars, Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.
Réutilisation : CC BY-SA 4.0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:ABEL_MIGNON_2.jpg

133 *p. 323*
Narcisse Chaillou, Le Vendeur de rats, pendant le siège de Paris, en 1870, tableau daté de 1871. Carnavalet, P1323. L'image ne représente pas Louise.
Crédit : Chaillou, Narcisse (Nantes, 12–03–1835 - Pontivy, 16–10–1916), peintre. Réutilisation : CC0. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Le_Vendeur_de_rats,_pendant_le_siège_de_Paris,_en_1870,_P1323.jpg

134 *p. 325*
Maison d'Abel Mignon, rue Wilson, Grez-sur-Loing, identifiée par l'album familial. Date de la photographie non précisée. Album, p. 113. R : restauration par IA antérieure ; détails architecturaux à vérifier sur le tirage original.
Crédit : Collection Fabian Regairaz. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_113_1.

135 *p. 327*
Un groupe sur une plage de galets, au pied des falaises. Vers 1900-1905 ? La localisation et les identités restent à préciser. Collection familiale Regairaz, album Mignon. Personnes non identifiées avec certitude.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_2004.

136 *p. 327*
Un garçon en costume de velours devant une maison de pierre. Son prénom et la date ne sont pas établis. Collection familiale Regairaz, album Mignon. Personnes non identifiées avec certitude.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier old_2005.

137 *p. 327*
La famille Mignon dans un sous-bois, vers 1900–1910 selon le dossier familial. Identifications individuelles à poursuivre. Collection familiale Regairaz, album Mignon.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier recits_32.

138 *p. 327*
La famille Mignon dans une prairie, lors de la même journée que la photographie du pique-nique, d'après les tenues. Vers 1900–1910 ; identifications individuelles à préciser. Collection familiale Regairaz.
Source : collection et site de Fabian Regairaz, reproduction pour cette édition familiale. Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier recits_34.

139 *p. 329*
Firmin Bouisset, le Petit Écolier de LU, 1897. Jacques Bouisset, futur époux d'Yvonne Mignon, en est le modèle selon le dossier. Firmin Bouisset, 1897 ; Wikimedia Commons, domaine public. Petit format conservé en raison de la définition disponible.
Réutilisation : Domaine public. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Affiche_LU_Bouisset.jpg

140 *p. 329*
Firmin Bouisset, La Petite Fille du chocolat Menier, affiche, 1892. Yvonne Bouisset, sœur de Jacques, est le modèle selon le dossier familial. BnF, Gallica, btv1b90149621 ; reproduction publiée sur le site familial. Œuvre dans le domaine public ; édition familiale non commerciale.
Réutilisation : Domaine public ; reproduction Gallica, usage non commercial. Notice : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b90149621

141 *p. 332*
Abel Mignon, La Gardeuse d'oies, eau-forte, 1897. Œuvre de mon arrière-arrière-grand-père maternel. Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, PPG2777. Paris Musées, CC0.
Réutilisation : CC0 1.0 / Paris Musées. Notice : https://www.parismuseescollections.paris.fr/fr/petit-palais/oeuvres/la-gardeuse-d-oies-0

142 *p. 333*
Abel Mignon, Sixième Emprunt national, 1920. Impression Atelier 166, Montparnasse. Numérisation du catalogue Tessier-Sarrou, diffusée sur Wikimedia Commons. Domaine public. Fichier : 6e Emprunt National 1920 Poster by Abel Mignon.png.
Réutilisation : Domaine public. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:6e_Emprunt_National_1920_Poster_by_Abel_Mignon.png

143 *p. 333*
Marseille, émission du 6 novembre 1930. Abel Mignon, gravure ; Paul Albert Laurens, dessin. Timbre de 1,50 franc. Numérisation Le Marché du Timbre, diffusée par Wikimedia Commons. Domaine public.
Réutilisation : Domaine public. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Avion_survolant_Marseille_1930.jpg

144 *p. 333*
France, émission du 1er mars 1931. Abel Mignon, dessin et gravure. Timbre de 1,50 franc avec surtaxe de 3,50 francs. Numérisation Colnect, diffusée par Wikimedia Commons. Domaine public.
Réutilisation : Domaine public. Notice : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Stamp-France_1931_Caisse_d'Amortissement.jpeg

145 *p. 339*
Laurent à gauche, Fabian à droite. Port-Grimaud, 1989. Les deux frères huit ans après la photographie d'ouverture. Collection Fabian Regairaz ; album, p. 11.
Provenance numérique : site familial officenotarialregairaz.fr ; fichier album_011_0. 363

Index des personnes

Renvois aux récits, aux tableaux de parenté et aux notes. Les noms des branches intégrées sont ajoutés à cette édition.

Abel Mignon · 290, 299, 300, 307, 309, 318, 320, 321, 324, 325, 330, 331, 332, 333
Adélaïde Cambray · 222, 226, 239, 341
Agathe de Rouvroy · 94
Alain Vargues · 247, 260, 271, 277
Alexandrine Faille · 95
Amédée Monod · 341
Andrée Vargues · 245
Anna Galano · 284, 304, 305
Anne Françoise Gallois · 147, 150
Anne Gallot · 194
Anne Gilliard · 54, 55, 56, 93, 94, 343
Anne Josèphe Fontaine · 95
Antoine de Lauris · 63, 66, 68, 69
Antoine Valentin Mercier · 93
Antoinette Bertrand · 206
Antoinette de Vigouroux · 210, 213
Antonio Salvatore Autuori · 304, 334
Apolonie Armante Corbeaux · 93, 94
Arthur Marchant · 136, 143, 144, 145, 242
Astruc de Sestier · 71, 72
Benoît Fabre · 69
Bernard Pavy · 50, 51
Bernard Vargues · 13, 32, 34, 36, 133, 136, 139, 140, 141, 143, 146, 147, 149, 150, 151, 152, 153, 155, 156, 159, 160, 166, 167, 170, 173, 175, 177, 178, 182, 186, 193, 196, 200, 203, 205, 209, 213, 217, 219, 220, 222, 226, 228, 230, 235, 238, 242, 277, 287, 340, 341
Bernardine Elisabeth Tardieux · 341
Bertrand du Guesclin · 98, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 109, 297
Blanche Baheu · 201
Blanche Danel · 201, 202
Blanche Dannel · 201
Bonadona, dite Honorade · 75
Carlo Autuori · 304
Caroline dite Louise Bourlet · 341
Caterina Benincasa · 334, 341
Catherine Bremond · 63, 66, 68, 69
Catherine La Humière · 152
Célestine Michel · 40, 43, 45, 53, 57, 63, 64, 65, 68, 82, 84, 89, 90, 91, 92
Charles Bohu · 245, 246
Charles Désiré Huchet · 128, 341
Charles Disigny (Designé) · 295
Charles Ferdinand Huchet · 115, 126, 128
Christian Regairaz · 13, 18, 20, 31, 32, 338, 341
Claude Françoise Charlette Despland · 155
Claude Provençal · 65, 66, 76
Claudine Boisson · 43, 60
Clémentine Henriette Jeanne Marie Perrault · 341
Clémentine Perrault · 229, 239, 242
Crescas Vidal · 75
David Descourtieux · 194
Déodat de Vigouroux · 213
Duran d'Olmières · 210
Élisabeth Louise La Humière · 164
Estienne Verrier · 94
Étienne de La Dehors · 182
Étienne Porcher · 186, 187, 189, 191
Eynes Fabre · 63, 65, 69
Fabian Regairaz · 13, 18, 19, 29, 32, 78, 338, 339, 341
Firmin Bouisset · 328, 329
François Adrien Mignon · 310, 320
François Aulmont · 167, 170
François de Lauris · 63, 65, 66, 69, 76
François Gagneux · 153, 160, 194, 218
François La Humière · 152, 153, 155, 159, 162, 164, 193, 194, 196, 201, 203, 209, 217, 218, 219
François Le Bihan · 118, 122, 123, 341
François Regairaz · 50, 51, 58, 60, 61, 82, 86, 88, 91, 341
Françoise de Langlade · 300, 310, 341
Françoise Dumans · 111, 114, 116, 117
Françoise Henriette Moreau · 232
Françoise Le Bihan · 118, 122, 123, 124, 341
Gabriel Cohen · 78

Gabrielle Cadet · 34, 37, 136, 137, 139, 143, 152, 193, 209, 217, 219, 220, 222, 226, 228, 238, 239, 242, 247, 253, 260, 262, 270
Gabrielle de La Haye · 201, 203, 204
Geneviève Daumont · 155, 166, 167, 170, 171, 218
Georges de Vigouroux · 214
Germain Cheval · 142, 177
Gillette de Dormans · 218
Giovanni Autuori · 341
Giuseppe Autuori · 341
Guillaume de Vigouroux D'Arvieu · 214
Guillaume Dit Galiot Flahault · 203
Guillaume Flahault · 204
Guy 1Er de Vigouroux · 210, 214
Guy de Humières · 205, 206, 210
Hélie Béliard de Beaupré · 290
Helips de Caumont · 210
Hélix de Conques de Sadours · 205, 206
Helme de Salers · 213
Hélène Tegrini · 76
Hélène Vargues · 13, 18, 20, 30, 32, 338, 341
Henri René Cadet · 226, 229, 238, 239, 242, 341
Henri-Léonard Bertin · 300, 302, 307
Honoré de Lauris · 69, 70, 78, 79
Honoré d'Estienne d'Orves · 78, 79
Horable de Pelegry · 206, 210
Huguette Mignon · 13, 32, 139, 140, 278, 284, 285, 287, 288, 290, 293, 295, 299, 300, 303, 304, 307, 309, 312, 315, 318, 320, 322, 324, 326, 330, 334, 340, 341
Isabelle Hortie · 75
Isabelle Porcher · 182, 183, 186, 187, 218
Jacqueline Le Maire · 204
Jacques Bouisset · 325, 328, 329
Jean Baptiste Gagneux · 153, 218, 219
Jean Baptiste Pannequin · 95
Jean Charles Bessin · 153, 218, 219, 220, 222, 224
Jean de Dormans, cardinal · 188, 192
Jean de Humières · 200, 201, 206
Jean de Monchy · 196
Jean de Vigouroux · 210, 213, 214
Jean Gallois (né en 1672) · 147, 149, 150, 151
Jean Gallois (né en 1713) · 147, 149, 150, 151
Jean Hortie · 75
Jean Ier d'Olmières · 210
Jean II de Humières Ou Olmières · 210, 214
Jean Lingé · 220
Jean Marcel Regairaz · 13, 32, 40, 43, 45, 48, 50, 53, 54, 56, 57, 60, 62, 65, 68, 82, 85, 88, 90, 91, 93, 340, 341
Jean Masnier · 114, 115
Jean Monod · 88, 89, 341
Jean Parent · 56, 93, 94
Jean Philippe Locquet · 95
Jean Testaud · 303
Jean Tirard · 196
Jeanne Delannée · 143
Jeanne Fardoul · 196
Jeanne Françoise Pavy · 51
Jeanne-Marie Priou · 341
Jehan Chanteprime · 186, 187, 188, 218
Jehan de Humières · 201, 203, 206
Jehan de La Dehors · 187
Jehan L'Aîné Flahault · 201, 202, 203, 204
Jehan Porcher · 186, 187
Joseph Perrault · 228, 229, 341
Joséphine Arséne Pannequin · 341
Joséphine Desenne · 341
Josephta Petit Gros · 51
Josephte Tornassat · 51
Josse de Sestier · 75
Jossine Tirard · 194, 196, 201
Julie Testaud · 303
Juliette Angeline Chevignier · 147, 231, 341
Justin Augustin Vargues · 231
Laurent Regairaz (Chicandier) · 20, 342
Léocadie Joséphine Derly · 341
Louis Chaumont · 141, 146, 147
Louis Lecompte · 94
Louis Philippe Joseph Corbeaux · 94
Louis Vargues · 34, 37, 136, 137, 139, 141, 146, 149, 230, 234, 235, 239, 240, 242, 243, 246, 247, 252, 253, 257, 259, 260, 261, 262, 265, 269, 271, 272, 273, 277
Louise Chesneau · 284, 287, 293, 295, 297, 312, 315, 318, 322, 324, 341
Louise Marie Leroux · 146, 147, 230, 231, 242, 341
Loulou Vargues · 247, 259, 260, 261, 262, 265, 267, 268, 269, 271, 272, 273, 275, 276, 277
Lucien Huchet · 13, 33, 98, 99, 101, 111, 114, 124, 128, 129, 130, 131, 133, 341
Maddalena Annarumma · 304
Madeleine Reine Bessin · 209, 219, 222, 226, 239
Madeleine Sophie Chesneau · 126
Marcel Baptistin Alexandre Regairaz · 13, 40, 82, 88, 91, 92, 341
Marcel Mignon · 13, 33, 34, 37, 284, 287, 315, 324, 334, 335, 341
Marguerite Catherine Epicaris Ciceron · 82, 83, 341
Marguerite du Blaisel · 203, 204
Marguerite Émilie Puytorac · 300, 310

Marguerite Estelle · 65, 66
Marguerite Girard de Langlade · 300, 309
Marguerite Le Lavenan · 118, 119, 121
Marguerite Mercier · 33, 40, 41, 48, 54, 56, 90, 92, 93, 94
Marguerite Rolland · 118, 119, 121, 122
Marguerite Toulelan · 13, 33, 98, 99, 101, 108, 112, 118, 121, 122, 123, 124, 129, 131, 132, 133, 341
Marie Angélique La Humière · 153, 155, 162, 194, 218
Marie Anne Rosalie Briot · 95, 341
Marie Anne Sophie Masnier · 114, 126
Marie Antonia Autuori · 334, 341
Marie Cheval · 173, 174, 175, 177, 188, 217, 218
Marie Claire Locquet · 95
Marie Cochet · 174, 177, 178, 218
Marie de Bertin · 300, 301, 302, 307, 310
Marie Emerance Dumazinelle · 125, 126, 128
Marie Flahault · 201, 202, 203
Marie Louise Rose Lecompte · 94
Marie Marcès · 173, 174, 177, 178, 179, 218
Marie Marguerite Parent · 94
Marie Reine Verrier · 94, 95
Marthe Chaumont · 141, 146, 147
Marthe Poulle · 146, 147, 150
Maxime Cadet · 239, 240, 241
Melchionne Bleyn · 45
Michel Audran · 221, 223
Miles de Dormans · 188, 190
Mossone · 71
Nicolas Chabran · 45
Nicolas de Rouvroy · 94
Nicolas Ou Jean Iii de Humières Ou Olmières · 206, 210, 214
Olivier Farez · 48, 49
Olivier Marchant · 143
Paul Bohu · 245, 246
Pauline Lavocat · 294, 296, 312, 313, 315, 316, 318, 322, 341
Péronnelle Pérotheaux · 143
Peyre Ier d'Olmières · 210
Peyre II d'Olmières · 210
Philippe Fontaine · 95
Philippe Joseph Corbeaux · 94
Phillipie de Salers · 213, 216
Pierre André Gallois · 147, 150
Pierre de Humières · 194, 196, 199, 201, 203, 206
Pierre de La Dehors · 177, 182, 187, 218
Pierre de Rouvroy · 94
Pierre de Sadours · 206, 214
Pierre Desplas Dit Beaulieu · 155, 166, 167, 173, 174
Pierre Desplas, musicien · 154, 155, 166, 167, 171, 218
Pierre Desplasses, drapier · 166, 173, 218
Pierre Fontaine · 95
Pierre Perrault · 341
Pierre Verrier · 94, 95
Pietro Domenico Galano · 334
Raoulette Marchand · 143
Raymond Germain Vargues · 230, 231, 341
Reine Marguerite Gagneux · 153, 218, 219, 222
René Masnier · 114, 115
Renée de La Croix · 146, 147
Ricarde de Laparra · 214
Robert Vargues · 11, 232, 233, 235, 243, 244, 247, 248, 249, 250, 251, 271, 275, 279, 280, 281, 282
Robinet Flahault · 204
Rosalie Alexandrine Gros · 82, 92
Salomon de Beaucaire · 75
Salvatore Galano · 334, 341
Salvet Léon · 75, 76
Sauveur Delauris · 69, 70
Sébastien Humière · 194, 201
Sophie Monod · 50, 51, 60, 86, 88, 89, 90, 91, 341
Victor Narcisse Mercier · 93, 94, 341
Yves Marie Toulelan · 123, 131
Yves Marie Toullelan · 123, 133, 341
Yves Perrault · 229, 341
Yves Toulelan · 123, 341
Yvonne Bouisset · 328, 329
Yvonne Huchet · 13, 32, 35, 96, 98, 101, 103, 105, 108, 109, 111, 112, 114, 116, 118, 121, 122, 125, 128, 131, 133, 134, 340, 341
Yvonne Mignon · 285, 287, 328, 329

Index des lieux

Lieux cités dans le récit et les annexes ; les renvois suivent la pagination de cette édition.

Acigné · 312, 313, 314, 315, 316
Aix-en-Provence · 71, 78, 81
Alger · 26, 33, 37, 135, 136, 137, 139, 140, 253, 254, 255, 256, 257, 259, 260, 267, 269, 270, 271, 272, 273, 275, 276, 277, 279, 280, 281, 283, 287, 334, 337, 340
Allineuc · 112, 344
Allèves · 50, 52
Apt · 13, 26, 27, 40, 57, 58, 62, 63, 64, 65, 66, 69, 72, 75, 76, 82, 83, 88, 91, 92, 95, 96, 101, 103, 104, 112, 114, 115, 116, 117, 119, 132, 153, 155, 156, 159, 160, 162, 163, 166, 214, 218, 219, 220, 222, 293, 294, 296, 297, 298, 313, 341
Ardres · 195, 196, 199, 200, 201, 202, 203, 214
Asnières-sous-Bois · 155, 156, 158, 159, 160, 161, 162, 164, 193
Bauges · 11, 39, 40, 42, 43, 49, 50, 89, 92, 93, 340, 342
Beaucaire · 75, 76
Bordeaux · 320
Buenos Aires · 89, 90
Calvinet · 205, 206, 213, 214, 216
Cetara · 283, 284, 286, 287, 304, 306, 334, 335, 340
Chambéry · 60, 61, 86
Chatou · 26, 32, 97, 98, 100, 133, 307, 308, 337, 340
Chuignes · 94
Clamecy · 152
Cocherel · 103, 104
Conques · 205, 206
Coulanges-sur-Yonne · 153, 160
Crémarest · 200, 201, 202, 204, 205
Curgy · 131, 132
Diant · 186, 188, 191
Dinan · 106, 115, 126, 128, 129
Écully · 20, 21, 22
Esnes · 48, 49
Eyliac · 300, 310, 311
Fontaine-Notre-Dame · 95
Fursac · 125
Gourdon · 231, 232, 242, 253
Grez-sur-Loing · 324, 325
Honnecourt-sur-Escaut · 93
Joigny · 182, 183, 186, 187, 188, 189, 191, 218
La Bazoche · 115
Lanrodec · 110, 118, 120, 121, 123, 131, 133
Le Lude · 230, 231, 242
Le Mans · 253, 259, 269
Le Quesnoy · 201
Les Déserts · 60, 85, 90
Lyon · 18, 26, 133, 139, 337, 338, 340
Malincourt · 95
Manosque · 43, 45, 46, 53
Marseille · 62, 63, 66, 68, 75, 79, 253, 254, 269, 330, 333
Millau · 209, 210, 212, 340
Mobile · 89, 95, 318
Montesson · 99, 132, 133
Mourjou · 205, 206
Nantes · 114, 135, 232, 235, 242, 245, 253
Paris · 32, 39, 40, 42, 71, 89, 91, 92, 94, 132, 135, 136, 139, 153, 154, 155, 156, 157, 166, 168, 169, 170, 173, 176, 177, 178, 179, 182, 183, 184, 192, 193, 209, 217, 220, 226, 239, 253, 254, 259, 269, 283, 284, 287, 288, 322, 323, 324, 332, 340, 342
Périgueux · 300
Port-Grimaud · 17, 26, 27, 28, 339
Rennes · 32, 127, 135, 136, 139, 230, 238, 239, 240, 242, 243, 244, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 253, 254, 259, 262, 267, 268, 269, 271, 273, 275, 276, 277, 283, 284, 293, 294, 296, 297, 298, 312, 313, 316, 318, 322, 324
Rodez · 213, 214, 215
Rognes · 65, 68, 69
Saint-Cannat · 68, 69
Saint-Étienne · 11, 17, 19, 20, 23, 24, 25, 190
Saint-Just · 17, 23, 24
Saint-Thélo · 110, 112
Salers · 213, 214, 216
Sens · 112, 154, 182, 183, 186, 187, 190, 218, 274, 334, 338
Sidi-Ferruch · 277, 280
Texas · 318

Toulon · 39, 40, 53, 57, 58, 59, 62, 63, 64, 68, 70, 82, 84, 89, 91, 92, 93, 340
Tours · 127, 191, 240, 247, 283, 284, 293, 294, 324
Ugine · 149, 151
Val-d'Isère · 26, 30, 31
Vendhuile · 92
Venise · 26, 29
Vertou · 235, 236, 237
Vézelay · 194
Villebois-Lavalette · 291, 292
Walincourt · 54, 55, 56, 93, 94

Le carnet des anecdotes

Les histoires à raconter à table, avec la page où les retrouver.

Le pull qui avait un an d'avance 21
Pénélope, ou la poupée qui baptisa un voilier 27
Deux Marcel, deux Marguerite 33
Quatre métiers pour un seul homme 49
La vache de la veuve 55
Le patron des thons 64
Le mari de neuf ans 66
La bibliothèque de 1439 72
Épicaris, veuve à vingt-cinq ans 84
Le chapelier de Buenos Aires 90
La marchande de tabac 95
Le maréchal-ferrant et le postillon 95
Le prix d'un connétable 104
Le témoin de 1666 112
La fille de l'écuyer et de la cabaretière 115
Né au moulin 129
Le davier et le pélican 142
Le notaire qui voulait rejoindre sa femme 144
Deux Savoyards dans le Maine 150
Quatre ans de pension pour les jeunes mariés 154
La signature qui a tout changé 156
Des jumelles filleules d'un baron 160
Le violon du roi 167
À l'enseigne de la Sirène 175
Née sur un pont 178
Le Boccace de Chanteprime 188
La tour de la discorde 213
Un incident au Jardin du Roi 220
Neuf portraits sans nom 223

« Va te laver, cochon ! » 228
L'oncle prestidigitateur 239
La Croix de guerre du caporal 243
Le chat et l'opéra 245
Soixante crêpes et une leçon d'anatomie 248
« Nous, les Vargues, on descend des Maures » 253
Les oranges d'Alger 254
Bernard et le chat Kiki 262
« Saint Paul serait journaliste » 265
Ludwiś, à Cracovie 273
Le Ker Armor 277
Le régicide et la maison charentaise 290
« Charledesigné » 295
Le canon nommé Orange 298
Un pavillon chinois sur la Seine 307
Mort en prison, an II 313
La signature de la brodeuse 316
« Vive la Commune ! » 322
Le Petit Écolier et la Petite Fille au chocolat 328
Une œuvre dans chaque enveloppe 330

À ceux qui continueront

Une personne reconnue sur une photo, un acte retrouvé, une date corrigée : la prochaine édition commence peut-être ici. Note le nom de la personne qui transmet l'information, la date de l'échange et l'endroit où le document est conservé.

Notes de famille

D'où nous venons

FABIAN REGAIRAZ · ÉDITION PATRIMONIALE · OCTOBRE 2026

Pour lire, offrir et transmettre.